

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

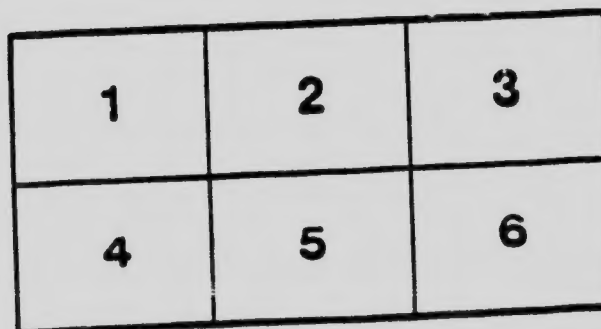
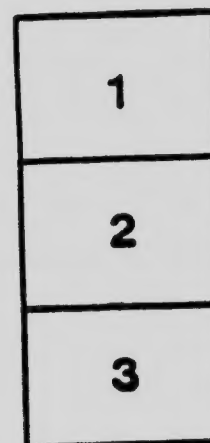
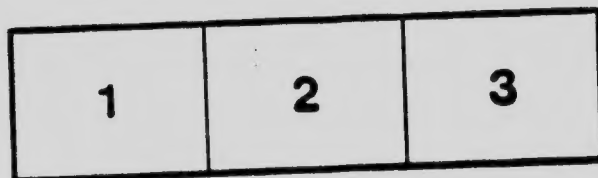
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\longrightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\longrightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

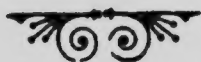
1000

Questions d'Etiquette

DISCUTÉES, RÉSOLUES ET CLASSÉES

PAR

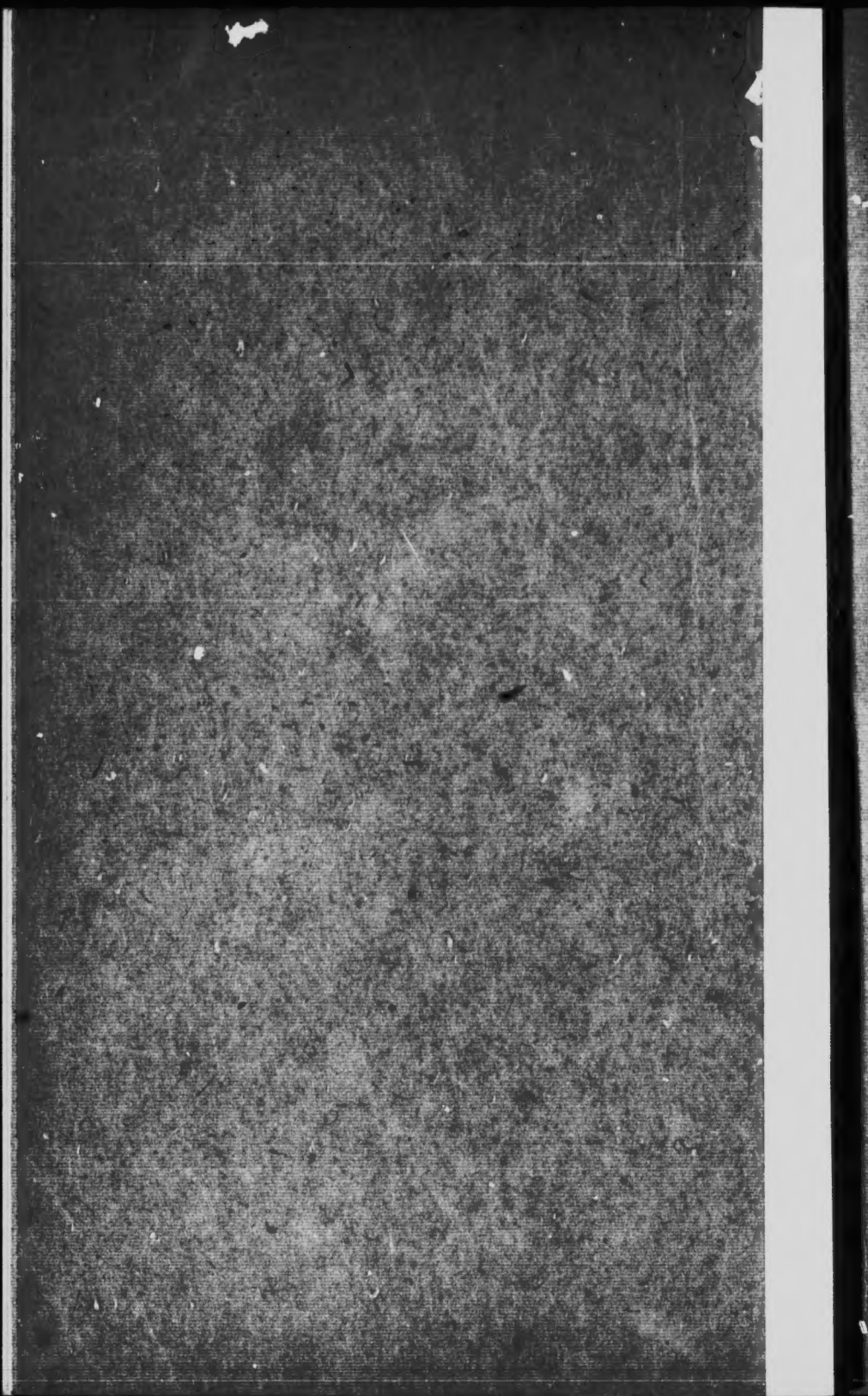
Madame M. SAUVALLÉ



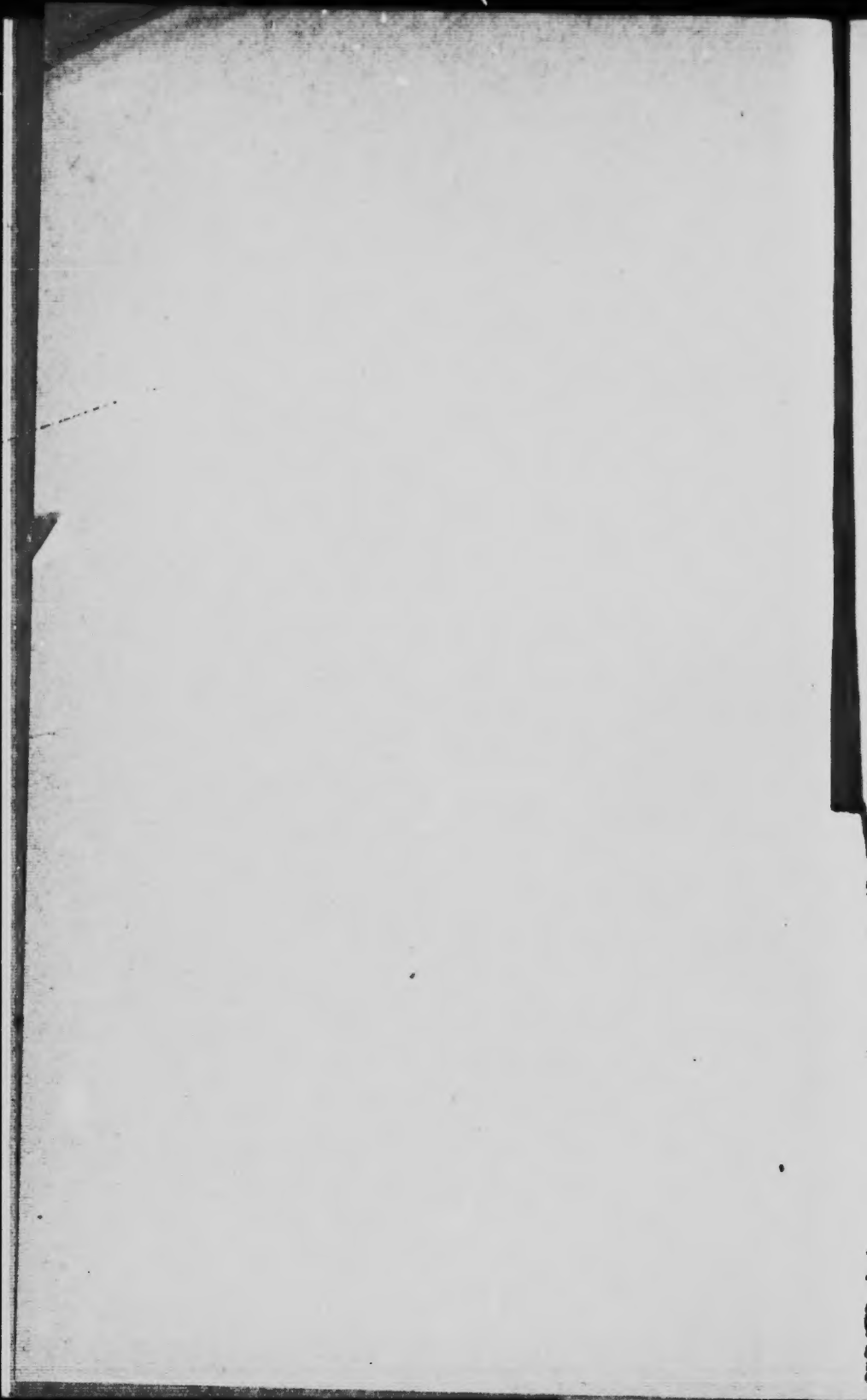
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN *Limitée*

256, rue Saint-Paul

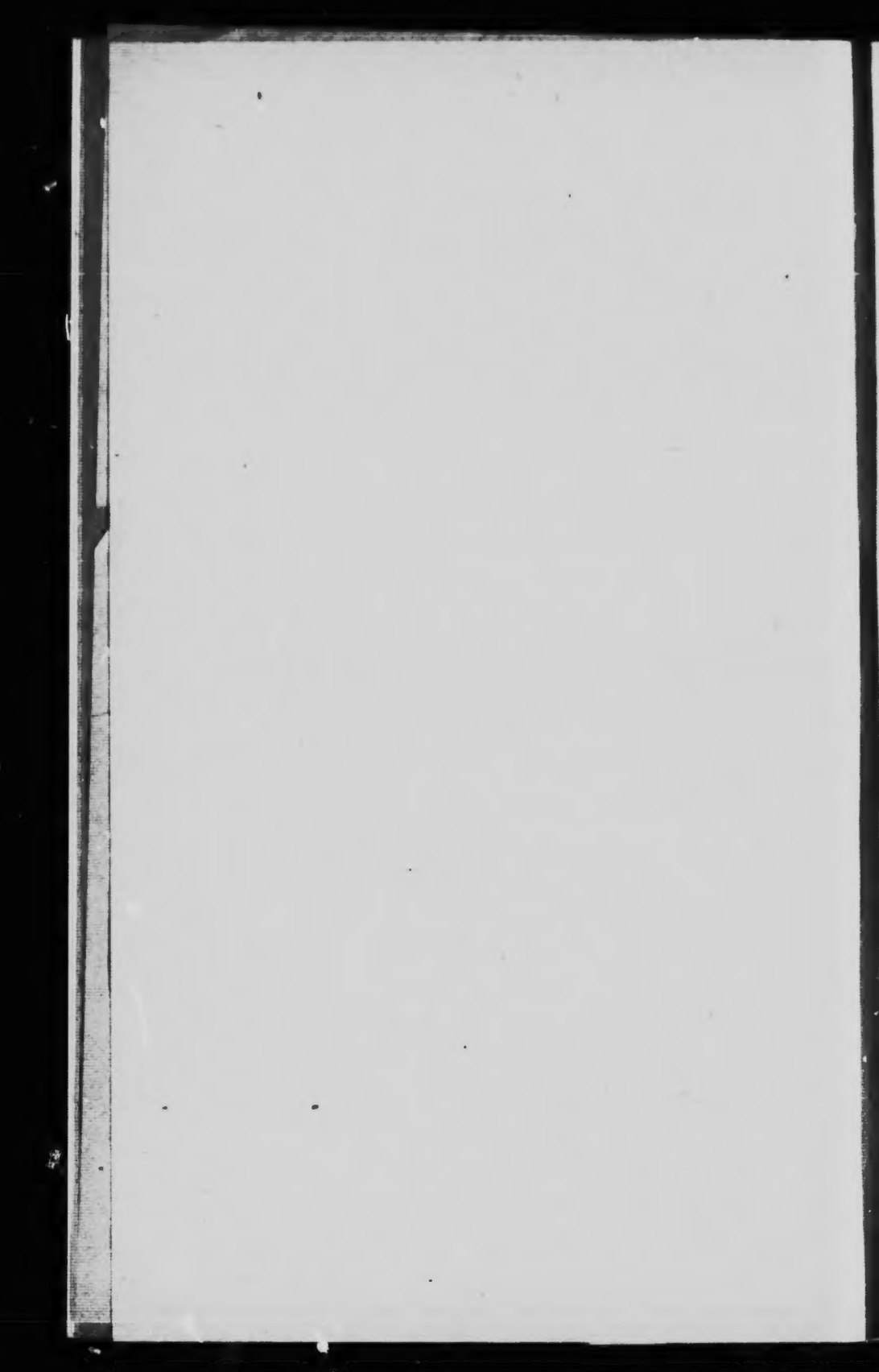
MONTREAL



141



MILLE QUESTIONS D'ÉTIQUETTE



MILLE

QUESTIONS D'ÉTIQUETTE

DISCUTÉES, RÉSOLUES ET CLASSÉES

PAR

Madame M. SAUVALLÉ



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée
256, rue Saint Paul

—
1907

B31873

291458

S3

C.3

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada,
en l'année mil neuf cent sept, par la LIBRAIRIE BEAU-
CHEMIN, LIMITÉE, au bureau du Ministère de l'Agriculture
à Ottawa.

AVANT-PROPOS

Etiquette, politesse, savoir-vivre, civilité sont autant de termes variés qui désignent, avec différentes nuances, les règles du commerce journalier entre gens du monde.

Nous avons tenté de les recueillir dans les pages qui suivent et essayé de classer un certain nombre de cas assez précis pour bien caractériser l'esprit qui doit présider à nos rapports sociaux, dans toutes les circonstances de la vie.

Le chiffre de mille réponses, auquel nous nous sommes arrêtée, ne prétend pas indiquer que nous avons épuisé le sujet.

Loin de là : la politesse est une matière en laquelle les cas de conscience peuvent se multiplier à l'infini et où les âmes timorées risquent sans cesse de balancer entre le trop et le trop peu, et de trouver une pâture constante aux doutes et aux remords.

Il nous a paru, cependant, que le choix judicieux d'un certain nombre d'exemples courants, décidés d'une façon aussi tranchée que possible, donnerait une idée plus nette de l'essence même du savoir-vivre que des dissertations et des aperçus philosophiques, historiques et moraux, sur un sujet aussi vaste, aussi complexe et aussi variable.

Partant de ce principe, — auquel nous croyons fermement, — que toute personne ayant reçu une éducation convenable, sait à quoi s'en tenir sur l'importance et la valeur de la politesse, on est bien obligé d'admettre charitablement que beaucoup de manquements sont dus surtout à l'ignorance ou à l'inattention.

La meilleure façon de faire disparaître ces deux entraves à l'agrément de nos relations sociales est de parler bref et clairement.

Nous nous sommes efforcée de le faire, en adoptant la forme catéchiste, qui est, de beaucoup, la plus concise et la plus frappante.

Les questions ont été multipliées pour pouvoir condenser les réponses; elles ont été groupées sous un titre commun pour spécialiser les objets et faciliter les trouvailles; nous avons, en un mot, sacrifié à la clarté toute recherche de style.

Et maintenant, sur quelle autorité sont basées les règles que nous énonçons; à quel titre sont rendus ces décrets?

Nous n'aspirons en aucune façon au brevet que Marie-Antoinette, dauphine, décernait à la comtesse de Noailles, chargée de l'initier aux usages de la Cour, à celui de "Madame l'Etiquette".

Tout autre est notre procédé. Nous ne voulons ni régenter, ni changer les coutumes du monde où nous vivons; au contraire, nous nous sommes plu à en étudier les mœurs et les coutumes et à les enregistrer, faisant la part de ce qu'elles ont d'élégant et d'aimable, pour en constituer un code de ce qu'est la bienséance canadienne.

L'observation du monde, de ses manières et de ses conversations, la lecture des journaux, les réponses aux questionnaires des revues et des périodiques suivies au jour le jour depuis nombre d'années constituent la trame de ce canevas. On trouvera, sans doute, au cours des mille paragraphes qui suivent, beaucoup de solutions traditionnelles reproduites à peu près textuellement; dans d'autres cas, nous avons dû emprunter certaines explications aux grands traités français sur la matière, en les adaptant à la vie sociale du pays; d'autres fois, ce sont les manuels anglais et américains qui nous ont mis sur la piste du problème de la réponse; mais, toujours, nous avons strictement observé le caractère essentiellement canadien de cet ouvrage.

L'échange constant de relations avec la société anglaise nous a forcée d'entrer dans des détails assez complets sur les obligations à remplir et sur la tenue à observer en certaines cérémonies; nous croyons qu'il est du devoir d'une personne bien élevée d'être instruite de la ligne de conduite à suivre en toute occurrence.

Enfin, nous avons introduit, un peu à titre de hors-d'œuvre, puisque la liaison avec le sujet principal de l'ouvrage en est très ténue, certaines définitions, certains pronostics et modes de communication galants, qui ne sont peut-être pas rigoureusement à l'usage des gens du monde, et dont nous ne revendiquons pas la paternité, mais qui sont souvent recherchés, discutés et avidement interprétés par la gaie jeunesse.

Ne faut-il pas toujours mélanger un peu l'agréable à l'utile ?

Depuis bien des années déjà, on dit que la jeunesse ne connaît plus la politesse ; que, seuls, les vieillards sont demeurés aimables et bien élevés.

Cette remarque revient depuis si longtemps invariablement dans les conversations, que les vieillards dont on parle maintenant doivent avoir été les jeunes gens dont on blâmait si fort autrefois la tenue.

Qu'est-ce à dire ? Sincèrement, que la politesse s'apprend ; mais que, seulement, l'éducation est quelquefois un peu longue à venir.

Si ces quelques gerbes de civilité, d'urbanité et de courtoisie, glanées au hasard de notre route, peuvent contribuer à hâter quelque peu, dans notre aimable jeunesse, cette éclosion de l'homme poli et de la jeune fille accomplie, nous serons largement récompensés des heures consacrées à ce modeste travail.

MADAME M. SAUVALLÉ.



MILLE QUESTIONS D'ETIQUETTE

I

**ADIEUX — AMITIES — AMUSEMENTS — APPEL-
LATIONS — ARGENT — ARTISTES.**

ADIEUX —

Q. — Comment doit-on prendre congé ?

R. — Il y a des gens qui font une visite de dix minutes et qui prennent vingt minutes pour dire adieu, fatiguant ainsi la maîtresse de maison et se fatiguant eux-mêmes, mais, apparemment incapables de partir sans une foule de tergiversations inutiles. D'un autre côté, il y a des personnes qui vont à l'autre extrême, qui arrêtent net une conversation et lancent un adieu précipité, comme si le feu était à la maison ou comme si elles s'étaient mortellement ennuyées. Ceci n'est guère flatteur pour la maîtresse de maison. Il faut donc éviter de tomber dans l'un ou dans l'autre de ces excès.

En s'approchant de la maîtresse de maison, quand il y a d'autres personnes présentes, on doit attendre un moment qu'elle s'arrête dans la conversation où elle peut être engagée ; si elle est bien élevée, elle s'arrêtera à la première occasion et se lèvera pour vous dire adieu. "Charmante réunion, j'ai rencontré tant de personnes

charmantes", peut-on murmurer en disant adieu, tandis que la maîtresse de maison exprime en quelques termes aimables le plaisir que lui a fait la visite. Des formules toutes faites d'accueil et d'adieu ont l'air parfaitement ridicules quand elles sont imprimées.

Il existe naturellement des règles tacites quant au moment où l'on doit prendre congé d'une maîtresse de maison, à une visite de l'après-midi ou à un thé et, encore, ces règles comportent-elles de sérieuses exceptions qui dépendent des intentions de la personne qui reçoit. Par exemple, si une personne se lève pour prendre congé à une visite, ou peut-être, après un lunch ou quelque chose de semblable, et que la maîtresse de maison désire retarder ce départ, elle peut dire : " Il est encore de bonne heure, êtes-vous obligée de nous quitter si vite, ne partez donc pas maintenant " ou d'autres paroles aimables. Si la visiteuse est en mesure de rester et si son temps n'est pas pris ailleurs, elle doit retarder son départ de quelques instants. Mais, ces quelques minutes sollicitées, — car, ce n'est jamais plus, — ne doivent pas dégénérer en une demi-heure ou trois quarts d'heure, de crainte d'exposer la maîtresse de maison au regret de sa politesse.

Dans les grands thés, les bals et les dîners, ces termes de persuasion sont éliminés et les invités quittent sans cérémonie à l'heure qui leur convient.



AMITIES —

Q. — Que doit-on faire lorsqu'un ami ou connaissance est l'objet d'une distinction quelconque ?

R. — Lorsque l'un de nos amis ou l'une de nos connaissances a obtenu une distinction quelconque, on s'empresse de le féliciter. Ce sera par un télégramme, une lettre, une carte sur laquelle on tracera quelques mots empreints de cordialité.

Celui qui reçoit ces marques de sympathie a le devoir de remercier les personnes qui les lui adressent : deux mots au-dessus de son nom sur sa carte. On ne lui demande pas de développements, on le suppose accablé sous les témoignages d'affection et d'estime.



AMUSEMENTS—

Q. — Comment organise-t-on une petite partie de théâtre ?

R. — Deux ou quatre invités au plus suffisent pour une petite fête de ce genre. On peut les inviter à dîner avant ou à souper après. Le premier arrangement convient le mieux pour une petite partie. Il faut retenir les sièges d'abord. Remettre les billets aux messieurs avant de quitter la maison, si l'on préfère ne pas entrer en bande au théâtre. Autrement on donne, soi-même les billets pour tous et l'on reste au contrôle jusqu'à ce que tout le monde ait passé. Il faut s'arranger pour qu'il y ait quelqu'un pour reconduire chaque dame. S'il y a une jeune fille, le maître et la maîtresse de maison qui ont reçu doivent la reconduire eux-mêmes jusqu'à sa porte. Pour une demoiselle d'un certain âge, un monsieur de la compagnie peut la reconduire.

**APPELLATIONS—**

Q. — Quelle est la règle complète quant à la façon de désigner ceux à qui ou de qui l'on parle ?

R. — Un mari parlant de sa femme et de ses enfants, dit à ses amis : "Ma femme, mon fils, ma fille"; aux domestiques : "Madame, Monsieur, Mademoiselle". Il ajoute toujours le prénom de ses fils. "Mademoiselle" suffit à moins qu'il n'y ait plusieurs filles.

Une femme dit : "Mon mari"; et aux domestiques : "Monsieur".

On ne demande jamais à un homme des nouvelles de sa "dame", de ses "gamins", de ses "demoiselles", mais de son "fils", de "sa femme", de ses filles", ou de ses "enfants", s'ils sont très jeunes. Jusqu'à douze ans, les enfants sont aussi désignés par les noms "garçons" et "fillettes".

Si les rapports sont cérémonieux, on dit : "Comment va Madame (ajouter son nom) ? Comment vont Mesdemoiselles vos filles ? "ou" Messieurs vos fils, Madame votre mère, Monsieur votre père" ? Mais on ne dit pas "Monsieur votre mari".

Il est contraire à la politesse de s'adresser à un homme ou à une femme en lui donnant son nom. Il ne faut pas dire : "Comment allez-vous, madame Asselin" ? Par contre, il ne faut pas s'adresser à une Anglaise en lui disant : "Miss" ou "Mistress", mais ajouter son nom. L'expression "Les Asselin" est reçue quoique peu élégante.

Les appellations : "Ma bru, mon gendre, beau-papa, belle-maman" sont de mauvais ton. On dit : "Ma fille, mon fils"; on donne les prénoms. Dans beaucoup de familles, les beaux-parents sont appelés "mon père, ma mère"; dans les autres : "Monsieur" et "Madame". Une jeune fille dit : "Mon père, ma mère" et "papa et maman" dans l'intimité.

Les enfants disent aux domestiques en parlant de leurs parents. "Monsieur, Madame".

On dit : "Mademoiselle" à la bonne d'une maison où l'on va rarement. Une femme de chambre est toujours ainsi désignée, sauf le cas de très grande intimité entre les maîtresses de maison. Alors on lui donne son prénom.

Les domestiques de restaurant sont appelés "garçons", comme ceux des cafés. Ce terme n'est jamais employé autrement.

Lorsqu'on est lié avec les maîtres de la maison, on nomme les domestiques par leurs prénoms. Un maître d'hôtel est appelé "Monsieur" par les invités qui ont quelque chose à lui demander.

L'institutrice dans une famille est appelée "Mademoiselle" ou "Madame".

Une gouvernante, subalterne ordinaire, est désignée par son prénom. Si c'est une personne cultivée et distinguée, on l'appelle "Mademoiselle" ou "Madame" en ajoutant le prénom.

Dans les réceptions officielles, on donne à un homme qualifié sa qualité "Monsieur le Premier Ministre, Monsieur le Sénateur, Monsieur le Député". Dans le monde, on lui dit simplement "Monsieur". En toute circonstance, le titre est supprimé; on ne dit jamais : "Monsieur le comte, Madame la baronne". Ces formules sont réservées aux domestiques et aux fournisseurs, ainsi que le discours à la troisième personne.

En parlant à un officier, les personnes de son monde disent "Colonel, Capitaine". Les militaires y joignent le

possessif "mon colonel, mon capitaine". On ne dit pas "mon amiral", mais "Monsieur l'amiral".

Pour tous les grades de la marine, on emploie le mot "Monsieur".

On appelle "lieutenant" un sous-lieutenant ; "colonel" un lieutenant-colonel "amiral" un contre-amiral et un vice-amiral.

Dans les pays de gouvernement républicain on dit, en parlant du chef de l'Etat : "Monsieur le Président" ; aux ministres : "Monsieur le Ministre".

Un souverain est appelé "Sire", terme qui tient la place de "Monsieur".

Mais le discours qu'on lui adresse est à la troisième personne : "Sa majesté daignera-t-elle" ?

"Votre Majesté" serait considéré comme trop familier.

C'est contraire à l'étiquette d'appeler une souveraine : "Majesté". On dit "Madame". Mais on lui parle à la troisième personne.

On dit aussi : "Je remercie Votre Majesté", et non : "Je vous remercie Madame ; je vous remercie Sire".

Dans les pays de gouvernement monarchique, les ministres s'appellent : "Votre Excellence".

L'ambassadeur d'une puissance étrangère est appelé : Monsieur l'Ambassadeur ou "Votre Excellence".

On dit au Pape : "Très Saint Père" et "Votre Sainteté" ; aux prélats : "Monseigneur" et "Votre Éminence" ; aux curés de paroisse : "Monsieur le Curé" ; aux supérieurs de couvent : "Mon Révérend Père" ou "Ma Révérende Mère".

Les non catholiques disent à un prélat : "Monsieur l'Évêque" ; à une religieuse : "Madame". Les catholiques disent à un pasteur ou à un rabbin : "Monsieur". alors que ceux qui appartiennent au culte protestant ou israélite disent : "Monsieur le Pasteur, Monsieur le Rabbin".

Il est d'usage courant de nommer les hommes célèbres par leur nom sans le faire précéder du mot "Monsieur". Il serait incorrect de faire de même en leur parlant.

Le nom des artistes étrangères est ordinairement précédé de "la" : "La Malibran, La Duse".

On appelle "maîtres" les avocats, les savants, les artistes notoires.

"Cher maître" est familier.

Q. — Comment des enfants, dont le père ou la mère se remarient doivent-ils appeler leurs beaux-parents ?

R. — Délicate est la situation des enfants dont le père ou la mère veufs se remarient. Persister à dire "Monsieur" est absolument injurieux quand on vit en bons termes. — Le plus simple est de n'employer ni "papa", ni "maman", qui sont des termes tendres, et de dire "père", "mère", qui, en somme, sont les mots propres en bon français. Il n'y a pas d'autres substantifs pour les désigner.



ARGENT —

Q. — Un homme qui accompagne une dame à la messe peut-il lui offrir de l'argent pour donner à la quête ?

R. — Généralement, une femme de précaution emporte toujours, dans sa bourse, de la menue monnaie pour la quête. Si, par hasard, elle n'en avait pas, elle peut fort bien accepter l'argent que son compagnon lui offre à cette fin. Cependant beaucoup de femmes préféreraient ne rien accepter du tout.



ARTISTES —

Q. — A quel moment peut-on visiter un atelier d'artiste ?

R. — On ne doit visiter l'atelier d'un artiste que sur une invitation spéciale de sa part et aux heures exactes qu'il indique. Y aller à un autre moment est un indice de mauvaise éducation, car bien que l'artiste puisse être là, il se peut fort bien qu'il ne veuille pas être dérangé de son ouvrage.

Q. — Peut-on demander à un artiste de voir son travail ?

R. — On ne doit jamais demander à voir un tableau qui n'est pas terminé, même si c'est un ouvrage que vous avez vous-même commandé.

Q. — Peut-on regarder un artiste au travail ?

R. — Non. Si un artiste continue à travailler pendant

que vous visitez son atelier, il est très inconvenant de se tenir derrière lui, ou même très près de lui et d'avoir d'une façon quelconque l'air de le regarder travailler

Q. — Comment doit-on discuter les questions de prix avec un artiste de renom ?

R. — On ne doit jamais demander de but en blanc à un artiste le prix d'une de ses œuvres qu'on voit dans son atelier. Si un visiteur voit une peinture ou une statuette qu'il désirerait posséder, il demande d'abord à l'artiste si celui-ci entend en disposer. En quittant l'atelier, suivant la réponse de l'artiste, il lui écrit et lui demande le prix. L'artiste lui répond par écrit également. Si le prix demandé est trop élevé, l'acheteur peut récrire en indiquant le montant qu'il désire mettre à l'acquisition d'une œuvre d'art. Ceci permet à l'artiste de baisser son prix. Cependant on ne doit pas faire de marchandage et l'affaire doit en rester là, sauf une lettre de l'artiste disant qu'il accepte les conditions de l'acheteur et que le tableau est à sa disposition et lui sera envoyé suivant ses instructions.

II

BALS — BAPTEMES — BIJOUX — BICYCLETTE.

BALS —

Q. — Quelle sont les obligations des maitres de maison et des invités à un bal ?

R. — Il est de rigueur absolue, que les hommes fassent une première invitation à leur hôtesse lorsqu'elle est encore dans l'âge de la danse. Le savoir-vivre lui défendant d'accepter, elle en profite pour indiquer discrètement et de façon à ménager tous les amours-propres, quelles sont les personnes qu'elle désirerait leur voir inviter à sa place.

Cette première invitation, que les jeunes gens savent bien devoir être refusée, n'est au fond qu'une manière déguisée de venir se mettre poliment à la disposition de celle qui les a conviés au bal. Elle, de son côté, sait fort bien qu'elle leur impose une sorte de corvée, surtout si la danseuse qu'elle propose est dépourvue de jeunesse et d'agrément ; aussi doit-elle mettre dans sa requête toute son affabilité et l'expression d'une gratitude bien sentie.

Le maître de maison partage avec sa femme la plupart des obligations. Il devra faire danser au moins une fois ses invitées, surtout les plus délaissées, puis les mener au buffet.

Maître et maîtresse ont le devoir de parcourir les salons, d'aller parmi les invités adresser un bon mot à l'un, un merci à l'autre, une parole aimable à chacun.

Q. — Quelles sont les obligations d'un jeune homme qui accompagne une jeune fille au bal ?

R. — Si un jeune homme conduit une jeune fille au bal, il doit aller la chercher en voiture à l'heure qu'elle a fixée et il est entendu que dans le cours de l'après-midi, il doit envoyer des fleurs. En arrivant à la maison où a lieu le bal, il doit conduire la jeune fille à la porte du vestiaire et aller retirer son pardessus. Il doit le plus tôt possible, revenir prendre sa compagne, la conduire au salon et aller immédiatement saluer avec elle la maîtresse de maison. La jeune fille est tenue par les convenances de danser avec lui la première danse, après quoi il doit la laisser libre de choisir d'autres partenaires, tout en veillant qu'elle ne soit pas négligée. Il doit la conduire au souper puis se mettre à ses ordres pour la reconduire chez elle quand elle le désire.

Q. — Qui ne doit pas accepter une invitation à un bal ?

R. — Une personne qui ne sait pas ou qui ne veut pas danser ne doit jamais accepter une invitation à un bal.

Q. — Quelle attitude doit-on observer à l'égard des demoiselles de la maison ?

R. — Il est de rigueur d'inviter à danser les jeunes filles de la maison où l'on est reçu.

Q. — Quels gants portent les messieurs au bal ?

R. — Des gants de peau blancs ; il est bon d'en avoir une paire de propres en réserve pour après le souper.

Q. — A quel moment doit-on inviter une danseuse ?

R. — On ne doit pas attendre que la musique soit commencée pour choisir sa danseuse.

Q. — Quand doit-on faire ses engagements ?

R. — On doit les faire si c'est possible avant l'ouverture du bal ; si les jeunes filles ou les dames avec lesquelles on désire danser ne sont pas encore arrivées, on réserve pour elles certains numéros et entre deux danses, on fait ses invitations. Il est de mauvais goût de faire au cours d'une danse des engagements, la danse suivante.

Q. — Comment s'inscrit-on pour une danse ?

R. — Les invitations peuvent se faire d'avance, c'est-à-dire avant le bal et chacun doit se souvenir et prendre note des danses ainsi retenues.

Mais, en général, les invitations et inscriptions se font avant l'ouverture du bal, aussitôt qu'arrivent les invités. Des carnets avec le programme des danses sont généralement distribués aux dames et aux messieurs et ceux-ci inscrivent leur nom sur le carnet de leur danseuse en face du numéro de la danse qui leur est accordée. Ce sont eux qui doivent tenir note de leurs propres engagements et inscrire eux-mêmes, sur leur propre carnet, le nom de la danseuse à laquelle ils viennent d'être présentés.

Dans certains bals, aujourd'hui, on supprime la distribution des carnets et l'ordre des danses est simplement indiqué par une pancarte affichée après chaque morceau, en un endroit visible du salon. Dans ce cas, les danseuses doivent se prémunir d'un carnet. On en fait, à cette fin, de très jolis, en ivoire ou imitation, dont les feuillets sont effaçables et qui se suspendent à l'éventail ou au poignet.

Il est bien entendu qu'on ne doit jamais faire répéter à une personne son nom pour l'inscrire ; on l'écrit comme on l'a entendu. Si l'on n'a pas compris, on doit compter sur sa propre mémoire des physionomies pour ne pas manquer son engagement.

Q. — Comment un monsieur doit-il inviter une danseuse ?

R. — Quand le danseur a été présenté, il dit simplement "Mademoiselle C..., voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse" ? Si la dame est invitée pour la danse qui suit immédiatement la présentation, il peut solliciter la faveur d'inscrire son nom sur le carnet de la danseuse pour une autre danse, désignée par un numéro.

Q. — Quelle obligation comporte une invitation ?

R. — Le jeune homme qui s'est fait inscrire à l'avance se présente devant sa dame dès les premières mesures de l'orchestre.

Q. — Comment doit-on refuser une danse ?

R. — Si une dame veut refuser une danse, soit qu'elle n'aime pas le danseur qui l'invite, soit qu'elle ait une autre raison, elle doit formuler quelque sorte d'excuse ; mais elle ne doit jamais refuser de but en blanc et après avoir refusé à un monsieur elle ne doit jamais accepter de danser avec un autre.

Q. — Que doit faire une danseuse qui a refusé une danse ?

R. — Une dame qui refuse de danser parce qu'elle est fatiguée ne doit plus danser du tout, à moins qu'elle n'ait fait remarquer qu'elle désire se reposer pendant une danse seulement.

Q. — Une danseuse peut-elle accepter deux invitations pour la même danse ?

R. — Une dame doit avoir grand soin de ne pas accepter deux invitations pour la même danse à moins que ce ne soit une danse tournante et alors elle peut dire : "J'ai promis la première moitié de cette valse, mais je puis vous donner la seconde". Dans ce cas, elle doit faire part à son premier danseur de sa seconde invitation, afin de ne pas le froisser en prenant son autre danseur.

Q. — Que doit faire un monsieur à qui l'on a refusé une danse ?

R. — Si une dame refuse de danser, il est impoli pour celui qui l'a invitée de s'adresser immédiatement à une autre dame qui a peut-être entendu le refus. Si cette dame était invitée antérieurement, on doit chercher une autre danseuse dans une autre partie du salon ; si elle a refusé pour cause de fatigue ou parce qu'elle n'a pas le goût de danser cette danse, ce serait lui faire une politesse de rester à ses côtés et d'essayer de la distraire pendant que la danse a lieu.

Q. — Peut-on danser plusieurs fois avec le même danseur ?

R. — Il vaut mieux partager ses faveurs et ne pas danser plus de deux fois avec le même danseur à moins que la soirée ne se prolonge beaucoup. L'affectation d'acquerir une danseuse ou un danseur pourrait être remarquée et provoquer des commentaires.

Q. — Comment invite-t-on une danseuse dans une petite soirée dansante et quelles obligations comporte cette invitation ?

R. — Le jeune homme se présente devant la personne qu'il veut inviter dès les premières mesures de l'orchestre.

Il formule sa demande en ces termes ou quelque chose d'analogue : "Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur (et jamais, un autre mot.) de danser avec moi cette valse ou ce quadrille" ?

Ce disant, le cavalier se tient incliné devant la dame qui répond alors :

"Avec plaisir monsieur".

A moins qu'elle ne dise : "Je vous remercie, je suis invitée".

Ou encore : "Je suis fatiguée, je ne danserai pas cette fois-ci."

Un homme bien élevé n'insiste pas, ne prie pas pour une prochaine occasion. Il peut se représenter un peu plus tard et cette fois, à moins de raisons majeures, la dame ne pourra plus le remercier sans risquer de provoquer un froissement parfois gros de conséquences ; à moins qu'elle ne déclare ne plus danser.

En ce cas, elle n'aura pas le loisir de se dédire, pas plus qu'elle n'a celui d'accepter la fin d'une danse avec un autre

danseur que celui qui l'avait invitée lorsqu'elle commençait.

Autre circonstance encore : Si par oubli, par étourderie on a accepté deux danseurs pour la même danse, il faut s'en excuser et dire aimablement que, pour prouver qu'il n'y a qu'une erreur de mémoire, on se privera de cette danse. Souvent alors le dernier cavalier insiste pour que la dame accepte son rival ; elle ne doit céder qu'avec une sorte de regret montrant qu'elle ne voulait témoigner aucune préférence.

Q. — Que doit faire au bal un monsieur venu seul ?

R. — Si un monsieur vient seul à un bal, il doit inviter une des demoiselles de la maison à la première danse et céder gracieusement, si elle refuse en raison du manque d'espace ou de partenaires pour toutes ses invitées. Il doit aussi consentir avec un sourire si elle demande d'inviter le plus déplorable échantillon de sa tapisserie.

Q. — Peut-on s'asseoir si l'on ne danse pas, sur le siège qu'occupait une danseuse ?

R. — Si un monsieur prend pendant une danse la place d'une dame, il doit se lever aussitôt que la danse cesse et ne pas attendre qu'elle revienne à son siège parce qu'elle pourrait hésiter si elle voyait son siège occupé.

Q. — Que doit-on faire si votre danseuse demande à s'asseoir ?

R. — Quand une danseuse exprime le désir de s'asseoir avant la fin d'une danse, il est excessivement impoli pour son danseur d'insister pour continuer la danse ; il doit la conduire à son siège et exprimer alors le regret de voir leur plaisir interrompu. Elle peut lui offrir de se chercher une autre danseuse, mais ce serait une piètre attitude d'accepter l'offre.

Q. — Peut-on prendre un siège vacant auprès d'une dame ?

R. — On ne doit pas prendre un siège libre auprès d'une dame à moins qu'on ne la connaisse, et encore, dans ce cas, faut-il d'abord lui en demander la permission.

Q. — Que doit-on penser de l'oubli d'un engagement au bal ?

R. — C'est une grossière impolitesse pour une dame ou pour un monsieur d'oublier un engagement au bal.

Q. — Peut-on refuser une présentation dans un bal ?

R. — Dans un bal privé une dame ne doit jamais refuser qu'on lui présente un des invités ; dans un bal public on peut parfaitement refuser une présentation que veut vous faire le maître de cérémonie ou une personne que vous connaissez par hasard.

Q. — Une dame peut-elle entrer dans une salle de bal sans être escortée ?

R. — Une dame ne doit jamais pénétrer, sans escorte, dans une salle de bal et encore moins traverser seule cette salle.

Q. — Peut-on donner la main à une dame au bal ?

R. — Non, jamais ; on offre son bras, jamais sa main pour conduire une dame à un danseur, ou la reconduire à son siège.

Q. — Des gens mariés doivent-ils danser ensemble ?

R. — Jamais, ni à des réunions privées ni à des bals de société.

Q. — Un danseur doit-il enlacer la taille de sa danseuse ?

R. — Un danseur qui valse ne doit enlacer la taille de sa danseuse que lorsque la valse commence réellement et il doit laisser tomber son bras aussitôt que la danse cesse.

Q. — Que doit-on faire si l'on ne connaît pas parfaitement une danse ?

R. — On doit s'abstenir à tout prix. Rien n'est plus fatigant pour une danseuse que d'avoir à faire l'éducation chorégraphique de son partenaire.

Q. — Que doit-on faire de son bouquet et de son éventail ?

R. — Une dame ne doit jamais donner à tenir son bouquet, ou son éventail pendant une danse, sauf à son mari, son frère ou au jeune homme qui l'accompagne pour la soirée.

Q. — Une femme doit-elle des remerciements au cavalier qui l'a fait danser ?

R. — Une femme reconduite à sa place par l'homme qui vient de la faire danser ne le remercie pas. C'est lui qui remercie en saluant profondément, et elle répond seulement par une gracieuse inclination.

Q. — Comment conduit-on une dame au buffet dans une réception du soir ou dans un bal, quand le souper n'est pas servi par petites tables ?

R. — On emmène au buffet la dame avec laquelle on se trouve au moment où a lieu le souper, si elle n'est pas venue avec quelqu'un, car dans ce cas, on ne doit pas usurper son privilège. Si elle n'est pas engagée, on doit lui trouver un siège, s'il y a moyen, et veiller qu'elle soit servie des plats qui lui plaisent. Ne pas souper en même temps qu'elle attende qu'elle ait fini, ensuite la reconduire au salon. Quand toutes les dames ont été, une fois au moins au buffet, c'est seulement le temps pour les messieurs de songer à eux.

Q. — Doit-on inviter une danseuse à venir au buffet ?

R. — Après chaque danse qui a lieu après l'ouverture du buffet, on doit donner son bras à sa danseuse et lui offrir de la mener au buffet. Si elle refuse ou si déjà elle y est allée on la reconduit à son chaperon ou à son groupe, on lui procure un siège et on la remercie pour le plaisir qu'a procuré la danse.

Q. — Combien doit-on rester de temps au buffet ?

R. — Une dame ne doit jamais garder longtemps son partenaire au buffet, elle s'expose ainsi à lui faire commettre l'impolitesse de manquer son engagement avec une autre personne pour une autre danse.

Q. — Quand sert-on le souper ?

R. — Le souper se sert à minuit et la salle du souper reste ouverte jusqu'à la fin du bal. Il est cependant d'un goût pitoyable de se coller à la table du souper et de rester là. Le devoir de la maîtresse de maison consiste à veiller à ce qu'aucune dame ne soit privée de souper faute de partenaire. S'il n'y a pas de jeunes gens dans la famille elle doit demander à l'un de ses invités d'aller au secours de l'infortunée.

Q. — Un jeune homme peut-il conduire sa sœur au souper dans un bal ?

R. — Il faut éviter de conduire sa sœur ou aucune de ses parentes au souper chez des étrangers ; on ne peut se permettre de le faire que dans un cas de nécessité absolue et encore faut-il avoir demandé à une autre jeune fille de leurs amies ou connaissances de les accompagner.

Q. — Comment une jeune fille peut-elle dégager un monsieur quand, après une danse, elle n'est pas engagée pour la suivante et que son cavalier ne demande pas à se retirer pour un autre engagement ?

R. — Elle peut lui demander de la mener auprès d'une amie qui est assise. Cela ne doit se faire que si la conversation languit visiblement et que le monsieur ne soutient la conversation que par politesse, autrement elle pourrait avoir l'air de vouloir se débarrasser de lui.

Q. — En quoi consiste la charité bien comprise ?

R. — Si vous avez l'avantage d'être mince, n'allez pas sourire jusqu'à ce que les veines de vos tempes éclatent en voyant une grosse dame faire des efforts évidents. Si le sourire vient malgré vous, cachez-vous derrière votre éventail ou derrière un écran et restez-y jusqu'à ce que votre tenue ne puisse plus offenser personne.

Si vous êtes rondelette, ne souriez pas jusqu'à ce que vos yeux se ferment sous les replis de vos chairs rutilantes en voyant une demoiselle mince percer rageusement de son coudé le cou d'un infortuné partenaire qui s'est détourné d'elle pour dire quelques mots à son voisin. Dans ce cas, tâchez de dire quelque chose de spirituel à votre propre partenaire : vous rirez alors tous deux en même temps et cela pourra passer.

Q. — Comment quitte-t-on une salle de bal ?

R. — En quittant une salle de bal, il n'est pas nécessaire de prendre congé de la maîtresse de maison. D'ailleurs il vaut mieux se retirer tranquillement pour éviter que les autres personnes croient l'heure plus avancée qu'elle n'est réellement et pour ne pas interrompre le bal plus tôt que ne le désirerait la maîtresse de maison.

Q. — Quelle est la bonne règle de conduite quant au vestiaire ?

R. — En allant chercher votre manteau au vestiaire, ne vous y attardez pas plus qu'il n'est nécessaire, songez à la personne qui vous attend.

Q. — Que doit faire un monsieur qui reconduit chez elle une personne après le bal ?

R. — Si on reconduit chez elle une dame après le bal, elle n'est pas tenue de vous inviter à entrer et si elle vous invite, vous devez refuser l'invitation. Mais vous devez alors demander la permission de vous présenter le lendemain dans la journée ou dans la soirée, et faire visite.

Q. — Doit-on reconnaître par la suite une personne dont on a fait la connaissance à un bal ?

R. — Ceci est absolument facultatif.

Q. — Peut-on envoyer dans une lettre, en billets de banque ou en argent, le montant d'une souscription à un bal ou à un concert ?

R. — Il vaut toujours mieux envoyer un chèque, quel que soit le montant. On évite ainsi au destinataire le tracas de faire parvenir un reçu.



BAPTEMES —

Q. — Quand il y a dans une famille deux belles-mères désireuses toutes deux d'être marraines, comment doit-on faire le choix ?

R. — Il y a là une question de forme et de sentiment. Les deux belles-mamans ont des droits égaux à vouloir être marraines. La mère du mari aura sans doute une légère priorité d'âge ; mais la mère de la jeune femme doit, pour des raisons spéciales être ménagée. En ce cas, pour ne blesser personne, on s'en remet à... la Providence. On décide que si le nouveau-né est un garçon, ce sera la mère du mari que l'on choisira ; si c'est une fille, ce sera la mère de la femme. Si, par hasard, c'étaient deux jumeaux ?... tout le monde serait d'accord.

Q. — Quelles sont les obligations des parrains et marraines ?

R. — En beaucoup de familles, on laissait au parrain choisir toutes les charges du baptême. Il n'en est plus ainsi. Le père paie les frais de la cérémonie religieuse. Les parents de l'enfant fournissent aussi les voitures, qui transportent tout le monde à l'église, s'il y a des invitations.

Le parrain n'en supporte pas moins beaucoup de frais encore. Il doit un cadeau à son filleul : couvert d'enfant, timbale, assiette et cuiller à bouillie, à moins qu'il n'offre un chèque d'une valeur plus ou moins importante. A la mère il donne des boîtes de bonbons ainsi qu'à sa commère et en outre, à celle-ci, des fleurs, ou un bibelot, s'il pense ainsi être plus agréable à la marraine.

Cette dernière n'est tenue qu'à un présent à son filleul. C'est un objet d'argenterie ne faisant pas double emploi avec celui que peut envoyer le parrain, ou une élégante couverture de berceau faite de ses mains, ou une jolie robe longue, dite de baptême, ou une pelisse, etc.

Si la marraine est mariée, elle invite, quelque temps après, son compère à dîner avec les parents de l'enfant.

Jeune fille, ce sont ses parents qui décident du plus ou moins de convenance de cette invitation, au cas où le parrain serait célibataire.

Si la marraine est inconnue au parrain, celui-ci demande au père de son filleul de le présenter à elle avant le baptême. S'il la connaît, il lui fait une visite dès qu'il a appris le choix qu'on a fait d'elle et de lui pour tenir l'enfant sur les fonts baptismaux.

Q. — Quelles places doivent occuper le parrain et la marraine à un diner de baptême ?

R. — Il est tout à fait poli de placer au festin du baptême le parrain et la marraine l'un près de l'autre, au centre de la table, en face des maîtres de maison, assis l'un près de l'autre, aussi, ce jour-là, par exception :

De la sorte il y a toujours deux places d'honneur pour les convives masculins et deux, également, pour les convives féminins. Une des femmes les plus âgées ou les plus importantes s'assied auprès du parrain et une autre auprès du maître de la maison. Il en va de même pour les places au côté de la marraine et de la maîtresse de la maison, qui sont celles des hommes distingués entre les autres.

Le parrain et la marraine passent ensemble les premiers à la salle à manger. Le maître et la maîtresse de la maison entrent dans les conditions habituelles, avec leur voisin ou voisine de table.

La carte-menu qui porte au revers indication des places du parrain et de la marraine n'est pas revêtue d'autre désignation que celle-ci : "Le Parrain", "La Marraine".

Q. — Quelles obligations impose l'acceptation d'être marraine d'une cloche ?

R. — Les obligations sont au point de vue matériel presque les mêmes que pour le baptême d'un enfant. La marraine habille la cloche. Elle lui envoie sa robe de baptême, laquelle n'est autre qu'une nappe d'autel ou une nappe de cérémonie suivant les besoins de l'église. On doit s'informer à l'avance de ce qui est le plus nécessaire. Si la lingerie de la sacristie laisse à désirer, on enverra pour envelopper la cloche une pièce plus ou moins longue de toile après laquelle on fauilera de la dentelle. Après la cérémonie, on fera de la toile les objets nécessaires. Rappelons, en passant, bien que ce soit inutile, sans doute, que le linge d'autel doit être en fil de lin.

On peut encore, après avoir enveloppé la cloche d'une bande de toile roulée en spirale autour de la filleule, poser dessus une aube froncée en collerette autour de l'anneau. Tout cela dépend de l'importance qu'on peut ou que l'on veut donner au présent. C'est la marraine qui envoie le long ruban blanc que l'on attache au battant de la cloche

et qu'au moment de la bénédiction, elle devra tirer. Car c'est la marraine, la première, après l'officiant, qui tire un son de la cloche.

Parfois, l'on procède autrement. Lorsque l'estrade n'est pas disposée pour permettre d'attacher le ruban, ce qui arrive lorsque la cloche repose sur un plancher au lieu d'être suspendue au milieu d'un échafaudage, la marraine, au lieu d'envoyer un ruban, envoie le petit marteau neuf et enrubanné, avec lequel elle frappera trois coups sur la cloche.

L'envoi de tout ceci s'appuie d'une offrande pour les pauvres de la paroisse. C'est généralement le parrain qui l'ajoute.



BIJOUX —

Q. — A quel doigt un homme peut-il porter une bague ?

R. — Au petit doigt de la main gauche.



BICYCLETTE —

Q. — Quelles sont les règles d'étiquette pour la bicyclette ?

R. — Il n'y a pas de règle spéciale. Ce sont les règles ordinaires de la route. Tenir sa droite et tourner à droite. Un homme doit toujours aider une dame à monter en lui tenant son bicycle. Il doit marcher à sa gauche en réglant son allure sur la sienne et se tenir prêt à rendre assistance en cas d'accident. Il doit sauter à terre le premier pour aider la dame à descendre.

Q. — Quels égards doit-on aux femmes en bicyclette ?

R. — La bicyclette étant devenue un passe-temps très populaire, il serait regrettable de le faire tomber dans la vulgarité. L'idée qu'un homme a le privilège d'adresser la parole à une femme qu'il ne connaît pas, simplement parce qu'elle est en bicyclette est plus qu'erronée ; jamais on n'adresserait ainsi la parole à une femme à cheval — or, la bicyclette n'est qu'un cheval d'acier. Rejoindre et pédaler à côté d'une femme non accompagnée ou lui couper la route est une impertinence.

III

**CADEAUX — CARACTERES — CARTES A JOUER —
CARTES DE VISITE — CHAPERONS — CLUBS —
CONDOLEANCES — CORRESPONDANCE —
CONVERSATIONS — COSTUME — CRIS.**

CADEAUX —

Q. — Un cadeau doit-il être renvoyé immédiatement en échange d'un autre reçu ?

R. — Non, il faut observer un délai discret et n'avoir pas l'air de répondre à une politesse par une autre, retour du courrier.

Q. — A qui doit-on faire des cadeaux si l'on a été reçu en visite ?

R. — S'il y a un cadeau à faire, ce doit être à la maîtresse de maison et s'il y a plusieurs enfants, au plus jeune.

Q. — Une jeune fille peut-elle envoyer des livres ou des fleurs à un ami qui est malade ?

R. — Oui, avec la permission de sa mère et la carte de celle-ci doit accompagner la carte de la jeune fille quand on envoie des fleurs.

Q. — Des fleurs peuvent-elles faire un cadeau convenable au rachat d'une philippine ?

R. — Non. Il est d'usage, en ce cas, de donner un souvenir de plus longue durée que des fleurs.

Q. — Comment doit-on envoyer des fleurs ?

R. — Quand on n'est pas sûr si un cadeau d'une nature plus sérieuse serait le bienvenu, il vaut mieux se ranger du côté le plus certain et envoyer des fleurs ou des bonbons. A l'époque des fêtes, une boîte de roses ou de beaux chrysanthèmes est toujours la bienvenue. Il ne faut pas manquer d'inclure sa carte dans l'envoi. On peut l'enfermer dans une enveloppe à carte de visite et

même cacheter celle-ci, si on redoute une indiscretion de la fleuriste.

Q. — Que doit-on faire quand on reçoit un cadeau de bonbons en présence d'autres personnes : à Noël ou au jour de l'an, par exemple ?

R. — Si vous recevez une boîte de bonbons, directement de la main à la main, vous l'ouvrez ou ne l'ouvrez pas, selon les circonstances, devant la personne qui vous l'offre. C'est affaire de tact. Il n'y a pas de règles pour de semblables choses. Voici des exemples : les bonbons vous sont donnés hors de chez vous. Vous n'allez pas défaire un paquet qui ensuite serait gênant à emporter. Ces bonbons vous sont au contraire apportés. Vous devez alors sentir ce qui est le plus aimable à faire. Si l'heure d'y goûter n'est pas opportune, vous laissez la boîte ou le sac intact et vous dites : "Vous êtes charmante d'avoir pensé à moi. J'ai justement un faible pour... (les chocolats). Ma mère ou telle autre personne les aime aussi beaucoup. Nous nous en régalerons en pensant à vous".

Si au contraire le petit présent arrive dans un moment propice, on ouvre le petit paquet en disant : "Nous allons tout de suite leur faire honneur". Et dans une telle circonstance par exemple, il devient poli de se servir avant le donateur et les autres personnes, car cette infraction à l'usage marque un empressement flatteur pour celui ou celle qui a eu le désir de vous être agréable. — Lorsqu'on sait très bien vivre, il est habile en certains cas de manquer de savoir-vivre.

Quand on reçoit un cadeau, il faut toujours éviter de parler des autres cadeaux "plus beaux" que l'on a pu recevoir. La comparaison ne fait jamais plaisir. Si au contraire vous parlez de cadeaux "moins beaux", ce qui peut être une petite flatterie gracieuse, ayez soin de laisser comprendre que tout en appréciant la différence de valeur, vous éprouvez la même gratitude de l'intention.

Q. — Un homme peut-il envoyer des fruits à une dame ?

R. — Des fruits peuvent être envoyés par un homme à une femme, au même titre qu'un bouquet, dans les occasions où l'on est autorisé à offrir des fleurs. C'est-à-dire que ce présent-là ne tire pas à conséquence. C'est

la valeur intrinsèque de l'objet qui peut donner lieu à froissement ou à interprétation fâcheuse. Les fruits qui, lorsqu'ils sont mangés ne laissent pas plus de traces que les fleurs quand elles sont fanées, sont réputés cadeaux sans valeur, quoiqu'ils puissent avoir été payés très cher en raison de leur origine exotique ou de leur beauté.

On peut les faire ranger dans une corbeille légère, très ornée de nœuds en beau ruban. C'est parfaitement admis. Il y a des gens qui poussent le raffinement jusqu'à faire mettre de petits bouquets composés de fleurettes, dans les interstices laissés par les poires, pommes, peches, grappes, etc.

Q. — Quelles règles doit-on observer pour les cadeaux au cours des fiançailles ?

R. — De temps en temps et, suivant l'état de ses finances, l'homme envoie des cadeaux à sa fiancée, fleurs, bonbons, etc., mais une jeune fille sensée ne permettra pas qu'il dépasse pour cela ses moyens. De plus, en dehors de ces attentions ordinaires, elle ne doit rien accepter qui ne puisse être renvoyé intact, si les fiançailles sont rompues. On ne doit jamais oublier que des circonstances peuvent surgir et amener une rupture. Les relations doivent être affectueuses, tendres et confiantes, mais jamais trop intimes, ni familières, ni de nature à être regrettées, si le fameux dicton de la coupe et des lèvres venait à trouver son application dans votre cas. Une jeune fille devrait toujours se souvenir que le meilleur moyen d'entretenir l'affection c'est de ne jamais la satisfaire entièrement et de toujours lui laisser quelque chose à désirer.

Q. — Quand est-on tenu de faire un cadeau de nocces ?

R. — En général, tout invité à un mariage doit un cadeau aux fiancés, qu'il soit marié ou célibataire. Le fait qu'un ami non marié ne s'est pas conformé à l'usage, à votre égard, n'est pas une raison pour se dispenser de la coutume, envers lui, lorsqu'il vient lui-même à se marier.

Q. — Peut-on donner de la lingerie comme cadeau de nocces ?

R. — Des cadeaux de meubles ou de lingerie peuvent être envoyés à la future par ses parents, ses amis intimes ou les parents du futur. Une douzaine de jolies serviettes brodées au chiffre est un présent très acceptable. Une jolie nappe à thé avec des serviettes semblables fait aussi un joli cadeau.

Q. — Un jeune homme invité à une réception de mariage précédée d'un diner auquel il n'est pas invité est-il tenu d'envoyer un cadeau de noccs ?

R. — Le cadeau de noccs n'est jamais une obligation ; on l'offre simplement pour faire preuve de ses sentiments de sympathie à l'égard du marié ou de la mariée. Le fait d'être ou de ne pas être invité au diner qui précède la réception ne doit avoir aucune influence sur l'envoi du cadeau.

Q. — La carte qui accompagne un cadeau de noccs doit elle être nécessairement attachée par une faveur blanche ?

R. — La faveur n'est pas de rigueur.

Q. — Une jeune fille qui a reçu des cadeaux pour ses fiançailles doit-elle renvoyer les cadeaux si le mariage est rompu ?

R. — Il y a deux cas à considérer. D'abord la jeune fille doit rendre tous les cadeaux qui lui viennent des amis ou des parents du fiancé. Quant à ceux qui lui viennent de ses propres amis, c'est plus épineux. Il est toujours impoli de renvoyer un présent au donateur, ce serait donc, à ce point de vue, un manque de tact de ne point garder les souvenirs d'amitié reçus à l'occasion d'un mariage même quand celui-ci n'a pas lieu. Ceci est une opinion. En voici une autre : la jeune fille peut avoir la délicatesse de rendre les cadeaux reçus ; mais, comme il n'est point d'usage d'offrir un souvenir sous condition, le donateur doit avoir le tact de refuser la restitution.

A ce double point de vue les amis ne sont pas dispensés d'offrir un nouveau cadeau s'il y a de nouvelles fiançailles, mais il peut être de moindre importance.

Q. — Est-il de bon ton d'atténuer la valeur d'un cadeau quelconque que l'on fait ?

R. — Il faut bien se garder d'exagérer la valeur du cadeau que l'on fait; mais, si l'objet donné vous a appartenu, on ne doit pas insister qu'il est sans valeur pour vous ou vous est inutile. Ce serait rappeler ce dicton : qu'il y en a tant, qu'on en donne à manger à certains quadrupèdes.

Q. — Peut-on se servir d'une carte de visite pour remercier d'un cadeau qui était accompagné d'une carte ?

R. — On peut envoyer une carte avec ses remerciements; mais, si insignifiant que soit le cadeau, il est beaucoup mieux de remercier, si on ne peut pas le faire verbalement, en envoyant un mot sur le meilleur papier qu'on ait à sa disposition et dans les termes les plus cordiaux et les plus aimables.

Q. — Comment doit-on faire si l'on ne reçoit pas de carte après l'envoi d'un cadeau de noce et si l'on craint qu'il ait été perdu ou égaré ?

R. — Si vous êtes dans l'incertitude sur la réception d'un cadeau que vous avez envoyé, vous pouvez fort bien écrire un mot à la mariée pour lui dire que vous espérez bien qu'il n'est pas perdu et que vous seriez désolée qu'elle pût s'imaginer que vous l'eussiez oubliée en telle circonstance. Beaucoup de jeunes mariées sont quelquefois très en retard pour remercier des cadeaux, non par indifférence mais simplement par indolence ou par mauvaise habitude de tout remettre au lendemain.

Q. — Si une personne reçoit un cadeau de la part d'une personne de qui elle n'attendait pas une semblable attention, doit-elle renvoyer immédiatement un cadeau ?

R. — Trop de précipitation ne sied pas dans ce cas. Il est tout à fait à propos de renvoyer un présent à une personne qui a songé à vous, mais il vaut mieux attendre un peu. On peut envoyer en tout temps des fleurs, un livre, des bonbons, aussi est-il préférable d'attendre quelque temps.

Q. — Une jeune fille doit-elle renvoyer un cadeau à un jeune homme qui vient de lui offrir un présent

R. — Une jeune fille peut-elle recevoir un cadeau d'un jeune homme sans avoir à songer à le lui rendre, ce qui serait, d'ailleurs, d'un très mauvais goût.

Q. — Une jeune fille peut-elle faire isolément un cadeau à son professeur, si elle suit un cours dirigé par un homme ?

R. — L'élève-femme d'un cours dirigé par un homme doit, en toutes circonstances : jour de l'An, fête ou réunions à l'occasion de quelque honneur fait au maître, se joindre à ses camarades, faire ce qu'elles font. Presque toujours la classe, l'atelier agit en groupe, c'est plus convenable sous tous les rapports.

Q. — Comment et quand doit-on remercier des cadeaux de Noël ?

R. — Une lettre particulière de remerciements doit être écrite à chaque personne dont on a reçu un cadeau. Il faut accomplir ce devoir le plus tôt possible ; mais on laisse quelque latitude en raison des nombreuses distractions de la saison des fêtes. L'année nouvelle est souvent bien avancée avant qu'une jeune fille un peu lancée dans le monde ait fini d'envoyer toutes ses lettres de remerciements pour les cadeaux reçus à Noël.

Q. — Quels cadeaux une marraine peut-elle faire à l'occasion d'une première communion ?

R. — Une tante, une grand'mère, qui sont en outre la marraine de leur neveu ou petit-fils, peuvent offrir ce qu'elles veulent à l'enfant, à l'occasion de sa première communion : la toilette complète portée en cette circonstance, ou une partie de cette toilette ; une montre à un garçon, de petits bijoux à une jeune fille ; ou même de l'argent si elles ne savent à quel choix s'arrêter, ou si l'enfant possède déjà tout ce dont il a besoin.

Q. — Comment une jeune fille pourrait-elle marquer sa reconnaissance à un prêtre ?

R. — Une jeune fille qui aurait de la reconnaissance à témoigner à un jeune prêtre ne pourrait lui offrir qu'un coussin, un tapis, un écran, une corbeille à papier, ou autre chose analogue, fait de ses mains. En le présentant

elle dirait, ou écrirait : "Veuillez bien accepter ce petit témoignage de ma profonde gratitude".

Q. — Lorsque l'on a reçu des politesses d'un ecclésiastique, comment peut-on s'acquitter à son égard ?

R. — Lorsqu'on a reçu des politesses d'un ecclésiastique, lorsqu'on croit lui devoir quelque chose, on peut toujours s'acquitter en le priant d'accepter une somme d'argent pour ses pauvres. Il est difficile de "rendre" autrement surtout quand on est femme, et jeune femme. Si l'on a des raisons pour tenir à faire un cadeau, il faut choisir un objet de caractère religieux : gravure, bronze, médaille, plaquette, belle édition d'un ouvrage sérieux.

Q. — Fait-on des cadeaux aux personnes en deuil ?

R. — On n'envoie pas généralement de cadeaux ni de souhaits de Noël aux amies en grand deuil à moins d'être avec elles en termes très intimes. Naturellement aucun cadeau gai ne serait de mise ; mais si l'on tient à offrir un souvenir : un joli livre, une plante d'appartement, une boîte de roses, un joli calendrier, une copie de tableau accompagnés d'un mot aimable conviennent parfaitement.



CARACTERES —

Q. — Peut-on tirer des indices du caractère par le mois de naissance ?

R. — Il existe un grand nombre de formulaires de cette nature ; voici quelques dictons populaires qui s'appliquent aux femmes :

(Une femme née en...

JANVIER : est bonne maîtresse de maison, un peu portée à la mélancolie, mais de caractère doux.

FÉVRIER : épouse affectueuse, femme compatissante, bonne mère, cœur sensible.

MARS : jolie petite poupée sans tête, un peu querelleuse, mais aimante avec sa pointe de jalousie.

AVRIL : inconstante, pas très démonstrative, mais égale d'humeur sinon d'affection.

MAI : belle, aimable, mais avide de tous les plaisirs.

JUIN : impétueuse et frivole aussi.

JUILLET : belle et capricieuse ; souvent de l'orage dans son cerveau, comme dans le ciel.

AOUT : pondérée, d'esprit pratique, la meilleure des ménagères.

SEPTEMBRE : femme de choix, discrète à la fois et affable.

OCTOBRE : jolie, coquette.

NOVEMBRE : de la gentillesse de façons et de caractère.

DECEMBRE : fantasque et curieuse.

Q. — Peut-on trouver un indice du caractère dans le choix du musicien préféré par une jeune fille ?

R. — Rien ne révèle mieux le caractère d'une jeune fille que sa préférence pour tel compositeur ; son œuvre, bien entendu, et non sa personne.

Mademoiselle se complait-elle dans le tournoiement des valse de Strauss, c'est l'indice de frivolité et de goût exagéré du plaisir. Si elle va de préférence à Beethoven, elle est de nature élevée et même trop parce qu'elle perd pied dans la réalité de la vie.

Avec Listz, c'est l'ambition qui domine le caractère de la musicienne ; avec Offenbach, l'astuce ; Flotow, la vulgarité ; Gounod, la tendresse romanesque ; Wagner, l'égoïsme ; Saint-Saëns, l'intelligence claire et bien équilibrée ; Massenet, l'incertitude et la timidité.



CARTES A JOUER —

Q. — Qui doit proposer une partie de cartes ?

R. — C'est une violation de toutes les règles de l'étiquette de proposer une partie de cartes dans une maison où l'on se trouve en visite ou en soirée. C'est le privilège indiscutable du maître ou de la maîtresse de maison et s'ils ne proposent pas ce genre d'amusement, il est excessivement malhonnête pour un étranger de le faire.

Q. — Comment joue-t-on si le jeu est pour de l'argent ?

R. — Si on joue pour de l'argent au petit jeu, c'est-à-dire, si l'on ne joue pas pour gagner de l'argent, en cas de perte le monsieur paie pour la dame qui était sa partenaire ; en cas de gain, elle prend ce qu'elle a gagné.

Q. — Mari et femme peuvent-ils être partenaires dans une partie ?

R. — Non. L'étiquette en déclarant que le mari et la femme ne doivent pas jouer à la même table n'a jamais donné à craindre qu'il puisse y avoir d'entente ; mais des personnes qui jouent ensemble régulièrement ne peuvent manquer d'être au courant de leur façon réciproque de jouer dans certaines circonstances et il est certain que les chances ne sont plus égales pour les autres joueurs.



CARTES DE VISITE —

Q. — Que doit-on mettre sur une carte de visite "Paul Dupuis". "Paul Dupuis, Ecr." ou "Mr. Paul Dupuis" ?

R. — Paul Dupuis. Les Anglais seuls mettent sur leurs cartes de visite Mr. Georges Smith.

Q. — Peut-on déposer des cartes écrites à la main ?

R. — Il est parfaitement convenable de déposer des cartes écrites à la main si l'on emploie trop rarement des cartes pour faire la dépense de cartes gravées. En tout cas il vaut mieux des cartes écrites à la main que des cartes imprimées, qui ne sont admissibles que dans les relations commerciales.

Q. — Quand peut-on employer la carte de visite pour des communications de politesse mondaine ?

R. — On joint sa carte à tout présent que l'on n'apporte pas soi-même, afin d'en indiquer la provenance.

Apprend-on qu'un ami ou une personne de son cercle de connaissances vient d'être affligé par un malheur, on lui adresse immédiatement sa carte, avec quelques mots de condoléance, en attendant, si on a des rapports d'amitié, qu'on lui écrive ou qu'on aille le voir.

La carte de visite peut encore s'employer pour des communications insignifiantes parce qu'elle demande moins de frais épistolaires qu'un billet.

Ainsi :

Docteur Roger (imprimé) "présente ses hommages à Madame T... et lui retourne, avec ses remerciements, le livre qu'elle a bien voulu lui prêter et qui lui a beaucoup plu". (manuscrit).

Madame Z...

"Remercie beaucoup Monsieur X... du bon accueil qu'il a bien voulu faire à son protégé et lui envoie ses meilleurs compliments".

Madame R...

"Ravie et reconnaissante, remercie Mademoiselle X... de ses magnifiques roses et lui adresse ses meilleurs souvenirs".

Monsieur B...

"A l'honneur d'accréditer, par cette carte, Monsieur C... auprès de Monsieur A..." Etc., etc.

Q. — Une veuve doit-elle modifier ses cartes après la mort de son mari ?

R. — Elle ne doit rien changer au libellé de ses cartes, mais celles-ci doivent porter une bordure noire qui est de plus en plus légère en même temps que le deuil avance.

Q. — Comment doivent-être libellées les cartes de visite d'une dame veuve dont le fils est remarié, pour éviter les confusions avec celles de sa belle-fille ?

R. — En France la confusion est impossible, les dames veuves ayant l'habitude de libeller leurs cartes "Madame Vve Un Tel". Ici l'habitude est différente. Une dame veuve conserve sur ses cartes le nom de son mari. Si son fils porte les mêmes initiales que son père, il abandonne le "Jr" qui jusque-là figurait après son nom ; mais il ne peut y avoir confusion si la belle-mère et la belle-fille ne vivent pas dans la même maison. Si elles vivent ensemble, le plus simple est pour la mère de supprimer toute initiale et de s'appeler "Madame Un Tel", tandis que sa belle-fille s'appelle "Madame Paul Un Tel".

Q. — Que doit faire pour ses cartes une femme qui exerce une profession ?

R. — Elle doit avoir deux genres de cartes, les unes pour l'usage professionnel, les autres pour les usages mondains. Les premières portent son titre : " Docteur Mary Brown ", l'adresse de son bureau dans le coin, en bas, à droite et ses heures de consultation à gauche. Les caractères romains pour le nom ont un aspect d'affaires plus accentué. Ses cartes pour les usages mondains portent son nom avec le préfixe " Mademoiselle " ou " Madame " et le nom de son mari, son adresse particulière et son jour de réception. Il est absolument important de tracer la démarcation absolue entre sa vie mondaine et sa vie professionnelle.

Q. — Une carte de jeune fille doit-elle porter le titre de Mademoiselle ?

R. — Une jeune fille doit toujours faire précéder son nom du mot " Mademoiselle ". " Germaine Lebreton " serait incorrect et inconvenant. On doit mettre " Mademoiselle Lebreton ".

Q. — Une jeune fille qui tient la maison de son frère et qui va faire des visites doit-elle laisser la carte de son frère avec la sienne ?

R. — Une jeune fille dans ce cas laisse la carte de son frère comme une femme mariée laisserait celle de son mari ; si elle fait ou rend une visite elle dépose la carte de son frère une pour chaque dame et une pour le maître de la maison, en admettant toutefois que son frère soit en relation de société avec ces personnes.

Q. — Un homme doit-il laisser sa carte dans une maison où il y eu une naissance ?

R. — Non ce n'est pas la coutume pour un homme de déposer sa carte dans ce cas. Il suffit de féliciter le père et l'on peut fort bien par téléphone demander des nouvelles de la mère et de l'enfant.

Q. — Si le mari et la femme font une visite ensemble doivent-ils laisser chacun une carte ?

R. — Si tous deux font une visite ensemble, ils laissent chacun une carte ; mais il est rare que mari et femme fassent ensemble des visites de cérémonie. Un homme

est supposé être occupé à l'heure où se font les visites de cérémonie.

Q. — Si une dame envoie des cartes simplement pour faire part d'un changement d'adresse, doit-elle laisser aussi la carte de son mari ?

R. — Une carte de changement d'adresse suffit. Madame peut écrire "M. et" en avant de son propre nom et l'envoyer ainsi à une dame mariée. Mais si vous voulez que vos cartes tiennent lieu de visite, vous devez déposer le nombre réglementaire.

Q. — En quoi consiste l'élégance de la carte ?

R. — Dans sa simplicité. Un format moyen, un nom "gravé", et non pas imprimé, en écriture anglaise avec l'adresse au bas.

Rien n'est plus commun qu'un nom gothique enjolivé de floritures.

Les jeunes filles qui possèdent des cartes à leur nom feront bien de ne pas en abuser ; elles éviteront d'en envoyer dans les maisons où il y a des jeunes gens, il pourrait y avoir confusion et l'équivoque surgirait, ce qui serait fâcheux.

Q. — Doit-on cacheter l'enveloppe d'une carte ?

R. — On cache l'enveloppe d'une carte lorsqu'on écrit quelques mots à la main. Néanmoins la poste tolère quelques formules comme celles-ci : "Un bon souvenir" "Sincères regrets" — "Mille remerciements". A l'occasion d'un deuil, il est plus poli de cacheter l'enveloppe et d'affranchir comme pour une lettre ; on allonge alors la phrase de condoléances. Exemple : "Madame B. envoie à Madame X. l'expression de sa vive sympathie et s'associe de tout son cœur à la perte cruelle qu'elle vient de faire.

Q. — Comment libelle-t-on l'adresse sur une enveloppe contenant des cartes de visite ?

R. — On les adresse au nom du mari et de la femme. Certaines personnes, croyant rendre hommage à la femme, écrivent ainsi : "Madame et Monsieur X..." C'est in-

correct. Le mari est le chef de la famille, c'est lui qui doit être placé en premier ; le contraire implique une idée de domination qui n'appartient pas à la femme.

Q. — Doit-on laisser une carte pour chacune des dames de la maison où l'on fait visite ou en laisser juste une pour toutes les dames de la maison ? Quelle règle doit-on suivre pour laisser la carte de son mari quand on fait visite à des personnes mariées ou non mariées ?

R. — On doit laisser une carte pour chaque dame de la maison et laisser la carte de son mari pour le maître de la maison. S'il n'y a que des dames dans la maison, on doit aussi laisser la carte de son mari. Cependant la mode de laisser des paquets de cartes dans chaque maison a été tellement exagérée dans ces derniers temps que, lorsque l'on fait visite dans une famille où il y a plusieurs dames, il est parfaitement convenable de ne laisser qu'une carte, en disant à la servante, en la lui remettant : " Pour ces dames ",

Q. — Quand une personne quitte une ville, quelles cartes doit-elle laisser et doit-on répondre à ces cartes ?

R. — Quand une personne s'absente de la ville qu'elle habite, pour une saison, par exemple ou pour plus longtemps, on doit déposer ou envoyer des cartes portant dans le coin les abréviations " P.P.C. " qui signifient : pour prendre congé. Les cartes de cette nature ne demandent pas de renvoi parce que la personne qui les dépose est supposée partie quand elles vous parviennent.

Q. — Peut-on laisser des cartes sans demander si la personne est à la maison ?

R. — Certains privilèges sont concédés à des personnes d'une position sociale exceptionnelle, ou d'un âge ou d'une santé qui demandent des égards. Elles peuvent venir en voiture et faire déposer des cartes sans demander si la maîtresse de maison est chez elle.

Q. — Pour l'envoi des cartes, quels sont ceux qui doivent commencer ?

R. — Les gens mariés, même s'ils sont âgés, envoient

leur carte à une femme, même très jeune, qui vit seule. Celle-ci renvoie la sienne à la femme seulement.

Q. — Une jeune femme peut-elle envoyer sa carte à un homme ?

R. — Elle peut lui écrire, mais non lui envoyer sa carte, de même qu'elle ne doit pas aller le voir.

Q. — Est-il convenable d'envoyer des cartes de condoléances adressées à deux sœurs "Mesdemoiselles Duval" et sinon, comment doivent-elles être adressées séparément ? Pour des cartes d'excuses pour ne pas assister à une réception où plusieurs dames devraient recevoir, comment les cartes doivent-elles être adressées ?

R. — Les cartes de condoléances doivent être adressées à "Mesdemoiselles Duval". Des cartes d'excuses doivent être envoyées à chacune des dames qui reçoivent, mais elles doivent être adressées chez la maîtresse de maison à la résidence de laquelle se donnait la réception.

Q. — En cas de maladie ou de deuil, peut-on laisser des cartes chez des amis ?

R. — Si l'on a l'habitude de rendre visite dans une maison on peut, en cas de maladie, déposer une carte avec "Pour prendre des nouvelles". Et, en cas de deuil, avec "Affectueuses sympathies" ou quelque autre formule de sympathie.

Q. — Si l'on reçoit une lettre d'invitation à un mariage ou à une cérémonie funèbre, doit-on envoyer une carte même si l'on a l'intention d'assister à la bénédiction nuptiale ou au convoi ?

R. — Non, l'envoi de la carte serait une véritable superfétation. Votre présence à la cérémonie est toujours censée avoir été remarquée de ceux qui ont envoyé l'invitation.

Si le jour de la cérémonie on est empêché d'y assister, selon le degré d'intimité des relations, on envoie une simple carte, ou on ajoute sous son nom quelques mots de regrets.

Q. — Combien de temps se sert-on de cartes de visite bordées de noir ?

R. — Pendant douze mois pour la mort du père ou de la mère.

Q. — Quelle est la limite pour les cartes du jour de l'an ?

R. — Fin janvier, dernière limite.

Q. — N'y a-t-il pas une réserve à garder dans l'envoi des cartes ?

R. — On ne saurait trop recommander la réserve dans l'envoi des cartes, on ne s'imagine pas combien l'abus de ces petits cartons devient odieux et irritant. C'est la réponse forcée, c'est la corvée qui rend obsédant celui qui l'impose, il se montre importun par cet excès de politesse et bientôt ce sentiment s'étendra jusqu'à sa personne.

Q. — Si l'on a le droit au titre d' "Honorable", faut-il mettre ce titre sur ses cartes de visite ?

R. — On ne met pas "Honorable" sur ses cartes de visite.

Q. — Comment indique-t-on sur ses cartes son club habituel ?

R. — L'adresse personnelle se met dans le coin de droite et le nom du club dans le coin de gauche.



CHAPERONS —

Q. — Une mère est-elle obligée de rester tout le temps au salon quand ses filles reçoivent des amis ?

R. — Il n'est pas nécessaire pour une mère de rester au salon toute l'après-midi ou toute la soirée quand ses filles reçoivent des amis. Il lui suffit de se montrer, de recevoir le visiteur et de s'assurer qu'on s'occupe de lui. Elle peut ensuite se retirer dans une chambre voisine, lire ou écrire des lettres et reparaitre seulement quand on

va se séparer. Ceci s'applique couramment aux visiteurs qui sont dans la famille sur un pied d'intimité. Naturellement, il faut plus de cérémonie quand il s'agit de personnes qui font visite pour la première fois ou pour celles qui, en vertu de leur âge, ont droit à plus d'égards de la part de la maîtresse de maison.

Q. — Une mère doit-elle toujours chaperonner sa fille ?

R. — Une débutante chaperonnée par sa mère est toujours dans une meilleure position que celle qui doit s'en rapporter aux bons offices d'amis, si complaisants qu'ils soient. Même si la mère ne se juge pas à même de remplir absolument ce rôle, elle doit paraître autant que possible avec sa fille, surtout dans les grandes réceptions publiques ou semi-publiques. Cela entraîne certainement des dépenses et de la fatigue, mais ce n'est pas le moindre des devoirs d'une mère. On respecte davantage une jeune fille ainsi chaperonnée et souvent il faut plus de surveillance qu'on ne pense. Les hommes attachent beaucoup d'importance à la tendresse des rapports entre la mère et la fille et en tirent leurs conclusions. Les jeunes filles ne sentent pas toujours l'importance de se bien poser dans la société et c'est aux parents de veiller à ce qu'elles soient convenablement présentées et accompagnées en toutes circonstances, surtout dans les premières années.

Q. — Des jeunes filles qui vont au bal avec leur père peuvent-elles se dispenser de chaperon ?

R. — La présence d'un chaperon n'est pas nécessaire quand des jeunes filles vont au bal avec leur père. Il est cependant préférable de s'assurer de la présence d'un groupe d'amis où se trouverait une femme mariée et une ou deux jeunes filles ayant des connaissances dans le cercle qu'on va fréquenter. D'ailleurs tout dépend du caractère du père qui peut souvent, même avancé en âge, être assez jeune de cœur pour savoir ce qu'aime une débutante et comment lui procurer un plaisir dont il puisse profiter ainsi que sa fille.



CLUBS —

Q. — Y a-t-il une étiquette de tenue spéciale pour les clubs ?

R. — L'étiquette est la même dans les clubs que dans n'importe quelle maison particulière, sauf qu'on a le droit d'y garder son chapeau sur sa tête partout, excepté dans la salle à manger.

Q. — Peut-on transiger ses affaires de commerce au club ?

R. — Non. On peut se servir du papier à lettre du club pour envoyer une invitation ou pour sa correspondance personnelle, mais c'est une faute d'étiquette de se servir du papier du club pour ses affaires de commerce.

Q. — Est-il de bon ton de se mettre aux fenêtres du club pour voir passer le monde ?

R. — On peut fort bien regarder des fenêtres du club le défilé des passants, mais il est très inconvenant de saluer une femme par la fenêtre du club. C'est une insulte et une grossièreté.

Q. — Peut-on retirer son habit dans un club ?

R. — On ne doit jamais retirer son habit dans un club, ni s'asseoir en manches de chemise dans aucune des salles publiques du club, sauf dans la salle de billard, où cela est toléré.

Q. — Quelles précautions doit-on prendre pour les conversations au-dedans et au-dehors du club ?

R. — On ne doit jamais prononcer le nom d'une femme dans un club, même pour lui faire des compliments.

D'un autre côté, les affaires intimes du club doivent être considérées comme confidentielles et sacrées. Sous aucun prétexte, rien de ce qui s'y passe ne doit être révélé aux étrangers.



CONDOLEANCES —

Q. — Quels remercements doivent faire les personnes en deuil aux amis qui ont envoyé des fleurs pour les funérailles, des cartes, des lettres de condoléances ou qui sont venues souvent s'enquérir de l'état du malade ?

R. — On remercie des envois de fleurs par une lettre brève, mais cordiale. Pour remercier des lettres ou cartes de sympathie, on peut envoyer une carte de visite de deuil en écrivant au-dessous du nom "remercie bien sincèrement de la touchante expression de sympathie".

Q. — Une jeune fille peut-elle écrire une lettre de condoléances à un jeune homme à l'occasion de la mort de sa sœur ?

R. — Rien ne s'oppose en pareille circonstance à l'envoi d'une lettre de condoléances.

**CORRESPONDANCE —**

Q. — Comment doivent commencer les lettres suivant les personnes à qui l'on s'adresse ?

R. — Dès que la lettre commence à avoir un certain caractère d'intimité on ne met plus seulement à son début Monsieur, Madame, ou Mademoiselle, qui sont ou trop secs ou trop cérémonieux.

Il n'est pas nécessaire d'afficher à l'égard même de ses correspondants une froideur qui serait presque offensante en ce sens, qu'elle pourrait leur donner l'idée qu'on veut les tenir à distance, ne les jugeant pas dignes d'être de vos amis.

En ce cas, il est permis d'ajouter au mot Monsieur, ou Madame le nom de la personne, et le plus souvent alors on fait précéder le tout du mot cher : Cher Monsieur Durand, par exemple, marquera un degré d'intimité plus grand que Cher Monsieur tout court, et moins grand que Mon cher Durand ou Mon cher ami.

Mais on a rejeté comme superflu Mon cher Monsieur, Ma chère Madame. Cher Monsieur, Chère Madame, sont seuls admis actuellement, et jamais Chère Dame, Chère Demoiselle.

Lorsqu'on s'adresse pour la première fois à des parents très éloignés, qui sont plus âgés que vous et que l'on n'a pas encore vus, on peut mettre l'expression un peu cérémonieuse de Madame et Chère Parente, Monsieur et cher Cousin. A des degrés plus rapprochés, on écrit même de prime abord : Mon cher Oncle, Ma chère Grand'mère.

Q. — Comment doit-on employer, en français, le mot "cher" pour le début d'une lettre ?

R. — En français, on est beaucoup plus réservé pour l'emploi du mot "cher", en s'adressant à quelqu'un, qu'on ne l'est en anglais. Cependant, quand on écrit à une personne de connaissance, on peut la traiter de "Cher Monsieur" ou de "Chère Madame", "Chère Mademoiselle". Bien que ces façons de s'exprimer semblent pêcher contre la grammaire, il serait tout à fait contraire à l'élégance d'écrire "Ma chère Dame", "Ma chère Demoiselle".

Q. — Pour écrire à un ecclésiastique, doit-on employer un papier spécial, peut-on se servir d'une carte postale ?

R. — Quel que soit l'âge du prêtre, même s'il vient de recevoir l'ordination, on doit le respecter à son caractère. Eût-il été votre camarade d'enfance qu'il faut cesser toute familiarité de formes. Il n'est cependant aucunement besoin d'exagérer.

Le papier spécial serait de trop. Il ne s'agit pas de lettre officielle. Cependant il y a des nuances à observer : évitez par exemple un papier frivole, orné d'une devise ou d'attributs, de fleurs, de fantaisies. Mieux vaut le premier papier à lettre venu. Le chiffre est parfaitement convenable. La carte postale est un peu trop sans façons. Seule, une vieille amitié l'excuserait. Et encore ne faudrait-il écrire rien de personnel. On admet qu'en voyage on puisse tracer en hâte deux mots : "Bien arrivés" ou : "Souvenir respectueux". Mais il faudrait bien se garder par exemple d'une phrase comme celle-ci : "Rentrerons tel jour, vous verrons aussitôt". La même chose, mais sous enveloppe, devient une simple licence que l'on croit pouvoir se permettre, mais qu'au moins on ne se permet pas publiquement.

Q. — Comment écrit-on à un curé ?

R. — A un ecclésiastique on écrit : Monsieur l'abbé, Monsieur le curé ou Monseigneur selon le cas ; et, du moment où l'on est catholique, la femme aussi bien que l'homme placera le mot respect dans la terminaison de sa lettre, s'adressât-elle au plus pauvre desservant de village.

Q. — Une jeune femme peut-elle offrir des vœux à un prêtre ?

R. — On peut certainement offrir des vœux à un prêtre âgé ou non, fût-on une jeune femme. C'est dans l'expression de ces souhaits que pourrait résider l'inconvenance. Mais si on se borne à dire ou à écrire : "Veuillez accepter les souhaits respectueux que je fais pour votre santé et pour que l'année vous soit bonne", — que peut-on, trouver à redire ?

Q. — Comment doit-on terminer une lettre adressée à un prêtre ?

R. — De formules spéciales, il n'y en a pas. Pour terminer une lettre, on a le choix entre plusieurs ; mais dans la simplicité de la conversation, on ne peut-être tout à fait "protocolaire". Tout dépend du degré d'intimité. Dans le cas d'une jeune correspondante, il semble qu'on peut dire : "J'ai toujours une grande joie à être reçue par vous, monsieur l'abbé... Merci de votre bon accueil. Croyez à ma gratitude... à ma respectueuse affection. Tout est affaire d'opportunité.

Q. — Comment adresse-t-on une lettre à un docteur ?

R. — Lorsque on écrit à un médecin, on libelle son adresse de la façon suivante "Monsieur le docteur X...", et non "Monsieur X..., docteur". Et même, lorsqu'on appartient au même milieu social, et à moins qu'on ne soit très jeune et qu'on n'ait affaire à un praticien très âgé, il est plus élégant d'adresser ainsi : "Le docteur X..." Le titre permet de supprimer le mot *Monsieur*.

Q. — Comment doit-on dater une lettre dans le cas de correspondance de politesse ?

R. — La date doit être mise au bas de la lettre.

Q. — Comment une femme doit-elle signer ses lettres ?

R. — Une femme qui écrit à des étrangers ou à de simples connaissances signe de l'initiale de son prénom suivi de son nom. Le nom de baptême d'une femme ne doit être connu que de sa famille et de ses amis intimes. Jeune fille, c'est le nom de son père qui suit cette initiale, mariée, c'est celui de son mari. Un homme peut signer de son prénom et de son nom. Lorsqu'il écrit à des étrangers, il fait précéder son nom de sa qualité : le docteur B...

Q. — Quelle est la grande règle de politesse dans la correspondance ?

R. — On doit toujours répondre à toute lettre qui vous est adressée quel qu'en soit l'auteur. Si la lettre provient de quelqu'un qui n'a pas de raison valable pour vous écrire, répondez quand même et, par le ton de votre lettre, faites en sorte de lui enlever l'idée de répéter cette impertinence.

Q. — Quand doit-on envoyer une lettre de remerciement ?

R. — Une lettre de remerciement perd de son charme et de son à propos avec chaque journée qu'on laisse s'écouler avant de l'envoyer. Il faut autant que possible l'adresser le jour même. Cependant, il vaut toujours mieux tard que jamais. Si l'on tarde, il faut absolument s'excuser du retard.

Q. — Quelle formule doit-on employer pour écrire à un grand homme, à un grand artiste ?

R. — Les personnes qui ont à écrire à un prince de l'art, de la science ou de la littérature n'aiment guère se servir de l'appellation "Monsieur" "Cher monsieur" selon le degré de relations. Elles peuvent dire "Maitre" "Cher maitre". On pensera que c'est le terme à employer pour les avocats, les notaires etc. C'est possible, mais l'artiste, le savant, ou l'écrivain comprendront bien qu'on veut dire : "Maitre en votre art, en votre science".

Q. — Quelle formule finale doit-on employer dans les différents cas ?

R. — Dans les rapports mondains, une femme ne parle de son respect pour un homme que lorsque celui-ci est assez âgé pour pouvoir prendre à l'égard de celle qui lui écrit une attitude toute paternelle.

En revanche, un homme ne manque jamais à sa dignité quand il assure de son respect une femme beaucoup plus jeune que lui. Il terminera donc n'importe quelle missive en exprimant : ses sentiments respectueux, son attachement ou son dévouement respectueux, ou encore sa respectueuse sympathie, ses hommages respectueux, etc.

A une étrangère, il offrira l'expression de tout son respect.

D'homme à homme on s'envoie l'assurance de sa considération distinguée. A un supérieur, on fera agréer son respect et son dévouement.

Une femme a moins de formules pour terminer ses lettres qu'elle adresse à un homme ; en dehors de sa considération, elle peut le prier de recevoir l'expression de ses sentiments distingués. Elle pourra employer la même formule envers une femme de son âge, si elle n'est pas assez intime avec elle pour lui faire des protestations d'amitié, des compliments affectueux, des assurances d'attachement sincère, etc.

"Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments" est une formule très usitée. Si la dame à qui l'on s'adresse est âgée on change ces meilleurs sentiments en sentiments distingués, en sentiments respectueux.

Q. — Comment doit débiter une lettre semi-officielle à une jeune personne non mariée, que l'on n'a jamais rencontrée, mais qui vous connaît ?

R. — La lettre doit simplement débiter "Mademoiselle". vous pouvez mettre votre adresse dans le coin du haut de la lettre s'il s'agit d'une communication d'affaires ; si c'est une lettre de politesse, l'adresse doit se mettre au bas de la lettre, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas d'adresse imprimée ou gravée sur le papier.

Q. — Une jeune fille peut-elle commencer une correspondance avec un jeune homme ?

R. — Une jeune fille ne doit jamais commencer une correspondance avec un jeune homme, à moins que ce ne

soit pour le remercier de quelque cadeau ou pour lui recommander un ami, ou pour solliciter son concours pour une bonne œuvre.

Q. — Peut-on écrire des félicitations sur du papier de deuil ?

R. — C'est contraire à l'étiquette. Pour cette occasion on doit employer du papier non bordé de noir, même si l'on est en deuil.

Q. — Combien de temps emploie-t-on le papier à lettre et les cartes de deuil ?

R. — Autant que le vêtement de deuil.

Q. — Faut-il répondre à une lettre par laquelle on nous invite à venir assister à des fêtes dans une ville ?

R. — Non, s'il s'agit d'une circulaire destinée à attirer des curieux. — Oui, si l'invitation est personnelle, et faite par quelqu'un qu'on connaît plus ou moins.
En principe, toute lettre exige réponse.

Q. — Que doit-on faire d'une lettre qui vous est remise non cachetée ?

R. — Si quelqu'un vous remet une lettre pour la délivrer à une autre personne, naturellement, cette lettre n'est pas fermée, ainsi que l'exigent l'usage et la plus élémentaire politesse. Le messenger choisi doit-il cacheter la lettre immédiatement, en présence de celui qui l'a écrite ? Oui, car on ne saurait exagérer les procédés délicats, et les gens honnêtes sont généralement ceux qui prennent le plus de garanties contre eux. Il y a aussi un autre raison. On peut égarer la lettre ; et si elle est fermée, il y a chance qu'elle ne soit pas lue par ceux entre les mains desquels elle tomberait. Du reste la chose doit se faire simplement, rapidement. L'auteur de la lettre ne fera aucune observation et celui qui cache la lettre n'expliquera rien non plus. L'usage étant établi, le destinataire ne s'étonnera pas de recevoir une lettre fermée des mains d'un tiers. Il ne s'agit pas ici de la lettre de recommandation, qu'on remet ouverte à celui qui l'a sollicitée parce qu'il est convenu, qu'il doit en prendre connaissance, mais du cas parti-

culier d'une lettre remise à un tiers pour qu'elle arrive sûrement entre les mains du destinataire.

Q. — Quelle différence y a-t-il entre une lettre d'affaires et une lettre à propos d'affaires ?

R. — Il y a une légère différence entre ces deux lettres. La première est absolument officielle, destinée très vraisemblablement à être versée à un dossier ou copiée dans un livre comme document. Bien qu'adressée à un bureau ou à l'un de ses membres, il se peut qu'aucun ne la lise lui-même et qu'elle soit simplement remise par un secrétaire ou un sténographe au service dont elle dépend. Elle peut être produite dans un témoignage ou d'une façon ou de l'autre devenir un document public. Pour ces raisons, il existe en matière de lettres d'affaires une étiquette très rigoureuse observée par tous les bureaux bien tenus. Si une femme veut transiger des affaires par correspondance, elle doit d'abord prendre connaissance des termes et formules requis. Il vaut donc mieux demander à un ami de préparer le document d'une façon convenable ou même au besoin prendre un notaire.

On ne peut adresser à toute personne que l'on connaît bien une lettre familière à propos de n'importe quelle question d'affaires. Mais en principe il vaut mieux exclure toute autre matière d'une communication exposée à rester sur le bureau d'un homme occupé ; et à passer, par conséquent, entre les mains des commis, secrétaires et sténographes, sans parler des balayuses et des garçons de bureau.

La lettre ne paraîtra jamais laconique à un homme d'affaires. Il en reçoit des douzaines comme cela par jour et se complait à leur brièveté et à leur concision.

Q. — Quand doit-on et quand ne doit-on pas joindre de timbres de réponse à ses lettres ?

R. — D'une manière générale, le timbre pour réponse s'emploie lorsqu'on traite une affaire entre gens qui précisément ne sont pas dans les affaires et qui ne se connaissent pas.

Quelques exemples feront mieux comprendre :

Je suppose que je désire obtenir des renseignements sur une domestique, j'écris aux personnes qui l'ont précédemment employée, et je joins à ma lettre un timbre pour la

réponse, quelle que soit d'ailleurs la situation des personnes auxquelles je m'adresse. Que j'écrive à un commerçant, à une femme de ministre, à un juge, aux trois, indistinctement j'envoie un timbre. Pour une location de maison, pour une demande de renseignements, de quelque nature qu'elle soit, pour un échange de produits, pour des achats d'animaux : chiens, chevaux, oiseaux de volière, etc. le timbre de réponse est indiqué.

Mais supposons, maintenant que j'écrive à un commerçant pour lui demander des indications au sujet de ses marchandises habituelles, le timbre pour réponse est inutile, car le commerçant a des frais de correspondance prévus dans son budget. A un notaire, un avocat, ou tout autre homme de loi, pas de timbre non plus si l'objet de ma lettre concerne directement les affaires de leur étude.

De même, je me garderai bien de mettre un timbre si j'écris à une personne en vue pour solliciter son appui, sa protection, sa bienfaisance.

Dans ce cas, le timbre pour réponse serait doublement déplacé. Il est clair, en effet que le don d'une somme d'argent, si infime qu'elle soit, ne doit pas émaner de l'inférieur et en second lieu, que le timbre, ainsi envoyé semble forcer une réponse que l'on est en droit d'espérer, mais non pas d'exiger.

En résumé, le timbre pour réponse s'envoie aux personnes qu'on ne connaît pas et avec lesquelles on se trouve en relations d'affaires fortuites, relations qui créent une égalité qui n'est souvent que passagère.

Il est bien entendu qu'on n'envoie jamais de timbre pour réponse lorsqu'il s'agit de correspondance amicale.

Dans le même ordre d'idées que le timbre pour réponse, il faut mentionner le télégramme avec réponse payée.

On l'emploiera dans le même sens que le timbre ; toutefois, la demande d'une réponse télégraphique étant une exigence qui peut devenir coûteuse, si elle s'augmente des frais d'un messenger spécial, on pourra, sans incorrection aucune, en user avec des amis et même des relations. Sur le terrain d'affaires ou commercial, le télégramme avec réponse payée a également sa raison d'être dans une foule de cas où le timbre serait tout à fait superflu.

Cependant ce mode de correspondance ne devra s'utiliser que pour des choses véritablement importantes et

urgentes. Le télégramme avec réponse payée deviendrait impertinent ou même grossier, s'il semblait motivé seulement par une impatiente curiosité ou par une certaine défiance envers l'exactitude ou la bonne foi de la personne à qui l'on envoie le message.

Un dernier mot, d'ordre purement matériel, cette fois : pour l'envoi de timbres de réponse, se munir, autant que possible, d'un timbre accompagné d'une petite bande de papier gommé afin de le fixer sur la lettre sans l'y coller directement. Lorsqu'on ne prend pas cette précaution, il arrive souvent que le timbre envoyé adhère si solidement au papier à lettre qu'on le déchire en l'en retirant ou qu'il faut se livrer au petit travail de décollage à la vapeur, épouvantail des gens pressés.

Q. — Que peut-on faire si l'on a ouvert une lettre par erreur ?

R. — Le seul remède est de faire des excuses, mais il n'y a aucun doute que la personne qui souffre de l'erreur est toujours fort mécontente. Il n'y a certainement aucune excuse qui puisse faire pardonner l'ouverture d'une lettre adressée à un étranger sous prétexte de titre ou d'autorité supérieurs. Ce qui nous froisse généralement le plus, c'est qu'en dépit des plus complètes excuses, il subsiste toujours l'idée que l'erreur a été plus ou moins intentionnelle. Dans tous les cas, une fois que l'on s'est excusé, ce qu'il y a de mieux à faire est de ne pas revenir sur la question.

Q. — Peut-on envoyer des cartes postales le jour de l'an ?

R. — On dit qu'on n'échange plus maintenant de cartes de jour de l'an. C'est une erreur, seulement la plupart des cartes sont illustrées. Mais, on ne doit pas oublier qu'elles sont, en somme, familières et ne peuvent s'échanger qu'entre personnes de même condition. La raison pour laquelle on diminue les envois de cartes sous enveloppe, et même qu'on les supprime tout à fait, est que le nombre de relations, croissant pour chacun dans des proportions sans cesse développées, oblige toute personne, un peu en vue, à faire déposer ses cartes par un tiers, ce que tous nous savons, et ce qui, par conséquent, rend cette

politesse — jadis délicate. — parfaitement banale aujourd'hui. De plus, comme dans la bousculade de la saison pas mal de ces petits cartons s'égarent, on ne sait pas si tous ceux qu'on expédie arrivent à leur adresse.

Toutes ces explications ont surtout pour but de faire comprendre aux gens susceptibles qu'on doit être indulgent envers ceux qu'on croit vous avoir oublié, ou négligé. Tout le monde n'a pas la même manière de voir et les différences d'appréciations sur un sujet aussi futile ne nuisent en rien à l'estime, ni même à l'affection.

Q. — Quelle est la méthode convenable pour entamer une correspondance dans les conditions suivantes : Une jeune fille fait la connaissance d'un jeune homme qu'elle avait déjà rencontré souvent, sans jamais lui parler et elle désirerait maintenant entrer en correspondance avec lui. Il ne demeure pas dans la ville et elle l'aperçoit très rarement. Il ne connaît pas son adresse. Que peut-elle faire ?

R. — Dans le cas présent, il faut remarquer d'abord, que ce jeune homme ne paraît pas bien désireux de pousser très loin la connaissance ; sans quoi, il aurait pris les devants. Il aurait bien vite connu l'adresse de la personne qui tient tant à correspondre avec lui ou il l'aurait rencontrée. La lettre forcée est souvent une tentative bien risquée. Si la personne en question croit connaître le jeune homme suffisamment pour cela, elle peut lui envoyer une carte de Noël ou une autre carte de circonstance, et essayer à la prochaine rencontre de s'insinuer davantage. Mais, c'est un jeu risqué où une femme court le danger de se compromettre.



CONVERSATION —

Q. — Quelles sont les règles du langage dans la conversation ?

R. — Il faut avant tout un langage, facile sans être négligé, élégant sans rigorisme et se gardant du pédantisme autant que de la trivialité. C'est ainsi qu'en parlant de science ou d'art, on éloignera, si faire se peut,

les mots techniques qui pourraient ne pas être compris du plus grand nombre et sembleraient vouloir transformer une conversation en conférence.

On évitera aussi les liaisons exagérées comme, par exemple, de prononcer cette phrase : "Nous sommes-z-allés-z-à Trois-Rivières-z-hier", au lieu de dire avec une seule liaison : "Nous sommes-z-allées à Trois-Rivières hier". Trop de perfection serait choquant en pareil cas.

Il en serait souvent de même avec les imparfaits du subjonctif, partout ailleurs qu'à la troisième personne du singulier. Voit-on d'ici une personne employer des tournures de phrase dans le genre de celle-ci : "Je voudrais que vous vous accoutumassiez", ou, "il faudrait que vous vous rangeassiez", ce serait, avouons-le, aussi déplaisant que correct. Certaines personnes, et des plus instruites, ont une telle horreur de cette expression pédagogique, que parfois, surprises par la vivacité du récit, dans une tournure de phrase qu'elles n'ont pas eu le temps de prévoir, elles préfèrent pécher contre la grammaire et employer le présent : "accoutumiez" ou "rangez", plutôt que ces "assiez" insupportables. Lorsqu'on veut contenter l'oreille et la grammaire, on prend le sage infinitif et l'on dit avec plus d'élégance et de simplicité : Vous devriez vous accoutumer ou vous ranger, etc.

Par contre, les élisions de certains mots ou de certaines syllabes sont aussi vicieuses que vulgaires comme, par exemple : "possible" pour "c'est possible", ou : "faut voir ça" pour "il faut voir cela", "çui-ci" pour "celui-ci". etc. On modérera avantageusement cette précipitation en faveur d'une prononciation plus exacte.

Les mots Chose, Machin sont également vulgaires et impolis pour désigner des personnes dont on ne veut pas prendre la peine de retenir le nom. Si la mémoire est rebelle, qu'on écrive ce nom plusieurs fois jusqu'à ce qu'il vous demeure acquis ; mais, par grâce, qu'on ne l'écorche pas : et surtout qu'on ne dise pas et qu'on ne laisse pas dire à ses enfants Mme Chose ou Mr. Machin.

Quand nous voulons faire répéter une phrase mal entendue, n'employons pas de "hein" ? si peu harmonieux ; jadis on disait : "Plaît-il" ? mais cette expression vieillit. Il est mieux de dire : "Vous disiez, monsieur ? ou pardon, madame".

Les pronoms il, lui, elle, doivent être mis de côté autant

que possible pour les personnes dont on parle. Si l'une d'elles est présente on dira : "Madame me disait telle chose" et non : "elle me disait". Si elle est absente, on ajoute son nom et l'on dit : "Mme D... me disait".

Q. — Existe-t-il des règles pour être aimable en conversation ?

R. — Il n'y a pas de règles absolues. Cependant en voici quelques-unes que l'on peut suivre avec avantage :

Choisissez toujours le sujet de conversation qui peut être le plus agréable aux autres. Ne parlez ni de vos espérances, ni de vos faits et gestes, ni de vos inquiétudes, ni de votre santé. Ne consultez votre convenance en aucune circonstance ; pensez avant tout à celle de vos compagnons. Ayez le respect absolu de leurs sentiments. Si vous les ignorez, ne parlez à l'aventure ni de ceci ni de cela ; ou, si vous voyez que ce que vous dites ait l'air de les blesser, de les peiner, changez tout de suite de sujet.

Ne formulez jamais telles quelles les réflexions qui vous viennent à l'esprit sans chercher à adoucir, à estomper. Si vous avez pour voisine de table une grosse dame, ne lui dites pas — que vous n'aimez que les femmes sveltes. N'allez pas imiter — le défaut de prononciation, tel que le bégaiement, dont peut être affligée une personne présente. Ne faites aucune plaisanterie sur telle disgrâce physique ou telle singularité dont peuvent souffrir les personnes de votre entourage. Ne parlez pas continuellement. S'il se produit une accalmie, une pause, ne croyez pas de votre devoir de rompre le silence, comme si vous craigniez qu'on ne perdît un temps précieux. N'interrompez pas, alors même que vous croiriez placer une remarque juste, ou parce que vous trouvez que ce que l'on dit n'est pas intéressant et que vous voulez introduire un sujet "plus palpitant" ; attendez votre tour.

Quand vous entendez pour la dixième fois raconter la même histoire, ayez assez de patience pour ne pas vous écrier, même à la fin : "Mais cela est connu depuis des siècles". Vous n'avez aucunement besoin de donner une leçon d'humilité à ce narrateur qui croyait avoir brillé.

Ne contredisez pas toutes les assertions, en renforçant votre opinion d'une voix tonnante, vous inquiétant peu de l'ennui qu'une discussion peut apporter à votre entourage. Soutenez encore moins que vous avez raison, contre

toute évidence. S'il vous faut absolument — soit par simple honnêteté, soit par générosité — vous élever contre une affirmation fausse, faites-le avec grande modération, pour défendre, selon votre conscience, la cause ou la personne incriminée, mais en évitant de froisser votre adversaire ; cela est toujours possible, quand on sait se dominer et quand on a cultivé en soi la bienveillance envers tous.

Ne racontez pas beaucoup d'histoires, fussent-elles très bonnes, et surtout après qu'un narrateur vient de faire fiasco, qu'il en a conscience et que les autres compagnons le sentent.

Ne malmenez pas les livres des personnes chez lesquelles vous vous trouvez. Ne critiquez pas leurs auteurs préférés, n'allez pas dire :

“Je ne saurais lire de telles sottises, de telles billevesées”. Taisez-vous, mais si on vous demande votre opinion, comme il ne faut pas mentir, répondez : “Ils ne me plaisent pas, ou pas beaucoup, selon le cas”, ajoutant : “Vous savez, des goûts et des couleurs...”

Si vous êtes forcé d'écouter des bavardages ou des pauvretés, ne souriez pas d'un air de pitié méprisante. Restez impassible, ne répondez que les oui et les non indispensables. Soupirez encore moins ; un soupir en dit trop, bien souvent.

Les gens agréables sont très indulgents pour les autres, mais ils ne sont pas aussi facilement contents d'eux-mêmes. Ce n'est pas dans cette catégorie que vous trouverez ceux qui se croient incompris, qui pensent que ce n'était pas leur heure de naître.

Q. — Comment s'y prendre pour plaire dans la conversation ?

R. — Si l'on voulait nous en croire, on chercherait beaucoup moins à briller qu'à plaire dans la conversation. Et, pour cela, rien ne vaut autant que de savoir écouter les autres avec intérêt, ce qui n'implique pas qu'on doive dédaigner de causer d'une façon intéressante quand vient le tour de parler.

Il est nécessaire, certainement, d'être doué de patience et d'être dénué d'égoïsme pour en agir de la sorte. Mais la sympathie va aux personnes douces et généreuses. On peut donc choisir entre être aimé ou admiré.

Ajoutons qu'on ne doit s'attendre à aucune réciprocité. Des gens vous raconteront à plusieurs reprises et longuement toutes leurs maladies, les événements qui les touchent ; vous les écouterez, chaque fois, sans témoigner d'ennui et avec la même attention soutenue.

Eh bien ! s'il vous arrive de parler de vous-même ou des autres revenant deux fois sur le même sujet, vous verrez souvent, même à la première fois, votre interlocuteur donner des signes non équivoques de fatigue et de distraction pour vous engager à changer de sujet. Ne vous fâchez pas, ne rendez pas la pareille, si vous tenez à l'amitié ou à la bienveillance de ces gens, qui ont peut-être par ailleurs, d'autres qualités. Mais, profitez de la leçon et restez désormais silencieux sur ce qui vous concerne.

— Mais alors, dira-t-on, s'il faut éviter de dire ceci, de conter cela, de quoi voulez-vous que je parle ?

— Faites parler, c'est infiniment plus commode et très sûr : vous êtes certain qu'on ne s'ennuiera pas auprès de vous.

— Mais il y a des personnes qu'on ne peut faire parler, même d'elles-mêmes ?

Evidemment, les choses et les natures parfaites sont rares.

Deux recommandations seulement mais elles sont importantes : Prenez garde aux impairs. Tâchez d'être bien renseigné sur les gens avec lesquels vous causez, sur leurs tenants et aboutissants, pour ne pas les froisser involontairement.

Et, ce qui est plus sérieux encore : Ne trahissez jamais, en répétant à la personne intéressée ou à d'autres les propos peu obligeants qui auraient été tenus sur quelqu'un dans l'entraînement de la conversation ; ne trompez pas la confiance qu'un ami, une simple connaissance, a mise en vous. Un honnête homme garde le secret de la confession, le médecin, le secret professionnel.

O. — Est-il toujours nécessaire d'avoir une forte éducation pour être agréable en conversation ?

R. — Non, pas toujours. Il est des êtres privilégiés, doués du don de la parole ; leurs inflexions sont harmonieuses, l'élocution est juste, le charme s'impose lorsqu'ils parlent fût-ce de banalités, de futilités. Leur bagage est

pourtant fort modeste ; analysé il n'en resterait pas grand chose ; mais ils ont l'art exquis de dire des riens et de leur donner une importance capitale par le charme de leur parole.

Une maîtresse de maison qui a su acquérir une teinture suffisante de chaque chose, peut avec une instruction qui n'est pas très poussée acquérir un renom de femme érudite. Elle évolue gracieusement dans le monde, ayant une parole aimable pour chacun, causant, intelligemment avec les littérateurs, les artistes, les magistrats, les mondains, etc., connaissant les principes de l'étiquette, du cérémonial, sachant donner à chacun le titre, le grade qui lui est dû. Jamais elle ne commet d'impairs et cette science du monde la fait rechercher de tous.

Q. — Comment peut-on suppléer au défaut d'esprit de conversation ?

R. — Il y a des gens supérieurs qui n'ont pas l'esprit de conversation si prisé dans le monde, et des gens d'intelligence ordinaire qui en sont doués jusqu'à un certain point.

Ceux qui sont absorbés par un sentiment, les personnes distraites, les gens nerveux qui, sentant l'ambiance contraire, se déconcertent, causent peu ou causent mal ; et, encore, beaucoup de savants, de penseurs, d'artistes, d'intellectuels, qui, tout à leur idée, éprouvent, après les heures de travail ou d'inspiration, une sorte de fatigue à exprimer leurs pensées.

Les gens très bien élevés se gardent, par élégance, d'une verve trop étourdissante ; et, à défaut de haut sentiment, leur bonne éducation leur défendant d'attaquer les absents et de froisser les personnes présentes, ils sont privés d'un élément trop ordinaire de la conversation.

Il en arrive autant aux gens naturellement bienveillants qui, par bonté, retiennent la parole humoristique qui monte à leurs lèvres, l'observation fine, le trait mordant, l'allusion transparente dont pourraient être blessées au cœur ou dans leur amour-propre les personnes présentes, ou dont recevraient une atteinte fâcheuse les personnes absentes.

L'esprit ne va pas sans un peu ou beaucoup de méchanceté. Ceux qui le possèdent n'ont aucun souci de la peine qu'ils peuvent faire à autrui. Ils n'ont qu'une idée, briller... fût-ce aux dépens de celui dont ils sont... nés,

dont ils ont reçu des preuves d'amitié ou de sympathie. Le rôle d'amuseur de l'assemblée leur paraît le plus enviable de tous.

Mais, après tout, est-ce là de l'esprit ? Il n'est rien de si facile que de saisir le côté faible des gens. Tous les hommes, même les sots, sont plus ou moins capables de reconnaître chez autrui les travers, les singularités dont aucun de nous n'est exempt.

Presque toujours, avec le causeur qui ne recule pas devant l'odieux de ridiculiser des amis ou des gens inoffensifs, en leur absence ou en leur présence — et qui fait pis, bien souvent, — on ne doit pas penser à faire appel au sens moral, à aucun bon sentiment. On perdrait ses peines. Il faut lui démontrer que, la plupart du temps, il leur appartient moins qu'à d'autres, de se moquer de leurs semblables, de les dénigrer.

En général, ce sont les gens laids qui signalent, les premiers, la disgrâce physique dont peut être affligé quelqu'un de leur entourage ; les monomanes, qui n'ont pas assez de raillerie pour ceux qui professent trop exclusivement un goût, un culte ; l'excessive raideur qui s'indigne d'un léger laisser-aller. Une personne jeune accuse les personnes âgées de radotage, qualifie leur salon de "monde où l'on s'ennuie", où l'on se narcotise. Les vieillards pourraient lui reprocher les insanités qu'elle débite dans son ignorance de la science de la vie, et son égoïsme, son "moi haïssable", son manque de monde, etc.

Rien n'est plus aisé que de se servir comme d'une cible d'une personne absente ou qui n'a pas l'esprit de riposte, ou qui aime trop sa tranquillité, pour rendre attaque pour attaque. N'ayez crainte que ces "brillants" causeurs s'en prennent à leurs pareils ou à forte partie.

En somme il sera beaucoup plus habile de s'accorder une mutuelle indulgence.

Q. — Les citations sont-elles de mise dans la conversation ?

R. — On doit généralement éviter les citations grecques ou latines qui ont une allure pédante, insupportable. Si l'on fait une citation en langue étrangère, il faut se garder de la traduire et de donner ainsi à entendre à vos auditeurs que vous ne les jugez pas aussi instruits que vous.

Si vous avez peur de n'être pas compris, donnez la traduction sans citer l'original.

Q. — Que doit-on faire si l'on ne partage pas les avis exprimés dans une conversation ?

R. — Il ne faut jamais exprimer sa désapprobation d'un sujet que des personnes plus âgées discutent en votre présence. Il est de mauvais ton de démentir des aînés à moins qu'il n'y ait pas d'autre alternative. Si vous pouvez trouver une excuse, retirez-vous ; sinon, taisez-vous ; si l'on s'adresse directement à vous, vous avez toujours la ressource de répondre : " Je regrette, mais je n'ai pas suivi la discussion " ou " Je n'ai pas d'opinion arrêtée à cet égard ", ou " Si l'on me permet, je préfère ne pas me prononcer " ou quelque chose de ce genre.

Q. — La conversation doit-elle être générale ou particulière dans un salon ?

R. — Les avis diffèrent. La coutume ordinaire est de se consacrer à la personne voisine. Ceci fournit l'occasion de faire amplement connaissance et l'on arrive vite à préférer cette méthode à celle qui consiste à s'asseoir au milieu du salon et à parler de la même chose, tout le monde ensemble. Dans la meilleure société, on n'aime pas beaucoup les gens qui cherchant ainsi à briller et à accaparer l'attention générale. On peut très bien s'abstenir de parler et jouer le rôle de bon écouteur. Quelques hommes et femmes d'esprit adorent cette attitude qui repose et qui amuse en permettant de constater la folie de tant de gens qui causent sans s'arrêter.

Q. — Peut-on se permettre dans une réunion d'adresser la parole à un invité que l'on ne connaît pas ?

R. — Certainement et cela montre qu'on a l'habitude du monde. Naturellement, cela n'impose pas des relations postérieures, à moins que la conversation n'ait été spécialement intéressante et qu'il n'y ait eu un désir mutuellement exprimé de se revoir : ce qui peut provoquer une invitation à faire une visite. Un jeune homme peut cependant ne pas se hasarder à adresser la parole à une jeune femme sans présentation formelle.

Q. — Une femme de trente ans peut-elle dans la conversation parler et discuter d'ouvrages dont la lecture n'est pas généralement l'apanage des jeunes filles ?

R. — En arrivant à la trentaine, une jeune femme qu'elle soit célibataire ou en puissance de mari, a acquis une certaine maturité d'esprit ou de caractère, une connaissance de toutes choses, à moins qu'elle ne soit une sotte ; et il est tout à fait absurde et choquant de jouer à l'innocente de dix-huit ans.

À trente ans une demoiselle n'affecte pas, dans la conversation, une pruderie farouche, elle ne feint pas une ignorance absolue des choses de la nature et de la vie.

Si on veut prendre une certaine place dans le monde, et échapper à la qualification de fille mûre, il faut savoir se donner l'apparence d'une jeune femme.

Une femme de trente ans doit toujours essayer d'orner son esprit afin de ne pas occuper une place effacée dans le monde. Sans lui conseiller de lire des œuvres immorales, pas plus que ne doit le faire une femme mariée, eût-elle atteint la soixantaine, on peut lui dire : "Faites donc des lectures intelligentes, abandonnez les fades petits romans écrits pour les petites filles".

Elargissez le cercle de vos idées, lisez les grands romanciers honnêtes ; leurs œuvres contiennent beaucoup de philosophie sous une forme agréable ; lisez les poètes illustres de votre âge, vous pouvez ouvrir Musset et Hugo ; faites quelques incursions dans la science. Si vous occupez ainsi votre temps, il ne vous en restera pas pour cultiver les manies tant reprochées aux vieilles filles.

Q. — Quelle conversation tenir dans une visite de condoléances ?

R. — Le tact le plus strict est nécessaire en telle circonstance. Le visiteur doit se garder d'aborder, le premier, le sujet du deuil ; mais ses façons sympathiques, la chaleur de sa poignée de main, doivent montrer qu'il n'oublie pas le chagrin que ses amis ont éprouvé. Certaines personnes ne peuvent pas entendre parler de leurs défunts par des étrangers ; et d'autres personnes sont soulagées en causant avec des amis de ceux qu'elles ont perdus. Prenez un ton réconfortant plutôt que vif et tâchez de détourner leur esprit sur des sujets moins tristes. Avant de partir donnez quelques nouvelles pour

introduire un peu de vie extérieure. Surtout ne restez pas longtemps.

Q. — En quoi consiste la bonté en conversation ?

R. — Sous ce nom de bonté, à la fois doux et profond, en abrite trop souvent un tas de petits sentiments légers, futiles, incolores et vagues, qui n'ont avec elle qu'un rapport lointain. Les gens ont souvent des attendrissements passagers, des paroles obligeantes, des phrases polies et de menues complaisances qu'ils prennent pour de la bonté ; ils éprouvent des emballements subits du cœur, qui leur font déverser, en une fois, tout ce qu'il contient de généreux et de charmant. La bonté telle que nous l'imaginons et nous la vénérons ne doit pas aller à l'aveuglette, comme une petite folle ; ni courir de-ci de-là, au hasard ; ni s'aventurer imprudemment pour rebrousser chemin ensuite ; ni s'étourdir de mots et de gestes ; ni s'effondrer dans les larmes et demeurer sans courage après que les yeux ont séché ; ni voisiner avec la faiblesse pas plus qu'avec l'étourderie.

La bonté puise sa source la plus pure dans un cœur réfléchi. Il peut être pitoyable et tendre à souhait, mais avant tout, il faut savoir "discerner" et ne point confondre la sensiblerie avec la sensibilité, les bontés avec la bonté.

Or la plupart des gens qui se croient bons, ne font que suivre, en grand désordre, l'impulsion de leurs nerfs, ou obéissent soudainement au caprice de leur imagination ; ils ont des bontés successives qui se contredisent ; quelques-unes sont exagérées, d'autres indignes de leur objet et ils jouent avec ce grand sentiment, comme on s'amuse avec un toutou qu'on renvoie à sa niche après qu'il a exécuté ses tours.

Nous nous étonnons toujours que la vraie bonté soit si souvent détournée de sa signification réelle et s'accommode d'être confondue avec la faiblesse qui est, à coup sûr, sa plus intime ennemie.

Il y a, par exemple, de ces mères sans caractère qui possèdent des enfants désobéissants, insupportables, et jettent sur eux des regards attendris, dans le moment même où ils se rendent coupables des pires sottises.

D'autres personnes faibles aussi, mais dans un ordre d'idées différent, accordent leurs faveurs, leurs dons et

leurs générosités non aux malheureux qu'elles jugent intéressants et méritoires, mais à ceux qui, sachant demander, quémander, revenir à la charge, tourmenter et harceler tournent autour d'eux comme des mouches qui piquent et dont il fait bon de se débarrasser.

On pourrait multiplier les exemples et parler des vaniteux qui ne peuvent trouver le geste de la bonté que lorsqu'on les regarde, ou des égoïstes qui ne s'apitoient sur la misère d'autrui que dès qu'elle leur apparaît sous une forme tangible et impressionnante ; donnant l'aumône au pauvre de la rue qui tend son moignon, et laissant mourir de faim la pauvre créature qu'il faudrait aller visiter dans son grenier.

En somme, la bonté tient surtout sa beauté du courage, et c'est par son union avec ce sentiment qu'elle devient d'essence divine.

La bravoure, jointe à la réflexion du cœur, conduit tout droit à cette bonté charmante, qui fait le bien discrètement, le poursuit sans faiblir et marche à son but hautement, sagement, sûrement.

Les bontés, ou plutôt, les menues frivolités auxquelles on donne ce nom, sont, peut-être, à la bonté, ce que les amitiés vaines et les banalités sont à l'amour.

Q. — En quoi consiste la franchise : pour mériter le renom d'homme franc, faut-il dire tout ce qu'on pense, laisser la vérité sortir toute nue de son puits qui est la conscience ; est-on tenu d'éviter les ménagements, les atténuations, enfin est-on obligé de mettre quelquefois ses intérêts en péril, pour n'avoir pas su se taire ; ou, pour la même raison peut-on, sans scrupule, peiner les autres ?

R. — Un être sincère ne dit jamais que la vérité, mais, il sait se taire lorsqu'il est inutile de parler, c'est-à-dire lorsque la vérité peut désobliger les autres ou leur être fâcheuse, et qu'une nécessité plus haute que leur satisfaction ou leur intérêt n'oblige pas à laisser échapper cette vérité. Un homme franc a souvent beaucoup de peine à retenir l'expression de sa pensée, quelque pénible ou dangereuse et inutile qu'elle puisse être pour son semblable.

La sincérité est réfléchie, calme, souriante ; la franchise est impulsive, toute de premier mouvement, emportée ou hérissée, selon l'humeur.

La sincérité sait tenir cachés les secrets qu'on lui a confiés ; la franchise, parfois compromettante, ne sait pas toujours les garder.

La sincérité est très rarement désagréable ; la franchise est quelquefois brutale.

C'est que la franchise est, surtout, une qualité du caractère. Elle en indique le plus souvent la noblesse. Mais, souvent aussi, elle ne témoigne que de l'indépendance et de l'orgueil de la nature ou de la naïveté. La sincérité est une qualité du cœur, dont elle fait connaître la fierté, adoucie par la bonté, montrant en même temps la maturité de l'esprit de celui qui en est doué, et son empire sur lui-même.

Elle ne croit pas qu'il soit permis de faire des leçons aux autres, comme la franchise s'y autorise fréquemment. A moins qu'on ne lui demande son opinion, elle ne se croit pas forcée de la donner, si une impérieuse et généreuse raison ne l'y engage. La tempétueuse franchise n'attend ni l'interrogation ni la nécessité.

La sincérité pense que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, s'il n'y a pas obligation morale de passer par-dessus les conséquences mauvaises pour soi ou pour les autres. Mais, elle ne s'abaisse jamais aux basses flatteries.

L'éloge mérité lui est parfois plus facile qu'à la franchise. Il arrive à la franchise d'être avare de louanges. Mais où la franchise critique inutilement, sans espoir d'améliorer — quand il s'agit, par exemple, d'un défaut physique non corrigible, d'un manque d'intelligence, etc., — la sincérité se garde de prodiguer des censures blessantes, qui ne peuvent obtenir aucun résultat.

Q. — Qu'est-ce que la tolérance en société ?

R. — Cet esprit vraiment divin de tolérance est un rayonnement doux et puissant, sans lequel les rapports que nous échangeons avec nos semblables seraient arides à la manière d'une terre privée à jamais des clartés du soleil, et nous ne concevons guère la vie civilisée autrement qu'adoucie, réchauffée par cette aménité indulgente que nous appelons tolérance et qui n'est qu'une des formes de la bonté, mais de la bonté silencieuse, discrète, ne s'immisçant dans la conscience d'autrui qu'avec pudeur, et dans un grand sentiment de respect et de justice.

Nous admirons toujours l'intrépidité avec laquelle chacun se croit en possession de la vérité et prétend l'imposer au reste du monde, sans souci des différences d'âge, d'éducation, de naissance, de race, de caractère, de tempérament, de milieu... et de cent autres distinctions, qui créent la personnalité, bonne ou mauvaise, ou supérieure, et qui sont à un individu ce que l'ombre et la lumière, les montagnes et les plaines sont à la nature faite d'espaces, d'air et de diversités...

Quand nous disons : "Nous admirons", c'est une façon de parler. Il est plus exact de dire que la chose nous stupéfie. Que l'on tienne à ses opinions, rien ne nous semble plus juste et plus digne, à la fois ; car, lentement, elles sont entrées en nous par atavisme d'abord ; par ambiance, ensuite, puis par la volonté qu'on eut de les choisir, parce qu'on les croyait bonnes ou généreuses et qu'elles cadraient parfaitement avec les idées dont notre enfance fut imprégnée, et avec celles qu'on acquit soi-même en ouvrant les yeux sur les événements que la destinée offrit à nos regards. Mais, justement, en raison des causes multiples qui forment le jugement particulier de chaque être vivant, et dont quelques-unes ne peuvent échapper à notre entendement, la sagesse la plus élémentaire commande de respecter toutes les opinions, même celles qu'on ne partage pas, — pourvu, — c'est là l'essentiel — qu'elles partent d'un cœur sincère et vrai. Vous n'êtes pour rien dans le fait que la Providence vous donna des parents élevés dans la religion où le Christ, que nous adorons, prononça cette parole admirable : "Aimez-vous les uns les autres". Vous l'enseignerez à vos enfants comme elle vous fut enseignée, avec la foi très consolante que les générations futures y puiseront les germes de charité et d'amour qui furent cultivés en vous. Mais, vous auriez fort bien pu naître dans une famille où l'on honore pieusement la Bible ou dans celle où l'on attend toujours la venue du Messie ; et c'est agir vilainement que d'insulter cette dernière religion, qui a sa grandeur, ses traditions, ses martyrs, en décarnant à ses adeptes des épithètes comme celles que l'on entend journellement leur appliquer.

On ne choisit guère, à moins de grâce spéciale sa religion, pas plus qu'on ne choisit la forme de son nez, le lieu de sa naissance, sa nationalité et la couleur de sa peau.

Ce n'est pas d'appartenir à telle ou telle religion transmise par nos ascendants, qui fait notre mérite : il se trouve tout entier dans la façon dont nous pratiquons les vertus fondamentales de cette religion, ajoutant, pour l'honorer, notre part de travail, le bien dont nous sommes capables. Et nous nous imaginons que celui qui tient là-haut, dans ses puissantes mains le fil de toutes les destinées humaines, doit débrouiller sans peine le bon catholique, le bon protestant, le bon israélite, et même, simplement l'honnête homme, car la bonté est la fleur exquise qui pousse dans toutes les religions et meurt dans les champs desséchés où souffle le mauvais, le détestable vent d'intolérance.

Q. — En quoi consiste la loyauté ?

R. — En amitié, en affaires, en politique, en amour, si des deux parts, la loyauté présidait aux relations, aux rapports, la vie serait débarrassée de ses épines, de ses difficultés. Ce serait le bonheur des uns et des autres ; la facilité, le succès dans toutes les transactions, d'un côté et de l'autre. La loyauté est le fond du savoir-vivre. "Ne fais pas à l'autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit". La trahison est punie un jour ou l'autre. Nous n'avons jamais à nous repentir d'avoir apporté une scrupuleuse honnêteté dans les petites comme dans les grandes choses, quand nous avons, en face du nôtre, l'intérêt d'un autre. Celui qui trompe, dupe, exploite, reçoit un jour ou l'autre le choc en retour. La loyauté est encore une élégance étant la première vertu du gentleman. Mettons donc notre orgueil à devenir absolument francs et intègres. Pratiquons la vieille devise française : "J'ai ce que dois".

Q. — Que doit-on penser de la délation ?

R. — Il est odieux de répéter aux gens les réflexions malveillantes, méchantes, qu'on a faites contre eux, ou seulement d'insinuer qu'on les a faites — à moins qu'agir de la sorte n'ait pour but (ce qui est rare) de les prémunir contre ceux qui les censurent, de leur épargner des ennuis graves.

Mais quand on vient dire ou seulement faire comprendre : "Vous avez été ridiculisé dans telle maison ;

on pense ceci de vous ; on raconte de vous cela : ceux que vous aimez vous trouvent exagéré dans votre affection, etc." c'est le plus souvent avec le désir d'humilier, de faire de la peine, d'appuyer sa propre opinion de celle d'autrui, ou d'amener une brouille entre ceux qui ont imprudemment parlé et ceux qui ont été l'objet des critiques.

Eh bien ! nous ne nous contenterons pas de condamner cette conduite au point de vue mondain, qui la réproouve d'une façon absolue, au nom de l'élégance ; nous l'examinerons au point de vue moral et on ne nous contredira pas si nous affirmons que c'est une double mauvaise action.

On a trahi la confiance de la personne qui a eu le tort immense de parler contre son ami ou, même, contre un indifférent, mais qui avait pu compter sur la discrétion de celui auquel elle s'adressait. Et on a sûrement froissé l'amour-propre ou, ce qui est pire, meurtri le cœur de celui auquel on a rapporté des propos qu'il devait ignorer, ou encore, on a augmenté son dédain de l'humanité, tous résultats déplorables. On peut faire naître des haines, des ruptures, amener les malheurs ; on fait sûrement souffrir, ce qui est très coupable, n'aurait-on fait verser qu'une larme.

Les personnes bien élevées ou sensées qui reçoivent des confidences de cette nature, les ensevelissent dans l'oubli. On leur a enseigné, ou elles ont observé que, des deux parts, on en veut à celui qui a fait le vilain office d'intermédiaire entre l'offenseur et l'offensé ; et qu'il retombe justement sur lui-même une part du mal qu'il a déchainé.

Les gens généreux motivent leur silence de façon plus haute (où nous ne dirons pas qu'il n'entre quelque mépris pour celui qui s'est épanché ainsi avec eux.). Ils craignent, avant tout, d'infliger une douleur à celui qui a été, sans le savoir, en butte à la malveillance de quelqu'un qu'il aimait peut-être, et d'amener entre les deux personnes un conflit dont les suites seraient toujours regrettables pour l'une et pour l'autre.

Taisons-nous donc pour les raisons à l'appui dictées par notre nature. Nous aimerions qu'on fût déterminé par des motifs purement élevés. Mais c'est beaucoup déjà d'obtenir que les gens fassent silence dans leur propre intérêt.

Nous ajouterons : si vous ambitionnez le titre de gentilhomme, n'assumez jamais le rôle de délateur, même en ce qui concerne les médisances les plus anodines.

Q. — Quelle attitude doit-on tenir dans le cas d'attaques piquantes, faut-il riposter ?

R. — On est trop souvent en butte dans le monde à la méchanceté envieuse des rivaux et des rivales. Et ce sont des piqures d'épingle, des impertinences voilées, des attaques traîtresses.

Naturellement, les gens ardents sont tentés de riposter : coup pour coup, dent pour dent. Eh bien ! ces duels de paroles sont aussi absurdes que les autres.

Mais le soin de la dignité ? La dignité est sauvegardée, quand on n'entend pas. Et il ne faut pas entendre ; jamais prendre la chose pour soi. Rien de tel que d'opposer une impassibilité absolue ; l'agresseur se dit : " Il n'a pas compris, donc je ne l'ai point atteint ". Ainsi les balles passeront au-dessus de votre tête.

Il est bon de se cuirasser par avance contre la malignité de ses semblables, de se faire un cœur de diamant que rien ne saurait entamer. Mais pour ces circonstances seulement, car on serait trop à plaindre, si l'on perdait les dons de pitié, de bonté, de fraternité réelle dont on peut être doué.

Il est très difficile aux natures passionnées d'acquiescer cet empire sur soi-même. Mais elles doivent essayer et ne pas se décourager parce qu'elles n'arrivent pas du premier coup à se dominer. Elles y parviendront sûrement, à force de volonté et de persévérance.

Où il est plus malaisé d'agir comme nous le conseillons, c'est quand l'attaque vient d'une personne que nous aimons, à qui nous avons donné notre sympathie. La souffrance étant plus aiguë, le calme est plus méritoire. Il faut pourtant s'efforcer de le garder même en ces circonstances particulièrement pénibles, douloureuses même.

Q. — Que doit-on penser des femmes qui s'amuse à se lancer des pointes dans la conversation ?

R. — Beaucoup de femmes ont des tendances à lancer dans les discussions des pointes désagréables à leurs adversaires sur quelque imperfection physique, au lieu de faire des raisonnements.

Le bel argument que voilà ! On ne peut, certes, s'empêcher d'apercevoir les défauts physiques des gens, mais les leur reprocher quand on a contre eux quelque sujet de colère, à l'occasion d'un dissentiment ou d'une simple discussion, cela est une petitesse d'esprit, et il est regrettable de voir que les femmes sont trop enclines à se servir de telles armes.

Du reste, c'est du dénigrement, un travers tout féminin. On comprendrait encore qu'en certaines circonstances, on puisse faire honte à quelqu'un — étant en désaccord avec lui, — d'un défaut moral se rapportant aux débats, mais l'attaquer sur sa bouche, son front, sa chevelure, c'est vraiment très misérable.

Ce sont surtout les femmes, répétons-le, qui se rendent coupables de cette sottise. Ecoutez-les parler entre elles d'une personne qu'elles n'aiment pas : Elles critiquent sa manière de s'habiller, sa figure, sa tournure, la forme de sa main, de ses yeux, etc., sans exclusion de son caractère, de sa conduite, de ses défauts... lui en attribuant même beaucoup qu'elle ne possède pas : mais c'est toujours principalement la personne physique qui est prise à partie.

L'habitude de dénigrer est tout à fait mesquine. Le savoir-vivre, l'élégance, la générosité, la proscrivent absolument.

En s'accoutumant à réprimer en soi le besoin de critiquer les autres, on arriverait tout doucement à se corriger réellement d'une habitude très vilaine.

Q. — Quelle réserve doit-on observer pour les sujets personnels dans la conversation ?

R. — On s'interdira les compliments trop directs dont l'effet est de gêner la personne qui en est l'objet. Il est difficile de répondre à un trait flatteur vous arrivant à brûle-pourpoint. Les personnes quelque peu modestes en souffrent et se voient obligées de témoigner leur reconnaissance pour une chose qui leur était indifférente.

On ne parlera pas non plus de ses propres défauts physiques, car derrière la critique qu'on en fait, perçue peut-être aux yeux des autres l'intention de la voir réfuter par ceux à qui l'on s'adresse, et qui croient alors poli de le faire, souvent contre leur gré. D'ailleurs, parler de soi le moins possible et ne jamais chercher à se mettre en avant, doit être pour tous une règle absolue.

Q. — Que doit-on penser des personnalités dans la conversation ?

R. — Une personne bien élevée ne doit pas s'en rendre coupable. Aucun trait d'esprit, si fin qu'il soit, aucune ironie si piquante qu'elle paraisse, ne peut empêcher une remarque personnelle d'être grossière et vulgaire.

Q. — Que doit-on penser des femmes qui disent à tout propos du mal des hommes ?

R. — La femme qui dit qu'elle n'a jamais aimé la société des hommes est une femme qui confesse tout sottement, qu'elle n'a jamais eu assez de charme pour attirer l'attention du sexe fort. Après tout, la connaissance des hommes que peut posséder une femme de ce genre est assez limitée ; ce ne sont que oui-dire et bavardages, ce n'est pas expérience acquise.

Lorsqu'une femme mariée dit sérieusement que l'homme est une brute maussade et brutale ; lorsqu'une femme affirme que l'homme est incapable d'amour sincère et de fidélité ; cela veut dire tout simplement qu'elle n'a jamais été capable d'inspirer un tel amour à un homme, ou qu'elle a eu la mauvaise chance d'avoir été trompée, autrement dit d'être mal tombée.

Cela arrive ; mais ce sont des expériences personnelles ; rien de plus.

C'est une vérité indéniable que les jolies femmes disent du bien des hommes ; que les femmes qui sont aimées disent du bien des hommes ; que les femmes qui ont de bons maris disent du bien des hommes.

Les femmes qui ont eu des succès auprès des hommes, qui ont été recherchées et aimées d'eux, disent du bien du sexe fort. Celles qui, par manque de beauté ou de grâce, ou de toute autre qualité qui rend une femme désirable, ont été négligées par les hommes ou maltraitées par eux ; celles qui ont eu le malheur d'être unies à des hommes indignes condamnent le sexe mâle et le déclarent irrémédiablement mauvais.

Une femme laide, délaissée, femme à l'oreille de laquelle on n'a jamais murmuré un mot d'amour, ne devrait pas être assez sotte pour en convenir ; elle devrait avoir assez de diplomatie pour dire du bien des hommes.

- **Q.** — Quelles précautions doit-on prendre au sujet des noms qui peuvent être cités dans la conversation ?

R. — — Il est du plus mauvais goût de parler des personnes que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît peu en donnant seulement leur petit nom. Les gens mal élevés commettent souvent cette erreur pour essayer de faire croire qu'ils connaissent mieux les personnages en question qu'ils ne les connaissent réellement. Un homme du monde doit porter la plus grande attention à ce qu'il dit de ses amis ou même de ses connaissances en présence des étrangers. Il ne doit citer leurs noms que si c'est absolument nécessaire et alors seulement en les désignant comme M. ou Mme Une Tel, jamais en employant leur surnom Jack ou Bessie.

- Q.** — Quelles précautions doit-on prendre dans la conversation en parlant d'amies qui semblent être en froid ?

R. — Si vous avez des raisons de croire qu'une personne de votre cercle a rompu ses relations avec l'une de ses connaissances, — ou, seulement qu'un peu de froideur s'est glissée dans leurs rapports, — évitez de demander : Voyez-vous toujours M. ou Mme Une Telle ?

On vous garderait peut-être rancune de cette intervention maladroite ou méchante. Puis, considération à laquelle il faut toujours obéir, vous raviveriez peut-être une peine, ou vous pourriez causer un embarras, une gêne.

Le silence est d'or en cette circonstance, comme en une foule d'autres.

- Q.** — Quelle attitude doit-on prendre dans la conversation avec des étrangers ?

R. — C'est un manque d'éducation et d'habitude de la société de s'offusquer de certaine apparence de particularité dans les manières ou la conversation d'un étranger, qui reste strictement dans les convenances au point de vue des usages les mieux reçus de son pays. Parmi les gens de race latine il est non seulement permis, mais même de rigueur pour un homme, d'adresser des compliments à une dame à qui il vient d'être présenté. Il serait ridicule pour une anglaise de se froisser d'une allusion qu'on pourrait faire à ses "beaux yeux" ou à sa "magnifique chevelure",

quand même ces expressions, dans la bouche de ses compatriotes, pourraient paraître une liberté répréhensible.

Q. — Que doit-on faire si on converse avec un étranger ?

R. — En conversant avec un étranger, ne trahissez jamais d'impatience s'il a du mal à s'exprimer et ne vous moquez pas si son langage est défectueux ; si vous parlez sa langue, vous devez l'en informer au début de la conversation. Ce n'est pas de la vantardise d'être bilingue.

Q. — Quelle conversation est permise par courtoisie à l'hôtel ?

R. — Ce n'est pas l'habitude des voyageurs de se tenir assis à la même table au restaurant, de se réunir en groupe ; cependant s'il y a évidence d'un désir mutuel de conversation, on peut se laisser aller mutuellement à cet instinct. La conversation est alors limitée à des questions purement impersonnelles. Tout essai de la part de l'un ou de l'autre pour savoir le nom ou l'occupation ou d'autres détails intimes de la personnalité de son interlocuteur serait indiscret et offensant.

Q. — Que faut-il faire pour éviter d'entamer la conversation dans un tramway ou dans un lieu public avec une connaissance indifférente ?

R. — Il est certainement ennuyeux d'avoir à tenir une conversation avec une connaissance indifférente que le hasard a placée à côté de vous, par exemple, pour un long trajet en tramway. Avec un peu de finesse, on arrive assez facilement à s'épargner cette épreuve. Dans un tramway, on n'est pas censée reconnaître les personnes, même que l'on connaît, à moins de se trouver absolument nez à nez. Il est bien facile de regarder vaguement par une fenêtre qui vous fait vis à vis, ou bien de tenir les yeux baissés, si l'on se sent incapable de soutenir la conversation. Ces petites manœuvres sont parfaitement comprises par tous les gens de tact qui admettent fort bien qu'une personne ait envie de se reposer l'esprit et qui n'ont garde de s'en offenser.

Q. — En quels termes un homme marié doit-il parler de sa femme dans la conversation ?

R. — Dans la conversation, un mari parlant de sa femme ne dit jamais : "Madame", ni même "Madame X.", mais tout bonnement "ma femme". L'autre façon de s'exprimer, malgré ou plutôt à cause de ses allures prétentieuses, est une inélégance.

On ne dit pas non plus dans la conversation "la dame d'un de nos amis", mais bien "la femme d'un de nos amis" ou "Madame X. ; ni notre ami dont la dame" mais "notre ami dont la femme".

Ce n'est pas une faute grammaticale, c'est une faute de goût, d'élégance, d'usage.

Q. — Que doit-on penser de l'emploi immodéré du pronom "on" dans la conversation ?

R. — Au lieu de dire : "Nous sommes allés nous promener", "nous irons au théâtre demain", "nous avons vu telle chose", bien des gens ont pris l'habitude de dire : "On est allé se promener", "on ira au théâtre demain", "on a vu telle chose", etc. Cette manière de parler est inélégante, parce qu'elle est imprécise. Or, l'imprécision est presque une offense à notre langue, dont la beauté est la clarté. C'est dans l'enfance qu'est prise cette habitude d'employer le "on" au lieu de "nous" et les parents ne la corrigent pas, ravis qu'ils sont de ce langage enfantin, où le français est, très souvent, beaucoup plus maltraité encore. Les mères parlent très volontiers bébé — pour ne pas dire nègre — c'est ainsi que l'on entend souvent cette énormité : "Venez embrasser sa mère". Tout ceci est d'un mauvais goût achevé contre lequel protestent à la fois le bon sens et la grammaire, et on doit se garder de ces minauderies absurdes et d'un effet pitoyable sur les gens qui écoutent ces fadaïses.

Q. — Quand et comment peut-on employer les termes "Un homme". "Une femme" ?

R. — Une personne élégante, pour désigner, hors de leur présence, les individus de l'un ou l'autre sexe, dira fort bien : "Un homme", "Une femme", "Un homme de mes amis", "Une femme charmante", plutôt qu' "Un monsieur de mes amis", "une dame charmante".

Il y a un grand charme dans la simplicité, et c'est par une politesse excessive qu'on emploie les désignations "un

monsieur", "une dame". Cela n'a pas une importance énorme, mais où ces façons cérémonieuses deviennent ridicules, c'est quand on se montre scandalisé d'entendre les autres se servir des premières expressions, naturelles et sans prétention.

Mais, demandera-t-on, comment agiriez-vous dans le cas suivant ? Un inconnu vient vous faire une visite pour vous solliciter en faveur d'une œuvre, cet inconnu ne vous trouve pas au logis et dit à votre domestique : "Je reviendrai demain", oubliant ou négligeant de donner son nom. Quand il se représentera, lui direz-vous : Vous êtes l'*homme* ou la *femme* qui est déjà venu hier ? N'est-il pas infiniment plus poli de s'exprimer autrement : "Vous êtes le *monsieur* ou la *dame* ou encore vous êtes la *personne* qui est déjà venue hier en mon absence" ?

Eh bien, ce n'est pas encore ainsi que se tirerait d'affaire une personne vraiment habile et élégante. Elle trouvera cette interrogation gracieuse : "C'est vous, monsieur ou madame qui, hier déjà, avez pris la peine..." Cela n'a pas une importance considérable au fond, cependant, c'est de ces petits riens qu'est formée la distinction des gens bien élevés.

Q. — Les parents doivent-ils dire "ma fille", en parlant de leur enfant ?

R. — Beaucoup de parents ne diraient pas "ma fille", en parlant de leur enfant. Ils croiraient employer une expression malséante. Ils ont trouvé un autre terme : "Ma jeune fille". Naturellement cette disposition à éviter le terme de "ma fille" provient de l'habitude pitoyable que l'on a de dire "la fille" pour "la bonne".

On dira : "Mademoiselle votre fille", ou "Mademoiselle X...". Mais les parents manquent totalement de simplicité et, par suite, de chic, quand ils hésitent à dire *ma fille, mes filles*.

Les étrangers, parlant d'une jeune fille, diront poliment : "Mademoiselle X..." plutôt que "la fille de M. X..."

Q. — Quelle est la vraie signification du terme "garçon" ?

R. — Il est de mauvais goût de dire : "Quand j'étais jeune homme. Quand vous étiez jeune homme". On

dit "quand j'étais garçon, quand vous étiez garçon". Être garçon, c'est être célibataire n'importe à quel âge. Un jeune homme peut être marié. Il est vrai qu'on dit mieux : "C'est un homme jeune" dans ce cas.

Q. — Quelle différence y a-t-il entre "jeune homme" et "garçon", entre "demoiselle" et "jeune fille", entre "femme" et "dame" ?

R. — On ne dit pas "Quand il était jeune homme", mais "Quand il était garçon". Ni "Quand elle était demoiselle", mais "Quand elle était jeune fille".

On dit : "La femme du sénateur", et "Les dames du sénat".

Q. — Le mot "Au revoir" peut-il être pris pour une invitation ?

R. — Certainement. D'une jeune fille à un jeune homme "Au revoir" peut très bien être pris pour une invitation.

Q. — Que doit-on éviter en parlant à une personne directement ?

R. — On doit éviter de répéter à chaque instant son nom dans la conversation.

Q. — Quelle différence y a-t-il entre "avoir l'avantage" et "avoir l'honneur" ?

R. — On n'a jamais l'avantage de rencontrer quelqu'un ; on en a l'honneur, si c'est un homme parlant à une femme ; et le plaisir, si c'est la femme qui s'adresse à l'homme.

Entre femmes, c'est encore le plaisir qui prévaut, l'honneur n'est employé que par une femme envers une dame âgée ou qu'elle connaîtrait à peine.

Q. — Que doit-on penser de l'expression : un monsieur prêtre ?

R. — Elle est ridicule ; on dit : un prêtre ou monsieur l'abbé Un Tel.

Q. — Doit-on constamment adresser son titre à un dignitaire ecclésiastique, un grand vicaire par exemple ?

R. — Non ce serait fastidieux. Il faut varier et au cours de la conversation dire Monsieur, ou Monsieur l'abbé.

Q. — Comment doit-on s'adresser à des interlocuteurs religieux ?

R. — Lorsqu'on s'adresse à un prêtre qu'on sait être titulaire d'une cure, on lui dit : "Monsieur le curé", à un vicaire : "Monsieur l'abbé", à un religieux portant le titre de Père : "Mon révérend Père", à un Frère de la doctrine chrétienne : "Mon Frère", à un ministre protestant : "Monsieur".

Q. — Une jeune fille peut-elle s'informer de la santé d'un prêtre qui lui demande lui-même comment est la sienne ?

R. — On peut, même étant jeune fille, s'informer de la santé d'un prêtre qui vous demande lui-même comment est la vôtre. Il suffit d'éviter le ton familier. La familiarité n'est jamais convenable, même si l'on connaît depuis longtemps la personne revêtue de l'habit religieux, qu'elle soit un homme ou une femme. Il est évident qu'il existe une nuance très sensible entre : "Comment allez-vous" ? et "J'espère, monsieur l'abbé, que vous êtes toujours bien porté". Pour prendre congé, la jeune fille ou la jeune femme n'offre jamais la main.

Q. — Doit-on employer dans la conversation ce terme "notre sexe" ou "le sexe" pour désigner la collectivité féminine ?

R. — Il est tout à fait inélégant de désigner la plus faible moitié de l'humanité par ces mots "Le sexe". Bien des gens trouvent même l'expression grossière. Il y a une vingtaine d'années, on disait encore : "Le beau sexe", "le sexe faible", Barbey d'Aurevilly avait trouvé "le petit sexe". Toutes ces locutions sont discrètes... comme disait un écrivain fameux. Aujourd'hui, on dit plus simplement "le sexe féminin", "les femmes". C'est infiniment moins prétentieux et absolument plus convenable.

Q. — Quelle attitude doit-on prendre quand on vous annonce un événement heureux pour les autres ?

R. — Le savoir-vivre proscrit les exclamations de surprise exagérées à l'annonce d'un événement heureux qu'on vient vous apprendre. On félicite chaudement, si la chose en vaut la peine ; mais on ne semble pas dire, par la manifestation d'un étonnement trop profond : " Je ne vous aurais jamais cru digne d'une pareille faveur ", ce qui, on en conviendra, friserait l'impertinence.

Q. — A quoi faut-il veiller en répondant à une question ?

R. — Répondre rudement à une question polie, ou même répondre avec impatience est une faute de tenue. Même si la question vous dérange, ou vous ennue, cela ne prend pas plus de temps de répondre d'une façon aimable et polie que d'une façon blessante ou brutale.

Q. — Comment doit-on parler des personnes que l'on fréquente ?

R. — On ne doit jamais parler à un homme de ses qualités devant lui, ni de ses défauts derrière lui.

Q. — Quels sont les quatre mots à éviter en conversation ?

R. — Ce sont les mots : " Je — Moi — Mon — Mes ".

Q. — Quels sont les sujets de conversations interdits ?

R. — Un homme ne doit pas jamais parler à une femme de ses affaires de bureau ; une femme ne doit jamais parler à un homme de ses affaires de bureau.

Q. — Peut-on proposer ou conseiller des remèdes à des personnes malades sous les soins d'un médecin ?

R. — C'est une faute d'étiquette et de plus c'est quelquefois un risque dangereux de conseiller des remèdes à un malade qui est sous les soins d'un médecin.



COSTUMES —

Q. — Quel costume doivent porter les femmes pour un mariage ?

R. — Il est difficile de donner à cet égard des règles précises pouvant servir à la fois aux mariages catholiques et aux mariages protestants ; cependant, voici des règles générales qui peuvent guider à peu près dans toutes les circonstances.

Pour les mariages dans une église, le matin ou l'après-midi, suivant la religion des mariés, on porte des costumes d'après-midi ou de réception très habillés, on conserve les chapeaux pour la réception ou le déjeuner qui suit, et on ne retire ses gants que pour manger. Dans la proche famille de la mariée ou du marié on laisse de côté le deuil pour le jour de la noce et on porte, à la place, du gris et du lilas ou du noir et du violet.

A un mariage protestant du soir, on peut porter la toilette de soirée ou une robe montante très habillée avec manches longues, sans chapeau et avec gants blancs.

Une jeune mariée s'habille en blanc avec un voile de dentelle, de tulle ou de mousseline. Quelle que soit l'étoffe de la robe, elle doit être à traîne et pour un mariage du matin ou de l'après-midi, la robe doit être montante et les manches longues. Pour un mariage du soir, le corsage peut être un peu plus échancré et sans manches, ou porte peu de bijoux, seulement les cadeaux de la famille ou du marié. Les gants et les souliers doivent être blancs.

Si l'on préfère une robe de rue au lieu de la robe traditionnelle, elle doit être de couleur claire et on porte un chapeau. Les gants doivent être assortis à la robe.

Pour un second mariage, la mariée porte un costume de voyage et si la noce se fait en cérémonie, à l'église, elle porte une grande toilette de réception. Dans les deux cas, le chapeau est de rigueur. Le costume ne doit pas être absolument blanc, mais clair.

Les couleurs sombres sont interdites.

Q. — Quel costume doivent porter les hommes pour un mariage ?

R. — Voici des règles générales s'appliquant aux ma-

riages catholiques, comme aux mariages protestants suivant les circonstances.

Les invités à un mariage de midi ou de l'après-midi doivent porter le costume de rigueur de l'après-midi : redingote noire, pantalon gris, cravate claire, forme plastron, gilet blanc ou assorti à la redingote, souliers vernis, gants gris et chapeau de soie. Le soir, l'habit est de rigueur. Pour un mariage matinal on peut porter le même costume que dans l'après midi ; mais il est plus usuel de porter un veston de laine gris clair, forme jaquette longue. Une jaquette et gilet noir, avec pantalons gris, sont aussi de mise. Les gants gris, bottines vernies, linge blanc, cravate de soie ou de satin nouée à la main vont parfaitement avec cette tenue.

Le marié à un mariage de midi ou de l'après-midi doit porter une redingote noire ou bleu foncé, gilet blanc montant croisé ou assorti à la redingote, pantalons gris, linge blanc, cravate de soie claire nouée à la main avec épingle de perle, gants de Suède gris, bottines vernies et chapeau de soie. Pour un mariage du soir l'habit est de rigueur.

Le premier garçon d'honneur s'habille autant que possible comme le marié.

Les garçons d'honneur doivent autant que possible porter la même tenue. Pour un mariage de jour, redingote noire, pantalon gris, gilet blanc ou noir, cravate plastron de soie noire à dessins clairs et gants gris. On ne conserve pas son chapeau à la main pendant le service, on doit le déposer dans le vestibule ou à la sacristie. Pour le soir, on revêt l'habit. On doit toujours porter des bouquets de boutonnière envoyés par la mariée, ainsi que les cadeaux du marié : boutons de manchettes ou épingles de cravate. On doit conserver ses gants pour placer les invités et pour prendre part à la cérémonie.

Q. — Quel doit être le costume de soirée pour les femmes ?

R. — Le costume de soirée ne se porte jamais avant six heures du soir. En général c'est le même pour bals, diners et réceptions. Dans le cas de grande cérémonie, il peut être aussi riche et coûteux que la bourse le permet. Il doit toujours être décolleté, en carré, en pointe ou en cœur sur la poitrine et dans le dos, avec des

manches courtes et de longs gants venant au moins jusqu'au coude. Les souliers de bal doivent être assortis au costume ou être en cuir verni.

Pour les petites fêtes, ou en été, l'étoffe peut être plus légère et plus simple et il est de bon goût de porter moins de bijoux.

Une jeune fille pour sa première saison mondaine doit porter peu de bijoux et ses costumes doivent être de couleur claire. On ne doit jamais porter de chapeau avec un costume de soirée. Une écharpe de dentelle posée sur la tête doit offrir une protection suffisante.

Il n'est pas de bon ton pour une femme de se mettre en grande tenue de soirée pour des occasions de moindre importance, comme théâtre, diner ou restaurant etc.

Q. — Quel doit être le costume de soirée pour les hommes ?

R. — On peut, en toute circonstance, se mettre en habit de soirée après six heures du soir. L'habit de soirée est de rigueur pour toute grande réunion ou réunion de cérémonie.

L'habit noir à queue et pantalon noir en drap fin, gilet blanc, ouvert en cœur pour laisser voir la chemise blanche à devant empesé ; cravate de mousseline blanche, manchettes larges, boutons de nacre, souliers vernis. On porte les gants blancs à l'opéra, au bal et dans les grandes réceptions.

Il n'y a que deux variantes à ce costume : l'une est le tuxedo qui se porte avec cravate noire dans les réunions sans cérémonie ; l'autre est la petite jaquette noire de diner portée avec cravate noire et qui se met pour dîner à la maison, quand on n'a pas d'invités.

Q. — Est-on obligé de mettre une redingote pour un thé ou une réception de l'après-midi ?

R. — Cela n'est pas nécessaire. On y voit maintenant aussi souvent des costumes de fantaisie. Cependant, il faut que la tenue soit élégante ; la moindre marque de vétusté ou d'usage prolongé rend le costume absolument impropre pour l'occasion.

Q. — Dans quel cas un jeune homme peut-il se dispenser de paraître en redingote ?

R. — Beaucoup dépend de la façon dont s'habillent les personnes qu'on va visiter. Si ce sont des personnes de grand genre, portant la redingote le dimanche, il est certain que l'on serait mal à l'aise en costume de drap de fantaisie. Cependant un jeune homme est dispensé de porter la redingote, le dimanche et, pour les autres occasions de demi-cérémonie, s'il met un habillement de couleur noire ou foncée et en drap fin. Cette tenue exige, par exemple, une scrupuleuse attention quant aux autres détails de la toilette. Il faut que le linge et la chaussure soient irréprochables. La chaussure est très en évidence dans un salon et rien ne produit un effet plus déplorable, sur un beau tapis ou à côté d'une belle robe que des souliers usés ou éculés, ou même simplement un peu fatigués. On doit toujours porter en ces occasions une paire de chaussures légères.

Q. — Que doivent porter les femmes pour les garden-parties etc. ?

R. — Chapeaux à fleurs, légers, robe de foulard, soie légère ou mousseline, avec souliers de luxe, gants blancs et ombrelles ; on n'enlève pas les chapeaux à moins d'en être priée par la maîtresse de maison. Cette dernière porte généralement un chapeau et une ombrelle.

Q. — Que doivent porter les hommes pour garden-parties etc. ?

R. — Flanelles de canotage et chapeau de paille, ou serge bleu-marin suivant l'état de la saison ou le degré d'intimité de la réunion. On préfère généralement, pour cette circonstance, le costume le moins sévère possible. Pour une réunion d'été, pantalons de toile blanche, souliers blancs, chemise de toile ou négligée, col droit ou rabattu, cravate couleur claire, veston en serge foncée. On ne porte pas de gants, sauf si l'affaire a lieu en cérémonie.

Q. — Quel costume portent les femmes pour les lunches ou déjeuners ?

R. — Les invitées et la maîtresse de maison pour un grand lunch doivent porter leur plus belle robe de l'après-midi. La maîtresse de maison ne met pas de chapeau ;

les invitées ont des chapeaux habillés avec des gants blancs ou clairs. En été un costume de soie légère ou de mousseline, un chapeau garni de fleurs, des gants blancs, des souliers légers et une ombrelle élégante sont du meilleur goût.

Q. — Quel costume portent les hommes pour les lunches ou déjeuners ?

R. — En hiver, on doit porter pour un lunch le costume d'après-midi de rigueur ; il en est de même pour le déjeuner de midi. Pour un déjeuner matinal, on peut porter un complet de matin avec paletot sac. La chemise de couleur est admise dans ce cas, avec cravate plastron, chapeau rond, gants de matin, chaussures noires.

Pour lunch et déjeuner du matin en été, on peut porter le veston blanc en toile ou flanelle à rayures, chaussures jaunes et chapeau de paille.

Q. — Que portent les hommes pour les lunches et excursions ?

R. — Piqué, toile ou flanelle blanche ou petit costume de bureau, chemise négligée, cravate four-in-hand, gros gants. Pour une fête sans cérémonie on doit s'habiller le plus aisément possible, parce que les invités ont à faire toute la besogne.

Q. — Quel costume les femmes doivent-elles porter pour pique-niques et excursions ?

R. — Jupes de piqué ou de toile blanche, blouses blanches légères, grands chapeaux à larges bords et à fleurs ; chaussures pas trop minces, de crainte de l'humidité ; ombrelle de luxe, gants qui se lavent. Emporter toujours un châle ou un veston. Ne rien porter qui ne se lave pas ; car on doit toujours redouter les taches de verdure, de boue etc

Q. — Quel est le costume de rigueur pour une femme au théâtre ou à l'opéra ?

R. — Robe montante et manches longues ou demi-longues comme pour une réception le l'après-midi. Gants blancs ou clairs. La coiffure doit être spécialement

soignée. Aux fauteuils d'orchestre, les soirs d'opéra, on peut porter ce costume ou une toilette plus habillée. Pour une loge, à une représentation dramatique, costume clair, montant, avec gants blancs et chapeau habillé. Pour une loge à l'opéra, costume de soirée.

Q. — Quel est le costume de rigueur pour un homme au théâtre ou à l'opéra ?

R. — Si l'on accompagne des dames ou si l'on va dans une loge au théâtre, à l'opéra ou à un concert, l'habit de soirée est de rigueur. On porte quelquefois les gants blancs, mais ce n'est pas obligatoire. Un veston de soirée est admis, si l'on va au théâtre avec un ami ; mais jamais, si l'on fait partie d'une groupe ou si l'on se trouve avec une dame qui n'est pas proche parente. On porte un nœud de cravate de soie ou de satin noir.

Q. — Quels costume, en résumé, porte une femme pour auditions musicales, théâtre de famille, etc. ?

R. — Pour une représentation du soir, toilette de soirée, bijoux et gants blancs. Pour une représentation de l'après-midi, toilette de lunch ou de réception.

Q. — Quel costume, en résumé, porte un homme pour auditions musicales, théâtre de famille etc. ?

R. — Si la représentation est de soir, l'habit est de rigueur ; si c'est l'après-midi, redingote noire, pantalons gris, etc., comme pour réception d'après-midi.

Q. — Quel costume doit-on porter pour prendre part à un congrès ou à une convention ?

R. — Pour assister aux séances du congrès, le monsieur doit être en redingote. Pour un dîner, les dames revêtent une jolie toilette de cérémonie ; s'il s'agit d'une séance de clôture, une robe de ville en mousseline ou crêpe de Chine de nuance claire ; pour une excursion, un costume simple en toile ou en piqué ; et les messieurs sont en complet de lainage ou de toile.

Q. — Quel doit être pour les femmes le costume de matin ?

R. — Le costume de matin pour les femmes doit être aussi simple que possible. Il n'y a rien d'aussi mauvais goût que de paraître le matin en ville, dans les magasins ou dans les bureaux, en grande toilette. La robe peut être doublée de soie, elle peut être de l'étoffe la plus riche qu'on peut, mais elle doit être simple.

Pour la maison, on a forcément un peu plus de latitude ; bien que la règle invariable du costume du matin doive être la plus parfaite simplicité.

La toilette des jeunes filles qui travaillent dans les bureaux doit être simple : une blouse blanche de préférence à tout autre, d'une étoffe qui se lave aisément une jupe sombre avec jaquette assortie, un chapeau et une ceinture s'harmonisant avec le reste du costume.

Q. — Quel doit être pour les hommes le costume de matin ?

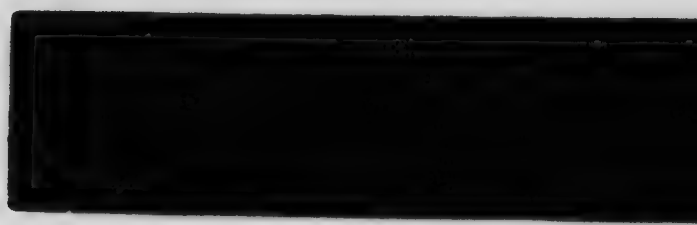
R. — Comme pour les femmes, la simplicité est de rigueur. Un complet de bureau de couleur foncée, un veston — sac et gilet de même étoffe, un chapeau rond ou mou et de gros gants foncés. Jamais de chapeau haut de forme, le matin, à moins d'occasion spéciale, ni de redingote qui doit être réservée pour la tenue d'après-midi.

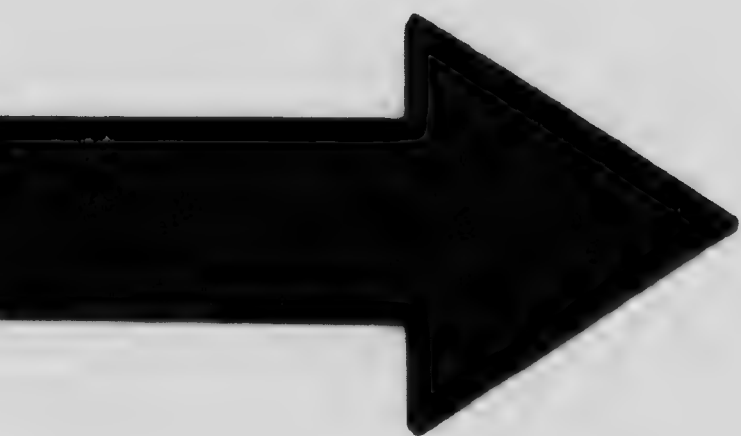
Q. — Quel costume les femmes doivent-elles porter l'après-midi ?

R. — Le costume d'après-midi peut être simple ou aussi habillé qu'on le désire, à une condition c'est que les robes soient toujours montantes et toujours d'une étoffe plus consistante que celles qu'on porte le soir.

Pour les thés, réceptions, etc., la maîtresse de la maison porte une robe montante à manches longues ou demi-longues d'étoffe riche, soie ou velours élégamment garnie avec bijoux. La maîtresse de la maison et les personnes qui reçoivent avec elle ne portent pas de chapeau ; on porte généralement des gants de peau blancs à moins que ce ne soit une petite affaire tout à fait sans cérémonie. Si la maîtresse de la maison porte des gants, les personnes qui l'assistent doivent en porter également.

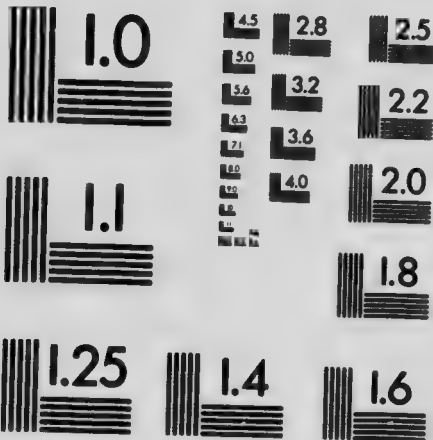
Les invitées à un thé ne retirent jamais leur chapeau, à moins qu'elles ne soient priées de recevoir avec la mai-





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

tresse de maison, ou spécialement invitées à retirer leur chapeau. On doit porter des chapeaux légers, des gants blancs ou très clairs et des chaussures habillées.

Une débutante qui reçoit ne doit porter que du blanc et faire grande toilette. Ses assistantes sont en blanc et en clair.

Q. — Quel est le costume que les hommes doivent porter l'après-midi ?

R. — Les hommes pour faire des visites l'après-midi, assister à des réceptions ou des thés l'hiver ou l'automne, doivent porter la redingote droite ou croisée en noir ou en cheviot gris très foncé avec gilet droit ou croisé de même étoffe ou de fantaisie. Pantalons gris, linge blanc, cravate de soie large, de couleur claire, chapeau haute forme, gants gris, souliers vernis.

Q. — Quels sont les costumes de deuil pour une femme ?

R. — Voici la coutume au Canada et aux États-Unis. Elle peut être modifiée suivant les circonstances d'après les indications données au chapitre du deuil.

Une veuve porte pour son premier costume de deuil, une jupe et corsage de drap noir, aussi simple que possible garnie de biais de crêpe noir, un petit chapeau fait entièrement de crêpe avec un long voile de crêpe tombant en arrière jusqu'à la hauteur des genoux ; pour le premier mois on porte également un voile noir sur le visage. En dedans du bord du chapeau est inséré un ruché de mousseline blanche, signe invariable du veuvage. On peut aussi porter aux poignets et au col de petites bandes de mousseline brodée à jours les gants de peau noirs, mouchoir à bordure noire, souliers noirs en cuir ciré et non verni, complètent le costume. Au bout d'un an et demi ou deux ans on peut porter du crêpe de Chine, de la soie lustrée, etc. à la place des costumes garnis de crêpe, avec des chapeaux ou coiffures noires et des ornements en jais mat.

Six mois plus tard, on peut porter avec réserve le blanc et le lilas ; et au bout de six autres mois on peut recommencer à porter des couleurs.

Une femme mariée en deuil d'un enfant, d'une sœur, d'un frère ou d'un père ou d'une mère porte le costume

précèdent à l'exception du ruché blanc au chapeau. Le deuil se porte à peu près le même temps.

On est libre de porter ou de ne pas porter le deuil d'enfants en bas âge. Dans le cas où l'on se met en deuil, on porte le noir, sans crêpe.

Pour une belle-mère ou un beau-père, des oncles ou tantes par alliance ou pour parents du mari on ne prend généralement pas le deuil.

Les jeunes femmes non mariées ne portent pas la coiffure de deuil noire et le voile. Un costume noir garni de crêpe, un chapeau garni en crêpe, un petit voile noir avec large bordure de crêpe et ornements de jais noir, gants noirs et mouchoir bordé de noir, conviennent pour les six premiers mois ou pour une année. Pour un second deuil, on peut prendre le blanc et noir ou lilas.

Les femmes d'âge moyen et non mariées portent le même costume qu'une femme mariée, sauf l'insigne du veuvage et pendant la même durée de temps.

Pour une tante, un oncle ou des grand parents, le noir simplement, sans crêpe, se porte pendant trois mois ; on peut aussi porter les bijoux non voyants.

On ne met pas en deuil les enfants de moins de quinze ans, les jeunes filles de moins de dix-sept ans ne portent pas de crêpe.

Q. — Que portent les hommes pour costume de deuil ?

R. — Un veuf, dans les dix-huit premiers mois doit porter un costume entièrement noir, cravate de soie noire, linge blanc, boutons de manchettes d'émail noir, souliers de cuir noir ciré, gants noirs et crêpe au chapeau.

Au bout d'un an, on peut supprimer le crêpe. Pour la seconde période de deuil, on peut porter des vêtements gris et noirs, des cravates blanc et noir, des gants gris.

Le deuil des parents, enfants, sœur et frère se portent de six mois à un an ; on porte aussi un crêpe au chapeau, mais de largeur moindre que pour un deuil de veuf.

L'habitude de coudre un brassard de crêpe ou d'étoffe noire sur la manche gauche ne doit pas être encouragée bien qu'elle soit admise ; en Angleterre on faisait porter le brassard aux serviteurs pour se dispenser de les habiller de deuil.

Q. — Quelles fourrures peut porter une jeune fille ?

R. — Il y a une grande variété de parures de fourrures pour dame. Celles pour jeunes filles sont un peu moins nombreuses. La jeune fille ne porte pas l'étole proprement dite : celle-ci est trop "importante" et imposante.

Les parures courtes lui sont plutôt réservées : ainsi, la cravate, large comme la main, qui entoure le cou, se noue sous le menton et tombe devant en pans irréguliers, ou fermée par des agrafes, les deux pans égaux, aplatis l'un sur l'autre. À l'extrémité pend une frange de chenille ou de passementerie. Il y a beaucoup d'autres formes. Et ces formes varient suivant la fourrure dont elles sont faites.

Au premier rang, vient l'hermine. C'est elle qui a tous les honneurs. Elle est seyante, a presque toutes les colorations, peut s'associer à toutes les teintes de robe. Son prix seul est un obstacle à son achat. Mais on imite l'hermine aujourd'hui d'une façon merveilleuse. Ou plutôt il est telle fourrure blanche infiniment moins coûteuse, que l'on peut utiliser en son lieu et place, sans pour cela se soumettre à porter de la peau de lapin.

Après l'hermine, vient le chinchilla. Les jeunes filles peuvent le porter, quoiqu'il soit d'un aspect moins juvénile que l'hermine, puisque l'on voit de jeunes bébés habillés d'un paletot de drap rehaussé d'une parure de chinchilla. Mais ce n'est point là la fourrure recommandée aux jeunes filles : car elle est déjà une fourrure composée, c'est-à-dire de deux teintes, d'un aspect qui n'a ni la douceur de l'hermine ni l'austérité de l'astrakan. C'est une fourrure trop décorative et tranchante.

La martre, le vison, la zibeline, qui sont des fourrures précieuses sont plutôt réservées aux dames. Nous parlions de l'astrakan, ou mouton de Persé : voilà une fourrure sérieuse, pratique, solide. Pour sortir par tous les temps, s'associer à toutes les teintes de vêtements, aucune fourrure ne peut remplacer le classique astrakan.

Après lui vient le caracul, un peu moins recherché d'une ondulation plus plate, mais qui rend les mêmes services que l'astrakan.

Si l'hermine est la fourrure "habillée" de la jeune fille, il en est une ni claire, ni foncée, ni vulgaire, ni précieuse, qui peut constituer sa fourrure courante. C'est le petit gris, ou écureuil. On ne peut dire que le petit gris soit d'une teinte particulièrement seyante, mais quand elle est

soyeuse et n'est pas encore jaunie, elle a de jolis reflets. On en fait, ou plutôt, on en a fait jusqu'à des boléros entiers, et aussi des vestes à ceinture et même des paletots. Mais le petit gris sert surtout aujourd'hui à composer des parures mobiles telles que : la cravate, l'étole courte, le tour de cou, le col et l'écharpe pour jeune fille et qui se doublent ou de satin ou de fourrure.



CRIS —

Q. — Quelles sont les expressions caractérisant les cris des animaux que l'on doit employer en conversation ?

R. — Pour répondre à une jeune et aimable personne qui m'a questionnée sur les expressions qui caractérisent les cris des animaux et qui sont consacrées et admises par l'usage, je dis que :

Le bœuf et la vache beuglent.

Le taureau mugit.

Le mouton, la brebis, l'agneau et la chèvre bêlent.

Le bourdon, l'abeille, le hanneton et la mouche bourdonnent.

L'âne brait.

Le cerf brame.

Le chat miaule.

Le cheval hennit.

Le petit chien jappe.

Le renard glapit.

Le loup hurle.

Le lion, le tigre rugissent.

L'alouette grisolle.

La cigale craquette.

La cigogne paquette.

La colombe, le ramier gémissent.

Le corbeau croasse.

Le crapaud et la grenouille croassent.

Le merle, le lauriot, l'oie, le courlis et le serpent sifflent.

Le dindon glougloute ou glougloute.

L'orfraie hulule.

Le perroquet cause, jase.

La pie jacasse.

Le pigeon roucoule.

La poule glousse.
Le petit poulet piaule.
Le rossignol et la grive gringottent.
Le roitelet, l'hirondelle, la linotte gazouillent.

IV

DANSES — DEBUTS — DEUILS — DINERS.

DANSE —

Q. — Un cavalier peut-il danser plusieurs fois avec une personne qu'il accompagne à un bal ?

R. — Si l'on accompagne une personne à un bal, on ne peut pas compter danser avec elle toute la soirée, sauf peut-être dans le cas exceptionnel où assistant à un bal public on se trouverait étrangers tous deux sans connaître personne. Dans une maison particulière, où même dans une salle de bal où l'on est connu, il serait de parfait mauvais goût de danser ensemble plus de trois fois au plus. Cependant un cavalier qui emmène une dame à une danse doit s'assurer qu'elle a un partenaire pour chaque danse avant de se choisir une danseuse et, s'il la voit seule, il doit immédiatement aller la retrouver. Il doit l'emmener au souper et naturellement la ramener chez elle.

Q. — Peut-on danser plusieurs danses avec une même jeune fille au cours d'une soirée ?

R. — Rien ne s'y oppose sauf la prudence. Si l'on n'est pas fiancé avec la jeune fille, et si l'on n'a pas l'intention de le devenir, une telle assiduité peut être compromettante.

Q. — Comment plusieurs jeunes filles amies peuvent-elles donner ensemble un bal ?

R. — Les mères des jeunes filles peuvent lancer des invi-

tations pour un bal dans une salle qu'elles louent ou dans le salon d'un hôtel. Un bal de ce genre s'appelle bal par souscription et d'autres dames en dehors des mères des jeunes filles peuvent se joindre au groupe comme patronesses. Il est facile de réussir très bien ces réunions. Le nombre des mères qui reçoivent, la division des dépenses et de la responsabilité, le grand nombre de personnes intéressées à la réussite réduisent les frais et augmentent le plaisir.



DEBUTS —

Q. — Doit-on donner une fête pour les débuts de ses enfants ?

R. — Il n'est pas du tout nécessaire dans une famille de fortune moyenne de donner aucune fête de cérémonie pour les débuts des jeunes filles de la maison. Il est beaucoup plus sensé et digne d'éviter ces dépenses et ces tracas et de laisser les jeunes filles débiter modestement, en les mettant à même de recevoir et de faire des visites avec leur mère, d'accepter des invitations qui leur sont faites et d'inviter leurs amies et amis à des thés de l'après-midi, ou à de petites sauteries qu'elles organisent, à de petits euchres, à des lunchs, etc.



DEUILS —

Q. — Que faut-il penser du code de deuil, et le deuil a-t-il une portée religieuse ?

R. — Pour les "règles du deuil", on a constitué un code véritable dont les formalités souffrent beaucoup d'exceptions. Il est certain que des considérations d'état, de santé, d'économie obligent à les modifier considérablement en ce qui touche les formes et les étoffes.

Quant aux couleurs, elles restent immuables, car ce sont elles, le noir d'abord, puis les gris et les violets qui sont les signes manifestes du deuil. Le blanc, considéré comme grandissime deuil dans les hautes classes, ne s'est pas encore imposé à la généralité, sauf pour les enfants et aussi pour la cravate d'homme.

Ce dont il faut bien se persuader, c'est que le deuil n'a

aucune portée religieuse ni aucune intention de piété envers les défunts. Beaucoup trop de personnes se trompent sur sa signification, et en font un cas de conscience au détriment d'une foule d'intérêts très sérieux. — Le deuil est une marque conventionnelle, fixée par l'usage, au moyen de laquelle on avertit ses semblables que l'on vient de perdre quelqu'un, et qu'on désire par conséquent le respect d'une peine plus ou moins considérable dont le choc très récent est indiqué par le crêpe, et dont l'éloignement amène peu à peu la reprise des étoffes moins funèbres, plus brillantes, plus demi-teintes — transition entre la toilette de deuil et la mise ordinaire.

Cette convention n'implique nullement l'obligation de s'écraser sous les châles pesants, d'étouffer sous des voiles épais, ni de priver ses enfants du nécessaire pour acheter des vêtements de crêpe et de soi-disant bijoux de jais.

Il suffit souvent qu'on substitue à la garniture d'une robe de laine noire quelque biais de crêpe, qu'on ait une capote de crêpe avec voilette à volonté, des gants mats de suède ou de tricot. — La robe à traîne, les accessoires ont été inventés pour tous ceux qui peuvent faire du luxe.

Mais cela n'est pas obligatoire ; et nos Canadiennes, si pleines de respect pour les morts, auraient tort de croire qu'elles offensent de chères mémoires en se libérant d'une foule de pratiques qui n'ont absolument rien de religieux : nous le leur affirmons ; la preuve, c'est que les perles et les diamants sont deuil ; que le blanc, la plus gracieuse des parures, est deuil ; qu'on suit la mode, qu'on se pare, sans offenser les convenances. L'homme se contente bien d'un crêpe au chapeau ou d'un brassard... Pourquoi la femme serait-elle condamnée à des ajustements plus compliqués que de raison ?

Q. — Quelle est la durée du deuil pour un homme, pour le décès de sa femme, d'un frère ou d'une sœur ? Quelle est la tenue de deuil convenable ?

R. — Un mari doit porter le deuil de sa femme pendant un an et demi ; mais au bout d'une année le deuil peut être considérablement atténué. Pour le père ou la mère, le deuil est d'une année et de six mois pour un frère ou une sœur. Le deuil pour un homme n'est pas aussi strict que pour une femme, et souvent un crêpe au chapeau et un brassard à la manche sont considérés comme suf-

fisants, sauf pour le deuil de la femme. Le premier deuil pour l'homme est tout en noir, au bout de trois mois, pour un frère ou une sœur, on peut porter du gris, avec crepe et brassard ; mais la cravate noire est toujours de rigueur.

Q. — Quelles sont les restrictions de rigueur dans le deuil mondain ?

R. — Depuis une dizaine d'années, les restrictions se sont grandement allégées. Il est rare maintenant que l'on observe la réclusion complète. Après les trois premiers mois de deuil, une veuve peut parfaitement rendre visite à des amis intimes, sans cérémonie. La plus longue période de deuil pour une jeune veuve est limitée à deux ans.

Pour un homme, un deuil de famille n'impose pas l'obligation de se renfermer chez lui. Il ne peut pas assister à des bals ou à des danses mais il peut faire des visites et accepter des invitations à de petites réunions, si le cœur lui en dit. Au bout de quelques semaines, il peut porter des vêtements gris et des cravates noires à dessins noirs ou gris.

Q. — Que doit-on penser du deuil perpétuel ?

R. — Beaucoup de personnes, en perdant un être particulièrement cher, décident d'en porter le deuil perpétuel. C'est très compréhensible. Cependant qu'elles songent à l'imprudence d'un vœu ! Et qu'elles ne s'engagent pas envers elles-mêmes, car elles n'ont pas ce droit, à moins d'avoir atteint un âge assez avancé, qui leur permette de se dire hors du monde sans retour.

Le deuil perpétuel peut gêner ceux avec qui l'on vit, peut entraver la profession qu'on exerce ; peut enfin nous peser à nous-mêmes pour des raisons impossibles à prévoir... plus tard, bien plus tard ! — Combien de gens, avec un regret ineffaçable dans le cœur, sont forcés de sourire, de s'habiller, de recevoir et de se prodiguer !

La meilleure règle à suivre est de porter — en cas de douleur profonde, — les vêtements du grand deuil, avec crêpe, tant qu'ils durent, sans crainte de dépasser les époques assignées par l'usage. Puis alors, on prend le demi-deuil plus ou moins strict, c'est-à-dire sans les

teintes grises ou violettes. Ceci est parfait, discret, commode, économique, et très comme il faut. Si par hasard, une circonstance oblige à quitter le noir absolu, la transition se fait sans violence. Et si rien ne force à cette concession, on peut toute sa vie porter le deuil réel, sans imposer à ceux qui vous touchent un aspect lugubre, parfois fort pénible, et souvent incompatible avec les exigences de la vie.

Q. — Peut-on assister à une messe de mariage quand on est en deuil ?

R. — Après quatre mois du deuil, même d'une mère, on peut assister à une messe de mariage, mais on ne prendra part ni au lunch, ni à aucune réjouissance.

Q. — Quelles réunions sociales peut-on se permettre quand on est en deuil ?

R. — Les six premiers mois doivent être l'abstention absolue. On peut luncher ou dîner chez soi avec des amis ou aller chez eux, assister à des conférences, suivre des cours. Si la première période de deuil survient en été, on a droit à un peu plus de latitude. Après six mois on peut assister à des matinées ou à des fêtes absolument sans cérémonie : mais il faut attendre un an pour se permettre les réunions de société.

Q. — Une dame âgée de soixante ans, en grand deuil, marie son fils. Quelle toilette doit-elle porter ?

R. — Elle quitte le grand deuil pour un jour, et se fait une toilette noire, mais en noir brillant, velours ou soie, étoffe de fantaisie, qui lui resservira quelques mois après. Elle pourrait même, pour cette circonstance, prendre du gris ou du violet. La journée du mariage rompt le deuil pour vingt-quatre heures.

Q. — Comment respecte-t-on le deuil des parents ?

R. — Une jeune femme dont le mari a perdu son grand-père, ne peut pas mettre une toilette rouge sept mois après ce décès. La femme porte le deuil des parents de son mari comme des siens propres. Or, il faut compter au moins six mois de grand deuil et six mois de demi-deuil pour un grand-père.

Q. — Une fiancée prend-elle le deuil de la mère de son fiancé ?

R. — Une fiancée ne prend pas le deuil de la mère de son fiancé. Mais par égard pour celui-ci, elle bannit de sa toilette les couleurs vives et gaies. Les costumes gris conviennent en ces circonstances. Toutefois, le lendemain de son mariage, elle prend le deuil de celle qui aurait été la belle-mère, au degré où ce deuil en est arrivé.

Q. — Les enfants doivent-ils porter le deuil ?

R. — En France on fait porter le deuil en blanc aux enfants jusqu'à l'âge de neuf ans. Ici, notre climat ainsi que d'autres considérations ne permettent pas d'habiller constamment les enfants en blanc. Mais rien n'oblige de s'astreindre à faire porter aux enfants en dessous de sept ans un costume rigoureusement noir.

Q. — Une jeune fille en deuil peut-elle continuer à porter sa bague de fiançailles ?

R. — Oui, mais celle-là seulement.

Q. — Le deuil peut-il être suspendu pour un mariage ?

R. — Le deuil peut se suspendre pour un mariage, mais il doit se reprendre le lendemain. Lorsque le deuil atteint l'un des deux époux, le mariage est célébré sans éclat et avec le moins d'invitations possible.

Q. — Une personne en deuil peut-elle porter des fleurs naturelles ?

R. — Non, si le deuil est récent et profond.

Q. — Quel est strictement parlant, la durée d'un deuil pour une veuve ?

R. — Le deuil de la veuve est le plus long de tous. Il dure deux ans.

Q. — Porte-t-on du crêpe pour un cousin ?

R. — Non.

Q. — Doit-on abandonner le piano dans un deuil ?

R. — En deuil d'une mère, on ferme son piano, on relègue tout instrument de musique, pendant un an au moins, — en ce qui concerne l'agrément, le plaisir, la musique. Quant à l'étude proprement dite, elle peut être reprise un mois, six semaines, après le triste événement. S'il s'agit de métier, d'une profession, un mois entier peut suffire, — quinze jours, si l'on doit vivre de son art.



DINERS —

Q. — Quel est l'ordre dans lequel se fait le passage à la salle à manger dans un diner de cérémonie, à la mode américaine ?

R. — Le domestique annonce au salon : "le diner est servi". Le maître de la maison conduit la marche avec l'invitée en l'honneur de qui se donne le diner, la maîtresse de maison vous indique votre place dans le cortège avec votre voisine de table, dont le nom vous a été indiqué et à laquelle vous avez offert votre bras droit. La maîtresse de maison avec l'invité d'honneur ferme la marche.

Q. — Comment conduit-on une dame à table ?

R. — C'est à la dame qui vous a été désignée qu'on ira offrir son bras pour la conduire dans la salle à manger, et dès lors on prend en quelque sorte l'engagement de lui tenir lieu de cavalier servant et de veiller à son bien-être et à l'accomplissement de ses moindres désirs pendant tout le temps du repas.

D'abord, on l'installe commodément à table, lui reculant ou lui avançant sa chaise selon le cas. La dame, en passant devant son partenaire s'incline légèrement, il y répond par un salut plus profond, et ne prend place auprès d'elle que lorsqu'il la voit convenablement assise.

Q. — Comment doit-on passer l'embrasure d'une porte quand on a une dame à son bras ?

R. — Un détail qui embarrasse quelquefois, c'est de savoir si l'homme doit faire passer la femme avant lui dans l'embrasure des portes. Nous serons en cela très affirmative pour répondre non ! Les hommes fran-

chissent les portes les premiers pour faciliter le passage aux dames qu'ils conduisent. Celui qui donne le bras est forcément placé en avant de sa compagne, elle devrait se contourner pour passer la première : ce serait aussi disgracieux qu'incommode.

Q. — Comment le maître de maison indique-t-il aux invités de reprendre leur place quand les dames ont quitté la salle à manger ?

R. — Le maître de maison peut demander aux messieurs de se rasseoir quand les dames ont quitté la salle à manger ; ou en reprenant son siège, il fait comprendre aux invités qu'il desire que ceux-ci imitent son exemple. La nature des rafraichissements alors servis dépend du goût du maître de la maison et des goûts qu'il connaît à ses invités. Un ami intime peut demander quelque chose qui n'est pas sur la table, mais qu'il sait être à portée. Un invité qui est en termes de cérémonie avec le maître de maison ne peut pas en agir ainsi.

Q. — Quand l'un ou l'autre des maîtres de la maison est malade le jour d'un grand diner, ce diner a-t-il lieu quand même ?

R. — Il faudrait que la maladie fût dangereuse pour qu'on contremandât le diner. Si c'est le maître de la maison qui est souffrant, il peut se faire représenter par un de ses parents ; si au contraire c'est la femme, il est obligatoire que le mari la fasse remplacer par une parente ou par une amie de vieille date choisie avec tact et délicatesse.

Q. — Que doit faire le maître de maison en cas de retard d'un invité ?

R. — Il peut arriver que les invités à un diner soient en retard. L'heure fixée étant sonnée, si l'amphitryon a d'autres convives, il accorde le quart d'heure dit de grâce (qu'il peut étendre à vingt minutes), puis il doit faire servir.

Il ne peut faire souffrir de l'inexactitude ou des empêchements de ses autres amis, ceux qui se sont présentés à l'heure dite. Mais s'il est seul à attendre, il peut aller au-delà du "quart d'heure" autant qu'il lui plaît.

Q. — Comment les dames font-elles leur entrée à un dîner donné dans un club par un homme non marié ?

R. — A un dîner de ce genre, les invités n'entrent pas à la salle à manger par couples comme dans une maison particulière. L'amphytrion prend la tête en offrant son bras à la dame de plus haute importance, les dames suivent et les messieurs entrent ensuite.

Q. — Annonce-t-on pour un dîner de cérémonie ?

R. — On n'annonce généralement pas, parce que l'on suppose que les gens priés à un dîner doivent être suffisamment connus de la maîtresse de maison.

Q. — Peut-on inviter à un dîner un mari sans sa femme ?

R. — S'il n'y a pas en jeu de question de respectabilité, vous devez bravement inviter ce mari et cette femme, lors même que l'un serait moins désirable que l'autre. Seulement il faut avoir soin de ne les convier qu'avec des gens incapables de les froisser en quoi que ce soit.

Q. — A un dîner de jeunes filles peut-on porter des santés ?

R. — Non, une jeune fille ne se lève pas pour vider son verre et ce n'est jamais aux jeunes filles non plus à proposer une santé ni même à y répondre. S'il n'y a pas d'hommes, on s'abstient tout simplement de ces cérémonies.

Q. — Quand doit-on se retirer après un dîner ?

R. — On doit attendre pour se retirer que deux ou trois heures se soient écoulées après le dîner.

V

**EDUCATION — EGLISE — EMPRUNTS — ENFANTS —
EQUITATI. N — ESCALIERS — ETRANGERS —
ETUDIANTES — EUCHRE — EXCUSES.**

EDUCATION —

Q. — Que doit-on penser de l'abandon de la campagne pour la ville ?

R. — L'abandon de la campagne pour la ville est une erreur contre laquelle, du reste, il se produit un commencement de réaction. Quitter les champs pour venir faire faillite en ville, n'est pas un trait de génie. Tout le monde peut et doit être heureux à la campagne. C'est la vraie vie.

Cependant, il faut avouer que la ville est très attirante et que, surtout, quand on en a goûté, quand on s'y est habituée, il est difficile d'y renoncer. Un mouvement décentralisateur s'accroît tous les jours. Il est bon de le suivre et de l'aider, en rendant le séjour de la campagne agréable, attrayant, intelligent. Il n'y a pas de raison pour que les idées larges et cultivées n'existent pas dans un hameau, comme dans une capitale, à la condition de laisser la lumière y pénétrer.

Si la paysanne, disons l'habitante, imbue d'ordre et de propriété sait donner à sa demeure un aspect riant ; si elle admet le progrès compatible avec sa condition : un luxe sain, des plaisirs honnêtes, un peu de lecture, le goût de son travail, le désir de l'améliorer, elle sera mille fois plus heureuse qu'à la ville. Elle ne verra pas la tuberculose enlever ses enfants ; elle ne s'étiolera pas, ne se flétrira pas elle-même, avant l'âge, dans le labeur exténuant des grands centres.

Mais si, arriérée, parcimonieuse, elle se refuse le perfectionnement qui est de notre temps ; si elle ignore l'hygiène, la propriété ; si elle enferme son esprit dans une stricte ignorance, elle ne doit pas s'étonner de voir sa fille aspirer à quitter la malpropreté, l'ennui, l'existence

animale et sans but, pour la clarté, la chaleur, la vie et l'espoir, en un mot tout ce qui séduit la femme.

Conclusion : la vraie femme future sera celle qui saura retenir, par le bien-être de son foyer et l'intelligence de sa conduite, ses parents, ses proches auprès d'elle, n'importe en quel coin de notre beau pays.



EGLISE —

Q. — Quelles sont les règles de tenue dans une église ?

R. — Toute personne bien élevée qui se trouve dans une église, quelle qu'en soit la dénomination, doit suivre exactement la forme du service, se levant, s'agenouillant, s'asseyant comme tous ceux qui l'entourent. L'attitude doit être absolument respectueuse et recueillie, on doit arriver à l'heure, ne déranger personne et ne rien faire pour attirer l'attention, on ne doit pas regarder ses voisins, on ne doit rien chuchoter et pendant le service on ne doit pas ouvrir de livre, ni consulter sa montre, ni faire de mouvements qui dénotent l'inattention.

On ne doit ni prier, ni chanter plus haut que ses voisins, ni en aucune façon se faire remarquer de l'assistance. Ceux qui ont des bancs doivent en faire l'hospitalité aux étrangers.

Quand un étranger se présente à l'entrée du banc, le chef de la famille, s'il est assis à l'entrée sort dans l'allée pour le laisser passer, comme il ferait pour un ami ou pour un membre de la famille. Les autres membres de la famille peuvent le laisser passer s'ils préfèrent rester ensemble. Quand c'est une personne de la famille qui se présente, on se pousse généralement vers la tête du banc.

On ne doit pas saluer à l'église si on aperçoit des amis, un sourire modeste, un mouvement de la physionomie doivent indiquer suffisamment qu'ils ont été aperçus et reconnus.

En sortant de l'église on doit conserver une attitude et des manières réservées et non pas le maintien enjoué et bruyant que l'on a au sortir du bal ou du théâtre. On doit éviter de bloquer les allées et la porte, en échangeant des politesses avec ses amis. Pour entrer dans l'église et pour en sortir la dame précède toujours le monsieur en marchant dans l'allée.

Q. — Un jeune homme peut-il passer à une jeune fille à l'église de l'argent pour donner à la quête ?

R. — Un jeune homme, à moins de circonstance spéciale, ne doit jamais donner de l'argent à une dame pour la quête dans une église. Il fera son offrande et elle fera la sienne.

Q. — Un monsieur doit-il offrir de porter le livre de prières d'une dame qu'il accompagne à l'église ?

R. — Oui, il doit offrir de porter le livre d'heures de "sa" dame.



EMPRUNTS —

Q. — Que doit-on faire si l'on a détérioré un objet prêté ?

R. — Lorsqu'on a détérioré un livre ou un autre objet prêté, on n'est pas seulement autorisé, on est obligé de le remplacer ou de le faire réparer. Si on le remplace, c'est par son pareil, *exactement*. Si, ne pouvant le remplacer, on cherche à le faire restaurer, il faut, si c'est nécessaire avant de lui faire subir quelques changements, prendre l'avis de la personne à laquelle il appartient, et qui a le droit d'indiquer son goût. Même, en cas de changement avantageux, il est encore convenable d'exprimer des regrets pour l'accident survenu.

Q. — Quelle obligation impose le prêt d'un parapluie ?

R. — Lorsque l'on est surpris par l'averse au moment de quitter une maison où l'on était en visite et où l'on nous a prêté un parapluie, notre devoir élémentaire est de renvoyer le plus tôt possible ce parapluie qui peut faire défaut (ne fût-ce que pour le mettre à la disposition d'autres personnes) aux gens qui l'ont offert.

Avant de rendre le parapluie, on s'assure qu'il n'a reçu aucune maculature, que l'on aurait à faire disparaître. On doit le bien sécher à l'arrivée (en l'ouvrant pendant quelques instants), afin de pouvoir le rouler sans faux plis pour le retourner à son propriétaire.

Comme nous l'avons dit, il peut être très gênant pour celui-ci de se dessaisir d'un parapluie, même pour quelques

instants. Pour épargner cet embarras aux gens, lorsque le temps menace, alors même qu'on ne redouterait pas une pluie immédiate, il serait bien plus simple de se munir de cet ustensile dont la privation peut être une source d'ennuis pour celui qui le met à notre service.



ENFANTS —

Q. — Quelle est la règle à suivre au sujet des enfants ?

R. — Elle se résume à beaucoup de choses qu'il ne faut pas faire et qu'on ne doit pas leur laisser faire :

Ne jamais emmener un enfant en visite de cérémonie.

Ne jamais emmener un enfant à des funérailles ou dans une maison de deuil.

Ne jamais laisser un enfant prendre un repas chez des amis à moins d'invitation spéciale.

Ne jamais laisser un enfant toucher des marchandises dans un magasin.

Ne jamais laisser des enfants se présenter devant des visiteurs dans un salon à moins que ceux-ci ne les demandent spécialement.

Ne jamais emmener des enfants à l'église avant qu'ils ne soient d'âge à comprendre et à se tenir convenablement.

Ne jamais mettre un enfant à dormir dans la chambre d'un des hôtes de la maison.

Ne jamais emmener avec soi des enfants, si l'on est invitée à une promenade à pied ou en voiture, à moins qu'on ne vous prie de les emmener.

Ne jamais demander dans ce cas la permission de les emmener avec soi, car c'est la carte forcée.

Ne jamais arriver à un pique-nique avec une nichée d'enfants à moins que ce ne soit une fête de famille.

Ne jamais emmener un enfant passer la journée chez une amie à moins qu'il n'ait été inclus dans l'invitation.

Ne jamais laisser les enfants au salon quand il y a des étrangers.

Ne jamais laisser un enfant s'asseoir sur un sofa à côté de grandes personnes à moins qu'elles ne l'aient appelé.

Ne jamais placer de force un enfant entre deux personnes sur un siège de voiture.

Ne jamais conduire un enfant dans une maison où il y a un deuil, même chez des amis intimes.

Ne jamais imposer à des amis l'exhibition des talents que l'on croit exister chez ses enfants.

EQUITATION —

Q. — Que doit faire un monsieur à cheval qui rencontre une dame et veut lui parler ?

R. — Si un monsieur à cheval rencontre une dame qui se promène et s'arrête pour lui parler, il doit descendre de cheval, et ne pas remonter avant qu'elle le salue et le quitte.

Q. — De quel côté se place un cavalier qui accompagne une dame à cheval ?

R. — Le cavalier doit toujours se placer à droite de la dame. Ceci se fait pour éviter les à-coups que pourrait recevoir du cheval de son cavalier servant, la dame assise du côté gauche de sa monture.

Q. — Si un monsieur accompagne deux dames à cheval où doit-il se mettre ?

R. — La règle veut qu'il se mette à droite de la dame qu'il accompagne. S'il est avec deux dames qui sont bonnes écuyères, il se tient à droite du groupe des deux. mais si elles ne sont pas bien expérimentées, il vaut mieux se tenir entre les deux pour être prêt à les aider si c'est nécessaire.

Q. — Que doit faire un monsieur qui accompagne une dame, en cas d'obstructions ?

R. — Le monsieur doit se porter en avant aussitôt qu'il y a une porte à ouvrir ou un obstacle à écarter et il doit débarrasser le chemin pour la dame qu'il accompagne ; il doit sauter le premier s'il y a une barrière ou un fossé à passer ; il doit payer les barrières, essayer le premier les passages d'aspect dangereux et essayer de choisir les meilleures routes.

**EUCHRE —**

Q. — Dans un euchre, doit-on mettre ses gants pour aller saluer la maîtresse de maison, bien qu'on doive les enlever quelques minutes après ?

R. — Il commence à être d'usage maintenant qu'on

puisse, à un euchre, aller saluer la maîtresse de maison, sans avoir ses gants. D'un autre côté quelques personnes jouent aux cartes avec leurs gants, ce qui n'est pas une faute contre l'étiquette, non plus.



ESCALIERS —

Q. — En montant et en descendant un escalier, qui doit passer le premier, le monsieur ou la dame ?

R. — La dame passe la première en montant un escalier : mais le monsieur passe le premier pour descendre, ceci a pour objet de pouvoir retenir la dame si elle faisait un faux pas.

Q. — Doit-on en montant ou en descendant un escalier céder le côté du mur ou celui de la rampe ?

R. — Cela dépend de la forme de l'escalier. Si l'escalier est droit, deux personnes se croisant prennent chacune la droite. Si l'escalier est tournant, les plus jeunes qui croisent les plus âgées doivent leur laisser le côté le plus large. Un homme cède toujours le côté de la marche le plus commode à une femme, que ce soit celui du mur ou de la rampe, un homme s'incline toujours devant une femme dans un escalier, qu'on monte ou qu'on descende. Ceci s'applique surtout aux escaliers de maisons particulières ; dans les bureaux ou les hôtels la règle est moins rigoureuse.



ETRANGERS —

Q. — Quel est le devoir de tout homme, même envers une étrangère ?

R. — Un homme doit toujours offrir une chaise à une dame, lui ouvrir une porte pour entrer ou sortir, enlever tout ce qui peut lui barrer le chemin et relever tout ce qu'elle peut laisser tomber, même si cette dame lui est absolument étrangère.



ÉTUDIANTE —

Q. — Quelle est au point de vue des relations sociales la position sociale de l'étudiante d'une université ?

R. — Une jeune fille qui étudie dans une université n'a pas de position sociale définie, mais a sa place dans toute société où elle peut être conviée. Elle n'est pas tenue à des visites officielles mais elle peut accepter des invitations pour aller voir ses amis ou connaissances.

**EXCUSES —**

Q. — Comment doit-on s'y prendre quand on est obligée de quitter une réunion de bonne heure ?

R. — Si l'on est obligée de partir de bonne heure pour aller à une autre invitation, la chose doit se faire le plus simplement du monde et en attirant le moins d'attention possible sur soi. Une jeune personne ou une femme non mariée n'a pas besoin d'attendre qu'une femme mariée fasse le premier pas pour quitter le salon ou le thé. On doit indiquer brièvement à la maîtresse de maison la raison qui vous oblige à partir la première et on s'éclipse gracieusement. Il faut avant tout éviter de faire des embarras, comme des excuses trop compliquées. Quelquefois une femme croit ainsi grossir son importance en se donnant des airs de femme très répandue. Mais cela ne trompe personne et il faut se garder avec soin de cette preuve de manque d'éducation et de savoir-vivre.

VI

**FAIRE-PART — FAMILLE — FIANÇAILLES — FLEURS
— FUMEURS — FUNERAILLES.****FAIRE-PART —**

Q. — En quels termes un homme seul fait-il part de son mariage ?

R. — Un homme de quarante ans, qui a perdu ses parents, fait part lui-même de son mariage :

“ M. X... a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mlle ou Mme Une Telle ” “ Montréal, le.... ”

Il invite, lui-même aussi, à la bénédiction nuptiale.

Q. — Si une personne vous informe du mariage de sa fille avec un jeune homme que l'on connaît, doit-on écrire une lettre en réponse à cette nouvelle et à qui doit-on l'écrire ? Si la même lettre contient l'information que le jeune couple recevra à partir d'une certaine date et si l'on ne peut pas faire de visite, que doit-on faire ?

R. — La seule chose à laquelle on soit tenu dans ce cas est d'envoyer une carte pour accuser réception du faire-part. Quand le couple est revenu, il est convenable d'envoyer des cartes si l'on ne peut pas faire de visite.

**FAMILLE —**

Q. — Qu'entend-on par le terme “ esprit de famille ” ?

R. — C'est un sentiment dominant chez une personne qui lui fait aimer par principe tous ses parents. Du moins (puisque l'affection ne se commande pas) qui la range de leur parti envers et contre tout et lui fait prendre les intérêts des siens de la façon la plus... désintéressée.

Ce sentiment est louable quand il ne nuit pas à autrui, quand il ne s'exagère pas au point de devenir une sorte d'égoïsme élargi. On entend des gens qui disent avec une

espèce de gloriole : " Je n'aime que les miens ; en dehors des miens, les autres n'existent pas ". Ceci devient coupable, car, s'il est permis d'avoir des préférences, il est anti-humain et surtout anti-chrétien de ne pas conserver un peu de pitié pour tout ce qui vit ici-bas.

L'esprit de famille, diminutif du patriotisme qui est quelquefois l'"esprit de clocher", n'est vraiment une vertu qu'autant qu'il s'élève au-dessus de nos raisons personnelles.

Q. — Un jeune frère peut-il s'offenser s'il n'est pas recherché par les amis de son aîné ?

R. — Il ne doit pas exister de froissement entre deux frères parce que les amis de l'un n'apprécient pas l'autre. C'est une erreur de croire qu'on rencontre toujours des amis faits sur mesure. Il faut savoir se créer un entourage personnel et trouver le moyen de se faire aimer et rechercher à son tour.

Q. — Une jeune fille, invitée de ses oncle ou tante, peut-elle sortir, aller au bal avec des jeunes gens inconnus de sa famille ?

R. — Ce serait une grave imprudence de la part d'une jeune fille de sortir avec le premier personnage venu qu'elle n'oserait pas présenter à son oncle et il serait de la dernière faiblesse, pour ne pas dire plus, de la part de l'oncle de laisser sa nièce se commettre avec des individus qu'il ne connaît pas. Le milieu où les choses se passeraient ainsi serait loin d'être recommandable.



FIANCAILLES —

Q. — Quels sont les dangers de trop d'imagination chez la jeunesse ?

R. — Il ne faut pas prendre pour un attachement sérieux l'amour d'imagination qui fait faire tant de sottises, justement aux plus naïves, aux plus honnêtes, en raison de leur bonne foi et de leurs scrupules. Il ne faut jamais sacrifier l'affection et l'estime basées sur une longue connaissance à des calculs d'intérêt et de vanité. Mais,

c'est folie de se laisser tourner la tête par de petites intrigues romanesques et de préférer à une situation sage, présentant toutes les garanties de bonheur, une aventure sentimentale qui prépare souvent de cruelles désillusions.

Q. — Quelle doit être l'attitude de la jeune fille qui n'est pas encore fiancée, lorsque l'on traite devant elle ou lorsqu'elle cause avec ses amies de la question des fiançailles ?

R. — Ne pas le prendre de haut en matière de cour ; ne pas s'évertuer à prétendre qu'on n'a pas encore rencontré l'homme de ses rêves. Fût-ce même vrai, la persistance à l'affirmer suffirait à laisser planer, chez ceux qui écoutent, un doute profond.

Mais d'un autre côté, ne pas amplifier à plaisir quelque amourette enfantine et l'étaler comme une vieille passion qui vous attache à "Son Souvenir" par les liens d'une inaltérable fidélité. Surtout, ne jamais inventer une histoire d'amoureux idéal absent qui sera toujours suspecte.

Ne pas travailler à amoindrir dans son esprit les hommes que l'on connaît pour se bâtir des héros chimériques, personifications de toutes les vertus.

Ne jamais laisser échapper de vagues allusions à des fiançailles mystiquement secrètes qui devront se dévoiler un jour.

Ne pas prétendre que l'on considère la vie maritale comme un fardeau, personne n'y croira.

Ne pas dire non plus qu'on ne croit pas à l'amour, on ne le croira pas davantage.

Ne jamais proclamer qu'en face de tant de mariages malheureux, on n'ose pas en courir le risque. Ces frayeurs ne tromperaient personne.

Q. — Quels sont les devoirs des parents avant d'accorder leur consentement aux fiançailles ?

R. — Les parents de la jeune fille ont pour devoir de s'assurer de la position du jeune homme avant de consentir aux fiançailles. Il doit y avoir une entrevue avec les parents ou au moins avec le père de la jeune fille dans le seul but d'élucider ces questions. Le jeune homme devra alors exposer clairement sa position, son revenu, ses chances d'avancement et donner une idée du genre

d'intérieur qu'il entend donner à sa femme. La date du mariage doit être aussi réglée autant que possible avant que les fiançailles soient annoncées. A défaut de preuves satisfaisantes que l'aspirant est en position de se marier et de remplir ses promesses, le père est parfaitement justifié de remettre à plus tard son consentement. La jeune fille ne perd rien à garder sa liberté et le jeune homme, s'il a du cœur, ne pourra que s'efforcer d'améliorer sa position. Rien n'empêche la jeune fille de rester fidèle à celui qu'elle aime, absolument comme s'ils étaient réellement fiancés, sans offenser ses parents en insistant sur la déclaration de fiançailles forcément destinées à se prolonger.

Q. — Une jeune fille est fiancée officiellement à un jeune homme, mais le mariage est fixé à une date qui, bien que certaine, est encore lointaine. Est-il admis qu'à dater de ce jour les futurs époux peuvent se tutoyer, et même tutoyer leurs futurs beaux-parents ?

R. — Evidemment il n'y aurait pas grand mal à ce que des jeunes gens dont l'union promise est approuvée de tous, fissent usage d'un langage de grande intimité ; mais il vaut mieux s'en abstenir. D'abord on ne peut faire savoir à tous les étrangers, à tous les indifférents, que l'on est fiancé. Ensuite, malgré toutes les certitudes apparentes, il peut arriver tant d'événements qui empêchent le mariage qu'il est absolument inutile de compromettre, non seulement la jeune fille, mais même le jeune homme, par des signes extérieurs qui ne signifient rien comme engagement moral. Ce n'est pas parce qu'on se sera dit "tu" au lieu de "vous" que l'on ne rompra pas l'engagement pris, si l'on a des raisons impérieuses de le rompre. Il est d'autant plus inutile de se tutoyer que beaucoup d'excellents époux ne se tutoient jamais.

Q. — Quelle est la marche à suivre pour assurer l'heureuse conclusion des fiançailles ?

R. — Un fils soumis, doit faire connaître à ses parents ses espérances et ses intentions aussitôt qu'il a pris une décision, et, aussitôt qu'il leur en a fait part, ceux-ci doivent rendre visite à la jeune fille et à sa mère pour leur exprimer le plaisir que leur cause la nouvelle.

Si l'éloignement ne permet pas cette visite personnelle,

la mère du jeune homme doit écrire une lettre affectueuse en son nom et en celui de toute la maison, pour exprimer la joie que causera l'entrée de la fiancée de son fils dans sa nouvelle famille.

Ensuite vient un échange de politesses pour permettre aux deux familles de se mieux connaître. Un dîner est offert par l'une ou l'autre famille, généralement celle de la jeune fille, et on y discute et décide la date à laquelle les fiançailles pourront être annoncées.

Dans les familles qui ne vivent pas dans la même ville, la mère du jeune homme invite souvent la fiancée de son fils à venir passer une semaine ou plus chez elle. Cette invitation doit être affectueuse et n'avoir pas l'air d'un appel pour inspection. Voici à peu près dans quel ton :

" Ma chère enfant,

Voudriez-vous nous faire le plaisir de demander à vos parents s'ils consentiraient à se priver de votre présence pendant quelques jours pour que nous ayons le plaisir de connaître et d'embrasser celle qui a conquis le cœur de notre cher Raoul. Nous désirons tous bien ardemment avoir la joie de vous posséder quelques jours auprès de nous.

Votre future maman qui vous aime déjà et vous embrasse affectueusement "

Naturellement, cette démarche est un peu de la nature d'une corvée, mais elle est indispensable. Une jeune fille trouve quelquefois dans la famille du jeune homme qui a demandé sa main, tant de différences d'idée et de sentiments avec ceux qu'elle professe elle-même, qu'elle s'aperçoit aussitôt de l'impossibilité de vivre heureuse dans ce milieu.

Quelquefois aussi, le jeune homme est bien désillusionné lorsqu'il voit dans son entourage l'attitude de la jeune fille qu'il croyait aimer. Il est bon de se voir de part et d'autre, en dehors de son propre cercle et dans le milieu auquel on est soi-même habitué. Il faut passer par toutes ces épreuves avant qu'il soit trop tard. Des fiançailles rompues sont moins lamentables que des cœurs brisés. La possibilité d'une rupture impose la nécessité de retarder le plus possible l'annonce des fiançailles. Tant que les deux familles ne sont pas absolument d'accord sur tous les points, les fiançailles doivent rester secrètes.

Q. — Dans les fiançailles, laquelle des deux familles doit la première faire visite ?

R. — Une femme ne fait jamais d'avances d'aucune sorte. En conséquence, c'est à la famille de la fiancée d'attendre la visite de la famille du fiancé. Celui-ci présente, chez les parents de la jeune fille, ceux des siens qu'il veut mettre en relations avec les premiers.

Q. — Quel est le rôle du fiancé pendant les fiançailles ?

R. — Le fond même de ce rôle, on le devine : le fiancé doit s'ingénier à remplir cette période charmante qui précède le mariage, par toutes les satisfactions et les joies qu'il peut procurer à sa fiancée. Il n'est pas nécessaire pour y réussir de faire de grosses dépenses ; un joli bouquet de fleurs de la saison, s'il est affectueusement offert, est capable de causer autant de plaisir qu'une gerbe de roses de dix piastres : un cadeau modeste, mais comblant un désir qu'on a su deviner, vaudra mieux que le plus riche présent de la terre ; une prévenance, une attention émue sont plus propres à toucher un cœur de jeune fille intelligente et sincère que les grands discours et les protestations emphatiques. Il faut que les jeunes gens, que ce titre nouveau de *fiancé* intimide et rend interdits, se rassurent ; il ne faut pas qu'ils se tourmentent, ni se demandent avec inquiétude ce que le code mondain leur commande de dire lorsqu'ils se trouvent en présence de la jeune fille qui les a agréés ; il n'y a pas d'étiquette pour régler ces paroles-là. S'ils sont heureux, ils n'ont qu'à exprimer leur bonheur et leur reconnaissance et, s'ils y mettent un peu de gaucherie, c'est cette gaucherie même qui plaira.

Aucune irritante question d'intérêts ne devra troubler le temps des fiançailles ; tous les détails en auront dû être réglés au moment de la demande en mariage et, de part et d'autre, les deux familles se seront mutuellement soumises leurs situations réciproques avec la plus entière loyauté. Si l'on a eu à faire l'aveu d'une irrégularité quelconque, touchant un membre de la famille, on l'aura également exposée avec franchise avant la conclusion définitive du mariage. Rien n'est d'un calcul plus déplorable que d'attendre pour ces sortes d'explications que l'affection des jeunes gens se soit solidement établie ; on compte alors sur la force même de cette affection pour réduire les

intransigeances et les sévérités que l'on redoute, et l'on ne réussit qu'à glisser entre eux un élément de méfiance ou à faire rompre un accord déjà public et une tendresse dont le déchirement sera douloureux.

Lorsque le mariage est définitivement conclu, les parents des deux jeunes gens annoncent officiellement les fiançailles à leur entourage. Il est d'usage qu'un dîner de fiançailles soit donné par les parents de la jeune fille. Ce dîner réunira les deux familles qui entreront en contact; des amis très proches pourront être également invités, mais non pas le cercle des simples relations. C'est à ce dîner que ce jeune homme offre la bague à sa fiancée; il l'aura achetée lui-même, mais après avoir consulté les goûts de la jeune fille. Cette bague sera aussi belle que le permettront les ressources de la famille du fiancé. Pour ce dîner il se sera fait également précéder d'une corbeille de fleurs blanches qui figurera en place d'honneur pendant la réception. Dans les milieux fortunés, il est d'usage que le fiancé fasse parvenir, chaque matin, des fleurs chez sa fiancée. C'est là une mode des plus dispendieuses et dont les jeunes filles raisonnables se hâtent de décharger leur futur mari.

Pour les mariages riches, la famille du jeune homme se réserve de constituer la corbeille de mariage qui comprend les parures de luxe formant le fonds sérieux d'une toilette de jeune femme : fourrures, soieries, dentelles et bijoux s'il y a lieu; les choses se font aussi largement que possible et l'on cherche à marquer de mille manières à la jeune fille la joie qu'on éprouve à l'accueillir comme une nouvelle enfant.

Q. — Un étranger peut-il solliciter des informations au sujet de fiançailles projetées ?

R. — Si l'on se doute que des jeunes gens sont fiancés ou sur le point de l'être, il est d'excessivement mauvais goût de provoquer des indiscretions à cet égard. Un étranger ne doit pas poser à ce sujet des questions qui seraient indiscrettes. Les fiançailles ne sont annoncées que s'il y a toute perspective que le mariage puisse se faire dans le cours des douze mois qui suivent l'annonce officielle des fiançailles.

Q. — Quel est le premier cadeau que doit faire un fiancé à sa fiancée ?

R. — C'est la bague de fiançailles, premier anneau de la chaîne qui les ravera l'un à l'autre pour la vie. La perle avec les diamants est par-dessus tout le bijou qui convient le mieux à la jeune fille ; c'est, en plus de sa valeur intrinsèque, de sa couleur et de sa pureté, un charmant symbole.

Q. — Quelle place occuperont les fiancés à un diner de fiançailles ?

R. — Les deux jeunes gens placés l'un à côté de l'autre s'asseoiront à l'un des bouts de la table, les places d'honneur étant réservées aux parents du jeune homme.

Q. — Les parents du fiancé sont-ils tenus de rendre le diner de fiançailles qui a lieu dans la famille de la fiancée ?

R. — Les parents du fiancé ne sont pas tenus de rendre le diner des fiançailles. Mais si cela leur est possible, ils font bien, quelque temps après, d'offrir, eux aussi, un diner de famille à la fiancée de leur fils et aux parents de celle-ci.

Q. — Peut-on annoncer les fiançailles à des amis avant les parents ?

R. — Il serait de très mauvais goût d'annoncer les fiançailles à des amis avant que tous les membres des deux familles en aient été informés, surtout s'ils demeurent dans la même ville. Ce manque de respect envers les parents retomberait sur les jeunes époux et leur ferait du tort dans l'opinion. La position d'une famille dans la société dépend beaucoup de l'attitude de ses membres, les uns envers les autres.

Q. — Quels cadeaux doit-on faire à la nouvelle des fiançailles ?

R. — A la nouvelle des fiançailles, il est de bon goût, pour les parents du jeune homme, d'envoyer des fleurs à la fiancée. D'un autre côté, il est maintenant de mode pour les amis intimes d'envoyer de jolies tasses à thé — le thé de l'après-midi devenant l'emblème des fonctions de maîtresse de maison qu'elle va assumer. Les amis s'empressent aussi inviter chez eux le jeune couple.

Q. — Que doit dire à son fiancé une jeune fille qui reçoit sa bague de fiançailles ?

R. — La jeune fille doit d'abord remercier, puis assurer son fiancé combien elle est honorée de son choix et exprimer le souhait que cet anneau soit pour eux un lien indissoluble de constance et de bonheur. Naturellement ceci est la réponse de convention, mais une jeune fille qui ressent la légitime fierté de se voir confier le bonheur futur de celui qui la prend pour femme, saura vite écarter ces banalités et donner cours aux sentiments que la situation lui inspire. D'ailleurs, le jeune homme ne se trouvera que plus à l'aise de l'absence de toute formule préparée.

Q. — Quand doit-on porter la bague des fiançailles ?

R. — On ne doit pas porter en public la bague de fiançailles avant que celles-ci soient annoncées. Il n'y a pas de règle fixe quant au choix de la bague elle-même. Généralement l'amoureux consulte la jeune fille à ce sujet et quelquefois la lui laisse choisir, mais ceci est aux dépens du sentiment. Une jeune fille préférera que cette bague soit l'expression du goût personnel de son fiancé. Il serait de très mauvais goût pour un jeune homme d'offrir, et pour une jeune fille d'accepter, une bague dont la valeur ne serait pas en rapport avec leur condition, ou avec la position qu'ils occuperont une fois mariés. Ce serait la source de commentaires et de jalousies qu'on doit éviter. La bague de fiançailles se porte au troisième doigt de la main gauche.

Q. — Quelle doit-être la durée des fiançailles ?

R. — La mode est évidemment de nos jours aux fiançailles de courte durée, et c'est l'habitude fréquente. Nous sommes convaincue cependant qu'on doit accueillir avec joie toutes les chances de se mieux connaître avant de prononcer le mot final. Le temps, les rencontres journalières des fiancés dans l'intimité familiale servent à se révéler l'un et l'autre tels qu'ils sont et non tels qu'ils essaient inconsciemment de paraître être.

Des fiançailles d'un an et même de deux ans, bien que longues n'ont rien d'exagéré ; c'est une épreuve précieuse surtout lorsque la position financière exige ce délai. La

préparation, le calcul des nécessités présentes pour préparer le foyer futur, mûrissent l'affection, développent les qualités les plus intimes et les plus solides. Les efforts généreux qu'elles imposent à l'homme, l'intérêt effectif, la connaissance de l'économie domestique qu'elles éveillent chez la femme préparent mieux pour la vie que de courtes fiançailles absorbées par le tumulte des connaissances nouvelles, des plaisirs, etc. à la fin desquelles on se lance dans l'irrévocable, sans se connaître à moitié et sans avoir songé à autre chose qu'à l'élaboration du trousseau.

Q. — Quelle doit être la tenue des fiancés en public ?

R. — Bien que la chose soit fort désagréable à la vérité, il n'en est pas moins vrai que les fiancés sont toujours le point de mire de tous les yeux. Ils doivent donc se garder de provoquer par leur tenue les moindres commentaires. Leur affection mutuelle ne doit être ni exagérée, ni affectée, ni trop expansive ; d'un autre côté de la froideur et un semblant d'indifférence seraient impardonnables.

Q. — Des fiancés peuvent-ils danser avec d'autres personnes ?

R. — Pendant les fiançailles les futurs sont naturellement beaucoup vus ensemble, sans que cela puisse exciter de commentaires. Ils ne sont pas censés trouver de plaisir l'un sans l'autre. C'est leur goût et leur inclination personnelle qui doit leur dicter s'ils veulent danser avec d'autres personnes qu'entre eux.

Q. — Une fiancée peut-elle trouver mauvais que son fiancé danse et fasse preuve d'amabilité à l'égard d'autres personnes ?

R. — Un homme du monde est appelé à traiter toutes les femmes avec politesse et déférence et à avoir pour celles qu'il rencontre de ces attentions aimables qui sont sans conséquence. Une jeune fille intelligente ne peut pas exiger du jour au lendemain de changement d'attitude envers les autres femmes. Elle doit tenir à ce qu'il se montre toujours chevaleresque, courtois et attentionné. C'est seulement si ces attentions étaient exagérées, ou trop marquées qu'elle pourrait se plaindre de déloyauté.

Le mieux c'est d'agir entre fiancés avec la plus grande franchise au sujet des anciennes amitiés. On peut toujours pallier aux méfaits des potins en s'expliquant promptement sur tout ce qui peut soulever la critique. La disposition au soupçon, d'un côté ou d'un autre, dénote une méfiance qui est tout à fait incompatible avec une affection profonde et sincère.

Q. — Des fiancés ont-ils besoin pour sortir de se faire accompagner d'un chaperon ?

R. — Un chaperon doit accompagner les fiancés au théâtre, le soir et dans les grands bals.

Quant aux promenades, aux promenades en voiture découverte, on peut se dispenser d'accompagnement.

Q. — Des fiancés doivent-ils faire des visites ensemble ?

R. — Non, ce n'est pas de bon ton. Naturellement il peut y avoir des exceptions : par exemple en cas de grande intimité et si cela peut faciliter beaucoup des arrangements dont chacun est le meilleur juge. En général si les fiancés sont attendus, tous deux, quelque part, ils doivent s'y rendre séparément mais peuvent en repartir ensemble.

Q. — Une fiancée peut-elle aller dans le monde ?

R. — Oui, à condition, qu'elle ne se rende que là où son fiancé sera invité ou après lui avoir fait part de l'invitation reçue, s'il n'y va pas.

Q. — Quel est le meilleur moyen pour réparer une rupture avec les parents de fiancés ?

R. — Un fiancé qui aurait eu avec son beau-père une discussion ayant amené une rupture, n'aurait d'autre parti à prendre, s'il désirait rentrer en grâce, que d'exprimer ses regrets et de faire des excuses, alors même qu'il aurait raison. Il pourrait dire qu'il déplore qu'une manière de voir différente ait eu pour résultat de le faire éloigner, qu'il ne reviendra plus sur le sujet, si on veut bien le recevoir comme par le passé. Il n'y aurait aucun lâcheté à agir de la sorte, la démarche se comprend aisément : l'amour est plus fort que la rancune même légitime, puis, l'âge de l'adversaire permet de faire ces concessions.

Q. — Un homme sur le point d'épouser une veuve doit-il lui envoyer des fleurs, comme il le ferait pour une jeune fille ?

R. — Mais assurément oui, seulement les fleurs, au lieu d'être blanches doivent être de couleur ; on évitera seulement celles qui ont un caractère de deuil ; les roses, les camélias, les œillets doivent être les préférées.



FLEURS —

Q. — Peut-on envoyer des fleurs à Noël ?

R. — On peut toujours envoyer des fleurs à une dame à Noël si l'on est en termes d'intimité ou si l'on en a reçu des politesses. C'est une attention toujours appréciée et dont on ne peut pas se blesser. Toutes les femmes aiment les fleurs et s'en achètent rarement pour elles-mêmes ; de sorte qu'à moins d'en recevoir comme cadeau, elles s'en passent fréquemment, même quand elles auraient le moyen de satisfaire cette fantaisie. On met dans la boîte une carte de visite et il vaut mieux les faire porter par le fleuriste.



FUMEURS —

Q. — En quoi consiste la politesse entre fumeurs ?

R. — Quand un homme se dispose à fumer et qu'il se trouve dans un cercle uniquement masculin, il offrira d'abord son étui à tous les fumeurs présents, puis une allumette enflammée à ceux qui auront accepté son offre. Il devient de plus en plus courant aujourd'hui de "causer affaires", de discuter des questions d'intérêt avec l'accompagnement d'une cigarette. Celle-ci est alors offerte par la personne la plus âgée ou par celle qui occupe la situation la plus importante, par celle que l'on vient solliciter. C'est un geste de cordialité qui invite l'interlocuteur à parler avec confiance, à se mettre en quelque sorte plus à l'aise.

Il est presque superflu de dire qu'un homme n'allume jamais une cigarette devant des femmes sans leur demander la permission.

Dans une salle à manger d'hôtel par exemple, s'il n'y a pas de fumoir, il sollicitera cette autorisation avec la politesse la plus discrète et la plus respectueuse possible, il pourra également charger le garçon de service de s'informer auprès des dames présentes si la fumée ne les incommode pas.

Enfin, lorsqu'on reçoit chez soi à dîner ou à déjeuner, le maître de maison doit, à la fin du repas, offrir à fumer à ses invités qu'il emmène pour cela dans un fumoir ou qu'il garde dans la salle à manger pendant que les dames passent au salon. On choisira avec soin ce que l'on donne ainsi à fumer. Il est préférable de présenter des cigarettes excellentes plutôt que de mauvais cigares.

Q. — Peut-on fumer la pipe dans la rue ?

R. — Il n'y a rien de déplacé à fumer la pipe surtout à la campagne ou en se rendant à son bureau. Encore faut-il que ce ne soit pas une pipe de plâtre et qu'on ne soit pas en toilette habillée. Fumer la pipe, en chapeau haut de forme et en redingote, est une hérésie. Fumer dans la rue une pipe de luxe ou de dimensions exagérées est une faute de goût.

Q. — Quand et où peut-on fumer ?

R. — Messieurs les fumeurs n'échappent point aux réglementations du savoir-vivre, ils doivent même très strictement s'y assujettir, étant donné que le vif plaisir qu'ils prennent à s'entourer d'un nuage de fumée est, pour ceux qui ne partagent pas leur goût, tout le contraire d'un agrément. Le plus élémentaire devoir de politesse leur commande donc de ne fumer qu'à bon escient et seulement lorsqu'ils sont assurés de n'être pas une gêne pour leurs voisins... et voisines.

Et d'abord que fume-t-on en public, chez soi et hors de chez soi ? Deux choses seulement : le cigare et la cigarette. De temps à autre, on déclare, par accès de snobisme, que la pipe est de bon ton, ici ou là, à telle heure ou en telle saison. Mais comme, sur ce point, la mode est essentiellement capricieuse et mobile, il ne faut pas s'y fier et les vrais fumeurs qui préfèrent la pipe à toute autre chose s'en réserveront le plaisir pour les heures où ils seront chez eux.

Lorsqu'on fume dehors, dans la rue, sur une promenade publique, on ne salue jamais qui que ce soit en conservant le cigare à la bouche ; on le retire vivement, avant de donner un coup de chapeau.

Si l'on parle à une femme, si l'on est présenté à une personne quelconque et que la conversation s'engage, on fera le sacrifice du cigare ou de la cigarette commencée que l'on jettera discrètement et sans ostentation.

De même l'on se débarrasse de l'un ou de l'autre avant d'entrer dans une maison, on n'attendra pas d'être dans l'escalier pour en écraser la cendre sur les tapis ; et, dans la rue, sur le trottoir, où ils auront été jetés, on aura le soin de les éteindre du bout du pied. Une cigarette ou une allumette ainsi tombées tout enflammées peuvent être suffisantes parfois pour mettre le feu à une robe de gaze ou de mousseline et peut causer, sinon un grave accident, du moins un dommage appréciable.

Q. — Si l'on vous offre à fumer chez un ami, et que vous vous apercevez qu'il n'y a pas de crachoir que devez-vous faire ?

R. — Si on ne peut pas fumer sans cracher, on s'abstient de fumer. Si l'ami insiste, on dit la raison de son abstention, tout simplement.

Q. — Que doit-on penser des femmes qui fument ?

R. — Un mot seulement pour les jeunes femmes qui s'aventurent de temps à autre à lancer quelques bouffées de fumée. Nous leur conseillons bien vivement de le faire le moins souvent possible, et de n'en pas prendre l'habitude. L'usage de la cigarette pour la femme est assez répandu dans la très haute société, et surtout dans les cours étrangères ; il devient de très mauvais ton lorsqu'on n'approche pas des marches d'un trône... Mieux vaut donc éviter cette tentation pernicieuse, il y a tant d'hommes qui déplorent amèrement l'habitude du tabac qu'ils ont contractée, que c'est bien le moins que la Canadienne se garde de cette passion inutile et inélégante.



FUNÉRAILLES —

Q. — Qui doit s'occuper des détails des funérailles ?

R. — Les formalités qu'entraîne la mort d'un membre d'une famille causent aux survivants beaucoup de démarches et de pourparlers pénibles. On a donc l'habitude de charger de ces détails quelque proche parent ou ami, qui, tout en étant assez rapproché ou intime pour s'occuper avec soin des préparatifs, est cependant plus à même de supporter les fatigues de ces détails qu'un des membres de la famille immédiate. Il vaut mieux choisir quelqu'un qui a l'habitude de s'occuper de ces choses-là et il est toujours bon de fixer une limite aux dépenses.

Q. — Qui décide de la nature des funérailles ?

R. — S'il n'y a dans le testament aucune disposition relative à la nature des funérailles, la personne qui se charge des arrangements doit s'entendre à cet égard avec le plus proche parent et ensuite ne plus le tracasser à ce sujet. S'il n'y a aucun ami qui puisse se charger de ce soin pénible, il vaut mieux charger l'entrepreneur des pompes funèbres de la triste cérémonie.

Q. — Peut-on voir la famille avant les funérailles ?

R. — Non, on ne doit pas demander à la voir ; mais on peut envoyer sa carte et une lettre contenant des offres amicales de services.

Q. — Peut-on refuser de porter les cordons du poêle ?

R. — La maladie est la seule excuse que l'on puisse alléguer. On refuse un plaisir, mais non une obligation de ce genre.

Q. — Quand les invités doivent-ils arriver ?

R. — Les invités à des funérailles ne doivent pas se présenter avant l'heure indiquée, heure à laquelle le corps est exposé pour que les amis puissent y jeter un dernier regard. Généralement la famille fait sa dernière visite au cercueil du défunt avant cette heure-là et toute violation de cette dernière intimité serait un acte de mauvaise éducation.

Q. — Qui reçoit les invités à la maison mortuaire ?

R. — Si les invités se réunissent à la maison mortuaire, la coutume est que quelque proche parent, qui ne soit pas de la famille du défunt, soit là pour les recevoir et leur faire les honneurs.

Q. — Comment sont distribués les crêpes ?

R. — Si des crêpes sont distribués aux invités, on doit les leur remettre aussitôt qu'ils pénètrent dans la maison.

Q. — Quelle tenue doit-on avoir dans une maison en deuil ?

R. — En entrant dans une maison en deuil, on doit retirer son chapeau et le tenir à la main jusqu'à ce qu'on ait quitté la maison ?

Q. — Où est exposé le corps ?

R. — Le corps est généralement exposé dans le salon de la maison et la famille se tient dans une autre pièce.

Q. — Peut-on envoyer des invitations à des funérailles par la poste ?

R. — Non, elles doivent être portées à la main.

Q. — Qui s'occupe du deuil de la famille ?

R. — Une amie intime ou une parente qui n'est pas de la famille immédiate doit s'occuper d'acheter le deuil des dames de la maison ; et un ami ou parent, le deuil des hommes.

Q. — Peut-on sortir entre le décès et les funérailles ?

R. — Aucun membre de la famille du défunt ne doit sortir de la maison entre la mort et les funérailles, pour aucune course, sous aucun prétexte.

Q. — Comment fait-on, si des invitations ont été envoyées pour assister aux funérailles ?

R. — Une liste des personnes invitées doit être donnée à la personne qui dirige la cérémonie funèbre et qui four-

nira à l'entrepreneur des pompes funèbres une liste de l'ordre dans lequel les invités doivent être placés dans le cortège et ensuite dans les voitures.

Q. — Comment se fait le départ de la maison mortuaire ?

R. — Le maître de cérémonie précède la famille qui passe ensuite entre les rangs des invités. Ceux-ci ont tête nue et n'ont pas de salutations à faire.

Q. — Comment fait-on s'il n'y a pas d'invitation ?

R. — Si l'invitation se fait par les journaux en ces termes : "Parents et amis sont priés d'assister sans autre invitation", on ne doit pas s'attendre à recevoir de lettre de faire part. Chacun se place à son gré dans le cortège ou dans les voitures.

Q. — Doit-on suivre le convoi la tête découverte ?

R. — On garde son chapeau, pour suivre le convoi ; mais on doit l'enlever quand le corps est porté de la maison au corbillard et du corbillard à l'église et reporté au corbillard.

Q. — Comment se sépare-t-on en sortant du cimetière ?

R. — Lorsque les voitures quittent le cimetière, les invités n'ont pas à revenir à la maison mortuaire ; en remontant en voiture on doit donner directement au cocher l'indication de l'endroit où l'on désire aller.

Q. — Quelle est la place du médecin de la famille ?

R. — Si le médecin de la famille peut suivre les funérailles on doit lui donner un siège dans la voiture qui suit celle de la famille immédiatement avant les invités.

Q. — Les dames suivent-elles les funérailles ?

R. — Ce n'est pas d'usage ; mais généralement les dames de la famille peuvent se rendre à l'église et au cimetière par une voie détournée.

Q. — Quelle politesse doivent les amis ?

R. — Dans la semaine qui suit les funérailles, les amis

doivent déposer leurs cartes pour la famille du défunt et faire une autre visite au bout d'une quinzaine en demandant à voir les membres de la famille.

Q. — Quand peut-on ne pas accepter une invitation à des funérailles ?

R. — Les amis en grand deuil ne font pas de visites de condoléances et sont excusés s'ils n'acceptent pas d'invitations à des funérailles. Mais tous les autres doivent les accepter.

Q. — Jusqu'à quel degré de parenté les fleurs sont-elles obligatoires pour honorer un mort ?

R. — Les fleurs ne sont jamais obligatoires ; cependant ceux qui souffrent sont sensibles à toutes les attentions ; en somme, c'est bien plus à ceux qui restent que l'on donne un témoignage de sympathie quand on envoie une gerbe de fleurs qu'à celui qui meurt : il n'y a pas de règle pour ces sortes d'usages ; tout est de convention et le cœur est le seul juge.

Q. — Est-on obligé d'offrir un repas aux parents et amis qui se sont dérangés de loin pour l'enterrement ?

R. — Cet usage est quelquefois cruel, mais on ne peut pas toujours s'y soustraire. Les personnes qui viennent de loin ont besoin de se restaurer, dans ce cas on offre une collation : bouillon, viande froide, fromage, thé.

VII

**GANTS — GARÇONS ET DEMOISELLES D'HONNEUR
— GOLF — GOUVERNANTES.****GANTS —**

Q. — Quel est l'historique du gant ?

R. — Dans l'antiquité on a connu l'usage des gants pour préserver les mains du froid. Ils devinrent peu à peu un objet de luxe, si bien que les Gallo-Romains devenus chrétiens s'engageaient à renoncer aux gants quand ils entraient dans les ordres, toute parure étant incompatible avec la sévérité du sacerdoce.

Le cérémonial ne permettait pas de garder ses gants en présence d'un supérieur ou dans un lieu imposant le respect. Les légendes du moyen âge menaçaient de la vengeance divine celui qui entrait ganté dans une église.

Au XVII^e et au XVIII^e siècle, une bizarre coutume voulait que l'on ôtât ses gants pour pénétrer dans les écuries royales, et si l'on ne se conformait pas à cette formalité, on s'exposait aux plaisanteries des valets d'écurie.

Les habitants de nos pays froids pratiquent, sans doute, l'usage des gants depuis le temps où ils ont songé à se garantir des rigueurs du climat en se couvrant de peaux de bêtes ; même dans les pays tempérés comme en Italie, la coutume en est très ancienne ; mais c'est la France qui a toujours donné le ton à la mode en cette matière.

Sous Louis XIV les dames portent des mitaines, mais les hommes n'ont de gants qu'en tenue d'ordonnance ou de campagne. Les règnes de Louis XV et Louis XVI sont caractérisés par le luxe et la coquetterie ; à cette époque on a la vanité des belles mains, aussi prend-on bien garde à ne pas les cacher.

Le Directoire fait reparaitre la mode des gants et des mitaines, et sous le second Empire (1850-70) on se gante dans toutes les cérémonies ; les dames de la cour portent de très longs gants à cause de leurs robes à manches courtes.

Depuis, l'usage s'en est généralisé et en toute occasion dames et messieurs se gantent.

Q. — Quelle sorte et quelle couleur de gants doit-on dans les diverses circonstances ?

R. — En principe on doit toujours mettre des gants quand on est hors de la maison. A la campagne, on néglige trop souvent de s'en parer sous prétexte que personne ne vous voit, mais, hélas ! le soleil n'est pas absent et il brunit la peau, ce qu'il faut éviter autant que possible.

Il ne faut pas se croire obligée de mettre constamment des gants de peau. Pour faire des promenades, les gants de fil ou encore mieux de coton sont suffisants ; d'abord, ils sont beaucoup moins chauds et ensuite ils possèdent la qualité de se laver.

Les gants de soie sont plus habillés que ces derniers, mais beaucoup de femmes, dont l'épiderme est assez sensible, ne peuvent en porter à cause de leur frottement désagréable.

Les gants de peau se portent principalement en hiver, mais il est bien entendu qu'ils sont exigés à toute époque de l'année, pour les cérémonies. Si vous désirez qu'ils fassent un long usage, n'hésitez pas à y mettre le prix. Pour cet accessoire de toilette plus que tout le reste peut-être, c'est le cas de dire que l'on en a toujours pour son argent. Quelques personnes se contentent de gants noirs, pour la bonne raison qu'ils se salissent moins vite que les autres.

Les gants noirs ne sont jamais déplacés : ils sont distingués et s'accommodent avec n'importe quelle robe.

Il en est des gants comme des souliers ; on cherche toujours à les rapprocher de la couleur de la robe ; mais les gants de teinte neutre vont toujours bien et ne se remarquent pas.

La peau de Suède est très "chic" pour les gants habillés : les jolies femmes sont toujours gantées en Suède, car cette peau réunit toutes les qualités : souplesse, finesse et de plus elle est moins tachante que le chevreau glacé.

Les gants blancs entraînent forcément à une grande dépense, car on ne peut jamais les porter plus d'une fois ou deux fois sans les nettoyer ; c'est le cas de toutes les femmes qui tiennent à être gantées d'une façon irréprochable.

Q. — Peut-on mettre ses gants dans la rue, en sortant de la maison ?

R. — Non, c'est de très mauvais ton.

Q. — Une femme peut-elle retirer ses gants en société ?

R. — Par la chaleur, les gants sont quelquefois gênants. Cependant il est impossible de s'en passer. Beaucoup de femmes détestent le gant tricoté de fil ou de soie — et peu de femmes élégantes l'acceptent. Ces dernières, du reste, à l'aise en toute circonstance, savent très bien s'arranger de la ganterie de peau — en n'ignorant pas l'art de se ganter et de se déganter à propos. On connaît mal cette question du gant. Primitivement on ne demandait à celui-ci que la protection de la main contre les intempéries et les malpropretés de hasard. Chacun sait qu'on devait l'enlever en approchant le souverain, en prêtant serment, en s'agenouillant à la Sainte Table. En réalité, le gant est donc un objet d'utilité, que l'on choisit aussi joli que possible, par coquetterie, mais que nous ne sommes pas tentés de conserver quand il ne nous plaît pas de le garder. Les souveraines vont presque toujours au théâtre sans gants. A l'Opéra de Paris, il est fréquent de voir sur le rebord de velours d'une loge de longs gants que leur propriétaire ne mettra que pour sortir. En somme, on ne peut se séparer de ses gants, mais il ne faut pas croire qu'on doive sans répit s'emprisonner dans leur enveloppe.

Q. — Quand doit-on se déganter ?

R. — On se déganse pour être marraine, pour signer un acte quelconque, parce que c'est plus commode, mais on ne se déganse pas pour donner la main.

Q. — Que fait-on de ses gants dans un diner de gala ?

R. — On doit faire disparaître ses gants sur soi, c'est-à-dire sur ses genoux et faire en sorte qu'ils ne tombent pas par terre. Il est toujours ennuyeux de forcer les gens par politesse à se baisser pour ramasser ces petits objets.

Q. — Peut-on danser sans gants ?

R. — Nous tenons à protester contre une habitude des

plus vulgaires qui tend à se généraliser : celle qui consiste à ne plus mettre de gants pour danser. Nous sommes le porte-parole des mères de famille qui sont absolument outrées de voir les toilettes délicates des jeunes filles salies par les mains des cavaliers. Les mains les plus propres sont malpropres au bal. La moiteur, les excursions au buffet, etc., les salissent. La trace des cinq doigts s'imprime sur les tissus fragiles. Cette déplorable négligence masculine est imputable, en ce moment, aux hommes de tous les mondes. Ils se croient d'autant plus "chics", qu'ils sont plus sans-gêne. Eh bien, nous avons le regret de leur dire que les jeunes filles n'osent pas se plaindre, mais qu'elles ne contredisent pas leurs parents lorsque ceux-ci, observateurs des nuances, disent qu'ils voient dans ce désordre, dans cette grossièreté, une mauvaise note pour un futur gendre.

Q. — Doit-on retirer ses gants dans une église ?

R. — Suivant l'ancienne tradition, c'est plus respectueux ; mais on peut les garder.

Q. — Les gants sont-ils portés au théâtre ?

R. — Au théâtre, aux concerts, et quelquefois aux bals, les mains peuvent être nues, à condition toutefois qu'on ait de belles bagues à exhiber.

Q. — Une femme peut-elle enlever son chapeau et ses gants en chemin de fer ?

R. — Une femme qui tient à être très correcte n'enlève pas son chapeau ni ses gants en chemin de fer. Si elle a un long voyage à faire elle met un chapeau confortable en feutre mou qui prend toutes les formes désirables. Elle peut le choisir de nuance claire avec un voile de même couleur. Les gants de peau lavables et aisés sont les meilleurs pour voyager, on peut les ôter et les remettre facilement. Il faut en voyage avoir toutes les aises possibles, naturellement et sans affecter de les prendre trop libéralement.



GARÇONS ET DEMOISELLES D'HONNEUR —

Q. — Est-on tenu de faire des présents aux garçons et aux demoiselles d'honneur ?

R. — En France, la coutume est de donner des présents aux garçons d'honneur et aux demoiselles d'honneur, mais ces présents, basés naturellement sur la position pécuniaire de chacun, ne sont pas nécessairement des cadeaux de prix. Le marié est supposé offrir aux garçons d'honneur une épingle de cravate, des boutons de manchettes ou quelque cadeau de ce genre qui sont surtout des souvenirs de la cérémonie ; il offre aussi des bouquets aux demoiselles d'honneur. La mariée offre aux demoiselles d'honneur un bracelet, une épingle, une bague, etc.

**GOLF —**

Q. — Quelle est l'étiquette pour les spectateurs d'une partie de golf ?

R. — La règle consiste à se contenter d'être un spectateur et rien de plus. Le silence est d'or ; même si vous savez le jeu, les conseils sont interdits comme les remarques. Tous les coups doivent être regardés en silence, comme au billard. Si l'on vous permet de suivre les joueurs il est bien entendu que vous devez vous dispenser autant des exclamations d'admiration que des marques de mépris. Considérez le golf comme un whist extérieur.

**GOUVERNANTE —**

Q. — Comment une gouvernante peut-elle recevoir ses amis ?

R. — Il est généralement assez difficile pour une gouvernante de recevoir ses propres amis quand les salons ne sont pas très grands et sont souvent occupés et si la famille est nombreuse. Il vaut mieux y renoncer que de recevoir ses amis d'une façon qui ne serait pas satisfaisante. C'est un des ennuis de la position, et il ne peut y être obvié que si les personnes chez qui l'on se trouve ont

la bonté de fixer une après-midi ou un soir où la gouvernante peut jouir pour son usage personnel du salon, de la bibliothèque ou de tout autre appartement réservé à cette fin. Généralement les maîtres de maison ne sont guère disposés à laisser jouir de ces avantages pour recevoir des messieurs. Dans le cas où elle tient absolument à conserver ses relations masculines, une gouvernante est mieux d'habiter au dehors et d'adopter le rôle de gouvernante extérieure. D'ailleurs une gouvernante ne se trouve pas placée dans une position différente d'une jeune fille qui vit chez des parents ou chez des amis. Bien souvent aussi, les circonstances sont telles dans beaucoup de maisons qu'une jeune fille n'est guère plus à même qu'une gouvernante de recevoir librement ses propres amis.

I

HOSPITALITE — HOTELS.

HOSPITALITE —

Q. — Peut-on limiter le séjour de quelqu'un à qui l'on offre l'hospitalité ?

R. — Lorsque vous invitez quelqu'un à passer quelque temps chez vous, vous pouvez très bien limiter le temps du séjour. Il est parfaitement connu que pendant la saison, une maîtresse de maison en ville a une multitude d'engagements et d'arrangements qu'elle ne peut pas modifier même pour faire plaisir à un visiteur. Tous ceux qui sont au courant des usages du monde comprennent la nécessité de la précision dans les affaires de ce genre. On peut dans sa lettre d'invitation faire une allusion à ses nombreuses occupations, en ajoutant que cependant de mercredi à samedi, à telle date, par exemple, vous seriez comparativement libre et à même de jouir de la société de votre invité. Les hôtes doivent s'informer de l'heure des trains et tenir une voiture à la disposition de leur invité

pour l'heure du départ. Il est absolument déplacé pour un invité de montrer l'intention de rester plus longtemps qu'on ne l'a prié. En tout cas, comme il est alors dans son tort, l'hôtesse n'est pas tenue de lui sacrifier ses convenances. Elle peut parfaitement dire alors à son invité qu'elle regrette de ne pas pouvoir lui demander de prolonger son séjour à cause des arrangements qu'elle a pris antérieurement.



HOTELS —

Q. — Que doit faire une femme qui voyage seule en arrivant à un hôtel ?

R. — Si une femme arrive seule à un hôtel, elle doit autant que possible être munie d'une lettre de recommandation pour le propriétaire : elle doit le faire demander en arrivant, présenter sa lettre et indiquer combien de temps elle désire passer à l'hôtel.

Q. — Comment doit s'habiller une femme qui est descendue seule à un hôtel ?

R. — Elle doit s'habiller modestement d'après l'heure à laquelle se donne le repas. Elle ne doit jamais descendre à la table en costume de soirée à moins d'être accompagnée d'un monsieur.

Q. — Une dame seule à l'hôtel peut-elle souper après le théâtre ?

R. — Une dame ne doit jamais descendre à la salle à manger de l'hôtel après dix heures du soir. Si elle revient du théâtre par exemple, passé cette heure-là et si elle n'a personne pour l'accompagner à souper, elle doit se faire envoyer à sa chambre ce qu'elle désire manger.

Q. — Peut-on jouer du piano dans un salon d'hôtel ?

R. — Jamais, à moins d'y être invitée s'il y a d'autres personnes dans le salon. C'est de l'impertinence de déployer de cette façon ses talents musicaux, même s'ils sont les plus accomplis. C'est encore pis de chanter.

Q. — Par quelle porte une dame doit-elle entrer à l'hôtel ?

R. — Jamais une femme ne doit entrer dans l'hôtel ni en sortir par la porte du public en général. Il y a toujours une entrée réservée pour les dames et il est inconvenant de les voir entrer ou sortir par celle qui sert aux hommes. Un monsieur qui fait passer une dame par l'entrée de tout le monde fait preuve d'une lamentable ignorance des bonnes manières.

Q. — Comment une dame doit-elle faire, si elle désire appeler une voiture ?

R. — Elle doit demander à un domestique de téléphoner pour lui faire avancer une voiture, et la voiture l'attendra à l'entrée des dames.

Q. — Une dame peut-elle porter elle-même ses bagages ?

R. — Non, c'est un manque d'éducation pour une femme de toucher à ses bagages après qu'ils sont empaquetés. Il y a des serviteurs pour cela qui doivent tout porter à la voiture. Il n'y a rien de plus ridicule qu'une femme qui sort d'un hôtel les deux mains pleines pour monter en voiture.

Q. — Que doit faire un monsieur qui accompagne une dame à l'hôtel ?

R. — En arrivant à l'hôtel, le monsieur doit conduire la dame qu'il escorte au salon avant de lui chercher sa chambre ; mais il ne doit pas la retenir ensuite. Si aimable qu'elle soit, il peut être certain qu'elle désire se reposer après son long voyage et enlever les traces de poussière sur son visage et ses vêtements. Il doit immédiatement la conduire à sa chambre, lui demander à quelle heure il lui sera agréable de prendre son premier repas et la rencontrer ensuite au salon à l'heure qu'elle a indiquée.

Q. — Dans un hôtel est-on tenu à des civilités particulières ?

R. — S'il y a un bon service, personne n'est tenu de faire acte de civilité particulière à l'égard de ses voisins, dans un hôtel ou dans un restaurant. Dans de petits endroits, où il y a peu de monde, on éprouve quelquefois le besoin de se faire des politesses et l'on peut

fort bien profiter, pour briser la glace, du passage d'un plat à un voisin de table. Dans les villes, les avances de ce genre sont mal reçues. Les voyageurs expérimentés ou les personnes d'affaires n'aiment pas beaucoup les connaissances d'occasion. A moins qu'il n'y ait un désir mutuel d'entamer la conversation, il vaut mieux garder, de soi-même, un silence digne, que de se le voir imposer.

Q. — Quelle tenue doit-on avoir dans les corridors de l'hôtel ?

R. — Il est excessivement mal élevé de se tenir ou de flâner dans les corridors de l'hôtel ; on y doit passer tranquillement et sans jamais s'arrêter.

IX

INVITATIONS.

INVITATIONS —

Q. — Quelle est la forme la moins officielle de carte d'invitation ?

R. — On peut acheter de petites cartes de dimension moyenne, avec ces mots gravés "Receva", et avec des lignes en blanc pour le nom, le jour, la date, l'heure et l'adresse. Il faut des enveloppes allant exactement avec la carte. Vous écrivez le nom de la personne invitée au sommet de la carte et "Bridge", "Euchre" ou "Musiqu", suivant le cas, dans le coin du bas en face de l'adresse. Ces cartes doivent être de très bonne qualité et gravées, pas imprimées. Si l'on veut encore moins de cérémonie, on prend des cartes de visite ordinaires, on écrit en haut le genre de divertissement et en dessous du nom de la personne qui invite, la date et l'heure. On n'écrit pas le nom de l'invité sur la carte mais seulement sur l'enveloppe.

Q. — Comment et quand doit-on répondre à une invitation ?

R. — Lorsqu'il s'agit d'une grande réception ou d'une soirée pour laquelle il n'est pas demandé positivement de réponse, il n'est pas de nécessité absolue que les maîtres de maison soient fixés sur le nombre des invités qui acceptent. En conséquence, on peut se borner à envoyer sa carte, dès la réception du billet d'invitation et ensuite assister ou non à la réception. Voilà la stricte obligation. Toutefois, il serait plus aimable d'ajouter quelques mots sous son nom : "Monsieur et Madame X..." remercient Monsieur et Madame Z... d'avoir pensé à eux et espèrent que rien ne les empêchera de profiter de la gracieuse invitation qui leur est adressée". Ou "sont désolés (pour telle cause) de ne pouvoir profiter, etc.". On exprime toujours des regrets et on ne doit jamais manquer de remercier.

Pour un dîner, on répond par un court billet : "Cher Monsieur et chère Madame nous acceptons avec un très grand plaisir, mon mari et moi (ou ma femme et moi), l'aimable invitation que vous avez bien voulu nous adresser et nous vous remercions d'avoir pensé à nous". Ou : "Nous regrettons très vivement que (telle chose) nous prive d'accepter, etc".

Après avoir refusé une invitation, on ne se ravise pas, on n'avertit pas que, les circonstances nouvelles le permettant, on peut assister à ce dîner auquel on avait été convié. Cela pourrait gêner les maîtres de la maison, qui ont peut-être offert à un autre la place qu'ils vous avaient réservée à leur table, en premier lieu. La réponse doit être adressée immédiatement, afin que les amphitryons sachent à quoi s'en tenir, au plus tôt, et puissent remplacer, dans les délais exigés par la politesse, les convives qui font défaut.

Q. — Comment peut-on distinguer une invitation de cérémonie d'une invitation sans cérémonie ?

R. — Inviter un ami "sans cérémonie" et le recevoir ensuite en grand style est une faiblesse de parvenu. L'invitation doit être suffisamment explicite pour qu'on sache quelle tenue revêtir. Pour un petit dîner, on écrit : "Chère Madame — Voulez-vous nous faire le

plaisir de venir dîner chez nous avec M.—, sans cérémonie tel jour — ?

Cette invitation est envoyée à la dame une semaine au moins avant la date du dîner.

Pour un dîner plus cérémonieux l'invitation écrite à la main est ainsi conçue.

M. et Mme. — ont le plaisir de prier M. et Mme J. de venir dîner chez eux le—

Ceci est envoyé au monsieur et à la dame, deux semaines au moins avant le dîner.

Pour les grands dîners, on emploie la formule officielle sur carte gravée.

Q. — Où doivent être envoyées les invitations ?

R. — Les enveloppes contenant des invitations doivent autant que possible être portées par des messagers pour éviter les incertitudes du service postal, et elles doivent être portées à la résidence de la personne invitée, jamais à son bureau.

Q. — Qui fait les invitations ?

R. — Toutes les invitations, sauf les invitations à dîner, sont lancées au nom de la maîtresse de maison seule. Les invitations à dîner sont lancées au nom du maître et de la maîtresse de maison, sauf pour les dîners d'hommes. Dans ce cas les invitations sont faites par le maître de la maison seul.

Q. — A qui répond-on pour une invitation ?

R. — Les réponses aux invitations sauf dans le cas d'invitations faites par le maître de maison seul doivent être adressées à la maîtresse de maison.

Q. — Quand doit-on faire les invitations à dîner ?

R. — On ne doit pas inviter quelqu'un seulement la veille ou l'avant-veille d'un dîner de cérémonie. Le refus causé par un manque de préparation, pourrait paraître escompté d'avance. Il est évident qu'une invitation faite avec la certitude qu'elle ne sera pas acceptée est aussi peu polie que d'aller voir les gens que l'on sait sortis. De plus, l'invité peut garder la secrète idée qu'on est venu le chercher pour remplacer un convive manquant.

Q. — Lorsqu'une famille se compose de plusieurs frères et sœurs qui vont tous dans le monde, doit-on inviter chacun séparément ou envoyer une invitation collective pour toute la famille ?

R. — On peut envoyer une invitation à deux sœurs ou plus dans la même famille en l'adressant à *Mlles X...*, mais il faut envoyer une invitation séparée à chaque frère qui est garçon. Il est absolument incorrect d'adresser une invitation ainsi conçue : *M. et Mme X... et leur famille*. Cependant, il est toujours admis d'envoyer une invitation libellée : *M. et Mme X...*

Q. — Peut-on répondre à une invitation à un thé sur une carte de visite, l'invitation ayant été faite sur une carte de visite ?

R. — Non, quelle que soit la forme de l'invitation, vous devez répondre par lettre.

Q. — Un mari peut-il écrire une lettre d'invitation au nom de sa femme ?

R. — En général, les invitations sont faites par les femmes. Il n'est pas défendu cependant, dans une intimité à un homme d'inviter au nom de sa femme, donnant pour excuse, soit l'absence momentanée de celle-ci, soit une indisposition passagère.

Q. — Le nom du mari doit-il figurer avec celui de la femme sur des invitations pour une réception de l'après-midi ?

R. — Non, à moins que la réception ne soit donnée en l'honneur d'un personnage mâle. Les invitations pour réceptions du soir, mariages et dîners sont lancées au nom du maître et de la maîtresse de maison ; mais celles pour des danses, des réceptions, des thés, des parties de cartes et des garden-parties de l'après-midi sont faites au nom de la maîtresse de maison seule.

Q. — Peut-on inviter à un mariage une dame mariée sans inviter son mari ?

R. — Non, il est contraire à toute politesse d'inviter une dame sans inviter aussi son mari et réciproquement.

Q. — Les invitations pour un mariage peuvent-elles être envoyées sous même pli à un frère et à une sœur ?

R. — Non, elles doivent être envoyées séparément même si le frère et la sœur habitent ensemble.

Q. — Les invitations par téléphone sont-elles parfaitement correctes ?

R. — Oui, entre amis ou pour une petite réunion impromptue. Cependant, comme les invitations de vive voix, elles sont difficiles à refuser et l'on doit éviter, en faisant une invitation, de mettre la personne à qui l'on s'adresse dans l'impossibilité de conserver son libre arbitre.

Q. — Que doit-on faire si l'on ne peut pas assister à une réception où l'on est personnellement invité ?

R. — Une lettre ou carte d'excuse doit parvenir à la maîtresse de la maison le jour même où a lieu le thé ou la réception à laquelle on ne peut pas assister et il faut ensuite faire la visite ordinaire, dite de digestion.

Q. — Que doit-on faire si on ne peut pas se rendre à un dîner après avoir accepté l'invitation ?

R. — Une fois une invitation acceptée, il n'y a qu'une raison absolument sérieuse qui puisse vous excuser de ne pas arriver exactement à l'heure indiquée. En cas de maladie, accident ou absence forcée, il faut, sans perdre un instant, en prévenir la maîtresse de maison. Un petit mot porté par un commissionnaire est la façon la plus polie d'exprimer ses regrets ; mais, en cas d'urgence, un télégramme peut suffire, et, si le temps manque pour l'un ou l'autre de ces moyens, l'emploi du téléphone est excusable. Une lettre doit être immédiatement envoyée ensuite pour donner les raisons de l'absence et accentuer les regrets.

Q. — Comment faut-il agir quand une circonstance fortuite vous oblige à décommander un dîner ?

R. — Il faut envoyer à tous les convives quelques mots de regrets sur une carte de visite et donner à entendre que la réunion n'est qu'ajournée.

Q. — Comment doit-on agir à l'égard des invitations fortuites ?

R. — Il arrive assez fréquemment qu'on invite des connaissances nouvelles faites l'été, à prendre le thé de l'après-midi, sans cérémonie. Une personne qui recevrait ainsi une invitation, pourra accepter si elle sent qu'il y a un désir réciproque de faire connaissance ; mais si elle s'aperçoit que c'est seulement par politesse, elle doit refuser.

Q. — Comment peut-on rendre une politesse autrement qu'en invitant à un lunch, à un thé ou à un dîner ?

R. — On peut inviter les enfants à une petite collation, ce qui ne cause pas grand dérangement ou bien, s'il se présente chez vos amis un cas d'accident ou de maladie, on peut offrir une chambre dans sa maison à quelqu'un de la famille. Il arrive quelquefois que la maison d'un ami de situation modeste est située d'une façon commode pour qu'une personne de plus haute position soit heureuse d'y trouver l'hospitalité en se rendant à la campagne ou en revenant de villégiature, ou pour y faire laisser ses commissions ou des paquets. Une offre cordiale d'un service de cette nature est souvent très appréciée.

Q. — Comment doit-on s'y prendre pour inviter des amies à rencontrer une personne qui vient passer quelques jours chez vous et, dans certains cas, pour faire savoir aussi qu'elle est fiancée ?

R. — Des cartes de visite ordinaires font parfaitement l'affaire. Vous écrivez en haut à la main "Pour rencontrer Mlle. —" avec l'heure qui vous convient. Et en bas "Bridge" ou "Euchre". Il est bon d'envoyer ces cartes huit ou dix jours avant l'arrivée de la personne à rencontrer parce qu'il est quelquefois difficile de réunir un nombre convenable de personnes si l'avis est trop court et il vaut mieux se réserver la chance de pouvoir remplacer ceux qui s'excusent. On peut faire savoir à deux ou trois des plus intimes parmi les invités que votre amie va bientôt se marier, mais pas en la présentant, ni de façon qu'elle puisse l'entendre.

Q. — Si une mère veut donner une sauterie pour sa fille quels jeunes gens invitera-t-elle ?

R. — Tous ceux qui sont connus d'elle ou de son mari, les fils de ses amis, qu'on les ait rencontrés ou non et les amis de ses amis intimes, avec leur permission, si les cartes d'invitation doivent être jointes à la leur dans la même enveloppe.

Q. — Peut-on envoyer des invitations aux personnes en deuil ?

R. — Envoyer une invitation un mois ou deux après l'événement funèbre serait une indiscrétion, mais après cela, si l'on donne une grande réception, les personnes en deuil elles-mêmes sont flattées de l'attention. On ne doit pas s'attendre à une réponse d'elles. C'est leur droit de ne pas tenir compte de l'invitation. Cependant beaucoup envoient avant la réception une carte en deuil, pour remercier de l'attention.

Q. — Peut-on inviter une femme à dîner sans son mari, si l'on ne connaît pas celui-ci et si l'on ne désire pas faire sa connaissance ?

R. — L'étiquette ne permet pas d'inviter l'un sans l'autre, s'ils sont tous deux à portée d'invitation, sauf le cas de profonde intimité. Le fait de ne pas connaître le mari n'est pas un empêchement pour l'inviter si l'on connaît la femme.

Q. — Quand et comment une maîtresse de maison fait-elle la révision de sa liste d'invitations ?

R. — Une maîtresse de maison qui reçoit un peu se voit obligée de réviser constamment sa liste d'invitations, pour faire place aux connaissances nouvelles et agréables et rayer celles qui sont indifférentes ou désagréables. Elle est parfaitement libre d'en agir ainsi, surtout à l'égard des personnes auxquelles elle ne doit aucune obligation. Une maîtresse de maison qui trouve sa liste trop longue, n'a qu'à la revoir et à supprimer impitoyablement ceux qui ne lui ont jamais rendu d'aucune façon ses politesses. À quoi bon s'évertuer à recevoir pendant des années des personnes qui ne vous ont jamais invitée même à prendre

une tasse de thé ? On peut parfaitement conserver les noms d'amis moins importants, mais qui ont au moins essayé, suivant leurs moyens, de reconnaître modestement vos politesses. Même si l'on n'a pas accepté, l'intention était toujours là.

Q. — Est-il à propos de porter un corsage décolleté pour une réception du soir dans un hôtel et comment doit-on répondre à une invitation R.S.V.P. pour une réception de ce genre ?

R. — Un corsage décolleté est de mise vu que la réception se tenant sur invitation correspond à une réception particulière. Toutes les invitations doivent avoir une réponse à la personne même qui les a écrites. R.S.V.P. est la formule employée pour les invitations faites à la troisième personne et celles-ci doivent être acceptées ou refusées en conséquence. M. (ou Mme.) — accepte avec plaisir (ou regrette de se trouver dans l'impossibilité d'accepter) l'aimable invitation de Mme X..., etc.

Q. — Quelle formule française peut-on employer au lieu d'inviter à un "five o'clock tea" ?

R. — Nous cueillons ceci parmi les "mondanités" d'un journal parisien : "Le 28 décembre, tasse de thé chez Mme N..., en ses salons de la rue..."

Ceci a révélé une importante révolution à la veille de s'accomplir, accomplie déjà peut-être dans le code changeant de la civilité mondaine. Vous avez bien lu : "tasse de thé", au lieu de "five o'clock", adopté jusqu'à présent par les gens qui savent vivre. Après une brillante carrière, "five o'clock" a, paraît-il, fait son temps. Désireux de substituer un équivalent à l'expression anglaise discréditée, les arbitres du bon ton se sont mis martel en tête, et leur génie inventif a découvert "tasse de thé", tout simplement. Sans doute auraient-ils dû commencer par là et s'y tenir : en se contentant de notre bonne langue française, ils se fussent épargné la fatigue d'une réaction contre l'anglomanie.

Q. — Comment invite-t-on une personne à vous faire visite ?

R. — Si une femme désire en inviter une autre à lui faire

visite, elle peut dire simplement : " Je désirerais beaucoup faire plus ample connaissance avec vous. Vous me feriez grand plaisir en venant me faire visite ". Et la personne à qui ceci s'adresse de répondre : " Je vous remercie et ce sera pour moi un grand plaisir de profiter de votre aimable invitation ".

Une jeune fille pour faire la même demande à un jeune homme dira : " Je serais très heureuse si vous veniez me voir quelquefois. Ma mère et moi sommes à la maison tous les jeudis "; ou bien encore : " Venez donc quelque soir où vous aurez l'occasion de passer dans notre voisinage ".

Q. — Que doit-on faire quand on est invité à une soirée dans une famille où l'on n'a pas encore été faire visite ?

R. — On doit immédiatement avant la soirée aller déposer une carte chez la famille. Puis après la soirée on fait la visite régulière.

Q. — Doit-on toujours donner la raison d'un refus à une lettre d'invitation ?

R. — Pas nécessairement.

Q. — Peut-on inviter une jeune fille à une réception où les dames sont invitées, sans inviter sa mère ?

R. — Non, l'invitation doit être faite à la mère et à la jeune fille, lors même qu'on ne serait pas en relations avec la mère.

Q. — Une jeune fille doit-elle envoyer des invitations à son nom ou au nom de sa mère ?

R. — Si c'est une invitation pour jeunes gens et jeunes filles il faut employer le nom de la mère et aussi s'il y a un peu de cérémonie. Pour des invitations sans cérémonie une jeune fille peut les faire en son nom propre.

Q. — Un jeune homme peut-il inviter des dames à des courses ou à des parties de sport ?

R. — Certainement ; les dames vont, de nos jours, avec grand plaisir, aux courses ou aux joutes de crosse et de balle.

Q. — Peut-on offrir à une jeune fille, après le théâtre, de l'emmener souper dans un restaurant ?

R. — Non, et une jeune fille qui se respecte ne doit pas accepter une telle invitation.

Q. — Une jeune personne qui a été invitée plusieurs fois à des parties par un jeune homme peut-elle l'inviter à prendre le thé chez ses parents ?

R. — Certainement. Il est toujours de très mauvais goût d'accepter toutes les politesses et de ne jamais en rendre aucune. Un jour où le jeune homme doit venir rendre visite dans la soirée, il est très facile de lui dire de venir un peu plus tôt, afin qu'il puisse prendre le thé ou le dîner avec la famille.

Q. — Quand doit-on répondre à une invitation à un concert ou à un théâtre ?

R. — On doit répondre immédiatement aux invitations de ce genre ; sinon, on peut laisser le monsieur qui a fait l'invitation dans le doute et le priver du plaisir d'inviter une autre personne si l'on refuse.

Q. — Peut-on suggérer qu'une invitation vous serait agréable ?

R. — Il est absolument déplacé pour un homme de donner la moindre indication qu'il serait heureux d'être invité par une femme à lui faire visite. C'est le privilège de celle-ci de faire la première démarche en semblable matière ; sinon, elle pourrait se trouver placée dans une très embarrassante position.

Q. — Une jeune fille peut-elle inviter à lui rendre visite les jeunes gens qu'elle rencontre dans une autre maison ?

R. — Une jeune fille peut parfaitement inviter à lui rendre visite les jeunes gens qu'elle rencontre chez des amis ou qui lui sont présentés d'une façon régulière. Il est bien entendu qu'elle ne doit adresser cette invitation qu'à ceux qui paraissent se plaire dans sa société ou qui ont eu pour elle une attention spéciale. Mais elle ne doit rien dire ou faire qui puisse être considéré comme "des avances". Il n'est pas toujours facile pour une jeune

filles de distinguer, au début d'une connaissance, si un causeur ou un danseur agréable est à d'autres points de vue un ami acceptable, et il est bon de prendre des informations avant de faire à quelqu'un l'honneur de son hospitalité.

Q. — Doit-on laisser les enfants accepter des invitations d'autres enfants ?

R. — Dans la société on ne permet pas aux enfants d'accepter des invitations d'enfants de personnes que leurs parents ne visitent pas. Dans des cas exceptionnels, quand les deux familles occupent la même position sociale, la mère des enfants qui veulent donner une petite fête peut écrire un mot à la mère des autres enfants en expliquant par exemple que ses enfants désirent jouir de la compagnie de sa petite fille, etc., et mettre dans sa lettre sa carte et deux de son mari. Si l'invitation est acceptée, la mère de l'enfant invitée doit rendre promptement visite. Si l'on ne désire pas entrer en relation avec la famille qui invite, on envoie une lettre de regret dans laquelle on met les cartes réglementaires.

Q. — Est-il impoli de mentionner à une personne la durée du temps que l'on veut l'avoir ?

R. — Pas du tout. C'est ainsi que se font les invitations. Vous dites par exemple : "Faites-moi donc le plaisir de venir passer une quinzaine ou une huitaine de jours ou un mois, selon le cas, avec moi", etc. L'invitée elle-même sera plus à l'aise et comprendra combien de temps, elle devra s'attendre à rester chez vous.

X

JEUX — JOUR DE L'AN.

JEUX —

Q. — Quelle est la règle générale de tenue à tous les jeux ?

R. — Un gentleman ne se dispute jamais ni avec un marqueur de biliard, ni avec un caddy de golf, encore moins doit-il se quereller pour un point aux cartes. Il vaut mieux perdre, surtout s'il y a des dames, que d'entamer une dispute.



JOUR DE L'AN —

Q. — A qui une femme doit-elle des cartes de jour de l'an, en dehors des obligations familiales ?

R. — Une femme, ne faisant pas de visites aux hommes qui vivent seuls, ne leur envoie ni ne retourne de carte au jour de l'an.

Il y a, toutefois, comme pour n'importe quelle prescription, des exceptions à la règle.

Ainsi, une femme très jeune et, aussi bien, une femme d'un âge mûr peuvent répondre par une carte à celle que leur enverrait un septuagénaire. Elles font preuve, en agissant ainsi, de déférence filiale, et, d'ailleurs, les visites à un homme aussi âgé ne leur sont pas interdites.

Enfin, les femmes, qui occupent un emploi administratif ou autre, se croient obligées d'adresser leur carte à leur supérieur, à leur patron. Cette coutume n'est pas très française. Supérieur et patron devraient faire entendre qu'ils n'attendent pas pareille avance d'une femme. Ce serait plutôt à eux à lui envoyer leur carte, sans espérer de retour. De la sorte serait pratiquée la généreuse courtoisie française, qui, dans un esprit chevaleresque, fait de la femme la supérieure de l'homme, dans les relations de politesse.

Contrainte de devancer son supérieur ou son patron si elle croit qu'il ne professe pas ces sentiments, l'employée prendra son parti de ces usages peu galants en se disant que ce ne sont pas là, des rapports de femme à homme mais d'inférieur à chef.

Q. — Peut-on embrasser une jeune fille au jour de l'an ?

R. — Ceci n'est pas une question d'étiquette, mais de convenance. A moins d'être très intime ou suffisamment certain que le baiser ne sera pas désagréable, il vaut mieux s'abstenir. D'ailleurs, dans le premier cas, on peut trouver bien d'autres occasions, sans profiter subrepticement de celle-là.

Q. — Peut-on se permettre, au jour de l'an, des visites ou des démarches d'affection ou de politesse qu'on ne fait pas en temps ordinaire ?

R. — La plus grande délicatesse est toujours de rigueur, cependant, il ne faut rien exagérer, car, par timidité, on pourrait tomber dans l'excès contraire et manquer à des devoirs de reconnaissance ou de respect. On peut toujours légitimer une visite, une lettre, une marque de souvenir par la déférence qu'on y apporte. Voici un exemple :

Une personne a été employée sous les ordres d'une autre, de sexe différent. Les rapports avaient été excellents et même amicaux. Le temps a amené une modification dans les situations ; tandis que la dernière restait dans sa modeste place, le supérieur favorisé par la chance est devenu un personnage. En ce cas voici les termes approximatifs de la lettre à faire :

“Le souvenir de vos bontés pour moi m'autorise à vous envoyer, à l'occasion d'une date où tous les vœux sont permis, les miens, avec l'expression de mon affectueuse gratitude. J'associe votre famille dans ma pensée, en formant les souhaits de bonheur que vous méritez si bien. Croyez toujours à mon modeste dévouement, et agréez l'hommage de mon respect”.

Naturellement, nous ne donnons pas les lignes ci-dessus comme un modèle ; nous voulons seulement faire comprendre aux timorés que même un souverain ne saurait s'offenser de l'expression d'une reconnaissance ou d'une affection sincère naïvement, mais humblement exprimée.

La visite est toujours plus scabreuse, parce qu'on peut arriver mal à propos. Il faut demander, en s'annonçant, si la personne qu'on vient voir "peut recevoir sans se déranger". Lorsqu'on est admis, on s'excuse de l'importunité ; on dit qu'on aurait cru manquer à un devoir en n'apportant pas les vœux traditionnels à quelqu'un à qui l'on doit tel ou tel bienfait. Et l'on ne prolonge l'entretien qu'autant que l'on vous retient.

Quant aux visites purement mondaines, elles battent alors leur plein. Aussi sont-elles très écourtées, chacun ayant toujours une liste plus ou moins longue à épuiser rapidement. On entre, on sort... les salons sont de gais et brillants passages. Partout le thé est prêt, mais on n'a jamais le temps de le prendre.

Q. — Existe-t-il des superstitions spéciales au nouvel an ?

R. — Le 1^{er} janvier, fêté unanimement au Canada, a une importance très grande ; il commence une année grosse d'imprévus et de points d'interrogation ; aussi les gens superstitieux, et ils sont légion, ont-ils trouvé quantité de présages dans les moindres faits de cette journée.

Ils les interprètent naturellement sans grandes raisons, et les jugent heureux ou malheureux sans trop savoir pourquoi.

Cependant la majeure partie de ces croyances ont des origines anciennes ; les Romains et les Druides nous en ont transmis de nombreuses.

Les premiers croyaient que ce que l'on faisait au début de l'année devait fatalement se faire toute l'année, d'où la volonté, chez certains superstitieux, de ne rien entreprendre le Jour de l'An, de se reposer et de s'égayer.

C'est aux seconds, les Druides, que nous devons la croyance dans l'influence heureuse du gui.

Surtout, si vous voulez du bonheur pour toute l'année, évitez, mesdemoiselles, que la première personne qui vous embrasse, en vous souhaitant la bonne année, appartienne au même sexe que vous.

C'est du reste en raison de cette superstition qu'en France, dans les théâtres, après la représentation du 31 décembre, passe minuit, toutes les actrices de petite importance sautent généralement au cou des pompiers de service dans les coulisses et des machinistes du théâtre.

Ces étrennes en valent bien d'autres si l'actrice est jolie. D'aucuns vous recommanderont de vous lever du pied droit le 1er janvier si vous voulez que tout vous réussisse. Ils vous souhaiteront, car c'est encore un présage heureux, de rencontrer simultanément, dans le courant de la première journée, les trois B, c'est-à-dire : une boiteuse, un bossu et une bonne d'enfants.

Les voitures rencontrées ont aussi leur importance le Jour de l'An.

Voiture de maître : richesse ; fiacre : médiocrité ; charrette : misère ; corbillard : deuil.

Et le numéro de la voiture et la couleur des lanternes, croyez-vous que la superstition les aient négligées ?

Guigne, la lanterne verte ; chance, la lanterne rouge ; présage heureux, le numéro impair, surtout si un chiffre du nombre est doublé ; déveine énorme, si le nombre est pair, mais, dans ce cas, montez dans la voiture, et le mauvais sort est conjuré.

Evitez que le cheval de la voiture que vous prendrez soit blanc, il porte la guigne ; cependant, si vous crachez à gauche avant de montrer dans la voiture, vous voyez fuir la malchance.

La nomenclature de ces vains présages semble un peu fantastique, et cependant toutes ces superstitions sont plus générales qu'on ne croit.

XI

LANGAGES — LEGENDES — LETTRES — LETTRES DE RECOMMANDATION — LIEUX D'AMUSEMENT — LIVRES — LUNCH.

LANGAGES —

Q. — Quelles indications morales peut-on tirer de la conformation du front ?

R. — "Un front sous les tempes" est le signe d'une

grande intelligence, il indique de l'imagination, un goût artistique prononcé

"Un front élevé et bombé par le milieu", esprit de synthèse, mathématicien.

"Un front grand et droit" : intelligent, attentif.

"Plus étroit en haut qu'en bas" : fin, rusé fourbe.

"Avec deux bosses au-dessus des sourcils" : moqueur, frondeur.

"Un front petit, bas, fuyant" : esprit étroit, caractère hypocrite, mauvais instinct, brute.

"Un front rond" : est un signe de colère et de faiblesse d'esprit.

"Un front qui est long et uni" : indique de la flatterie.

Q. — Quels indices du caractère peut-on tirer du regard ?

R. — La puissance des yeux ne réside pas dans leur couleur ; qu'ils aient emprunté la teinte du bleu ou qu'ils brillent comme des diamants noirs, qu'ils semblent réfléchir le ciel de mai ou qu'ils soient veloutés sous leurs longs cils, ils ne sont beaux que par l'expression.

Il faut qu'ils reflètent une âme ; âme forte et grande, âme tendre et douce, âme loyale et sûre, âme ardente et aimante. Il faut que l'être intérieur vienne se peindre dans ces yeux ; il faut qu'on sente, grâce à eux, que, sous cette enveloppe de chair, un souffle immatériel anime cet être et doit lui survivre.

Quand l'œil n'exprime rien, c'est que l'âme individuelle est endormie, appesantie. Ces yeux morts n'iront jamais éveiller chez les autres les sympathies vives et profondes ; ils n'entraîneront ni les cœurs ni les intelligences, ils n'ont aucun pouvoir.

Q. — Peut-on trouver un indice du caractère dans la couleur des yeux ?

R. — "Les yeux noirs" marquent souvent de la timidité ; ceux qui sont "grands", de la volonté, mais toujours de l'inconstance et un esprit médiocre.

"Les yeux bruns" : esprit vif, intelligence.

"Ceux de couleur claire, bien fendus" : douceur et irréflexion.

"Les yeux noirs et brillants" annoncent une imagination vive, un esprit actif.

"Les yeux gris, ternes, fauves": égoïsme, froideur, obstination, entêtement.

"Les yeux bleus": bonté, âme tendre, caractère confiant.

"Ceux qui regardent droit": loyauté, franchise.

"Les yeux petits et perçants": dissimulation, faiblesse.

"Petits et tout ronds": finesse, esprit vide ; de même de ceux qui se meuvent avec rapidité.

Les uns aiment les yeux bleus, les autres adorent les yeux noirs. L'œil a des conditions de beauté ; il doit être long, affecter la forme de l'amande, être frangé de grands cils, etc. Ceux-ci les veulent doux, ceux-là leur demandent d'étinceler. Avant tout, l'œil doit être largement ouvert avec un beau regard direct et franc, un regard qui ose rencontrer un autre regard. Nous ne voulons pas, bien entendu, condamner le timide regard de la jeune fille, qui se détourne étonné, presque craintif, devant un regard passionné. Mais nous n'aimons pas le regard fuyant, qui se dérobe. Il est bon de faire prendre aux enfants l'habitude de regarder en face, non pas avec insolence, mais avec simplicité, avec une noble assurance, avec la confiance que tout être honnête doit avoir en lui-même et dans les autres. Il ne faut jamais, non plus, comprimer l'élan, l'enthousiasme chez les êtres jeunes, quand cet élan, cet enthousiasme sont excités par les belles choses, les grandes choses et les bonnes choses. S'ils sont forcés de dissimuler le bouillonnement de leur jeune sang, si on empêche leur cœur de battre en liberté, ils voileront la flamme de leur regard et leur œil perdra de sa sincérité.

Les beaux yeux sont ceux qui racontent tous nos sentiments sans aucun détour. Il y en a qui sont doux, tendres et bons, mais qui s'animent et lancent des éclairs, dans les moments d'indignation ou dans l'admiration. Ils ne savent rien cacher. On peut avoir confiance en celui qui possède ces yeux-là.

Prenez garde à l'homme dont le regard est impénétrable. Il n'est pas mauvais, peut-être, mais il pourrait l'être. Il y a des yeux qui vous inondent de lumière, d'autres derrières lesquels il semble qu'on ait tiré un rideau.

Ceux qui ont un peu vécu surprennent la nature morale dans le regard. Qui examine bien attentivement les yeux d'autrui est rarement trompé en ce monde. Il sait si l'être qu'il essaie de déchiffrer est artificieux ou loyal.

ouvert ou fermé, dur ou tendre, énergique ou mou, vibrant ou indifférent.

Q. — Quel est le langage des yeux ?

R. — Fermer les yeux signifie : Je pense à vous.

Fermer l'œil droit veut dire : Soyez discret.

Fermer l'œil gauche : Prenez patience.

Ouvrir les yeux d'une façon démesurée équivaut à dire : Je suis jalouse.

Elever la vue au plafond : J'attends.

Cligner de l'œil droit : Prenez garde.

Cligner de l'œil gauche : Rendez-vous à l'endroit convenu.

La main sur les deux yeux : Je vous aime à en mourir.

L'index sur l'œil droit : Tu recevras une lettre ; et, l'œil gauche : Rien à faire en ce moment.

Q. — Quelles indications de caractère peut-on tirer de la conformation des sourcils ?

R. — Des sourcils placés en ligne droite et horizontale indiquent un caractère mâle. Moitié droits, moitié couchés, ils annoncent la force et la bonté. Des sourcils minces, placés fort haut et partageant le front en deux parties égales sont une révélation de faiblesse et de médiocrité ; plus ils se rapprochent des yeux, et plus le caractère est sérieux, profond, solide.

Q. — Quelles indications peut-on tirer de la conformation du nez ?

R. — Le nez long est un signe de mérite, de génie même. Quelle consolation, n'est-ce pas, pour ceux et celles qui sont bien favorisés de ce côté.

Le nez droit indique un esprit juste, sérieux, fin, judicieux, énergique.

Le nez en bec d'aigle est le signe d'un esprit aventureux, âpre au gain.

Le nez large aux narines ouvertes est l'indice d'une grande sensualité.

Le nez fendu, bonté, bienveillance.

Le nez arqué, charnu, signe de cruauté, esprit de domination.

Le nez busqué, mince : esprit brillant, ironique mais léger et vain.

Le nez retroussé est la marque d'un esprit faible, parfois grossier, mais souvent très gai.

Le nez pâle, envie, sécheresse du cœur.

Le nez coloré, tempérament vif, sanguin, emporté.

Le nez rubicond, qu'on ne rencontre, dit-on, que chez le sexe fort, indique le buveur endurci.

Le nez grec indique peu d'esprit et d'intelligence. **Le nez grand**, bon naturel. **Mince et long**, énergie, ambition. **Gros du bout**, bonté sans finesse ni énergie. **Le nez camard** dévoile la vanité, l'impertinence. **Le nez retroussé** : frivolité, moquerie, inconstance. **Le nez effilé** : mobilité, imagination. **Court**, narines larges et mobiles : observateur, sensible.

Q. — Quelles indications de caractère peut-on tirer de la conformation de la bouche ?

R. — La grande bouche annonce l'intempérance. La bouche petite est une marque de timidité, de faiblesse et de mensonge.

Q. — Quels indices du caractère peut-on tirer des lèvres ?

R. — Les lèvres charnues indiquent un tempérament sensuel, amoureux. Les lèvres grosses et molles : **babillage, curiosité et négligence**, quelquefois avarice et mensonge. Les lèvres fines et horizontales : bon caractère, esprit gai. Les lèvres minces : sécheresse, moquerie, avarice, méchanceté. Les lèvres épaisses : caractère lent, esprit paresseux. Quand la lèvre supérieure déborde sur l'inférieure : affectation, domination, dédain. Si l'inférieure déborde sur la supérieure : malice, avarice, méchanceté. Les commissures de la bouche relevées indiquent un caractère froid dédaigneux. L'arc de la bouche dont la courbe est tournée en bas : esprit moqueur, caractère faux, âme vile.

Q. — Quel est le langage des moustaches ?

R. — Si les moustaches sont régulières et de coupe correcte, elles expriment un certain souci d'élégance bien placé, le sentiment de la responsabilité.

Si leur propriétaire les retourne à leurs pointes extrêmes, avec un air conquérant, elles témoignent de grandes tendances à l'ambition, à la vanité.

Quand les moustaches bouclent naturellement vers le ciel, elles indiquent un tempérament artistique avec une certaine recherche de la gloire et des aspirations.

Quand elles s'inclinent vers la terre, on doit en conclure que celui qui les porte possède un sens de la vie très pratique et parfois une certaine mélancolie.

On a remarqué que les gens d'une nature heureuse jouent avec leurs moustaches, tandis que les individus tristes les abaissent à la Don Quichotte.

Q. — Quelles indications peut-on tirer de la conformation des dents ?

R. — Les petites dents courtes indiquent la force et un esprit pénétrant.

Les petites dents saillantes : causticité, petit esprit. Grandes, épaisses et blanches : amabilité, audace, loyauté. Aiguës fortes et serrées : méfiance, infidélité, envie. Irrégulières : fourberie, prudence, envie.

Q. — Quelles indications peut-on tirer de la conformation du menton ?

R. — Le menton long et carré est un signe d'indiscrétion et de curiosité. Le menton avancé : énergie, force, entêtement. Menton rond : caractère doux, timide, désœuvré. Menton avec fossette : esprit aimable et gai, menton en galoche : esprit fin, délé, malin. Menton fuyant : amour de la tranquillité.

Q. — Quelles indications peut-on tirer de la conformation des oreilles ?

R. — Petites oreilles : douceur et timidité ; grandes oreilles-apaties et débordées : peu aimable. Grandes et massives, mal dessinées : origine de race, facultés supérieures. Rebords à peine indiqués : bêtise. Oreilles collées au crâne : entêtement, esprit étroit. Oreilles détachées : intelligence, franchise.

Q. — En quoi consiste le langage des doigts ?

R. — Si les doigts sont longs et effilés, vous avez affaire à un rêveur ou à un poète et souvent à un paresseux.

S'ils sont longs et plats, il est doux et fidèle ; larges et

courts, c'est un brutal. Fortement colorés, il est courageux et fort. Durs et cassants, la colère le connaît.

Ongles recourbés, c'est un hypocrite.

Ongles mous, ce n'est pas un homme, c'est une femmelette.

Un homme qui se ronge les ongles, sera un mari volage et libertin.

Q. — Que signifie la coupe des ongles ?

R. — Coupez-les lundi : c'est des nouvelles.

Coupez-les mardi : c'est des souliers neufs.

Coupez-les mercredi : c'est la richesse.

Coupez-les jeudi : c'est la santé.

Coupez-les vendredi : c'est un malheur.

Coupez-les samedi : c'est un voyage.

Coupez-les dimanche : c'est le diable pour toute la semaine.

Q. — Quels indices du caractère peut-on tirer des gestes ?

R. — Les gestes ou mouvements durs, saccadés, brusques, anguleux annoncent un caractère irritable, impatient, opiniâtre, agressif. Les mouvements enroulés, lents, embarrassés indiquent un esprit inculte, lourd, stupide, mais s'ils sont entremêlés de mouvements vifs, bien dessinés, ils dénotent la gêne, la timidité par le manque d'usage. Les mouvements doux, arrondis, modérés, sont propres aux esprits cultivés, d'un caractère aimable et familiers aux usages du monde. Les mouvements graves et larges : un esprit sérieux, réfléchi et d'un caractère posé. Les petits mouvements prétentieux, visant à l'effet, coquets en apparence, mais compassés, symétriques et toujours les mêmes : de la petitesse d'esprit. Les grands mouvements du visage sont considérés, en général, comme des signes défavorables, et dénotent des passions violentes ; les grands éclats de rire indiquent ou une âme faible ou un esprit méchant. La bonté et la sagesse sont en raison inverse de l'amplitude et de la durée du rire.

Q. — Quel est le langage de la marche ?

R. — Il y a corrélation entre le cerveau et le pied.

Les petits pas précipités partent de cervelles d'oiseau. Les femmes frivoles, les êtres superficiels, précipitent leurs pas comme leurs idées.

Les petits pas lents sont le signe d'une conscience tranquille, d'une âme simple et bonne.

Les grands pas rapides indiquent l'humeur batailleuse, le combatif.

Les grands pas lents marquent la volonté réfléchie, le calcul opiniâtre.

Les gens entreprenants, confiants en eux-mêmes, décidés, marchent droit, en frappant le sol du talon.

Les gens rusés, diplomates, décrivent des courbes sinueuses.

Les découragés, les mélancoliques traînent les pieds ; Les énergiques tendent le jarret ; les nonchalants se dandinent ; les timides rasent les murs.

Et maintenant, jeunes filles, il ne vous reste qu'à regarder marcher vos fiancés, pour connaître leur caractère.

Q. — Quels indices peut-on tirer de la voix ?

R. — Une voix aiguë, plaintive, révèle une âme faible, compatissante ; une voix grave, forte, uniforme : un esprit solide, un caractère égal sans dureté. Une voix haute, à timbre criard, ainsi qu'une voix basse et rude, indiquent un esprit difficile, un caractère hautain, peu aimable ; une voix sonore et douce se rencontre souvent chez une personne affectueuse, bienveillante, et d'un commerce agréable. La voix double, c'est-à-dire une voix de basse et soprano dénote un caractère double et changeant, un esprit léger, peu solide. Quand la voix va toujours en montant, elle désigne une personne facile à s'emporter, quand elle va en baissant, elle désigne, au contraire un caractère faible, sujet au découragement. Les fréquents changements de ton indiquent de l'inégalité dans l'esprit et le caractère.

Q. — Quel est le langage des gants ?

R. — Pour cacher le mot "oui", laissez tomber le gant de la main droite dans la main gauche.

"Non", coulez les deux gants ensemble.

L' "indifférence" : dégantez la main droite en partie.

"Suivez-moi dans le jardin ou dans la pièce à côté" frappez votre bras gauche de vos gants comme si vous en ôtiez la poussière.

"Je vous aime toujours" s'indique en ayant l'air de vouloir lisser ses gants.

Si la demoiselle désire savoir si son affection est payée de retour elle mettra le gant gauche à moitié.

"Prenez-garde ou méfiez-vous" tournez délicatement les doigts d'un gant autour du pouce.

Enfin si la demoiselle ou la dame est de mauvaise humeur, elle posera simplement ses gants en croix sur la table ou sur tel autre meuble qui se trouvera devant elle.

Q. — Quel est le langage des gants ?

• (Variante) :

R. — Un "oui" se dit en laissant tomber un de ses gants. On les roule dans la main droite pour dire "non". Si l'on veut faire entendre que l'on est devenue indifférente, on dégante à demi la main gauche. Pour indiquer que l'on veut être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

"Je ne vous aime pas du tout", se laisse deviner en se donnant de petits coups de gants sur le menton. Pour "je vous hais", on retourne ses gants à l'envers. "Je souhaiterais d'être près de vous", se dit en lisant ses gants. Pour demander si on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut dire "je vous aime", on laisse tomber les deux gants à la fois. Pour mettre en garde "soyez attentif, on nous observe", on tourne ses gants autour de ses doigts. Si l'on veut montrer que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main, "furieuse", on les éloigne.

Q. — Quel est le langage de l'éventail ?

R. — Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras droit : "Je cherche un fiancé".

Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras gauche : "Je suis fiancée".

Approcher l'éventail des lèvres : "Je doute de toi".

S'arranger les cheveux sur le front avec le bout de l'éventail : "Je pense à toi".

S'éventer rapidement : " Je t'aime beaucoup ".

S'éventer nonchalamment : " Tu m'es indifférent ".

Fermer l'éventail rapidement : " Je crains que tu me trompes ".

Le laisser tomber : " Je t'appartiens ".

Le porter au cœur : " Je souffre et je t'aime ".

Se couvrir une partie de la figure : " Prends garde à mes parents ".

Compter les feuillets de l'éventail : " Je désirerais te parler ".

Frapper doucement la paume de la main avec le bout de l'éventail : " Je ne sais encore bien si tu me plais ".

Paraître à la fenêtre sans éventail (en Espagne) : " Je ne sortirai pas ce soir ".

Frapper précipitamment dans la paume de la main : " Je suis impatiente de te voir et aime-moi ".

Se couvrir toute la figure avec l'éventail : " Tu es très vilain ".

Garder l'éventail dans son réticule : " Je ne cherche pas d'amour ".

Regarder fréquemment la gravure de l'éventail : " Tu me plais beaucoup ".

Prêter l'éventail à un jeune homme : " mauvais augure ".

Q. — Quel est le langage des bijoux ?

R. — Toutes les pierres d'une même couleur expriment des idées générales dont on retrouvera trace, plus loin, dans le sens attribué à chacune.

Toutes les blanches disent : pureté, religiosité et aussi : fidélité, joie, vie.

Toutes les rouges : ardeur, force, amour divin, amour humain, charité ; les roses, modestie.

Toutes les bleues : sincérité, constance, loyauté.

Toutes les jaunes : divinité, soleil, gloire ; les orangées : imagination, enthousiasme.

Toutes les vertes : espérance, immortalité, victoire.

Toutes les violettes : vérité, passion, souffrance ; les lilas : faible amour.

Les grises : pauvreté ; les brunes : prudence ; les noires : favoritisme.

Les Arabes assurent que la pierre jaune donne de l'éclat ; la rouge de la vivacité ; la noire de la tristesse ; la verte, du bonheur (c'est la couleur du prophète) ; les blanches, de la noblesse.

Etonnez-vous donc que toutes les femmes veuillent réunir l'arc-en-ciel dans leur écrin.

Q. — Quel est le langage des pierres précieuses ?

R. — Voici :

Janvier,	Mai,	Septembre,
Grenat, Constance.	Émeraude, Protection.	Saphir, Bonheur.
Février,	Juin,	Octobre,
Améthyste, Sincérité.	Agate, Santé.	Opale, Espérance.
Mars,	Juillet,	Novembre,
Perle, Innocence.	Rubis, Grandeur d'âme.	Topaze, Félicité.
Avril,	Août,	Décembre,
Diamant, Tendresse.	Onyx, Fidélité conjugale.	Turquoise, Prospérité.

Q. — En quoi consiste le langage du timbre-poste ?

R. — Quand le timbre est placé tête en bas, à l'angle gauche supérieur de l'enveloppe, il signifie : "bonjour ma chère".

Le timbre à l'angle gauche supérieur tête en haut : "Je vous admire".

En ligne avec le nom et à droite placé horizontalement : "Je vous aime".

"M'aimez-vous" ? — A l'angle supérieur de droite placé horizontalement.

"Acceptez mon amour". — En ligne avec le nom et à droite, tête en haut.

"Votre amour me ravit". — A l'angle inférieur de droite, tête en haut.

"Je brûle de vous voir". — En ligne avec le nom, mais à gauche et placé horizontalement.

"La fidélité aura sa récompense". — A l'angle inférieur de droite, tête en bas.

"Vous triompherez de toutes vos épreuves". — A l'angle inférieur de gauche, tête en bas.

"Mon cœur est à un autre". — A l'angle supérieur de gauche, collé horizontalement.

"Je désire votre amitié". — A l'angle supérieur de droite, tête en haut.

"Je vous serai un frère ou une sœur" — A l'angle inférieur de droite, penché tête en bas.

"Ne m'abandonnez pas dans ma douleur" — A l'angle inférieur de gauche, collé horizontalement.

"Écrivez immédiatement" — A l'angle inférieur de gauche, penché et la tête en bas.

"Ne m'écrivez plus" — A l'angle supérieur de droite, tête en bas.

"Je ne suis pas libre" — En ligne avec le nom et à droite, tête en bas.

"Mon amour est jaloux" — En ligne avec le nom et à gauche, tête en haut.

"Tout est rompu" — En ligne avec le nom et à gauche, tête en bas.

"Voulez-vous m'épouser"? — Angle inférieur de droite, collé horizontalement.

"Ne songez pas à m'épouser" — Angle inférieur de gauche, tête en haut.

Q. — Quel est le langage de la cire à cacheter ?

R. — Vermillon,	Affaires.
Vert foncé,	Espérance.
Vert pâle,	Cruels reproches.
Chocolat,	Invitation à dîner.
Noir,	Deuil.

Q. — Quel est le langage des pépins d'orange ?

R. — 1 pépin :	Heureux en ménage.
2 pépins :	Malheureux en ménage.
3 "	Elle m'aime beaucoup.
4 "	Elle ne m'aime pas.
5 "	Elle m'épousera.
6 "	Elle ne m'épousera pas.
7 "	Elle est fidèle.
8 "	Elle n'est pas fidèle.

- 9 pépins : J'épouserai une personne riche.
 10 " J'épouserai une personne pauvre.
 11 " Elle est jalouse.
 12 " Elle n'est pas jalouse.
 13 " Elle aime le plaisir.
 14 " Elle est coquette.
 15 " Elle est boudeuse.
 16 " Elle ne vous aimera jamais.

Q. — Quel est le langage du costume de mariée ?

R. — Vêtue de blanc : Toujours de l'agrément,
 Vêtue de gris : Exempte de soucis.
 Vêtue de noir : Renoncez à l'espoir.
 Vêtue de rouge : Coquette et point jalouse.
 Vêtue de vert : Forte dans les revers.
 Vêtue de bleu : Vous le rendrez heureux.
 Vêtue de perle : Vous avez pris un merle.
 Vêtue de jaune : Une autre vous détrône.
 Vêtue de brun : Un bonheur peu commun.
 Vêtue de rose : Vous connaîtrez la pose.

Q. — Y a-t-il un langage des confitures ?

R. — Il a été démontré, dit-on, par un observateur sagace et qui la connaît dans les coins que la préférence marquée pour la confiture de fraises et de framboises indiquait une nature artistique, pleine d'imprévu et ayant sur toutes les choses des aperçus lumineux. L'habitude prise de faire préparer des gelées de groseilles ou d'abricots est le signe certain d'une économie inlassable, comme le goût prononcé pour les gelées de poires et de pommes et les marmelades dénote un jugement sain et une prévoyance toujours sagement mise en pratique.



LEGENDE DU GUI —

Q. — Quelle est l'origine de la légende du gui (mistletoe) et de l'agréable coutume qui en découle ?

R. — L'histoire est assez confuse à cet égard et il est difficile de retrouver comment cette plante parasite est devenue l'un des forts atouts de maître Cupidon. Dans

l'ancienne mythologie scandinave les malédictions s'étaient accumulées contre la malheureuse plante parce qu'elle avait été l'instrument bien innocent de la mort de Baldhur, le Bien-Aimé de tous les dieux, sauf de Loki, le dieu mal-faisant qui cherchait naturellement à l'écarter de son chemin. Mais pendant que les dieux désolés accumulaient les malédictions sur la plante, la déesse de l'Amour les arrêta et plaçant entre leurs mains la plante qui avait causé la mort de Baldhur, elle les exhorta, en mémoire du beau et gentil dieu défunt, à échanger un baiser toutes les fois qu'ils se rencontreraient. "Baldhur est mort, dit-elle c'est vrai; mais son esprit survit à l'épreuve. Prenons donc comme symbole de l'amour la plante même qui l'a tué".



LETTRES —

Q. — Peut-on employer du papier d'affaires pour écrire une lettre ?

R. — Jamais une femme ne doit employer le papier d'affaires de son mari pour écrire une lettre quelle qu'elle soit ; jamais un homme ne doit employer son papier d'affaires pour une lettre qui ne soit pas strictement d'affaires. Cette règle est absolue, même pour les relations intimes.

Q. — Comment doit-on écrire une lettre ?

R. — En dehors des recommandations ordinaires, de netteté et de propreté, de ponctuation, etc, on doit observer les règles suivantes :

On doit laisser une marge de trois quarts de pouce à gauche de la feuille et on doit éviter d'écrire jusqu'au bord extrême de gauche comme si le papier n'était pas assez large. En recommençant une phrase à la ligne, on laisse une marge d'un pouce. La formule de salutation, s'écrit à deux ou trois pouces du haut de la page à gauche. La date s'écrit à droite, juste un peu plus haut.

La lettre doit commencer, une ligne en-dessous de la salutation et au milieu de celle-ci.

Q. — Peut-on écrire dans une adresse un surnom ?

R. — Sous aucun prétexte, si on ne se souvient pas du

prénom de la personne à laquelle on écrit, il vaut mieux ne rien mettre du tout que de mettre un surnom.

Q. — Comment doit-on signer une lettre ?

R. — La mode anglaise généralement adoptée ici est la suivante : Une lettre adressée à des intimes doit être signée du prénom usuel et des autres prénoms. L'habitude de donner le prénom usuel, puis les initiales des autres prénoms et le nom a disparu. On écrit tous les noms, ou toutes les initiales.

Une femme mariée signe une lettre d'affaires ou une lettre à un étranger Marie Duval et, en dessous, entre parenthèses, elle donne son nom (Mme Jules Martin) pour qu'on sache de qui il s'agit.

Une jeune fille écrivant à un étranger signe son nom en entier et met (Melle) entre parenthèses.

En France, il est de rigueur pour une femme de ne jamais donner son prénom en entier, elle signe de l'initiale de son prénom et de son nom de famille.

Q. — Que doit-on scrupuleusement éviter dans les correspondances ?

R. — On ne doit jamais écrire au crayon sous aucun prétexte et on ne doit jamais écrire sur une demi feuille.

Q. — Peut-on se permettre des abréviations dans une lettre ?

R. — Non, à moins que ce ne soit une lettre intime ; et encore, jamais dans les formules de politesse. Pour une lettre, qui n'est pas scrupuleusement intime on ne doit, abrégé ni la date, ni l'adresse. Tout doit être écrit en plein.

Q. — Quand doit-on écrire ?

R. — On ne doit écrire que lorsqu'on est de bonne humeur : l'atmosphère ambiante transpire dans les lettres. Si vous êtes de mauvaise humeur en écrivant une lettre, ne la mettez pas immédiatement à la poste ; laissez-la décachetée et relisez-la le lendemain avant de l'expédier. Il y a dix contre un à parier que vous ne l'enverrez pas telle quelle.

Q. — Si l'on écrit à une personne descendue chez un ami, est-il nécessaire de lui adresser ses lettres "aux soins de" ou peut-on mettre simplement l'adresse ?

R. — Il serait excessivement inouï d'omettre dans l'adresse le nom de l'hôte ou de l'hôtesse, comme si leur maison était un hôtel ou une pension.

Q. — Comment écrit-on à un médecin ?

R. — Lorsqu'on écrit à un médecin on l'appelle "docteur". Selon les relations que l'on entretient avec lui, on dit "Monsieur le docteur, cher docteur, mon cher docteur" et même quelquefois "Monsieur le professeur" quand c'est un "maître" aux hôpitaux, un membre d'une Faculté de médecine, etc., etc.

Q. — Doit-on coller une enveloppe qui doit être cachetée à la cire ?

R. — Non, si l'on doit cacheter à la cire, on doit employer une enveloppe non gommée pour que la lettre puisse être retirée aussitôt le sceau brisé.

Q. — Doit-on signer un mot écrit sur une carte de visite ?

R. — On ne signe pas si on écrit sur la face de la carte. Si on écrit au dos, on met seulement ses initiales.

Q. — Comment doit-on écrire une note ?

R. — Une simple note doit être commencée plus bas qu'une lettre ; la date se met sur la dernière page à gauche de la signature, on doit mettre en haut l'adresse si elle n'est pas imprimée sur le papier. Dans une note très courte, on met seulement le jour de la semaine.

Q. — Quelle précaution doit-on prendre quand on écrit à la troisième personne ?

R. — En écrivant à la troisième personne, on doit bien veiller de ne pas faire de confusion et de ne pas employer tantôt la troisième et tantôt la première personne.

Q. — Doit-on répondre à une lettre de condoléances ?

R. — On ne répond pas à une lettre de condoléances officielles.

Q. — Comment doit-on adresser une lettre qui doit être remise en personne au destinataire ?

R. — Une lettre qui doit être remise de la main à la main ne doit comporter que le nom du destinataire (sans l'adresse) le porteur doit connaître l'adresse ; au besoin on l'inclut dans une deuxième enveloppe portant l'adresse et qui sert seulement au porteur, sans devoir être remise. En dessous du nom, on met simplement "En ville".

Les Anglais mettent "Présent" pour indiquer que la lettre sera remise en mains propres, mais la formule française est "En ville", quel que soit l'endroit où sera remise la lettre. Le signataire de la lettre est censé être présent sur les lieux, en la personne de celui qui délivre le message.

Q. — Doit-on cacheter une lettre que l'on confie à une amie pour remettre à une tierce personne ?

R. — Non, cacheter sa lettre serait un manque de confiance grossier envers son amie ; mais si on lui donne une lettre pour la mettre à la poste on doit fermer l'enveloppe tout à fait.



LETTRES DE RECOMMANDATION —

Q. — Sur quel type doit être composée une lettre de recommandation ?

R. — Voici une formule qui peut être d'un usage général sauf les variantes obligatoires suivant les circonstances ; il ne faut jamais perdre de vue cependant que la brièveté est indispensable, que l'ancienneté des relations est nécessaire et qu'il est bon d'avoir des titres à des égards spéciaux de la part de ceux à qui l'on écrit.

Montréal, 15 mars 1906.

Monsieur Paul Martin,

Mon cher Monsieur,

Veuillez me permettre de vous présenter mon ami, M. Léon Dupuis, qui compte passer quelques jours dans votre ville. Je vous serai infiniment reconnaissant de tout ce que vous pourrez faire pour lui rendre le séjour agréable et vous en remercie d'avance.

Recevez l'expression de ma plus cordiale amitié.

AUGUSTE DUBOIS.

Q. — Comment doit-on présenter une lettre de recommandation ?

R. — On doit déposer une carte de visite avec son adresse, en même temps que la lettre de recommandation, mais sans demander à être admis. Si l'on ne peut pas se présenter, on fait remettre la lettre et la carte par un messenger. Celui qui la reçoit doit promptement faire une visite qui est rendue non moins promptement. La lettre d'introduction est naturellement non cachetée. Une carte de visite avec ces mots "Pour présenter M.—" vaut seulement comme laisser-passer et n'entraîne aucune obligation sociale.

Q. — Que doit-on faire à la réception d'une lettre de recommandation ?

R. — En recevant une lettre de recommandation on doit immédiatement songer que les attentions accordées au porteur s'adressent en fait à l'auteur de la lettre et qu'on aura droit ensuite de réclamer de celui-ci, pour soi-même, ou pour ses propres amis, l'échange de toutes les attentions qu'on aura accordées. Si vous êtes en mesure de le faire, votre premier soin doit être d'inviter à dîner la personne qui vous a été adressée, ou bien de l'inviter à passer la soirée avec des amis ; et, s'il s'agit d'un étranger à la ville, il est bon de choisir, pour la circonstance, un cercle d'intimes dont la connaissance puisse lui être agréable ; Si vous êtes garçon ou en pension, vous ne pouvez natu-

rellement pas l'inviter chez vous, mais dans ce cas vous pouvez offrir vos services pour le guider dans la ville et lui en montrer les points intéressants, en un mot lui faire toutes les politesses que permettent votre bourse et vos loisirs.

Q. — Quelle précaution s'impose au point de vue des visites à la personne qui a été présentée ?

R. — Il est contraire à l'étiquette pour le porteur d'une lettre de présentation de rendre trop souvent visite dans une maison où il vient juste d'être présenté. Le fait que le maître de la maison est votre seule connaissance dans la ville et vous a dit de "considérer sa maison comme la vôtre", ne vous justifie pas d'être continuellement pendu à sa sonnette, ni de vous présenter à des heures déraisonnables dans le salon de sa femme.

Q. — Quelle est la valeur des lettres de recommandation ?

R. — Quand on voyage à l'étranger, on ne peut pas avoir trop de lettres de recommandation. Elles tiennent peu de place dans une valise, mais leur valeur est inestimable, surtout si vous vous trouvez "étranger en pays étrangers".

Q. — Pourquoi la brièveté s'impose-t-elle pour une lettre de recommandation ?

R. — Il importe qu'une lettre de recommandation soit brève, parce qu'elle est généralement lue en présence du porteur et que le temps d'arrêt que nécessite cette lecture est généralement embarrassant. On peut employer quelques paroles chaleureuses à l'adresse de son ami, mais il faut éviter tout compliment personnel, exagéré qui serait de mauvais goût dans une recommandation personnelle.

Cette règle ne s'applique cependant pas aux postulants pour des positions, des faveurs ou des places. Dans ce cas ce sont réellement des lettres de recommandation plutôt que de présentation.

Q. — Que faut-il faire entrer dans une lettre de recommandation ?

R. — Les lettres de recommandation doivent toujours être brèves et concises autant que possible. Si vous voulez envoyer quelques informations particulières à vos amis, relativement à leurs visiteurs, vous n'avez qu'à envoyer une lettre particulière par la poste.

Q. — A qui et pour qui peut-on donner des lettres de recommandation ?

R. — On ne doit jamais remettre de lettres de recommandation à moins de connaître très bien les personnes qui en sont les porteurs et elles ne doivent être adressées qu'à des amis de longue date. Entre gens qui ne sont pas absolument intimes, un échange de lettres de cette nature est non seulement risqué, mais dangereux, car on peut ainsi prendre la responsabilité des actes d'individus qui abuseront de votre légèreté pour vous mettre dans une position humiliante, sinon déshonorante.

Même entre amis de longue date, les lettres de recommandation doivent être données avec beaucoup de précaution et même de parcimonie ; car c'est une grande responsabilité d'envoyer à un ami, un visiteur dont la venue peut lui être désagréable, et l'on n'a pas le droit de demander à des personnes relativement étrangères d'offrir l'hospitalité et de faire des politesses à ses propres amis.

Q. — Le porteur d'une lettre de recommandation peut-il cacheter la lettre qui lui a été remise ?

R. — Le porteur d'une lettre de recommandation peut cacheter la lettre qui lui a été remise. Ceci a pour objet d'empêcher dans le cas où la lettre serait égarée ou perdue, qu'elle soit lue par la personne qui la trouverait ; si toutefois cette personne n'est qu'à moitié discrète.

Q. — Comment doit être remise une lettre de recommandation ?

R. — Une lettre de recommandation, à moins de circonstances spéciales doit être remise en personne. Elle doit être envoyée par un domestique à la personne à qui elle est adressée, avec la carte du porteur. La personne qui la reçoit doit faire introduire le porteur ou envoyer une invitation écrite au porteur de venir la voir ; alors celui qui est présenté fait sa visite. En cas de séjour bref

dans la ville, ces formalités peuvent être écourtées, le porteur peut se présenter en personne et faire passer sa lettre de recommandation et sa carte par le domestique de la maison.

Q. — Que doit contenir particulièrement une lettre de recommandation remise à un artiste de profession ?

R. — Une lettre pour présenter ou recommander un artiste de profession doit contenir quelques mots pour exprimer le plaisir qu'on a éprouvé d'entendre ou d'admirer les œuvres de la personne présentée.

Q. — Quelle précaution doit-on prendre dans le cas de lettres de recommandation pour solliciter une faveur ?

R. — Il faut que les titres à cette faveur soient également forts envers celui qui donne et celui qui reçoit une lettre de cette nature.

Q. — Que doivent contenir les lettres de recommandation ayant trait aux affaires ?

R. — Les lettres de recommandation d'une nature commerciale, ou pour affaire, doivent mentionner le motif de la présence et le genre d'affaires auxquelles se livre le porteur et si vos relations avec celui-ci sont de date récente, il est bon de mentionner par qui le porteur vous a été présenté.

Q. — Comment doit-on recevoir le porteur d'une lettre de recommandation ?

R. — Il n'y a pas de règle d'étiquette qui prescrive jusqu'où doit être poussée la courtoisie à l'égard du porteur d'une lettre de recommandation, de la part de la personne qui la reçoit.

Mille circonstances de temps, de lieu, de position sociale, de loisir et de dispositions des parties doivent être le guide dans ces circonstances : mais en règle générale on doit avoir la plus grande courtoisie à l'égard de l'ami. C'est une politesse pour l'auteur comme pour le porteur. Lafontaine a dit : "Une lettre de recommandation est une traite à vue et vous devez l'honorer" et on pourrait ajouter "Vous devez l'honorer en plein, sans que l'es-

compte de la courtoisie soit aux frais de celui qui la présente".

Q. — Comment doit être adressée une lettre de recommandation ?

R. — La lettre de recommandation doit porter sur l'enveloppe le nom et l'adresse de la personne qui la présente, en dedans de l'enveloppe, en bas. Comme ceci :

Monsieur Paul Marier,
352, rue Sherbrooke,
Montréal.

Envoi respectueux M. Léon Dupuis, de Québec.

Q. — Quoi oblige une lettre de présentation pour affaires ?

R. — Les lettres de présentation ou de recommandation, pour un homme d'affaires et provenant d'un homme d'affaires, peuvent être remises par les porteurs en personne et l'étiquette n'oblige pas ceux qui les reçoivent à traiter la personne présentée, comme on traiterait un ami personnel de l'auteur de la lettre. La simple amabilité et la courtoisie naturelle suggèrent toujours quelques attentions qui peuvent prendre une tournure plus ou moins accentuée suivant l'agrément que procure la visite, mais ceci est purement facultatif.

Q. — Quelle précaution doit-on prendre en particulier pour les lettres de recommandation qu'on donne à des personnes changeant de résidence ?

R. — Il faut avoir bien soin, dans le cas de changement de résidence, de ne recommander des personnes que si on est sûr que la connaissance sera mutuellement agréable, car ce n'est sûrement pas une gracieuseté d'imposer à des personnes, qui pourraient fort bien ne pas se convenir, des relations destinées à se perpétuer.



LIEUX D'AMUSEMENTS —

Q. — Comment peut-on inviter une dame à visiter un lieu public d'amusements ?

R. — Un monsieur qui veut inviter une dame, qui n'est pas sa parente, à visiter avec lui un lieu public d'amusements doit, la première fois qu'il l'invite, inviter aussi une autre dame de la même famille à l'accompagner. Une jeune personne ne doit pas visiter seule un endroit de ce genre avec une personne qu'elle connaît peu.

Q. — Comment doit-on se conduire dans une foule si on est avec une dame ?

R. — Ne jamais pousser pour foncer dans la foule quand on est dans un endroit public avec une dame. Une dame trouve toujours moyen de se faire faire de la place si elle le demande ou le fait demander par celui qui l'accompagne.

**LIVRES —**

Q. — Peut-on demander à emprunter des livres ; si on vous en prête quelles sont les précautions à prendre ?

R. — Jamais on ne doit demander à emprunter des livres reliés ou de quelque valeur, ou faisant partie d'une collection. Et si l'on est délicat, on attendra que l'on vous propose de vous prêter le volume le plus insignifiant, et on le traitera avec un soin scrupuleux.

Si, en effet, beaucoup traitent le livre avec une brutalité qui dénote le peu de souci moral qu'ils en ont, d'autres aiment le livre, le respectent pour la sensation qu'il leur a donnée ou qu'ils en attendent plus tard, lors d'autre lecture ; et, c'est pour eux un désagrément quelquefois insupportable de rentrer en possession d'un volume sali, désarticulé, froissé. Nous ne parlons pas des annotations qui sont un attentat aux lois de la bonne éducation la plus soignée, quand il s'agit de livres empruntés ou loués.

L'annotation peut être discutée s'il s'agit de livres à soi ; sur des livres ne vous appartenant pas c'est le comble du mauvais goût.

Q. — Peut-on annoter un livre prêté ?

R. — Il faut bien s'en garder. D'ailleurs toute annotation sur un livre doit être interdite. Il est facile d'écrire ses pensées dans un carnet ad-hoc. A moins d'être d'une haute intellectualité, il est rare que ces notes passagères supportent la lecture pour les étrangers. Surtout se garder des exclamations qui sont en général enfantines ou ridicules.



LUNCH —

Q. — Doit-on retirer son chapeau à un lunch ?

R. — On ne doit pas retirer son chapeau à un lunch. En hiver, on enlève les gros manteaux. S'il fait beau, on conduit directement au salon les invités, qui ensuite passent à la salle à manger sans aucun changement. On enlève les gants quand on est assise à table. Pour les lunches, il faut porter un petit chapeau léger, pas un chapeau qui serait ou qui paraîtrait embarrassant, par les temps chauds, à garder pendant deux ou trois heures à table.

Q. — Les invités entrent-ils par couples pour prendre place à un lunch ?

R. — On ne se forme pas par couples pour aller à un lunch ; la maîtresse de la maison ouvre généralement la marche, emmenant avec elle la dame en l'honneur de qui se donne le lunch ; les messieurs, s'il y en a, laissent passer les dames et entrent ensuite.

XII

**MAGASINS — MAISON — MALADIE — MARIAGES
— MENAGE — MUSIQUE.****MAGASINS —**

Q. — Quelles sont les règles à suivre dans les magasins ?

R. — N'entrez jamais dans un magasin si vous n'avez rien à y faire.

Demandez ce que vous désirez aussi clairement que possible.

N'examinez pas cinquante choses dont vous n'avez pas besoin.

Si vous n'avez pas envie d'acheter, mais seulement d'examiner et de vous informer, dites-le tout de suite.

Ne marchandez jamais ; si le prix ne vous convient pas, allez ailleurs.

Ne restez jamais à hésiter devant un comptoir.

Décidez-vous promptement. Si vous n'êtes pas décidée, il vaut mieux quitter le magasin et revenir.

N'abîmez pas les objets que vous touchez.

Ne donnez jamais de dérangements inutiles aux commis.

Ne demandez jamais d'échantillons sans vous excuser et à moins que vous ne vouliez réellement revenir prendre les marchandises ou essayer d'assortir.

Autant que possible faites porter vos paquets à domicile.

Ne faites jamais attendre un commis pour causer avec une amie.

Si vous voulez causer, écarter-vous du comptoir pour que le commis puisse servir d'autres personnes.

N'appellez jamais un commis qui est occupé à servir une autre personne.

Si vous voulez être servie par tel commis en particulier, attendez qu'il soit libre.

Il est de mauvais goût de se moquer ou de railler les articles qui vous sont offerts ; s'ils ne vous conviennent pas, laissez-les là. Faites grâce de vos commentaires.

Ne vous allongez pas sur le comptoir.

Planter ses deux coudes sur un comptoir est d'un effet pitoyable.

Bousculer ou pousser quelqu'un à un comptoir est de mauvaise éducation.

Ne prenez jamais des mains d'une personne un article qu'elle examine ; attendez qu'elle l'ait reposé sur le comptoir.

Les chuchottements ou les apartés sont de mauvais goût dans un magasin.

Il est impoli d'arrêter les amis que l'on rencontre dans un magasin pour les consulter sur des achats avant qu'ils aient terminé les leurs.

Il est impoli, à moins d'en être priée, d'exprimer son avis sur les achats des autres personnes ou sur leur goût en achats.



MAISON —

Q. — Quelles dispositions doit-on prendre pour ranger les manteaux à l'entrée de la maison ?

R. — C'est un très mauvais arrangement en ville de pendre tous les pardessus et d'accrocher tous les chapeaux de la famille dans le vestibule. S'il n'y a pas d'endroit spécial disponible, tous les jeunes membres de la famille devraient être dressés à s'habiller et à se déshabiller dans leur chambre ; on peut faire exception pour le maître de la maison. Dans les maisons confortables, il y a généralement dans le vestibule ou sous l'escalier une armoire où l'on peut serrer les caoutchoucs, les manteaux, les casquettes, les cravates et autres choses que l'on n'aime pas voir trainer.

Q. — Quelle précaution doit-on prendre quand les lumières sont allumées dans le salon ?

R. — Quand les lumières sont allumées, les persiennes doivent être fermées ou les stores baissés ou encore d'épais rideaux tirés. Il y a des gens qui ne comprennent pas le charme du secret de la vie privée et qui ont l'air de vouloir toujours vivre dans une maison de verre. Cependant l'absence de store ou de rideau dans un salon éclairé indique que les maîtres de maison ignorent les usages ou manquent de raffinement.

Q. — Peut-on mettre des fleurs dans des vases à une fenêtre ?

R. — Non, on ne met pas aux fenêtres des fleurs dans des vases, mais on peut y mettre les fleurs en pots. Les fleurs dans des vases se mettent sur une cheminée, une table une console.



MALADIE —

Q. — Peut-on demander à un docteur ce que coûtera une opération avant de se laisser opérer ?

R. — Il est non seulement permis mais nécessaire de s'enquérir du prix d'une opération avant de s'y décider. On doit prévoir aussi une assez forte dépense d'imprévus et d'accessoires.

Q. — Quelle conduite doit-on tenir à l'égard d'amis intimes malades, d'une affection légère mais contagieuse et auxquels on veut prouver ses sympathies ?

R. — Beaucoup de personnes en cas de maladie légère mais contagieuse ferment leur porte à leurs meilleurs amis. Elles estiment que c'est bien assez d'exposer à la contagion ceux dont les soins leur sont d'une nécessité absolue. La mode hollandaise — d'afficher à la porte le bulletin de santé du malade, — est suivie par quelques-uns. Et on ne saurait trop applaudir au souci des autres dont témoigne la défense d'entrer dans le logis contaminé, et à l'idée pratique de cet affichage à la porte. Les gens de la maison très surchargés, ne sont pas dérangés ; les amis ne sont pas exposés à contracter le mal : ces derniers doivent avoir dans ce cas la bonne pensée de glisser leur carte sous la porte ou dans la boîte, carte portant au crayon quelques mots de sympathie, de félicitation ou d'encouragement selon le cas.

On envoie maintenant des fleurs aux gens rétablis, pour célébrer leur convalescence. Mais on doit consulter ses ressources avant de suivre toutes ces nouvelles coutumes qui ne laissent pas d'être fort onéreuses et lourdes aux petits budgets. Les gens dont la situation de fortune est modeste peuvent se borner à exprimer leur joie de l'heu-

reuse issue de la maladie. S'ils tiennent à se mettre à l'unisson, qu'ils offrent le bouquet le plus simple, le moins coûteux. — Au contraire, si l'on est riche on peut agir grandement en cette occurrence : envoyer primeurs et fleurs rares, et chatteries. On met encore sa voiture, pour des promenades, à la disposition du convalescent qui n'en a pas à lui.



MARIAGES —

Q. — Combien de temps avant le mariage doivent être envoyées les cartes d'invitation ?

R. — Les cartes d'invitation doivent être envoyées deux ou trois semaines avant le mariage. Trois semaines n'est pas trop tôt.

Q. — A qui doit-on envoyer des cartes de faire-part, et que doivent faire ceux qui en reçoivent ?

R. — Les cartes de faire-part peuvent être envoyées à toutes les personnes qui figurent sur la liste de visites des parents de la fiancée ainsi qu'à tous les amis du fiancé ou de ses parents dont les noms ont été soumis aux parents de la fiancée. La fiancée peut cependant laisser de côté les noms des personnes avec lesquelles elle ne veut pas entrer en relations après son mariage, si la chose peut se faire sans les offenser.

Tous ceux qui reçoivent des lettres de faire-part d'un mariage doivent faire visite à la nouvelle mariée le premier jour qu'elle recevra ou le plus tôt possible après sa première réception. Si la nouvelle mariée réside dans une autre ville ou si l'absence ou la maladie empêchent de lui rendre visite, on peut envoyer des cartes par la poste. Naturellement, les amis intimes se dispensent de cette formalité parce qu'ils écrivent généralement des lettres de félicitation ou envoient des cadeaux.

Q. — Est-il à souhaiter qu'il fasse beau ou qu'il pleuve le jour du mariage ?

R. — Les superstitions, aussi bien que les proverbes, offrent, entre elles, de frappantes contradictions. Nous disons généralement ici : "Pour que la mariée soit heureuse, il faut que le soleil brille sur elle".

Dans quelques parties de la France, on assure, au contraire, qu'il est à souhaiter que la journée des épousailles soit grise et pluvieuse; car, ainsi, ajoute-t-on, on épuise, en une fois, toutes les tristesses de l'existence, et ces gouttes d'eau, que verse le ciel, ce sont les larmes qu'on répand dans la vie, et qui seront absentes des yeux de la mariée, s'étant toutes écoulées sous forme de pluie.

Les fiancés feront bien de s'en rapporter à l'une ou à l'autre de ces croyances, selon le temps qu'il fera le jour de leurs noces.

Q. — Quand doit-on envoyer un cadeau de noces ?

R. — Si l'on a l'intention d'offrir un cadeau de noces, il doit être envoyé dans la semaine qui précède la date fixée pour le mariage. Si l'on est en termes intimes avec la fiancée, on peut lui rendre visite pour lui présenter ses souhaits et voir le trousseau quelques jours avant le mariage; mais en général il vaut mieux s'abstenir, à moins d'invitation spéciale. La fiancée a tant de choses à faire et si peu de temps à elle avant la cérémonie.

On n'a pas à répondre aux cartes d'une fiancée marquée P.P.C.

Q. — Que doit-on répondre aux félicitations qui sont adressées à l'annonce d'un mariage prochain ?

R. — Lorsqu'on annonce le mariage prochain d'une jeune fille, celle-ci n'est tenue de répondre aux félicitations qu'on lui adresse, par aucune belle phrase. Un sourire, un remerciement pour les vœux ou les sympathies exprimés sont suffisants. Si les paroles de ses interlocuteurs nécessitent davantage, elle doit bien être capable de trouver dans son cœur le mot simple qui convient.

La simplicité, la réserve, voilà du reste les deux premières ressources, auxquelles on a recours chaque fois qu'on est embarrassée. Le naturel, partant d'un bon cœur, ne trahit jamais. Cela vaut toutes les règles de civilité.

Q. — Vaut-il mieux épouser un homme sympathique, de bonne famille, mais exerçant une profession qui, bien qu'honorable, ne vous convient pas absolument ? ou : un homme dont la profession vous plairait beaucoup, mais qui, lui, vous plairait moins ?

R. — Sans hésiter, la première alternative est préférable : d'abord parce que la sympathie doit être au-dessus de tout dans le mariage (nous ne disons pas l'amour... qui est souvent aveugle). Puis ensuite : par calcul raisonnable.

En effet, si la profession est bonne, la jeune femme ne tardera pas à revenir de ses préventions ; et si elle n'est pas bonne, on a toujours les ressources d'en changer.

Q. — Quelle doit être la différence d'âge entre le mari et la femme ?

R. — On dit communément que le mari doit avoir dix ans de plus que sa femme. Évidemment c'est une forte moyenne. Le chef de la communauté responsable est tenu d'apporter une expérience qui ne saurait s'acquérir que par une certaine pratique de la vie. Mais la plupart des jeunes gens, retardés par les études, ont eu moins de contact avec le monde qu'une jeune fille du même âge. Certains prétendent même que l'intelligence féminine étant plus... futée, il y aurait encore infériorité du côté masculin, sans les raisons que nous venons de donner.

L'âge ne signifie absolument rien quand la santé et le physique agréable, sympathique, compensent les années. Il n'y a pas de "convenance mondaine" à observer en l'occurrence, ainsi que semblent croire certaines personnes.

Si l'on veut notre opinion personnelle, la voici : "Nous croyons qu'on ne doit marier les "enfants" très jeunes, c'est-à-dire le mari ayant moins de vingt-cinq ans, et sa compagne ayant par conséquent de dix-huit à vingt ans, seulement quand ils peuvent se laisser guider, pendant quelques années, par leurs familles ; ou quand ils ont des carrières toutes tracées de façon qu'ils n'aient qu'à se laisser vivre... S'ils doivent entrer dans la lutte avec l'inexpérience doublée des très légitimes fougues de la jeunesse, ils risquent une grosse partie.

Il y a d'excellents ménages parfaitement heureux, malgré des différences d'âge assez surprenants :

En général, ce sont les qualités, le caractère, le physique sympathique qui doivent être considérés dans un projet d'union, et jamais l'âge. On est bien plus dessorti avec un conjoint vulgaire, désagréable, quoique jeune, qu'avec une personne d'une certaine maturité saine, comme il faut, et enviable en somme.

Q. — Quel genre de costume doit-on choisir pour le mariage ?

R. — A moins que la fiancée n'ait l'intention de se marier "en blanc", elle ne devrait pas choisir un costume qu'elle ne puisse pas porter pour voyager. On peut obvier à cette difficulté en portant un long et ample manteau pour couvrir un costume délicat et faciliter ainsi la première journée de voyage. Mais les gares de chemin de fer sont quelquefois si malpropres que personne ne peut sans frémir songer à y risquer un costume délicat. En tout cas, ceci ne peut se faire que si le temps est beau et, même pour un mariage, il faut toujours se méfier d'une averse.

Q. — Quelle est l'origine de la robe blanche pour les mariées ?

R. — C'est à l'une des plus jolies reines de France que les jeunes mariées doivent la virginale blancheur de leur robe nuptiale. La première robe de mariage blanche fut en effet portée par Marie Stuart en 1558, lorsqu'elle épousa François II, et ce n'est qu'à la fin du dix-septième siècle que l'usage s'en généralisa.

La jolie reine écossaise n'avait même pas osé rompre trop complètement avec la tradition, car à sa robe de brocart blanc elle avait ajouté un superbe manteau de cour de velours de Perse bleu pâle, dont de nombreux pages portaient la traîne longue de six mètres.

Q. — Quelles sont les fonctions des demoiselles d'honneur ?

R. — Les demoiselles d'honneur, s'il y en a, n'ont pas grand chose d'autre à faire que les autres jeunes filles du cortège de la mariée. Elles quêtent à l'église. S'il y a quelques petits services à rendre à l'épousée, — attacher, écarter son voile, la débarrasser de son missel, — elles s'empressent autour d'elle.

Q. — Comment la famille doit-elle quitter l'église une fois le mariage terminé ?

R. — On observe le moins de formalité possible, une fois la cérémonie terminée. Quand les mariés sont partis

en voiture, la mère de la mariée suit généralement en voiture avec une demoiselle d'honneur ou une autre de ses filles, quelquefois avec son mari. Mais ceci est considéré un peu vieille mode et les pères préfèrent attendre que plusieurs voitures soient parties. Quand la maison des parents est à peu de distance de l'église, les voitures peuvent parfaitement revenir chercher les parents ou les autres membres de la famille et les amis.

Q. — Comment se passent les mariages protestants au domicile des parents ?

R. — Ces mariages sont généralement aussi simples que possible, le calme et la simplicité en font tout le charme. Quelques décorations ou guirlandes de feuillages et d'evergreen sont tout ce que demande le bon goût pour la circonstance. Quelques fleurs et des plantes vertes, palmiers, etc. en pots garnissent avantageusement le salon.

La mère de la mariée reçoit les invités dans le salon. La ponctualité est indispensable dans le cas d'un mariage intime et tous les invités arrivent ainsi presque simultanément. Le marié, le pasteur arrivent ensemble, à l'heure fixée.

Immédiatement après, entre la fiancée, au bras de son père. Le pasteur se place en face des invités. Le jeune couple se place comme à l'église, en face du pasteur, le père se tenant derrière la mariée pour la remettre au fiancé. Ensuite il va se placer auprès de la mère de la mariée. Le pasteur est le premier à offrir ses félicitations, puis les parents.

La réunion étant intime, les mariés prennent la tête pour conduire à la salle à manger, suivis du père de la mariée avec la personne de la société la plus importante ; les autres invités suivent à leur convenance.

Q. — Quelles fleurs doit-on mettre sur une table à un lunch ou à un diner de mariage ?

R. — A un lunch ou diner de mariage, la décoration des tables ne peut être demandée qu'aux fleurs blanches. C'est dommage que les lys aient une odeur trop forte, trop pénétrante, car on pourrait en leur saison les disposer par gerbes, en de grands vases de cristal. Il y a bien d'autres fleurs blanches : les muguets, que nous

appelons lys de la vallée, et qu'on arrangerait en guirlandes touffues, entremêlées de leurs feuilles vertes et de gros nœuds de satin blanc. Mais non, cette délicieuse fleur est l'emblème de bonheur éphémère, et les Valaques la nomment lacrymatoire. Heureusement, il en est d'autres et qui sont d'heureux présages, les roses blanches, les œillets blancs.

Les bouquets de corsage des femmes, les "boutonniers" des hommes, sont assortis à la fleur qui orne la table. Les uns et les autres peuvent être distribués aux convives par les garçons et les demoiselles d'honneur, qui les présentent dans des corbeilles garnies de nœuds de ruban.

Q. — Doit-on, dans toutes les conditions apprendre aux jeunes filles à gagner leur vie ?

R. — Les mamans qui ont des filles à marier se plaignent souvent que les jeunes gens sont trop difficiles ou trop pratiques.

Elles n'ont pas toujours tort. Mais elles n'ont pas toujours raison non plus.

La vie moderne a ses exigences, et l'erreur de l'éducation familiale est de n'en pas tenir suffisamment compte.

Nous élevons nos filles comme nous avons été élevés-nous-mêmes, en bonnes petites bourgeoises, incapables de se passer, pour vivre, de l'assistance d'une famille ou d'un mari. Le temps a beau marcher, nous restons convaincues qu'une femme, quand elle appartient à un certain monde, ne saurait sans déchoir, occuper son activité à d'autres soins qu'à ceux de son ménage. Et encore, arrive-t-il souvent que le ménage passe au second rang, l'unique objectif de notre destinée consistant aux yeux de beaucoup d'entre nous à savoir entretenir ses relations et à montrer une égale aptitude à bavarder sur tout et à tout ignorer.

Or, comment voulez-vous que des jeunes gens qui connaissent le prix de la vie, dont la carrière se fait tard et difficilement, ne calculent pas, avant de prendre un parti, les obligations de toute sortes, auxquelles le mariage les entraîne ?

Il est entendu qu'il vaudrait mieux qu'ils se laissassent davantage guider par leur cœur. Mais on ne peut pas leur reprocher, quand leur cœur n'a pas parlé, de réfléchir à ces choses et d'estimer qu'elles ont quelque importance.

Ce sont des hommes, après tout, et, comme tels, ils ont bien droit à un peu d'égoïsme, puisque nous sommes toutes d'accord à proclamer que c'est là un trait distinctif du caractère masculin.

Il n'est pas dit, d'ailleurs, que s'ils écartaient délibérément ces préoccupations de leur conduite, il en résulterait beaucoup plus de bonheur pour nos filles, car celles-ci, en raison même de l'éducation que nous leur donnons, ne sont pas toujours très bien préparées à supporter sans regret l'existence étroite et mesquine à laquelle sont condamnés les jeunes ménages dont les ressources sont trop parcimonieusement mesurées.

Il faut avoir le courage de voir les choses telles qu'elles sont. C'est même un devoir rigoureux, quand on aime ses enfants, de ne leur taire aucune vérité.

Eh bien ! la vérité est que nous donnons à nos filles des goûts et des manières qui ne sont malheureusement pas toujours en rapport avec la situation de fortune où elles se trouveront.

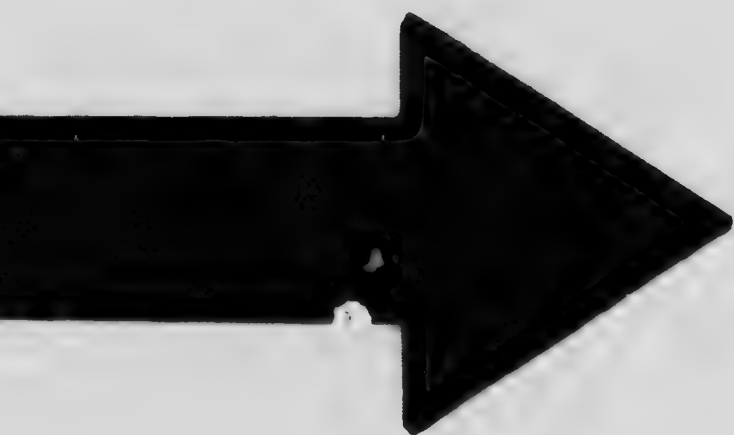
Nous voulons qu'elles vivent de la même vie que celles de leurs amies qui sont plus fortunées. Sous prétexte qu'elles sont du même monde, nous les croyons obligées d'avoir la même destinée.

Hélas ! que de fois les pauvrettes seront victimes de cette erreur de notre aveugle tendresse ! Que de fois il leur arrivera, pour ce seul motif, de vieillir solitaires ou, si elles se marient, de ne point savoir goûter leur bonheur ou même de le détruire sottement par leurs plaintes ou leurs récriminations ?

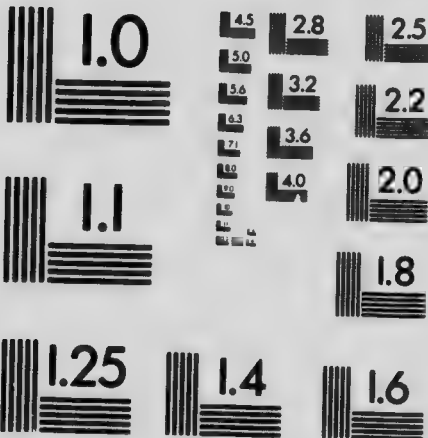
Ces petits drames-là ne sont jamais mis à la scène, et cependant, il s'en déroule tous les jours des milliers. Il est possible qu'ils soient moins curieux que ceux où la passion seule a sa place. Mais on ne nous enlèvera pas de l'idée qu'ils mériteraient d'avantage de solliciter l'attention de nos auteurs, car, en somme, ce qu'ils démontrent, c'est que, dans la Cité moderne, la femme ne peut plus limiter son objectif aux seuls devoirs de sa nature et peut-être n'y a-t-il jamais eu dans l'histoire de l'humanité de plus graves, ni de plus douloureuses évolutions que celle-là.

Il faut que nous en prenions notre parti. Quelque regrettable que ce soit, désormais les femmes ne seront aptes au bonheur que si elles peuvent se passer du secours, de l'aide et de l'assistance d'un époux.





(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Tant mieux si la chance veut qu'elles puissent se consacrer tout entières aux soins de leur ménage. Mais gardons-nous d'escompter ce hasard heureux, et disons-nous bien que, quelle que soit la dot que nous puissions leur donner, la fortune ou la situation du mari qu'elles pourront rencontrer, notre devoir est toujours de les mettre en mesure de gagner leur vie elles-mêmes.

Cela ne leur fera jamais de mal, et cela sera peut-être, à un moment donné, la source ou la sauvegarde de leur bonheur.

Le temps n'est plus en effet où l'on pouvait avoir des préjugés contre la femme qui travaille. On peut même dire que le sort de la famille dépend exclusivement d'elle : car il n'y a qu'elle qui puisse faire échapper le mariage aux vilaines et déprimantes questions d'intérêt qui le dominent aujourd'hui.

Q. — Faut-il attendre que son deuil soit terminé pour demander une veuve en mariage ?

R. — Pour demander une veuve en mariage, il vaudrait mieux attendre que son deuil fût terminé. Cependant, si l'on craint d'être devancé par un autre prétendant, on peut lui faire savoir indirectement (par un ami commun), qu'on attend pour se présenter que le temps de veuvage prescrit par les convenances soit accompli ; qu'on craint de la blesser en lui faisant connaître ses intentions avant ce délai — qui est de deux ans. — On peut fort bien s'en ouvrir à son père et à sa mère. Mais lorsqu'elle aura quitté le deuil, on pourra, sans hésitation, s'adresser à elle-même.

Q. — Comment prépare-t-on et annonce-t-on un second mariage ?

R. — Le deuil d'un mari se porte deux ans, ce n'est qu'après cette durée que, selon les lois du savoir-vivre, la veuve peut songer à se remarier. Et encore doit-elle laisser s'écouler quatre ou cinq mois après l'expiration de ce deuil avant de réaliser son désir.

On envoie des lettres de faire-part de son second mariage, qu'on peut annoncer verbalement aux amis intimes quelques semaines avant ; mais on n'est pas dispensée pour cela à leur égard, de la lettre de faire-part.

Avant de quitter la ville qu'on habite pour suivre son nouveau mari, on fait des visites d'adieu à ses amis, et on profite de cette occasion pour leur présenter ce second époux.

La présence des enfants du premier mariage aux secondes nocces est chose délicate. S'ils sont tout jeunes, ils ne comprennent pas et il n'y a pas lieu de se préoccuper. S'ils sont déjà grands et témoignent quelque chagrin de l'événement, on peut leur faire faire un joli voyage pendant les préparatifs et les cérémonies. Mais il ne faudrait rien leur cacher, ni les instruire, à leur retour seulement, de ce qui s'est passé. Très doucement, on leur explique qu'on se remarie pour qu'ils soient mieux protégés ; on leur dit qu'ils n'ont pas à craindre d'être moins aimés, et on les laisse libres soit d'assister à la cérémonie du mariage, soit de partir en voyage pour quelques jours pendant qu'il s'accomplit.

Q. — Peut-on porter du blanc à un second mariage ?

R. — Il n'est pas absolument extraordinaire pour une femme de porter un costume blanc de réception ou même de rue pour un second mariage, surtout depuis que le blanc est si universellement porté en ville par des femmes de tous les âges. Cependant un gris léger est certainement préférable, il a l'avantage d'être toujours de circonstance et de bon goût. Un second mariage est très souvent l'objet de commentaires, et une femme de sens doit éviter tout ce qui pourrait prêter à des potins. En tout cas, il y a des précédents pour le blanc à un second mariage.

Q. — Peut-on assister à un mariage dans une église coiffée et sans chapeau ?

R. — Non, sous aucun prétexte.

Q. — Quels sont les pronostics tirés des mois ?

R. — Si vous cherchez un époux bon, aimable et doux ;
En janvier, mariez-vous.
Si vous voulez que le bonheur chez vous demeure :
En février, et de bonne heure.

Si vous vous mariez en mars, attendez-vous :
A trouver chagrins et dégoûts.
Si vous épousez en avril, à la bonne heure
Vous aurez la part la meilleure.

Si vous vous mariez en mai, malheur à vous
Ivrogne sera votre époux.
Si vous vous mariez en juin, heureux présage :
Bonheur jusque dans le vieil âge.

Si vous voulez vous faire aimer et voyager :
En juillet, vous vous marierez.
Si vous vous mariez en août, mauvais présage :
Votre mari sera peu sage.

Si vous pouvez choisir septembre, augure heureux,
Honneur, fortune pour les deux.
Si vous cherchez un mari doux, généreux et sobre :
Mariez-vous au mois d'octobre.

En novembre, vous aurez un mari sans cœur
Avaro, impie et querelleur.
En décembre, vous serez mère chaque année
Épouse heureuse et fortunée.

Q. — Quels sont les pronostics tirés des jours de la semaine ?

R. — Mariez-vous le lundi,
Votre époux, un étourdi
Rendra votre vie amère,
Vous vivrez dans la misère.

Le mardi sera le jour :
Du bel accord et d'amour
Vous n'aurez point de rixesse ;
Mais, chez vous serez maîtresse.

Mercredi, jour le meilleur,
Pour la paix et le bonheur,
Lune de miel éternelle ;
Et tendresse mutuelle.

Jeudi, redoutez les coups
Du destin, ce vieux jaloux,
Qui aime à semer l'épreuve,
Jeune encore, vous serez veuve.
Vendredi, beaucoup de croix ;
La lune de miel décroît
Dès la première année,
Sombre jour pour l'hyménée.
Samedi, jour de procès,
De regrets et d'insuccès,
Inquiète à bout de force,
Aurez recours au divorce.
Ne vous mariez jamais :
Le dimanche, jour mauvais,
Nous apprend l'antique adage
Pour entrer en ménage.



MENAGE —

Q. — Les devoirs de la ménagère, ont été mis sous forme de commandements, voici la teneur de ces commandements ?

- R.** — 1° De bonne heure tu te lèveras,
Pour tout ranger soigneusement.
2° Les repas, tu prépareras,
Toujours exactement.
3° La basse-cour surveilleras,
Tous les jours attentivement.
4° Des légumes cultiveras,
Ainsi que des fleurs pareillement.
5° Recettes et comptes tiendras,
De tes emplettes sûrement.
6° Tout commérage éviteras,
Propos mauvais également.
7° Les pauvres soulageras,
Selon tes moyens dignement.
8° Sur tes peines saupoudreras,
Des grains d'espoir stoïquement.
9° Ton "home" tu préféreras,
Aux théâtres loyalement.
10° Tes enfants tu élèveras
Dans l'amour de Dieu sagement.

MUSIQUE —

Q. — Peut-on offrir ou demander de chanter un duo ?

R. — On ne doit jamais offrir de chanter un duo à moins d'y avoir été invité par la dame qui doit chanter avec vous. Quelquefois aussi une maîtresse de maison demandant à l'improviste à deux personnes de chanter ensemble pourrait insister à faire jouer un duo qui serait excessivement désagréable aux exécutants.

XIII**NAISSANCES — NOCES — NOEL — NOMS.****NAISSANCE —**

Q. — Comment doit-on répondre au faire-part de naissance d'un enfant ?

R. — Pour répondre à l'envoi du faire-part de la naissance d'un enfant, on renvoie une carte aux parents. Si les relations qu'on a avec eux le comportent, on écrit sous son nom : " Félicitations ", " Bonheur à l'enfant ". Enfin, on s'inspire de son amitié ou de sa bienveillance.

**NOCES —**

Q. — Comment doit-on marquer un trousseau ?

R. — Un trousseau se marque ou se brode, suivant les moyens dont on dispose. La modeste marque au fil rouge doit se mettre dans un endroit peu apparent.

Les initiales brodées s'imposent pour un trousseau de luxe. Le linge de maison est marqué des initiales des noms de famille de chacun des deux époux, le nom de la femme suivant celui du mari. Le linge de corps est marqué de l'initiale du prénom suivi de l'initiale du nom. La jeune épouse doit avoir son linge personnel chiffré du nom de famille de son mari.

Le genre de marques dépend un peu du goût de chacun. Certaines personnes adoptent le même chiffre agrandi ou réduit pour toutes les pièces du linge de la maison ; d'autres personnes au contraire préfèrent diverses formes de lettres pour chaque service. Pour les draps de lit, on veut de grandes lettres simples et nettes, mais joliment brodées et enjolivées de points de fantaisie ; elles seront droites, gothiques ou anglaises, au choix. On les place au milieu de la partie qui est rabattue sur la couverture, le pied des lettres du côté de l'ourlet. Les initiales des taies d'oreiller se font assorties à celles des draps, mais plus petites ; on les brode soit au milieu, soit dans le coin, en haut et en biais ; dans ce cas, on en marque six à droite et six à gauche, de façon que les initiales se trouvent toujours au milieu du lit.

Le nom mis en entier ne se fait que pour les mouchoirs, et, encore bien peu ; on lui préfère les initiales séparées ou les monogrammes. Les chemises se brodent devant, et légèrement à gauche. Les pantalons ordinaires sont brodés sur la ceinture, un peu à gauche du milieu du devant ; les très élégantes ont des initiales sur le bas de la jambe gauche, au-dessus de la garniture. Les chemises de nuit ont le chiffre sur le coin gauche du col, si le col est rabattu et, dans les autres formes, on le met au-dessous des plis ou des entre-deux, ceci, toujours à gauche. Les mouchoirs ont des lettres très petites.

Q. — Qui fixe la date du mariage ?

R. — C'est le privilège exclusif de la fiancée de décider de la date de la cérémonie. Si impatient que puisse être le futur il est tenu de s'incliner sur ce point.

Q. — Les lettres de faire-part de mariage doivent-elles être envoyées avant la cérémonie ?

R. — Pas du tout, elles annoncent que le mariage a eu lieu et doivent être prêtes à envoyer une fois la cérémonie célébrée.

Q. — Comment doit-être rédigée l'invitation dans le cas où la cérémonie doit être suivie d'un lunch ou déjeuner de noces ?

R. — Quand la cérémonie doit être suivie d'un dé-

jeuner de noces, la carte d'invitation porte généralement la formule consacrée "R.S.V.P." parce qu'il faut certains préparatifs et qu'on doit au préalable arrêter la disposition des places.

Une acceptation d'une invitation de ce genre doit être libellée comme suit :

M. et Mme Jules Dupont
acceptent avec plaisir l'invitation de
M. et Mme Paul Martin
pour assister au mariage de leur fille
et ensuite au déjeuner de noces
le six mai dix-neuf cent six.
1343, rue Sherbrooke
Montréal, 25 avril 1906.

Les noms doivent être mis sur une ligne séparée. La date de la cérémonie doit être écrite tout au long. C'est la règle.

Q. — Quelle obligation résulte d'une invitation à la cérémonie du mariage seulement ?

R. — Une invitation pour la cérémonie seulement ou un simple faire-part ne demandent pas d'accusé de réception, mais exigent une visite à la jeune mariée au cours de la saison. Si vous portez de l'intérêt au jeune couple, vous pouvez lui adresser sur une carte quelques mots de félicitations aux soins des parents de la future. Cette attention sera sûrement appréciée.

Q. — Une invitation à un mariage implique-t-elle la nécessité d'un cadeau ?

R. — L'invitation à un mariage n'implique pas l'attente d'un cadeau à la fiancée. C'est seulement l'affection, l'amitié ou la sympathie qui doivent dicter ce plaisant devoir et aussi les considérations de dettes sociales.

L'invitation ne veut pas dire non plus que la personne à laquelle elle est adressée doit se considérer comme appartenant au cercle de connaissances avec lequel la jeune femme entend rester en relations, quand elle aura pris son nouveau nom et assuré sa nouvelle position.

Q. — Si l'on est invité à la réception qui doit suivre la cérémonie sans être autrement lié avec la famille, peut-on envoyer quelque chose ?

R. — Si l'on est invité à la réception qui doit se tenir à la maison après la cérémonie, les personnes aux dispositions généreuses envoient souvent un cadeau sans importance, — un livre, un bouquet de violettes, des fleurs en tiges — qui sont toujours les bienvenues — ou un objet d'ornement ou d'usage courant. C'est une preuve de sympathie invariablement appréciée. Mais ces attentions sont purement volontaires. Il faut éviter avec soin qu'une invitation prenne la tournure d'une imposition.

Les cadeaux sont généralement envoyés de la place où ils ont été achetés, accompagnés de la carte du donateur ; il n'est plus de mode de rien écrire sur la carte, mais un mot aimable n'est jamais hors de saison.

Q. — Quelles considérations doit-on observer avant de décider les noces ?

R. — Le principe des dépenses est, comme nous l'avons dit, le suivant :

Le marié paie les frais de messe ou les honoraires du pasteur, mais pas les extras comme organiste, chœur, solistes. C'est le père de la mariée qui paye tout cela. Le marié offre le bouquet de la mariée et les bouquets des demoiselles d'honneur. La coutume est d'offrir à chaque demoiselle d'honneur un souvenir, un petit bijou. La mariée doit être consultée à cet égard, on offre aussi un petit souvenir aux garçons d'honneur. Naturellement cette coutume entraîne des dépenses considérables, et à moins que la position de fortune du marié ne le justifie une jeune femme fait preuve de peu de sens en projetant un mariage trop en grand. D'ailleurs, il est aussi beaucoup plus digne de la part du jeune homme de dire franchement dès le début à sa fiancée, qu'il ne se croit pas en état d'encourir ces dépenses vraiment inutiles. Il y a bien peu de jeunes gens qui puissent se permettre ces frais, au moment où il faut meubler le nouveau logis, renouveler la garde-robe, faire face aux dépenses de la noce et du voyage de noces. Bien des jeunes femmes ont chaudement regretté d'avoir poussé leur mari à faire de tels déboursés lorsque plus tard cet argent aurait été bien nécessaire pour satisfaire des besoins domestiques urgents.

Q. — Comment doit-on répondre à une invitation écrite ?

R. — Une lettre d'invitation écrite pour un mariage auquel ne doit assister qu'un groupe d'amis choisi, demande une réponse prompte et cordiale écrite sur le même ton d'intimité que la lettre d'invitation elle-même.

Q. — Comment accuse-t-on réception d'une invitation à un mariage ?

R. — L'accusé de réception de l'invitation gravée ordinaire, priant quelqu'un d'assister à un mariage à l'église et à la réception qui suivra la cérémonie à la demeure des parents de la jeune mariée consiste simplement dans la présence de la personne invitée. Si l'on est incapable d'être présent on envoie à la demeure de la future, par un domestique ou par la poste, des cartes adressées à ses parents ou aux personnes au nom de qui sont lancées les invitations ; ces cartes doivent être envoyées de façon à être reçues le jour du mariage.

Q. — Dans le cas où l'on veut s'excuser de ne pas assister à un mariage, doit-on envoyer des cartes au futur et à la future ?

R. — Ce n'est pas l'habitude d'envoyer des cartes aux futurs. Ce ne sont pas eux qui invitent. De plus la difficulté de choisir entre le terme "Melle..." quand l'adresse est écrite et le terme "Mme..." quand la carte est remise ont amené à supprimer ces cartes.

Une femme mariée envoie une de ses cartes et deux de celles de son mari renfermées dans une enveloppe à cartes de visites. Une femme non mariée envoie seulement sa carte ; un homme envoie deux cartes, une pour le maître et l'autre pour la maîtresse de maison.

Les formalités sont les mêmes pour un mariage à la maison.

Q. — Que doit-on faire dans une famille ou quelqu'un des membres accepte l'invitation au mariage et où d'autres sont obligés de refuser ?

R. — Si quelques-uns des membres d'une famille acceptent et si les autres sont obligés de refuser, chacun doit écrire une réponse séparée, même s'il s'agit du mari et de la femme.

Le cas échéant, ou exprime son regret sans en donner le motif. " M. ou Mme regrette l'impossibilité ou il (ou elle) se trouve d'assister, etc. telle est la formule suffisante.

Q. — Peut-on envoyer une invitation à un mariage à un membre d'une famille et seulement des faire-part aux autres ?

R. — Oui, surtout si ce n'est pas un grand mariage.

Q. — Comment doivent-être faits et portés les bouquets de noce ?

R. — Les bouquets de parade sont les plus convenables et les plus élégants. Ils sont faits d'orchidées ou de gardenias blancs et d'œillets.

A la saison des chrysanthèmes cette fleur orne très joliment les appartements de réception ou l'église (dans les mariages protestants) et on peut bien l'employer pour le bouquet de noce, qui, alors, s'allie à la décoration environnante.

Les roses blanches sont toujours de mode, mais elles ne doivent pas être employées seules, on doit les mélanger aux œillets dans le bouquet.

Pour le bouquet de parade, le ruban doit être étroit. On doit le lier avec cinq ou six boucles de huit à dix pouces de longueur et laisser pendre deux bouts d'environ douze pouces de longueur.

Le bouquet rond, ou bouquet d'opéra, est en vogue parce que la mariée peut facilement le poser sur ses bras. La dimension varie de dix-huit à vingt pouces de diamètre ; d'ailleurs les dimensions dépendent absolument de la taille de la personne qui doit le porter.

Le marié porte à son habit un bouquet-bouton des mêmes fleurs que le bouquet de la mariée. Ce tonnière est ronde, de quatre pouces et demi à cinq de diamètre et faite d'un ou de deux orchidées ou une rose dans le centre, entourée quelquefois de muguet.

Si le bouquet de la mariée est en chrysanthème le marié doit porter la même fleur.

Q. — Doit-on essayer de relever de quelque façon d'une réception de noce ?

R. — Nous ne conseillons pas de s'écarter des règles strictes au sujet des noces, à moins que l'on ait les moyens d'innover quelque chose qui en vaille la peine. Les invités ont l'habitude d'arriver et de repartir à la suite les uns des autres et tout changement dans ce défilé réglementaire les surprend généralement. L'idée de réception de mariage ne comporte pas strictement l'idée de divertissement, de fête; c'est simplement une occasion pour les amis de la mariée de lui présenter leurs souhaits. Si les présents sont exposés on les examine et les amis causent entre eux. Du moment où rien ne manque pour bien recevoir les amis, ils doivent se contenter des arrangements traditionnels.

Q. — A qui doit-on envoyer des cartes pour remercier d'une invitation à un mariage auquel on ne peut pas assister ?

R. — Aux parents de la mariée ou à ceux au nom de qui sont faites les invitations. Ce n'est pas la mariée qui reçoit et elle n'a aucun titre à être remerciée.

Q. — Peut-on inviter soi-même verbalement un parent à une noce ?

R. — Un monsieur fait verbalement une invitation à sa noce, à une parente. Si le mari de celle-ci est absent, l'invitation faite à l'épouse est parfaitement correcte pour les deux.

Q. — Un célibataire qui se marie peut-il inviter un homme, seulement, à ses noces, s'il ne connaît pas sa femme ?

R. — Un célibataire qui se marie peut inviter à son mariage un homme marié sans inviter la femme de celui-ci, lorsqu'il n'y a pas eu de présentation, ou lorsqu'il ne doit pas se regarder comme "présenti", par la nature de ses relations antérieures avec le mari. S'il se croit autorisé à le faire, il serait convenable qu'il exprimât respectueusement le désir de ne pas voir son invitation refusée. Il y a incorrection à l'invitation isolée que dans le cas de relations effectives.

Q. — Quand doivent être envoyés les cadeaux de noces ?

R. — Les cadeaux peuvent être envoyés en n'importe quel temps durant le mois qui précède le mariage, mais la réception des invitations est généralement le signal de l'envoi général des cadeaux. Si un cadeau en retard est envoyé le jour même du mariage, il est toujours le bienvenu ; mais il est à propos qu'il soit accompagné d'un mot d'excuse.

Tous les cadeaux sont faits à la future et marqués aux initiales de son nom de jeune fille. C'est par politesse au fiancé que ses amies envoient un cadeau à sa fiancée. Cela n'empêche pas ses amis de lui faire un cadeau personnel, s'ils le désirent ; et alors il peuvent envoyer des fleurs à la fiancée.

Q. — Quelle est la tenue à observer dans un mariage à la maison ?

R. — Dans un mariage à la maison, les invités se tiennent debout pendant que s'accomplit la cérémonie et baissent la tête pendant la prière. Ils offrent leurs félicitations aussitôt que le pasteur s'est retiré et que les mariés se retournent vers l'assistance. On cède toujours le pas et les premières places aux parents et aux intimes du jeune couple.

Q. — Comment les invités sont-ils placés à l'église ?

R. — Le jour du mariage, les invités doivent calculer leur arrivée à l'église de façon à être en place dix minutes au moins avant l'heure fixée pour la cérémonie. On retire les manteaux et pardessus sous le porche de l'église et on les porte sur son bras pour entrer dans l'église.

Les personnes bien élevées acceptent sans hésitation les places que leur indiquent les placiers préposés à cet effet et qui attendent les invités à l'entrée de l'allée, offrant leurs bras aux dames pour les conduire à leur place. Si plusieurs invités arrivent en groupe, le placier offre son bras à l'une des dames, guidant la marche, et les autres suivent. Si une dame est accompagnée de son mari, elle accepte le bras du placier et son mari les suit. Les placiers demandent aux arrivants leur nom afin de savoir s'ils sont sur la liste de parents ou d'intimes qui leur a été remise pour leur donner des places d'honneur.

Les amis de la mariée sont généralement placés dans les sièges de gauche de l'allée centrale et ceux du marié dans les sièges de droite. Les personnes qui arrivent en retard et les personnes en deuil doivent prendre les sièges les moins en vue.

Q. — Quelle tenue doit-on observer à l'église ?

R. — Quand la musique entonne l'air bien connu de la marche nuptiale et quand le cortège entre dans l'église, tous les invités se lèvent. Ce n'est pas seulement un hommage rendu aux fiancés, mais c'est une marque de respect aussi bien pour la cérémonie que pour l'édifice sacré, d'observer soigneusement toutes les formes du service de mariage suivant les rites de l'église où il se célèbre, c'est-à-dire de se lever, de s'agenouiller et de s'asseoir comme toute l'assistance, en un mot de garder une attitude pieuse.

Q. — Quand doit-on se lever pour sortir après la cérémonie ?

R. — Il est du plus mauvais goût de se hausser pour apercevoir, au-dessus des têtes baissées, quelques toilettes ou quelques visages de connaissance, de faire des remarques sur les jeunes mariés ou sur les personnes présentes.

Les invités ne quittent pas leurs places avant que le cortège et les occupants des sièges réservés aient passé et soient sortis de l'église. La tenue doit être absolument la même qu'au service régulier du dimanche.

Q. — Comment se fait le défilé à la sacristie après les noces ?

R. — S'il se fait un défilé à la sacristie, après le mariage, il doit être mené rapidement, et il n'y a aucune phrase à faire aux mariés. On leur serre la main en disant une parole quelconque, banale, s'il n'en vient pas d'autres à l'esprit. Cela n'a aucune importance. Si l'on ne connaît pas l'un des époux, comme l'autre fait généralement une présentation sommaire, on trouve bien un mot à répliquer. Songez qu'en admettant que chaque assistant prenne seulement une minute au moins pour sa part, cela fait une heure de sacristie pour soixante personnes. A cause de

cela, l'usage s'établit, de n'aller à la sacristie que quand on ne va pas à la maison après. Il est superflu d'encombler pour exprimer deux fois des félicitations. Une fois suffit.

Q. — Que font après la cérémonie les invités à la maison nuptiale ?

R. — Les invités à la réception ou au déjeuner de noces se dirigent directement de l'église à la demeure des parents de la mariée, mais ils ont soin de mettre une certaine réserve dans leur empressement, afin de permettre aux parents de se réunir et de leur laisser quelques minutes d'effusion intime avant que les invités commencent à arriver.

Q. — Que doit-on dire aux jeunes mariés en les saluant ?

R. — On souhaite à la mariée tout le bonheur possible et on adresse au mari toutes les félicitations auxquelles il a droit pour le succès qui a couronné ses efforts amoureux.

Il suffit de serrer chaudement la main de chacun d'eux, avec quelques mots dans ce genre pour la mariée. "Je vous souhaite beaucoup de bonheur" et au marié : "Je vous fais tous mes compliments", à moins qu'il ne se présente à vous quelque idée géniale spontanée et n'ayant rien d'appêté.

On doit s'attacher autant que possible à échanger quelques mots avec les parents du marié et de la mariée et ne pas paraître les ignorer.

Q. — Comment sont reçus les invités à la maison nuptiale ?

R. — En arrivant à la maison, les dames sont conduites dans une pièce, et les messieurs dans une autre, pour déposer s'il leur convient leurs manteaux. Les messieurs peuvent laisser leurs chapeaux et manteaux dans le vestibule.

A l'entrée du salon, se tient le père ou la mère pour recevoir les invités ; et les garçons d'honneur, s'il y en a, offrent leurs services pour présenter les invités à la jeune mariée qui à son tour les présente à son mari s'ils ne le connaissent pas. Si l'on connaît la mariée, il est inutile

d'attendre qu'un garçon d'honneur vous présente. On doit se joindre immédiatement à la file des personnes qui lui offrent leurs félicitations.

Q. — Quels sont les devoirs d'un garçon d'honneur dans les grandes noces officielles, comme elles se font en France ?

R. — Nous donnons ces renseignements simplement comme indication, les choses se passant ici tout autrement qu'en France ; nous avons indiqué en quoi ces fonctions consistent au Canada. Cependant, comme il y a toujours quelque chose de bon à prendre dans les coutumes de tous les pays, surtout d'un pays extra-policé comme la France, il est bon de savoir comment cela se passe là-bas.

Le rôle d'un garçon d'honneur se borne à ceci : être débrouillard, aimable, prévenant, tout prêt à rendre les services dont eurent avoir besoin les personnes présentes au mariage ; on peut, en un mot, le considérer comme un commissaire de fête mondaine.

Dès le matin, par exemple, il se préoccupe de savoir si les voitures vont régulièrement chercher les personnes qu'elles doivent amener à la maison de la mariée. Il rappelle aux cochers les adresses exactes, complète les renseignements, les indications nécessaires au bon ordre de la cérémonie. On lui remet à l'avance une liste du cortège quand le moment est venu, il s'emploie à la former, à placer convenablement chacun des groupes dans leurs voitures respectives ; à l'arrivée à l'église, il veille à ce que chacun soit convenablement installé, à ce qu'il ne se produise pas de confusion dans les rangs,

Pour la quête, il offre à sa demoiselle d'honneur sa main, qu'il tient un peu élevée, de manière à laisser à la jeune fille le plus de liberté de mouvement possible. Il n'a d'ailleurs envers celle-ci aucune obligation particulière, si ce n'est celle d'être aimable et attentif avec discrétion.

Dans le courant de la journée, si les fêtes du mariage se prolongent, il s'inquiète du bien-être de chacun ; il se met à la disposition des parents de la mariée pour surveiller sans ostentation l'exposition de la corbeille et des cadeaux ; il s'empresse auprès des personnes un peu isolées ; si la cérémonie se termine par un bal, il doit danser et faire danser les jeunes filles et les jeunes

femmes présentes et non pas uniquement sa demoiselle d'honneur.

Et surtout, il s'efforce de remplir toutes ces fonctions sans bruit, sans activité brouillonne et encombrante, il doit y mettre du tact, de la mesure, un effacement d'homme bien élevé.

Il était d'usage autrefois, pour le garçon d'honneur, d'offrir un bouquet à sa gentille partenaire. Cet usage tend à disparaître, sans doute parce qu'on estime qu'il est un peu encombrant; mais, quand on est décidé à l'observer, le garçon d'honneur saisit cette occasion pour offrir un souvenir de la cérémonie à sa demoiselle d'honneur et enveloppe le bouquet d'un riche mouchoir de dentelle.

Les garçons d'honneur dans les grandes noces en France se mettent en habit, chemise et cravate blanche, bottines vernies, gants blancs, chapeau claque. Les tout jeunes gens remplacent l'habit par le tuxedo : inutile de dire que ce ne sont pas à ces derniers que les devoirs que nous avons énumérés incombent, et que les mariés ont soin de choisir pour "chef de file" un jeune homme posé, réfléchi, capable de se tirer utilement d'affaire sans jamais ressembler à la mouche du coche.

Q. — Un frère pourrait-il en même temps servir de père et être garçon d'honneur à un mariage ?

R. — Non ce ne serait pas convenable qu'un frère cumulât les deux fonctions. Le rôle de garçon d'honneur incombe généralement à un ami intime du marié.

Q. — Comment doit s'habiller ici le garçon d'honneur ?

R. — Le garçon d'honneur s'habille ici comme le marié : redingote et gilet, pantalon gris à rayure, cravate de soie de couleur pâle, gants gris, chapeau haut de forme et souliers vernis.

Q. — Quand un fiancé présente-t-il à sa fiancée le jeune homme qui doit être garçon d'honneur ?

R. — Le fiancé présente à la première occasion son futur garçon d'honneur à sa fiancée. S'il n'est pas facile de l'inviter à dîner, on l'invite à prendre le thé, un dimanche après-midi, par exemple ou à accompagner un soir le fiancé. La future demoiselle d'honneur est invitée en

même temps. La demoiselle d'honneur et les autres amies de la mariée donnent généralement de petites réceptions en son honneur, avant le grand jour.

Q. — Quelle doit être la toilette des demoiselles d'honneur ?

R. — On fait la toilette, autant que possible, dissemblable de celle de la mariée, pour éviter les erreurs qui pourraient être causées par une trop grande similarité.

Q. — Les demoiselles d'honneur paient-elles leur costume ?

R. — Certainement. Chaque demoiselle d'honneur paie son costume. La future mariée s'entend avec la demoiselle d'honneur et sa couturière pour choisir l'étoffe et le modèle de la robe, mais elle n'en paie en aucune façon les frais. Une jeune fille invitée à être demoiselle d'honneur et qui ne croit pas pouvoir faire face à la dépense que cela entraîne devrait s'excuser de ne pas pouvoir accepter.

Q. — Comment se forment les couples de garçons et de demoiselles d'honneur ?

R. — Les couples de garçon et de demoiselle d'honneur se forment ainsi : le frère du marié avec la sœur de l'épousée, ou le cousin du marié (à défaut de frère) avec la sœur ou la cousine ou l'amie intime (à défaut de sœur) de l'épousée ; 2° le frère de la mariée avec la sœur du marié. (À défaut de frère de l'une et de sœur de l'autre, s'arranger comme précédemment).

Ce sont les aînés qui forment les premiers couples. Viennent ensuite les sœurs et frères cadets, les cousines et cousins germains, etc., les jeunes amis et amies.

Q. — Quelles sont les obligations d'un simple invité à une noce ?

R. — Un simple "invité" ne remplissant les fonctions ni de témoin, ni de garçon d'honneur s'habille comme il lui plaît (pas d'habit pourtant) et n'a aucun devoir envers personne. Cependant, si on lui présente particulièrement une dame ou une jeune fille, soit qu'il doive lui

offrir son bras, soit qu'il l'ait comme voisine de table, il s'occupera d'elle pour les menus soins, comme il le ferait dans un salon.

Q. — Une mariée peut-elle porter sa bague de fiançailles pour la cérémonie du mariage ?

R. — Oui, la mariée porte sa bague de fiançailles le matin du mariage et le prêtre peut la bénir en même temps que l'alliance.

Q. — Comment s'y prend-on si le déjeuner de noccs se donne à un buffet ?

R. — Si les rafraichissements sont servis "en buffet" sur la table de la salle à manger, les invités généralement se servent entre eux ou eux-mêmes avec l'assistance des amis du marié ou des serviteurs de la maison.

Q. — Comment doit-on s'y prendre si le déjeuner de noccs est servi à table ?

R. — S'il y a un déjeuner de noccs servi à table, les invités suivent la noce dans la salle à manger et s'assoient où il leur plaît, les amis communs formant généralement de petits groupes. On attend généralement pour s'asseoir que les mariés aient pris leur place. S'il y a peu d'invités et que tout le monde soit à la même table ou réparti en deux tables, il vaut mieux avoir des cartes pour indiquer les places.

Q. — Quand doit-on se retirer du déjeuner ou de la réception de noce ?

R. — Ceux qui sont invités à un mariage à domicile ou à un déjeuner de noccs restent pour assister au départ de l'heureux couple, au jet de fleurs ou de riz, en général à la scène qui accompagne les adieux.

Dans le cas de grande réception au contraire, à moins d'appartenir au cercle intime de la mariée ou du marié et de leur famille, il vaut mieux se retirer après avoir passé une heure environ à la maison. On doit prendre congé de la mère de la mariée qui reçoit et lui dire toutes les choses aimables qu'on aimerait soi-même à s'entendre dire.

Q. — La mariée est-elle tenue de couper elle-même le gâteau de noces ?

R. — Le marié présente le couteau à la mariée qui pratique la première incision dans le gâteau. Le marié peut alors le couper en morceaux, mais, généralement, c'est un des membres de la famille, ou un des domestiques servant à la table qui sont chargés de cette besogne.

Q. — Quand remet-on les morceaux du gâteau de nocce ?

R. — En partant, on trouve sur une table dans le hall de petites boîtes attachées avec une faveur blanche et contenant de petits morceaux du gâteau de nocce. Chaque invité a droit à une de ces boîtes.

Q. — En servant le gâteau de noces, doit-on le passer avec une fourchette dans le plat ?

R. — Le gâteau, pour être servi de la façon la plus correcte, doit être découpé en carreaux épais ou en morceaux de forme variée et il est passé aux invités sur un plat. Ceux-ci se servent avec leurs doigts.

Q. — La mariée doit-elle garder son voile durant le déjeuner ?

R. — La mariée n'enlève son voile que lorsqu'elle change sa toilette blanche d'épousée pour un costume de voyage.

Q. — Si l'on ne change pas de toilette pour le départ après le mariage peut-on changer de chapeau ?

R. — Si l'on ne change pas de toilette, on ne change pas de chapeau.

Q. — Quelle doit être la toilette de voyage ?

R. — L'étoffe, la couleur et la coupe de la toilette de voyage doivent être en rapport avec les moyens et la position sociale de la mariée. Un costume clair ou de grand genre n'est pas de mise si le voyage se fait dans les circonstances ordinaires. En wagon particulier la mariée peut être aussi élégante et somptueuse qu'elle le veut. En Pullman ou en première classe ordinaire, il est embarrassant et gênant de paraître plus habillée que les

autres voyageurs. En guise de compromis, on peut porter un grand manteau à manches longues sur un costume clair. Dans la majorité des cas, cependant, un joli costume tailleur et une blouse ou guimpe élégante est ce qu'il y a de plus commode.

Q. — Quels noms donne-t-on au premier, cinquième, etc., anniversaire de mariage ?

R. — Les anniversaires que l'on célèbre s'appellent : noces de bois, après cinq ans de mariage ; noces de fer-blanc, après dix ans ; noces de porcelaine, après quinze ans ; noces de cristal, après vingt ans ; noces d'argent à vingt-cinq ans ; noces d'or à cinquante ; noces de diamant à soixante.

Q. — Comment doit-on arranger une réception de noces d'argent ?

R. — La célébration de noces d'argent peut être remise de la date exacte à une autre dans les huit jours qui suivent, mais pas plus loin. En dehors de la cérémonie religieuse, il peut y avoir, le jour même, une petite réunion de famille et la grande célébration se fait un ou deux jours après. On emploie pour les invitations de grandes cartes de At Home imprimées en argent. La formule peut être la suivante : " Mr et Mme X... Recevront Mercredi, le huit novembre, de quatre à sept heures ". On écrit dans le coin gauche, en bas " Nocés d'argent " et, en dessous, l'adresse. On peut encore employer de la papeterie spéciale, les lettres gravées étant imprimées en argent dans ce genre : Mr et Mme X... prient Mr et Mme Z... de vouloir bien prendre part à la célébration de leurs nocés d'argent qui aura lieu mercredi, le huit novembre, de quatre à sept heures.

La mariée peut porter du blanc, du gris clair, du mauve ou de l'héliotrope. Des garnitures d'argent ou d'acier sont parfaitement de circonstance.

Les présents ou les fleurs reçus sont exposés à la vue dans le salon ou dans une pièce adjacente et l'on remercie individuellement les invités pour leurs cadeaux.

Les " mariés " donnent le signal du passage dans la salle où se sert le thé à cinq heures environ et conduisent la marche, les invités suivent. On doit généralement de-

mander à une des filles mariées et à son mari ou à des amis intimes d'aider la maîtresse de maison à recevoir, car dans ce cas, elle n'est pas aussi libre de ses mouvements que dans les circonstances ordinaires.



NOËL —

Q. — Si l'on est invité à passer Noël chez une amie hors de la ville doit-on emporter un cadeau ?

R. — C'est une façon aimable de reconnaître l'hospitalité qui est offerte. Une boîte de bonbons qu'elle peut partager avec ses autres invités est certainement toujours à propos et la bienvenue.

Q. — Si l'on reçoit sans s'y attendre un cadeau, le jour même de Noël, d'une personne pour qui l'on n'en a pas préparé, peut-on en renvoyer un au Jour de l'An ?

R. — On le peut si on ne craint pas de dévoiler ce qui est arrivé. Cependant cette remise de cadeau pourrait bien avoir l'air d'un paiement pour faveur reçue. Il vaudrait mieux envoyer quelque cadeau insignifiant, un livre par exemple, et l'envelopper dans une jolie enveloppe comme un cadeau de Noël, pour que cela n'ait pas l'air d'une pensée après coup.

Q. — Un jeune homme envoie un cadeau de Noël à une jeune fille, celle-ci doit-elle renvoyer un cadeau ?

R. — Pas nécessairement. Elle peut reconnaître l'attention d'une autre façon ? Le recevoir chez elle, l'inviter à un repas, le faire participer à une fête, c'est quelquefois une meilleure façon de reconnaître une attention qu'un cadeau tangible ; quelquefois le choix que fait une jeune fille d'un cadeau pour un jeune homme n'est pas très heureux, tandis que la politesse de l'admettre dans son intimité est une faveur qui est toujours appréciée par un homme de goût, éloigné de sa famille.

Q. — Si l'on reçoit un cadeau de Noël choisi sans goût ou une bagatelle pour laquelle on ne peut pas trouver un mot de remerciement sincère à prononcer, que doit-on faire pour être poli ?

R. — Il vaut mieux remercier par écrit, l'écriture dissimule mieux la pensée. Mettez l'objet à l'écart et pensez à l'intention du donateur qui devait être de vous faire plaisir. Peut-être bien a-t-on été très embarrassé pour vous plaire et peut-être s'est-on d'avance désolé de ne pas réussir. Peut-être aussi la bourse était-elle bien dégarnie et les ressources n'étaient-elles pas à la hauteur du cœur. Que ces pensées vous viennent en écrivant des remerciements et la chose sera plus facile que vous ne croyez.

Q. — Si l'on reçoit un cadeau de Noël qu'on n'aime pas, peut-on le passer à quelqu'un qui, on le sait, l'appréciera ?

R. — Oui si l'on croit sincèrement que le donateur n'en sera pas fâché. C'est toujours l'histoire du "pas vu, pas pris". C'est en somme une petite trahison et de cette façon on peut perdre toutes ses amies.

Q. — Si l'on reçoit un cadeau de Noël d'une personne et si on lui en renvoie un, doit-on écrire un mot de remerciement ou attendre qu'on puisse la remercier en personne ?

R. — Comment préféreriez-vous qu'on en agit avec vous ? N'est-ce pas une satisfaction de savoir qu'un cadeau fait a été reçu avec plaisir. Ces obligations de courtoisie doivent se remplir le lendemain de Noël, si c'est possible.



NOMS —

Q. — Certains prénoms ont-ils une signification que l'on doit étudier avant de les donner à un enfant ?

R. — Avant de donner un nom de baptême à une petite fille, il peut être intéressant de savoir ce que chaque prénom signifie et ce qu'il pronostique.

Certes l'avenir peut déjouer les prévisions de cette heure-là ; on a connu souvent des "Roses", qui étaient fort peu rosées et des "Blanches", dont le teint devenait brun ; qu'importe, les exceptions confirment la règle !

Pour les garçons, cela a peu d'importance. Les hommes font leur nom eux-mêmes ; en se tirant d'affaire dans le

monde, ils modifient et ils corrigent la signification du prénom qu'ils ont reçu.

Beaucoup, on pourrait presque dire la plupart, des noms féminins ont des étymologies latines ou grecques ; mais comme il n'est pas donné à tout le monde de connaître les langues anciennes, il est intéressant de savoir leur signification en français.

ANDREE. — Caractère énergique et dur, volonté à toute épreuve.

ANNA : — Amabilité naturelle, bonne grâce.

BERTHE : — Port de reine, noblesse de sentiments.

BLANCHE : — Innocence, candeur, pureté, lumière.

CAMILLE : — Amour de l'indépendance, soif de la liberté.

CAROLINE : — Goût de la célébrité, âme vaillante.

CECILE : — L'ordre et l'harmonie, au physique comme au moral.

CHARLOTTE : — Fermeté d'âme, hardiesse, audace même.

DENISE : — Sublime, divine.

EMILIE : — Douceur, tendresse, charme.

EMMA : — Goût de protection et de dévouement.

EUGENIE : — Dons naturels, étoile favorable.

GABRIELLE : — Sentiments élevés, tendance vers l'idéal.

GENEVIEVE : — Amour de la solitude, caractère sauvage.

GERMAINE : — Sincérité, franchise, loyauté.

HELENE : — Charme invincible, séduction.

HENRIETTE : — Mérite exceptionnel, digne d'honneur.

ISABELLE : — Fidélité à ses serments.

JEANNE : — Dons d'affabilité et de grâce.

LAETITIA : — Joie exubérante, gaité bruyante et quelque peu tapageuse.

LAURE : — Succès, lauriers, palmes.

LEONIE : — Courageuse comme une lionne.

LUCIE : — Etoile brillante.

MADELEINE : — Avenir pompeux, magnificence.

MARCELLE : — Vaillante, belliqueuse, courageuse.

MARGUERITE : — Jolie, perle rare.

MARIE : — Âme noble et élevée.

MARTHE : — Mutine et provocante.

PAULINE : -- Quiétude, esprit reposé, rassis, raisonnable avant l'âge.

SOPHIE : -- Sagesse, prudence, pondération en toutes choses.

SUZANNE : -- Eclat, allégresse.

THERESE : -- Farouche, volonté forte.

YVONNE : -- Attrait, grâce, charme.

Beaucoup de ces noms ont des diminutifs qui n'en changent pas la signification, pas plus du reste que l'usage fréquent de leur traduction en anglais, comme, par exemple, **SUZY** pour **SUZANNE**, **CICELY** pour **CECILE**, etc.

XIV

**PARAPLUIE — PARENTS — PARFUMS — PARTIES —
PENSIONS — PORTE — PREMIERE COMMUNION
— PRESEANCE — PRESENTATIONS — PRO-
MENADE.**

PARAPLUIE —

Q. — Que doit faire un monsieur se promenant avec deux dames et n'ayant qu'un seul parapluie ?

R. — Si un monsieur se promène avec deux dames et qu'un orage survient, il doit leur donner son parapluie et marcher en dehors. Rien n'est plus ridicule que de voir un monsieur marchant entre deux dames et tenant son parapluie qui le protège parfaitement et fait couler de petits ruisseaux par toutes ses pointes sur les robes et les chapeaux des dames qu'il est censé couvrir.

Q. — Peut-on avoir un parapluie bien roulé dans un fourreau pour faire des visites ?

R. — Oui cela n'a rien d'incorrect ; il est très bien d'avoir un parapluie bien roulé dans son fourreau, mais

jamais on ne devra faire — ce que nous avons déjà vu — attacher le fourreau que l'on a retiré au manche de son parapluie. Si la pluie vous oblige à ouvrir votre parapluie, on doit mettre le fourreau dans son sac, son réticule, etc.



PARENTS —

Q. — Quelle conduite doit-on tenir à l'égard des parents quand on les reçoit chez soi ?

R. — Il va sans dire qu'en les recevant chez soi on leur donnera à table la meilleure place et le plus fin morceau.

Pourtant une exception devra être faite à cette règle : c'est lorsque les jeunes gens auront à recevoir en même temps des personnes étrangères.

Si les parents sont chez leurs enfants en qualité d'hôtes tant qu'on est restreint au cercle de famille, ils redevennent solidaires de leurs devoirs devant les étrangers. Ce sont ceux-ci qui reprennent alors la qualité d'hôtes et, pour cela, ils ont droit à toute préséance. La donner aux parents, en cette circonstance, serait leur faire une injure et montrer en quelque sorte qu'on regarde comme rompus les liens de famille.

Pour le même motif, le mari, qui doit offrir le bras à sa mère de préférence à sa femme, l'offrira, à sa belle-mère, si cette dernière est présente, afin de rendre plus d'hommages à celle qui tient à lui par les liens les moins rapprochés.

La jeune femme servira de même à table son beau-père avant son père ; et celui-ci avant son mari.

Q. — Existe-t-il des règles de conduite à l'égard des enfants et quelles sont-elles ?

R. — Pour cela, il est un petit code qu'on doit bien observer — En remontant au berceau, il consiste à :

1° Ne pas laisser pousser aux enfants de ces cris discordants qui brisent le tympan des auditeurs et dérangent pour la vie entière l'harmonie des cordes vocales, leur faisant une voix fausse et gutturale ;

2° Soigner devant l'enfant la correction de son langage, ne supportant pas que les serviteurs lui apprennent à écorcher les mots, et sous prétexte de lui parler ten-

drement, de lui faire dire, au lieu du lait, du lolo ; pour avoir du mal, du bobo, ou tout autre terme que l'on pourrait appeler du patois de nourrice, et qu'il faut réformer ensuite. Encore moins, le laisser se servir d'expressions triviales qui sont si choquantes sur ces lèvres roses et candides ;

3° Ne jamais rire de sa colère, si drôle que puissent sembler parfois ces fureurs chez un être jeune, mignon et délicat. Le punir au contraire s'il s'empoite à tort ; et lui faire rendre justice simplement s'il est dans un bon droit ;

4° Ne jamais répéter devant l'enfant ce qu'on juge être un bon mot de lui ; cela lui donne l'orgueil en lui enlevant du naturel ;

5° Le rendre soigneux de ses vêtements, de ses plus beaux jouets, sans pourtant être trop sévère pour les accidents involontaires, ou même pour les objets de peu de valeur qu'il veut analyser et qui sont la poule aux œufs d'or de ces petites imaginations ;

6° Ne pas permettre à l'enfant qui grandit de se rouler sur les planchers, de monter sans précaution sur les meubles, de salir, de détériorer ce qui l'entoure ; il est bon de lui inspirer de bonne heure le respect du mobilier, de tout ce qui n'est pas sa propriété personnelle, et qui a droit par cela même à de plus grands soins ;

7° Être sur ce point plus sévère encore lorsque l'enfant se trouve dans une autre maison que la sienne. Lui apprendre là, à ne rien déranger, à ne rien demander ; et même au besoin à refuser ce qu'on lui offre pour ne pas importuner ni déranger personne ;

8° Ne pas supporter que l'enfant parle à table ou dans une visite avant qu'on l'interroge. On l'habitue à exprimer, chez lui ou dans la rue, ses désirs à mi-voix : mais on ne souffrira jamais qu'il veuille parler bas devant quelqu'un, à moins d'une nécessité tout à fait urgente ;

9° On lui fera éviter le mensonge comme une chose déshonorante et indigne d'un homme. Donc on se gardera, vis-à-vis de lui, de promesses qu'on ne puisse pas tenir et même de menaces impossibles à réaliser ;

10° On exigera de sa part une politesse excessive envers tous, sans distinction d'âge ni de rang ; ne demandant aucun service à un domestique sans accompagner sa demande d'un "je vous prie", ou d'un "s'il vous plaît" ;

et ne le recevant pas sans un "merci" dit à haute voix. Enfin, on ne tolérera sous aucun prétexte qu'il se relâche dans l'intérieur des égards qu'il doit à sa famille.

Q. — Que doit-on penser du tutoiement des parents par les enfants ?

R. — Un mot au sujet du tutoiement pratiqué par les enfants, au grand déplaisir de quelques personnes qui le jugent blâmable et en opposition avec l'autorité paternelle. Nous n'avons qu'une chose à en dire : il est passé entièrement dans nos mœurs ; à tort ou à raison, on a fait prévaloir l'affection sur l'étiquette absolue : rien ne prouve jusqu'ici qu'on ait eu beaucoup à s'en plaindre. Ce n'est pas toujours la froideur qui incite le plus au respect : on peut très bien avoir des habitudes familières sans faire fi des égards ; il n'est pas nécessaire d'être compassé pour observer des déférences, et rien n'est si simple que de se montrer à la fois aimant et respectueux. C'est toujours le cœur qui détermine ces vraies limites.

Q. — Quelle doit être l'attitude réciproque de deux sœurs ou d'un frère et d'une sœur en particulier et en public ?

R. — Quelque intime que soit l'amitié de deux sœurs, elle ne doit jamais se départir d'une certaine politesse excluant le sans-gêne, si facile à introduire, là où règne l'égalité. Cette disposition à prendre ses aises sans s'inquiéter du déplaisir ou de l'embarras qu'on peut causer à autrui découle d'un sentiment personnel fort incompatible avec l'affection vraie, laquelle cherche au contraire à se traduire par un dévouement constant et des manières affables autant que prévenantes.

Entre le frère et la sœur, les égards seront encore plus marqués ; bien qu'on doive fuir, dans des relations aussi saintes, tout ce qui sent la morgue ou la raideur, il faut observer une certaine réserve mêlée à la cordialité. Le frère aura de la courtoisie pour sa sœur : ainsi il ne se laissera pas servir à table avant elle ; il lui rendra en famille comme en public tous les petits soins que les hommes bien élevés sont tenus d'avoir pour le sexe faible ; il se gardera, même dans un cas de dissentiment, des mots vulgaires, encore moins grossiers : il ne peut oublier que

c'est un lis chaste et pur, dont il doit lui-même protéger la candeur.

La sœur devra à son tour être pour son frère bonne, patiente, douce et empressée à lui rendre ces mille et un menus services qui ressortent des aptitudes féminines.

Q. — Quelle doit-être la conduite de la jeune fille envers son père ?

R. — Nous ne devons pas oublier que tout service qui nous est rendu doit être reconnu aussi bien s'il s'agit des parents que des étrangers. Un père consacre toute sa vie à ses enfants ; l'idée d'améliorer leur position est l'inspiration de tous ses efforts. On doit l'en remercier par des attentions constantes. Il faut au besoin se plaire à ses caprices. Si le défaut de ponctualité, l'usage de termes d'argot l'irritent, on doit éviter de s'en rendre coupable. Il faut lui rendre le retour à la maison agréable ; égayer ses soirées après ses longs travaux qui vous sont consacrés.

Q. — Peut-on ouvrir une lettre adressée à un frère ou à une sœur ?

R. — Entre frères et sœurs une lettre cachetée et une porte fermée doivent être inviolables et ne doivent être ouvertes que si on en a reçu la permission.



PARFUMS —

Q. — Quels sont les parfums préférés des reines ?

R. — Les souveraines régnantes ont leurs préférences pour certaines plantes et certains parfums ; ainsi l'impératrice de Russie a une attirance spéciale pour la lavande, elle en fait cultiver dans ses jardins et en fait mettre de petits bouquets dans son linge, elle se sert de l'eau extraite de cette plante pour sa toilette. L'emblème de la lavande est : " méfiance " (hélas, la tzarine n'a qu'à se bien méfier). Elle se sert encore d'extract de jonquille dont le langage est : " je désire ardemment " et de jasmin. Le jasmin blanc veut dire : " amabilité " et le jasmin de Virginie : " séparation ".

L'impératrice d'Allemagne fait mettre dans les armoires contenant les deux cents robes qu'elle se fait faire par an, des sachets parfumés au foin frais coupé, et elle se fait fabriquer pour elle et ses enfants, un savon spécial nommé "spermacetti", à base d'amande amère. L'emblème de l'amandier est : "étourderie".

La reine Marguerite d'Italie se sert surtout d'eau de Cologne.

La reine Amélie de Portugal : "d'eau de Portugal" naturellement mais surtout de mimosa qui veut dire : "votre affection = baume ma vie".

La reine Hélène d'Italie admet le muguet de préférence, emblème de "coquetterie".

La reine Wilhelmine de Hollande, qui prépare elle-même son bain, y verse simplement de l'eau de Cologne et se sert d'un savon anglais à l'héliotrope blanc, dont l'emblème est : "ivresse et amour pur".

L'impératrice de Russie s'appelle Alexandra : Ce nom vient du grec, veut dire : protectrice des guerriers et correspond à la couleur : rouge, et à la fleur : Amaryllis. L'emblème de cette fleur est : fierté.

L'impératrice d'Allemagne se nomme aussi Alexandra, son mari l'appelle Dona dans l'intimité.

La reine d'Italie, Marguerite : Ce nom vient du latin, veut dire : perle, correspond à la couleur : blanc et à la fleur : marguerite. Emblème de la marguerite des prés : "réflexion, méditation" et de la marguerite double : "réciprocité de sentiments".

La reine de Portugal, Amélie. Ce nom vient du Visigoth, veut dire : puissante ; correspond à la couleur : or et à la fleur : soleil. Emblème du soleil : "fausse richesse".

La reine d'Italie, Hélène : Ce nom vient du grec, veut dire : qui a l'éclat du soleil, sa couleur est : jaune ; sa fleur : hélianthe...



PARTIES —

Q. — Peut-on se joindre à un groupe qui assiste ou qui se rend à un amusement ?

R. — Il est très impoli de se joindre à un groupe qui va ou qui assiste à un amusement, à moins d'en être

instamment prié et encore, dans ce cas, il est ridicule de jouer le rôle de troisième. Si deux ou trois dames composent le groupe et qu'il n'y a qu'un monsieur, un autre monsieur connaissant bien ces dames peut s'offrir pour en escorter une et si on ne lui permet pas de payer sa part des dépenses, il doit offrir des rafraichissements au groupe après la représentation.



PENSIONS —

Q. — Pouvez-vous donner quelques règles de tenue dans une maison de pension ?

R. — Soyez sourd, muet et aveugle pour tout ce qui se passe autour de vous.

Ne faites jamais de commentaires sur les personnes ou l'entourage à n'importe qui ayant quelque rapport avec la pension.

Ne dites rien que vous ne soyez prêt à crier par dessus les toits.

Ne vous liez jamais intimement avec aucun pensionnaire.

Évitez les cliques dans la pension, comme vous éviteriez une épidémie.

Adressez vos plaintes à la maîtresse de pension et pas à vos compagnons d'infortune.

Ne lancez pas de remarques sarcastiques à propos du beurre, du mauvais linge ou du petit chien de la chambre de devant du deuxième étage.

Les autres pensionnaires ont le même privilège et pourraient se rattraper sur la couleur de vos cravates ou la coupe de vos habits.

Que votre cordialité ne dépasse jamais les bornes d'une courtoisie libre et franche ; sans quoi quelqu'admirateur pourrait s'empresse de vous emprunter de l'argent.

Faites profession de ne rien savoir ; les fumistes traditionnels apprennent vite à laisser en repos les gens de ce naturel.

Ne flirtez jamais et n'ayez jamais d'amourette dans la pension. Cette règle est quelquefois difficile à suivre, mais son observation est essentielle à votre tranquillité.

L'étiquette de la maison de pension peut se résumer à

ceci : " Occupez-vous de vos affaires ". De cette façon il vous reste peu de temps pour vous occuper des affaires des autres.

Par dessus tout, que vos relations avec la maîtresse de maison soient basées sur un pied strict d'affaires.

Ne demandez jamais de faveur, si vous pouvez vous en passer.

Q. — Un monsieur ne peut-il pas rester au salon avec une jeune fille dans une maison de pension respectable, même quand les autres pensionnaires sont rentrés dans leur chambre ?

R. — Il vaut mieux s'abstenir. Un homme n'aura que plus de respect pour une jeune fille qui se plie aux convenances, au sacrifice même de son plaisir.



PORTE —

Q. — Qui doit passer le premier une porte ?

R. — En règle générale, un monsieur s'efface pour laisser passer, la première, la dame avec laquelle il se rencontre à une porte. Il lui ouvre la porte qu'il tient du dehors, à l'aide de son bras étendu. La dame passe en saluant légèrement, en lui disant " pardon ". Si la dame refuse de passer et prie le monsieur de passer le premier, il lui obéira sans résistance. L'obéissance, en ce cas, est la marque distinctive de la vraie politesse.

Lorsque deux dames, ou deux messieurs, se rencontrent à une porte, c'est l'inférieur ou le plus jeune qui s'efface pour laisser passer le supérieur. Si le premier veut honorer l'inférieur, il le fera passer le premier, celui-ci obéira sans résister.

S'il s'agit de deux personnes de même qualité, il y aura une petite hésitation au moment de franchir la porte : celle qui se trouve le moins près du seuil laisse passer l'autre sans ostentation.

Lorsqu'on est chez soi, on s'efface pour laisser passer les autres.

Dans un magasin, à l'église, au restaurant, dans un endroit quelconque, un monsieur bien élevé s'efface pour laisser passer une dame.



PREMIERE COMMUNION —

Q. — Quels cadeaux offre-t-on en France aux enfants qui font leur première communion ?

R. — Autrefois, on n'aurait jamais pensé à offrir aux jeunes communicants autre chose que des objets de piété. Aujourd'hui, on offre toujours ces mêmes objets, mais lorsque la liste est épuisée, on passe fort bien à des présents un peu plus profanes, plutôt que de donner en double une foule de choses.

La liste des présents ayant un caractère religieux est d'ailleurs assez longue : missels, livres de prières, cha-pelets, dizaines, médailles, couverture blanche pour le livre d'heures, quand celui-ci est en maroquin de couleur, signets avec médaille ou emblème des vertus théologales, etc.

Mais, si la première communion marque pour l'enfant une étape importante dans la vie religieuse, elle marque aussi une sorte d'entrée dans la vie mondaine. A partir de sa première communion, l'enfant n'est plus un enfant, c'est une fillette ou un garçonnet ; souvent, à partir de ce moment, ils ont leur chambre, leur chambre bien à eux, et le cadeau de première communion sert parfois de pré-texte à un papa, un oncle, ou un grand-père pour donner les premiers meubles de cette chambre, qui sera plus tard la chambre de jeune homme ou de jeune fille. Les cadeaux de ce genre sont, en somme, très éloignés d'avoir un caractère frivole ; ils sont faits pour donner aux jeunes gens le goût du chez soi, de l'intimité de la famille, et l'on ne manque nullement aux convenances en les offrant à l'occasion de la première communion. En dehors de ces présents assez importants, des amis offrent de gentils accessoires de bureau : cachets, porte-plume, encrier, porte-bouquet un joli dé en argent ou en or est un cadeau très en vogue pour les fillettes ; la montre, la première montre est un présent presque classique. Toutefois, l'on s'abs-tiendra autant que possible d'offrir des bijoux ; de même, des objets de toilette, miroir, éventail, qui ne semblent pas de circonstance.

Le tact, d'ailleurs, guide beaucoup en cette affaire.

Q. — Quelles sont les règles pour la première com-munion ?

R. — Les usages ont établi pour cette circonstance des règles très nettes que nous allons résumer ici. Parents et amis d'une famille font au premier communiant un cadeau variant d'importance suivant la fortune de celui qui l'offre et suivant ses obligations.

On donne un souvenir pieux, autant que possible, mais à défaut, tout ce que l'on veut en fait de bibelots de fantaisie.

En échange, le premier communiant remet une image pieuse portant son nom et la date de sa première communion.

Les personnes qui entourent l'enfant à la messe et aux vêpres doivent porter à ces cérémonies leur toilette la plus habillée. Dans certaines régions, il est général de faire des visites ce jour-là. C'est un tort et l'on ne saurait trop conseiller de les supprimer afin d'éviter les distractions intempestives et de ne pas augmenter chez l'enfant une fatigue déjà grande après les émotions de la journée et des dernières semaines de préparation à l'acte qu'il vient d'accomplir.

Après les offices, il est de règle de fêter l'élu par un repas plantureux, servi sur une table élégante, autour de laquelle se groupent les proches parents, les intimes.

Dans la famille, le garçonnet ou la fillette, doit occuper la première place au centre de la table, en face de son père et de sa mère, ayant ses grands parents à sa droite et à sa gauche.

Le lendemain de la cérémonie, le petit garçon dans le costume de drap noir, la fillette, en robe de ville coquette, vont avec leurs parents remercier le prêtre qui les a instruits au catéchisme et les maîtres qui, toute l'année, se dévouent journellement pour eux.

Q. — Que doit-on penser des réceptions de première communion ?

R. — Nous considérons que cette imposante journée doit être entourée de moins de mondanités possibles. Cette fête ne devrait réunir autour de l'enfant que ses parents-proches et ses amis très chers.

Q. — Quelle formule de félicitation doit-on employer pour la première communion d'un enfant ?

R. — On n'offre pas de félicitations proprement dites

aux parents, à l'occasion de la première communion de leurs enfants. Il est impossible d'indiquer des formules toutes faites à leur adresse en ces circonstances. C'est le cœur et le genre des relations qui les dictent. Quant à ce qui concerne les communicants, en les embrassant, on peut leur dire : "Dieu vous bénisse, mon enfant". Il est permis de leur faire d'affectueuses recommandations ; tout dépend, du reste des rapports ; il faut savoir s'inspirer de ces choses-là, plutôt que de la convention.

Q. — Quel est le cérémonial d'un dîner de première communion ?

R. — Ce repas étant surtout une réunion de famille devra avoir un menu satisfaisant, mais non élaboré, afin d'éviter toute prétention. Les fleurs du surtout devront être blanches.



PRESEANCE —

Q. — Dans un dîner sans cérémonie à qui doit-on offrir son bras, s'il ne reste à conduire que l'enfant de la maison et la gouvernante ?

R. — Entre la fille de la maison qui n'est qu'une fillette et son institutrice, un invité n'a pas à hésiter. Pour passer à la salle à manger, c'est à la jeune femme et non à l'enfant qu'il offrira son bras. Quelle humiliation pour la première, si on agissait autrement !

Q. — Qui doit précéder : le monsieur ou la dame ?

R. — En entrant dans une pièce, en montant un escalier dans l'intérieur d'une maison, la dame passe la première. Dans les endroits publics, l'homme passe le premier pour protéger la dame contre tout embarras possible.

Q. — Quand un homme et une femme ont un escalier à monter ensemble, quelle conduite doit tenir l'homme en cette circonstance ?

R. — Lorsqu'un homme et une femme gravissent ensemble un escalier, la femme précède l'homme. Lorsqu'ils le descendent, l'homme précède la femme.

Q. — En entrant à l'église ou au théâtre la dame doit-elle suivre immédiatement l'huissier ?

R. — La règle veut que le monsieur précède la dame pour passer dans l'allée de l'église ou du théâtre.

Q. — Quand un monsieur et une dame dînent ensemble de quel côté la dame doit-elle s'asseoir ?

R. — Toujours à la droite du monsieur.

Q. — Une jeune fille peut-elle refuser le bras qu'on lui offre si une personne a été oubliée ?

R. — Une jeune fille peut refuser en souriant de prendre le bras d'un homme quand elle pense qu'il devrait l'offrir à une femme plus âgée qu'elle. " Je vous remercie, dit-elle, mais il y a Mme Une Telle qui, plus que moi, a besoin d'un bras. Pardonnez-moi de vous y faire penser".



PRESENTATIONS —

Q. — Quelles sont les règles générales de la présentation ?

R. — Les présentations se font toujours du plus modeste au plus élevé en dignité : nous savons déjà que l'âge confère la plus haute dignité. Ainsi, on présente un jeune homme à un vieillard, un homme à une femme, un individu plus ordinaire à un personnage occupant une situation marquante, etc.

C'est la personne présentée qui est nommée la première. Supposons que M. A... veuille présenter M. B... à Madame C..., il dira à cette dame, en désignant M. B... de la main ; J'ai l'honneur de vous présenter monsieur B... connu à tel et tel titre, Madame C... s'inclinera légèrement devant M. B... et alors M. A..., continuant son bon office, désignera madame C... à M. B..., qui, à son tour, saluera profondément en regardant la dame.

Entre femmes on supprime la formule : J'ai l'honneur, pour dire simplement : Je vous présente madame C..., et l'on ajoute presque toujours une parole sympathique telle que : une bonne amie, ou une de nos anciennes connaissances, etc. Quelquefois même le " Je vous présente "

reste sous entendu, ainsi qu'il arrive généralement entre hommes quand il ne s'agit pas de hautes personnalités ; on nomme alors tout simplement : Monsieur B..., puis, en se retournant vers celui-ci : Monsieur C...

Dans les présentations faites à une personne plus âgée, ou d'un homme à une femme, à quelque personnage, ce sont ceux qui ont reçu la première présentation qui doivent prendre l'initiative de la conversation ; s'ils ne le font pas, il est de la dignité des personnes présentées de s'abstenir.

Entre gens de même âge, de même sexe ou de même position, on ne prend pas garde à cette étiquette ; la personne la plus empressée témoignera gracieusement du plaisir qu'elle éprouve à faire la connaissance.

Quand on présente un de ses protégés, un ami, un jeune parent à quelqu'un d'une certaine situation, il est nécessaire de dire : " Mon frère, ou mon cousin, ou mon ami un tel, sollicite l'honneur de vous être présenté ".

Si c'est une femme mariée qui présente son frère, elle doit le désigner par son nom de famille, qui n'est plus le sien ; elle dira par exemple : Monsieur Durand, mon frère ou maître Durand, le docteur Durand, mon frère, s'il est avocat ou médecin.

On fait de même pour tout autre parent, oncle, cousin, neveu, mais la jeune personne non mariée dit simplement : Mon frère aîné, ou mon frère Charles.

Quelle que soit la formule adoptée en cette circonstance, si la personne à qui la présentation est faite n'a pas de graves raisons pour ne pas répondre à cette avance, elle doit dire : " Je suis bien aise de faire votre connaissance ". Dans le cas contraire elle s'incline ; mais, si cette sévérité n'est pas motivée, elle manque de bienveillance.

Aucune visite n'est due après une présentation faite dans une maison neutre, on se bornera à se saluer dans l'avenir en cas de rencontre. Toutefois si un désir réciproque de relations se manifestait, l'une des personnes inviterait l'autre à la visiter, et elle attendrait alors qu'on eût répondu à sa proposition avant de faire elle-même une visite.

Quelquefois les présentations sont faites à domicile, c'est-à-dire que l'intermédiaire demande à une personne qu'il connaît la permission de lui amener son protégé. Ce dernier ne doit faire ensuite une seconde visite que s'il y a été formellement invité par celui ou celle à qui on l'a

présenté: toute parole dite pour provoquer cette invitation serait indiscrete et par conséquent constituerait un manque de savoir-vivre.

Q. — Comment doivent se faire les présentations dans un salon ?

R. — En matière de présentation c'est toujours le monsieur qui est présenté à la dame et en cas de grande différence d'âge, c'est la dame la plus jeune qui est présentée à la plus âgée. Il suffit généralement de mentionner les deux noms: "Madame Martin, M. Dupuis". Mais il est plus convenable de n'être pas si laconique et de dire par exemple: "Madame Martin, permettez-moi de vous présenter M. Gray".

Quand des personnes sont présentées l'une à l'autre, la chose la plus convenable à faire pour chacun est de s'incliner légèrement en prononçant le nom de la personne qui vous a été présentée et celui de la personne à qui l'on a été présenté, respectivement. On peut parfaitement dire également: "Comment allez-vous, Mr Dupuis"? ou "Mme Martin"? si on le veut. Mais en réalité c'est de la courtoisie insignifiante, car on ne peut pas être supposé s'intéresser vivement à la santé d'une personne dont on vient seulement de faire la connaissance.

Une autre phrase de convention en réponse à une présentation est celle-ci: "Je suis heureux de vous rencontrer", ou bien, "enchanté de faire votre connaissance". Cette formule est plus souvent employée par les femmes que par les hommes mais peut servir également pour les uns comme pour les autres.

Une fille ou un fils doivent présenter les jeunes personnes de leurs amis à leur mère ou à leur père en disant: "Ma mère, je te présente ou je vous présente Melle Marie David" ou "mon père, je te présente Mr Smith".

Les petites questions d'étiquette sont généralement plus embarrassantes que les grosses probablement pour la raison que l'on pense plus souvent à celles-ci qu'à celles-là.

Ainsi un point sur lequel on se trouve quelquefois mal à l'aise est celui-ci: doit-on ou ne doit-on pas se lever pour une présentation ?

Quand un monsieur est présenté à une dame celle-ci salue toujours et reste assise. Mais quand la présen-

tation se fait entre deux femmes, celle qui est assise doit-elle se lever pour reconnaître la présentation ? Voilà où est la question.

En somme, dans ces conditions, se lever serait faire un mouvement déplacé à moins que la personne présentée ne soit très âgée et qu'on ne tienne à lui donner une marque spéciale de respect. Dans toute présentation ordinaire, il n'y a pas lieu de se lever à moins que l'on n'entame aussitôt une conversation ; auquel cas, il faut absolument se lever si l'autre personne reste debout.

La maîtresse de maison doit toujours se lever pour recevoir ses invités aussitôt qu'ils arrivent, à moins qu'elle ne soit très âgée ; et elle se lève quand ils s'approchent d'elle pour prendre congé.

Quelquefois, dans un thé ou une réception de l'après-midi, si la maîtresse de maison est en train de causer à une visiteuse quand une personne entre, la visiteuse assise à côté de la maîtresse de la maison, ne sait pas si elle doit se lever elle aussi, elle se lève à moitié et se rassied restant ainsi quelquefois dans une position ridicule, ne sachant pas si l'un ou l'autre mouvement était le vrai.

La règle est celle-ci : si la personne qui arrive est absolument étrangère à la visiteuse qui cause avec la maîtresse de la maison, elle ne doit pas bouger du tout et ne pas s'occuper de la personne qui entre et ne doit ni se lever, ni faire aucun mouvement dans ce sens ; mais si la nouvelle venue est une de ses connaissances, après que la maîtresse de maison lui a serré la main et lui a dit quelques mots, elle doit se lever également, s'avancer et à son tour elle lui serre la main et lui dit quelques mots.

Q. — Quel est le nom qui doit être prononcé le premier celui de la personne présentée ou de la personne à qui l'on présente ?

R. — L'usage français veut que la personne présentée soit nommée la première comme nous le disions à la première question ; la coutume américaine qui est la plus généralement suivie en Canada est de nommer d'abord la personne à qui l'on présente.

Q. — Doit-on serrer la main à une personne à qui l'on est présenté ?

R. — Un homme ne serre jamais la main à une dame à qui il est présenté, mais il la serre toujours à un autre homme à qui on le présente. Selon la coutume américaine un homme ne doit jamais serrer la main à une dame s'il est ganté à moins que celle-ci ne soit gantée également.

Q. — Peut-on présenter une personne dès son entrée à plusieurs personnes déjà arrivées ?

R. — Il est d'extrêmement mauvais goût de présenter un invité à son arrivée à plus d'une personne.

Q. — Comment fait-on pour se faire présenter entre femmes à une personne que l'on désire connaître ?

Q. — Vous pouvez parfaitement demander à une personne mariée, à laquelle vous avez été présentée, même ce jour-là de vous présenter à une jeune femme que vous désirez connaître, et à laquelle vous voulez parler. Une fois présentée, vous pouvez lui offrir de faire avec vous le tour des salons.

Q. — La maîtresse de maison est-elle tenue de présenter tous ses invités les uns aux autres à un thé ?

R. — On ne peut pas s'attendre à ce que la maîtresse de maison présente tous ses invités les uns aux autres, à un thé de l'après-midi. Elle peut le faire pour une personne étrangère qui n'a pas de relations dans la ville ; en dehors de cela, c'est à chacun de s'arranger. Les présentations ne doivent se faire que lorsqu'on est sûr qu'elles seront réciproquement agréables, Mme A... aimerait probablement bien à rencontrer Mme B..., mais Mme B... aimerait probablement mieux circuler et voir ses propres amies ; si la maîtresse de maison est au courant de cette préférence, on ne peut pas la blâmer d'agir en conséquence.

Q. — Quelle formule employer quand on se présente soi-même ?

R. — Il arrive qu'une femme soit obligée de se présenter elle-même à une autre personne, c'est-à-dire de se nommer pour se faire connaître. Elle dit : "Madame ou mademoiselle X...", et non pas : "Marie X..."

Q. — Deux personnes ont successivement déposé l'une chez l'autre une carte sans se rencontrer, quelle attitude doivent-elles prendre si elles se trouvent ensemble ?

R. — Après cet échange de cartes, on doit se saluer dans la rue ou se parler quand on se rencontre, sans autre présentation comme de vieilles connaissances.

Q. — Comment entamer la conversation entre personnes qui viennent d'être mutuellement présentées ?

R. — Quand on est présenté à un étranger il survient quelquefois un moment d'embarras. Une question dénotant de l'intérêt — non pas de la curiosité — envers cette nouvelle connaissance met quelquefois la conversation en train. Par exemple : "Êtes-vous aussi un ancien ami de notre hôtesse" ? ou bien "Demeurez-vous ici ou êtes-vous simplement, comme moi, en visite" ?

Q. — Une jeune fille doit-elle présenter ses amis à ses parents ?

R. — Il arrive quelquefois, avec la liberté grande qui est laissée à nos jeunes filles que celles-ci reçoivent la visite d'amis qu'elles ont rencontrés à des réceptions ou des soirées auxquelles leurs parents n'assistaient pas. Il va sans dire que le visiteur ou la visiteuse reçus dans ce cas, sont à leur première visite présentés à la mère de la jeune fille et aux autres membres de la famille. La formule peut être celle-ci : Maman, j'ai le plaisir de vous présenter M. X... ou Mlle X... que j'ai rencontré à telle place et dont je vous ai parlé.

Q. — Un jeune homme qui se trouve avec sa mère en soirée doit-il lui présenter les jeunes filles qu'il connaît ?

R. — Pour ce jeune homme sa mère est la personne la plus importante qui se trouve à ce moment-là dans le salon. C'est de sa part un compliment de dire à une personne qu'il désire lui faire faire la connaissance de sa mère. Il doit la conduire à sa mère et non pas faire venir celle-ci. Il n'y a rien qui soit plus à l'avantage d'un jeune homme que de le voir entourer sa mère des plus grands égards. Une jeune fille serait une ignorante et une sottise si elle se plaignait de ces égards sous prétexte qu'ils la privent un certain temps de la société d'un jeune homme.

Q. — Doit-on donner à une femme son titre de veuve en la présentant ou en lui écrivant ?

R. — Non, c'est disgracieux. En la présentant, on dit : "Madame X..., qui est veuve".

Q. — Deux jeunes messieurs rencontrent dans la rue une jeune fille connue de l'un d'eux, celui-ci peut-il lui présenter son camarade ?

R. — Si ce jeune homme connaît très bien la jeune fille, et s'il est à peu près sûr que cette présentation ne puisse pas déplaire, rien ne s'oppose à cette présentation dans la rue. Cependant il est bon d'observer que l'on doit éviter de présenter des personnes les unes aux autres dans la rue.

Q. — Quelle conduite doit tenir une jeune fille quand une de ses amies lui présente un ami qu'elle attendait et qui vient à sa rencontre ?

R. — Lorsque vous causez avec une jeune fille et qu'un ami que vous connaissez s'approche de vous, ne transportez pas immédiatement sur lui toutes vos attentions. Lorsque vous lui aurez fait signe que vous le reconnaissez, il se joindra probablement à vous. Présentez-le immédiatement à la jeune fille avec qui vous êtes et faites-leur part égale dans votre conversation ; c'est un devoir qui s'impose pour l'un comme pour l'autre.

Si vous êtes la jeune fille ainsi présentée, soyez un peu réservée dans votre maintien bien que cordiale et retirez-vous au bout de quelques instants si c'est possible ; le tête à tête est généralement plus agréable que la présence d'une tierce personne. Une présentation fortuite de cette nature n'engage pas à reconnaître plus tard ce monsieur, si vous ne tenez pas à cultiver sa connaissance.

Q. — Que doit faire une jeune fille à qui son fiancé présente ses amis ?

R. — Une fiancée à laquelle son fiancé présente un ami sourit gracieusement à celui-ci et peut lui dire : "Mon fiancé m'a bien souvent parlé de vous". Une jeune mariée pourra ajouter : "C'est un grand plaisir pour moi

de faire connaissance avec vous". C'est toujours à la jeune fille ou jeune femme à tendre la main la première.

Q. — Un homme marié doit-il présenter sa femme à ses amis ?

R. — Un homme marié qui rencontre un de ses amis, garçon, à une fête du soir doit offrir à celui-ci de le présenter à sa femme et ne pas attendre que celui-ci qui est garçon lui sollicite cette faveur. Ce dernier hésitera naturellement à faire cette demande, car c'est un honneur dont il peut ne pas être jugé digne.

Q. — Comment s'y prendra un mari pour présenter sa femme à un homme plus jeune qu'elle ?

R. — Un mari qui aurait à présenter sa femme à un homme plus jeune qu'elle, ne nommerait pas d'abord celle-ci. Se tournant vers sa femme, puis vers la jeune femme, pour le désigner, il dirait : "M. X...", ensuite faisant le même mouvement vers le jeune homme, il ajouterait : "Ma femme".

Q. — Comment peut-on se faire présenter à une personne qu'on n'a jamais rencontrée ?

R. — On doit demander à un ami commun de nous présenter et il, ou elle, doivent avoir d'abord le consentement de la personne en question. Une fois ce consentement obtenu vous pouvez aller faire visite en compagnie de la personne qui vous présente.

Q. — Une jeune fille se lève-t-elle quand un monsieur lui est présenté ?

R. — Non elle ne tend pas la main pour une présentation fortuite, elle sourit et salue gracieusement. Si la présentation se fait chez elle, elle doit se lever. Si le monsieur est un ami d'un intime ou si c'est elle qui reçoit, elle tend la main cordialement.

Q. — Comment se font les présentations dans les hôtels ?

R. — Dans un petit hôtel d'été, dans une villégiature simple, on s'adresse souvent la parole sans présentation formelle. Dans tous les cas, il est bon d'attendre une

occasion favorable. Les personnes qui valent la peine d'être connues n'aiment pas qu'on se jette à leur tête, tout en étant disposées à entrer en relations, si les circonstances s'y prêtent. Dans les grands hôtels de places d'eau à la mode ce serait une erreur d'adresser la parole aux pensionnaires de l'hôtel sans présentation. Ils ont généralement leur cercle déjà formé et s'ils désirent l'agrandir cela leur est facile par l'entremise des connaissances déjà faites. Personne au courant des usages du monde ne pourrait trouver à redire à cette réserve à l'égard de ces pensionnaires d'hôtel. Quand on se trouve appelés à séjourner quelque temps sous le même toit, on n'encourt pas d'autres obligations que celles imposées par la plus stricte courtoisie. C'est un fait bien connu des voyageurs que les personnes qui cherchent trop à cultiver la connaissance de parfaits étrangers sont généralement celles dont la connaissance est le moins à souhaiter.

Q. — Que doit faire un nouvel arrivé dans une ville pour se faire connaître de personnes qu'il ne connaît pas, mais auxquelles il a été recommandé ?

R. — Si le nouvel arrivé a des lettres d'introduction, il peut les mettre sous enveloppe avec ses propres cartes et les envoyer aussitôt par messenger en ajoutant l'adresse de son hôtel ou de la maison où il est descendu. S'il n'a pas de lettres d'introduction, il peut aller rendre visite aux personnes dont le nom lui a été donné, il se présente lui-même à leur bureau et décline les noms d'amis communs. Il est probable que la personne ainsi visitée s'arrangera pour venir avec sa femme rendre la visite au nouvel arrivé ou lui enverra une invitation à venir chez lui. Il n'est pas à propos d'aller voir les gens chez eux dans une ville étrangère, sans avoir d'autre titre à invoquer que le nom d'un ami commun. Si vous ne pouvez pas vous arranger pour pénétrer jusqu'à la personne indiquée, il vaut mieux écrire un mot ou appeler au téléphone pour vous annoncer et la laisser ensuite faire comme elle l'entend.



PROMENADE —

Q. — De quel côté du trottoir doit-on se tenir ?

R. — Quand on croise ou que l'on dépasse des personnes dans la rue, on doit toujours tenir sa droite, sauf pour laisser à une dame ou à une personne âgée le haut du trottoir, le côté des maisons.

Q. — De quel côté du trottoir doit se mettre une jeune fille qui sort avec un prêtre ?

R. — Une jeune fille doit éviter autant que possible de sortir avec un prêtre ou un religieux ; si elle y est obligée elle prend le côté intérieur du trottoir.

Q. — Comment doit faire un monsieur qui accompagne une dame en cas de passage difficile ?

R. — Si un monsieur et une dame ont à traverser un passage étroit, un endroit étroit, la dame peut passer la première et le monsieur marche tout près derrière elle, pour l'aider au besoin. Si le passage est court, le monsieur traverse le premier et tend ensuite la main à la dame pour l'aider à passer.

Q. — Quelle est l'étiquette pour passer une clôture quand on accompagne une dame à la promenade ?

R. — L'étiquette consiste pour le monsieur à sauter la clôture le premier aussi gracieusement que possible, puis à tourner le dos sans affectation, et à ne se retourner que lorsque la dame demande votre main pour sauter du sommet et de la clôture. Elle ne vous remerciera certainement pas si vous insistez pour la faire passer la première ou si vous l'examinez pendant qu'elle saute.

Q. — Que doit dire une jeune femme pour prendre congé d'un monsieur qui l'a reconduite jusqu'à sa porte et qu'elle ne peut pas inviter à entrer ?

R. — Vous n'avez qu'à dire : " Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous demander d'entrer à cause de l'heure avancée. J'espère que vous me ferez le plaisir de venir à la maison une autre fois ".

Q. — Peut-on, si l'on accompagne une dame, prendre le chemin que l'on croit préférable ?

R. — Non, on doit laisser la dame choisir elle-même la route et ne la guider que si elle vous en prie.

Q. — Peut-on passer entre deux personnes qui causent ensemble ?

R. — Non, c'est une grossièreté. Mais il est tout aussi grossier de se parler à distance et d'intercepter ainsi le passage.

Q. — Un monsieur peut-il se permettre d'arrêter une dame de sa connaissance qu'il rencontre sur la rue ?

R. — Oui. Mais il doit pour lui parler continuer de marcher à ses côtés, au lieu de l'arrêter complètement. Si la dame, au lieu de marcher s'arrête net cela signifie : Dites ce que vous avez à me dire, et puis retirez-vous.

Q. — Un monsieur doit-il laisser à une dame le haut ou le bord du trottoir ?

R. — Il doit lui laisser le côté du trottoir qui longe les maisons. En France, il n'y a aucune règle à cet égard, on se place comme bon vous semble.

Q. — Peut-on manger quelque chose dans la rue en se promenant ?

R. — Non, mille fois non. Manger quelque chose, même des bonbons en se promenant, est une marque de l'éducation la plus pitoyable.

XV

RECEPTIONS — RELATIONS — RENCONTRES.

RECEPTIONS —

Q. — Que doit-on faire s'il pleut un soir de réception ?

R. — La meilleure chose à faire, si on le peut, est de

faire placer une tente marquise jusqu'au trottoir. Mais si cela est impossible, on doit aposter un domestique avec un grand parapluie pour accompagner les invités, de leur voiture à la porte et vice versa.

Q. — Doit-on recevoir ou ne pas recevoir ?

R. — Une maîtresse de maison, même avec un train modeste, ne doit pas négliger de recevoir de temps en temps ses amis. La répugnance qu'on éprouve à le faire indique généralement que la maison ne marche pas aussi bien qu'elle le devrait. L'hospitalité est une vertu que tout le monde doit mettre en pratique. Bien souvent l'indolence ou la paresse de la maîtresse de maison font que la maison n'est pas en état de recevoir des amis. Le respect de soi-même et de son mari, avec un peu de goût et de raffinement devraient faire éviter ces fautes de propreté et de tenue que l'on constate trop souvent dans les ménages qui manquent généralement de servante. Une attention régulière est nécessaire mais elle devient vite une routine que la maîtresse de maison, si elle a du tact, observe fidèlement sans souffrir de la responsabilité inséparable de cet état de chose.

Q. — Comment reçoit-on ses invités pour une petite réunion ?

R. — Pour une petite réunion, le maître et la maîtresse de maison restent auprès de la porte d'entrée du salon pendant toute la première partie de la soirée pour recevoir leurs invités. Les retardataires ne peuvent pas s'attendre à les trouver cloués à la porte après que la majorité des invités sont arrivés, car leur devoir est de circuler et de s'occuper de la compagnie. Cependant ils doivent vivement s'apercevoir de l'arrivée des derniers venus et s'avancer pour les accueillir aussi promptement que possible. Quand un invité pénètre dans la pièce d'entrée, la maîtresse de maison s'avance d'un pas ou deux, prononce quelques mots de bienvenue puis s'adresse à la dame la plus âgée d'abord, ensuite aux plus jeunes et enfin aux messieurs. Si les nouveaux venus ne connaissent pas les autres invités elle doit les présenter immédiatement aux personnes qui sont là ; mais si ce sont des amis mutuels leur devoir est de laisser la maîtresse de maison

au bout de quelques minutes pour qu'elle puisse remplir ses devoirs d'hospitalité.

Q. — Comment doit-on s'adresser à la maîtresse de maison en entrant dans un salon de réception ?

R. — Pour une réception, la maîtresse de maison se tient à l'entrée du salon pour recevoir les visiteurs. A moins que son attention ne soit immédiatement accaparée par l'arrivée d'un nouveau visiteur sur vos talons, vous avez l'occasion de causer avec elle quelques instants et négliger cette occasion serait un manque de politesse. Si vous la regardez bien en face, concentrant sur elle toute votre attention, il surgit inévitablement un courant sympathique qui inspirera quelque expression aimable ne serait-ce que ceci : " Je désirerais que les occasions de nous voir soient plus fréquentes ", ce qui provoquera naturellement quelques remarques sur les tracas et les occupations de l'existence, qui laissent si peu de temps pour jouir de ses amis, etc sur ce qui a pu spécialement occuper votre temps, accaparer vos instants réciproques, etc.

Q. — Comment doit-on organiser une petite réception de l'après-midi ?

R. — Le mieux est encore d'employer pour les invitations des cartes de visites ordinaires. En dessous du nom, on écrit " At Home ", ou si l'on veut, en français : " Recevra " et sur une autre ligne " jeudi, vingt-six octobre de quatre à sept heures ".

Si l'adresse n'est pas gravée sur la carte on l'écrit dans le coin gauche inférieur. On met les cartes dans des enveloppes à cartes, c'est-à-dire de dimension exacte.

Le nom de l'invité s'écrit dans le haut de la carte, en commençant au coin gauche. L'enveloppe est adressée à la mère ou à l'aînée des sœurs. Une carte séparée doit être envoyée à chaque fils, non marié, frère ou autre parent ou ami demeurant dans la même maison.

Une des sœurs peut servir le thé dans la salle à manger car deux suffisent pour recevoir au salon. S'il y a trois sœurs, une peut rester dans la salle à manger pour veiller à ce que tout le monde soit bien servi et on peut demander à une ou deux amies de servir le thé et le café. Par les temps froids, on aime beaucoup le chocolat à la

crème touettée, on peut servir les glaces sur une table à part ou les apporter de l'office si l'on juge que c'est plus commode. Les tasses, cuillères, etc. doivent être enlevées aussitôt qu'elles sont reposées par les invités ; les plats de bonbons, gâteaux, amandes, etc. doivent être remplis aussi souvent qu'il est nécessaire.

Un domestique ou une servante doivent constamment se tenir à la porte du vestibule afin de l'ouvrir pour l'arrivée ou le départ des invités. Il en faut une autre dans la chambre où l'on se déshabille pour aider et ranger les manteaux et une troisième dans l'office. Celle-ci, si elle le peut devra aider à préparer le thé et le café dans la cuisine. Il n'est pas nécessaire pour une réception ordinaire de l'après-midi d'avoir quelqu'un pour annoncer les invités.

Q. — Que doit-on offrir à des amis qui viennent passer la soirée ?

R. — La question des rafraichissements légers à offrir aux amis qui viennent passer quelques heures dans la soirée dépend entièrement des habitudes de la famille. Si l'on soupe tard, on n'est guère disposé à manger dans la soirée, à moins qu'elle ne se prolonge un peu, jusqu'à minuit, par exemple. Ceux qui soupent à six heures, prennent généralement une tasse de thé, de café ou de chocolat avec du pain, du beurre, des sandwiches ou de petits gâteaux avant de partir. Dans les maisons, où l'on dîne à une heure avancée de la journée avec le thé seulement à six heures, un souper substantiel à dix heures n'est pas à dédaigner. Des viandes froides, des petits pains, du fromage, un gâteau, et la boisson ordinaire chaude ou froide sont les bienvenus. Une hôtesse vraiment hospitalière ne manque jamais d'offrir quelque chose à un visiteur. La façon la plus simple est de faire apporter un plateau au salon, un peu avant l'heure où vont partir les invités. Ou bien on peut préparer le thé, les verres, etc. dans la salle à manger et la maîtresse de maison montre le chemin quand tout est prêt. On peut faire porter à la bibliothèque ou au fumoir les rafraichissements destinés aux hommes seulement. Les personnes âgées mangent rarement le soir, mais la jeunesse a toujours faim.

Q. — Une mère doit-elle amener ou envoyer à la même fête toutes ses filles, même si elles sont trois ou plus ?

R. — Il est bien rare qu'il soit à propos de laisser trois sœurs assister ensemble à la même fête. L'effet est trop frappant et paraîtrait indiquer le désir de monopoliser pour une famille les attentions de tous les jeunes gens. Les jeunes filles doivent décider entre elles celles qui vont aller à telle ou telle fête. Celle qui reste à la maison peut se consoler en songeant qu'il vaut mieux être regrettée par ceux qui pensent à elle que d'être laissée de côté par des personnes bien chères, mais qui ne peuvent pas réserver leurs danses ou leurs attentions pour trois sœurs d'une seule et même famille.

Q. — Les membres d'une même famille peuvent-ils rester ensemble ?

R. — Les membres d'une même famille, cousins et autres parents ne doivent pas se tenir groupés dans une réunion. Ils ont d'autres occasions de se voir et les réunions de ce genre ne sont pas destinées à l'intimité mais à la sociabilité.

Q. — Peut-on emmener une amie à une réception ?

R. — Oui, mais il faut la présenter à la maîtresse de maison en entrant et lui expliquer que vous avez pris la liberté de l'amener. La personne ainsi reçue doit sa carte sur laquelle elle écrit le nom de l'amie chez qui elle est descendue. Ceci est regardé comme une simple présentation et ne nécessite pas une visite.

Q. — Peut-on, pour venir à une réception, apporter de la musique ou envoyer sa musique ?

R. — Non, à moins d'en être prié dans l'invitation. Il vaut mieux pour les amateurs apprendre par cœur quelques morceaux pour n'avoir pas à compter sur leur musique : car s'ils l'envoient ou s'ils l'apportent avec eux, c'est signe qu'ils s'attendent à être invités à jouer ou à chanter.

Q. — Un monsieur peut-il s'offrir pour jouer à une danse improvisée ?

R. — Un monsieur qui est bon pianiste peut parfaitement offrir ses services à la maîtresse de maison pour faire danser ou pour remplacer la dame qui joue et lui permettre de danser à son tour. Mais s'il y a plus de dames que de messieurs et que sa présence est nécessaire pour former un couple, il ne doit pas insister pour jouer et doit aller où sa présence est la plus désirée.

Q. — Une maîtresse de maison doit-elle jouer ou chanter chez elle ?

R. — Si la maîtresse de maison est musicienne ou chanteuse, elle ne doit jouer ou chanter qu'une fois seulement et après que les autres amateurs ont été invités à déployer leurs talents.

Q. — Qui doit conduire au piano une dame invitée ?

R. — Quand la maîtresse de maison demande à une dame de jouer ou de chanter, le monsieur qui se trouve le plus près de cette dame doit lui offrir le bras pour la conduire au piano. Il doit se tenir auprès de l'instrument pendant toute l'exécution du morceau et s'il en est capable tourner les pages. Elle peut le prier de tenir ses gants, son bouquet, son éventail. Quand elle se lève, il doit la reconduire à son siège et la remercier pour le plaisir qu'elle lui a procuré à lui et à la société présente.

Q. — Peut-on s'offrir pour tourner les pages d'un morceau de musique ?

R. — On ne doit s'offrir que si l'on est capable de lire très facilement et très rapidement la musique ; sans quoi, on dérange celui qui joue en tournant trop tôt ou trop tard.

Q. — Peut-on causer pendant que l'on joue ?

R. — Il est excessivement impoli de causer à haute voix lorsque quelqu'un joue ou chante. Si votre voisin n'arrête pas sa conversation pour écouter, conversez à voix très basse et écarterez-vous le plus possible de la personne qui joue. D'un autre côté, si vous êtes invité à jouer n'attendez pas que le calme absolu soit établi dans la pièce et surtout ne faites pas preuve de mauvaise humeur

si vos morceaux les plus exquis sont noyés dans le bourdonnement des causeries.

Q. — Où doit se tenir la maîtresse de maison ?

R. — La maîtresse de maison doit se tenir constamment avec ses invités. Se démener sans cesse, tripoter çà et là comme si l'on faisait la cuisine ou si l'on dressait une servante est une marque de mauvaise éducation. La maîtresse de maison la plus accomplie est celle qui ne paraît pas songer à autre chose qu'à ses invités.

Q. — Comment recevoir et congédier les visiteurs ?

R. — On ne doit pas prendre le chapeau ou le manteau du monsieur qui vient rendre visite, on lui dit où les mettre si l'on veut qu'il reste quelque temps. Une dame ne quitte ordinairement pas le salon pour reconduire un visiteur, mais elle peut le faire s'il n'y a pas d'autre visiteur.

Le soir, la mère et la fille restent dans le salon jusqu'à ce que les jeunes gens qui font visite soient partis. Le maître de la maison ou son fils va les reconduire à la porte.

Q. — Comment doit-on recevoir un étranger de passage ?

R. — Un étranger qui est de passage apprécie toujours la moindre marque d'hospitalité à son adresse. On ne doit pas hésiter à offrir une simple tasse de thé avec de minces tartines de beurre. Rien n'est meilleur quand c'est bien préparé et rien n'est aussi difficile à obtenir en voyage. Le pain n'est jamais coupé trop mince, on doit le beurrer avant de le couper. Le beurre ne doit pas être dur pour se tartiner facilement. On coupe les tranches en deux ou en quatre suivant les dimensions du pain, on rogne les coins et on dispose les morceaux chevauchant les uns sur les autres dans un petit plat de porcelaine où l'on a étendu un petit napperon bien propre.

Q. — Comment peut-on faire pour faire connaître à ses amis une visiteuse étrangère sans donner de réception officielle ?

R. — Si vous ne pouvez pas donner de réception, annoncez sans cérémonie l'arrivée de votre visiteuse à vos amis et demandez-leur de venir la voir. Arrangez-vous pour que trois ou quatre de vos amies intimes la rencontrent chez vous à la première occasion, soit dans l'après-midi, soit dans la soirée, le plus tôt sera le mieux, afin de présenter votre amie aux gens de votre cercle, et de leur donner l'idée de l'inviter. Si l'on attend trop longtemps on ne s'occupe plus des étrangers et on ne donnerait peut-être aucune réception spéciale pour votre visiteuse. L'essentiel est d'agir promptement dès le début.

Q. — Une dame doit-elle prendre le chapeau ou le manteau d'un visiteur ?

R. — Non, mille fois non. Elle lui indique simplement où le placer en disant "Voulez-vous accrocher votre chapeau ou pendre votre pardessus dans le vestibule".

Q. — Quelle est la tenue d'une servante de bonne maison ?

R. — Dans les maisons où il n'y a qu'une servante pour tout domestique, on s'arrangera de manière qu'elle soit entièrement libre pendant les heures de réception. Il serait contraire à la bienséance que cette fille allât ouvrir la porte avec les manches retroussées, un tablier manquant de netteté, ou des mains malpropres. Elle devra être soigneusement coiffée d'un petit bonnet blanc et correctement habillée d'un costume très simple noir avec un tablier blanc.

Q. — Si en faisant une visite un jour de réception on aperçoit des amis, peut-on leur dire bonjour avant de saluer la maîtresse de la maison s'ils sont plus près de l'entrée du salon ?

R. — Vous pouvez saluer et sourire, mais ne pas donner de poignée de main, ni entamer de conversation avant d'avoir parlé à la maîtresse de maison et d'avoir reçu sa bienvenue.

Q. — Comment peut-on recevoir des amis dans l'intimité quand on a peu de ressources ?

R. — Quand l'espace et les ressources sont limités, il n'y a pas de meilleur mode de recevoir que d'inviter à un petit souper. On peut le servir à partir de neuf heures du soir en limitant le nombre d'invités à quatre ou six. Tout doit être prêt d'avance et servi sur la table. Il est plus facile de donner un souper froid. Cependant on peut servir du bouillon chaud dans de petits bols puis de la volaille, ou du gibier froid, de la salade, du gâteau et des fruits, du thé ou du café. S'il n'y a pas de bonne, le service se fait sans façon, le maître de maison et les autres hommes présents peuvent se lever, si c'est nécessaire pour enlever les assiettes ou passer ce qui est sur le buffet. La maîtresse de maison doit être gaie et enjouée et doit communiquer la gaieté à ses invités.

Q. — Que doit-on penser du terme "obligations sociales" ?

R. — Le terme "obligations sociales" est très élastique et il est bien à craindre qu'il ne serve souvent de paravent à beaucoup de pechés d'omission au foyer de la part de femmes qui préfèrent le plaisir à leurs obligations domestiques. Dans notre pays, une femme, à moins d'avoir un mari très riche ou très important, n'a pas plus d'obligations sociales qu'il ne lui plaît de s'en créer. Elle a toute liberté de faire ce que bon lui semble. Elle n'a qu'à dire : "Je ne fais pas de visite cet hiver parce que mes enfants prennent tout mon temps et exigent tous mes soins", et l'affaire est réglée du même coup.



RELATIONS —

Q. — Comment peut-on se débarrasser d'un importun dans une réunion ?

R. — Il n'est pas difficile de se débarrasser d'une personne de connaissance qui vous ennue ou vous fatigue à une fête de l'après-midi ou du soir. Il est parfaitement permis, après une pause dans la conversation de dire : "Voulez-vous me permettre..." ? et de se lever pour rejoindre la personne que l'on a en vue.



RENCONTRES —

Q. — Que fait-on si l'on se promène avec un ami et que l'on rencontre une dame ?

R. — Si une personne se promenant avec un ami rencontre une dame que son ami connaît mais qu'il ne connaît pas, il doit saluer également bien que la dame puisse lui être parfaitement étrangère. Le salut doit être peu accentué et de simple formalité; c'est simplement de fait une gracieuseté pour son ami et une marque de respect pour la dame.

Q. — Comment doit-on agir si l'on rencontre une personne que l'on a connue accidentellement ?

R. — Quand il y a eu accidentellement échange de politesses entre étrangers, ces personnes en se rencontrant doivent se saluer légèrement, mais ne doivent pas chercher à pousser plus loin la connaissance à moins que les circonstances ne soient excessivement favorables ou qu'il n'y ait désir réciproque de se connaître davantage. Si l'une ou l'autre de ces personnes est accompagnée par un ami au moment de la rencontre, il ne serait pas de bon ton pour celle qui est seule de se joindre à elles. Si toutes deux, à la deuxième rencontre, sont seules, il est naturel et même poli qu'elles se parlent, mais avec une certaine réserve et avec certaines formes qui s'imposent quand il n'y a pas eu de présentation formelle.

Q. — Qui doit parler le premier à la rencontre qui suit une présentation ?

R. — Entre homme et femme, la femme salue la première ou indique la première qu'elle accepte l'hommage, mais l'homme doit parler le premier à moins que la femme ne soit beaucoup plus âgée que lui, auquel cas elle s'adresse à lui et au besoin rappelle ses souvenirs. Entre femmes il n'y a pas de priorité à respecter à moins d'une grande différence d'âge et de position.

Q. — Que doit-on faire en cas de rencontre d'un ami ?

R. — Si deux amis se promènent ensemble et rencontrent l'ami de l'un d'eux, un simple salut est tout ce que l'étiquette exige. Cependant si l'un des deux s'arrête pour parler au troisième, il est tenu de s'excuser auprès de son compagnon du retard que peut avoir causé cette rencontre.

XVI

**SALUTS — SAVOIR-VIVRE — SERVICE — SERVI-
TEURS — SOIREEES — SORTIES.****SALUTS —**

Q. — Une femme doit-elle se lever quand une autre femme lui est présentée ?

R. — Oui, à moins que celle-ci ne soit beaucoup plus jeune. C'est une gracieuseté cependant pour une femme plus âgée de tendre la main à une jeune personne qui lui est présentée.

Q. — Que doit-on faire quand on rencontre un groupe de personnes parmi lesquelles il y en a qu'on connaît très bien et d'autres qu'on connaît peu ?

R. — Dans ce cas, on doit s'efforcer d'égaliser autant que possible ses salutations. Un simple salut de politesse à l'un et une démonstration exagérée à l'autre seraient une parfaite impolitesse. Il faut être courtois et cordial pour tous.

Q. — Deux amies sortent ensemble et rencontrent une dame que l'une seule connaît, doivent-elles saluer toutes deux ?

R. — Certainement. De même, lorsque l'on accompagne une dame et qu'elle salue des personnes qu'elle rencontre, on doit saluer avec elle, lors même que l'on ne les connaît pas.

Q. — Quand une dame donne-t-elle une poignée de main ?

R. — Dans sa propre maison une dame doit toujours tendre la main, en guise de salutation à tous ceux qui passent le seuil de sa porte.

Q. — Peut-on donner une poignée de main à une dame ?

R. — Un homme bien élevé ne doit jamais tendre la main à une dame, mais il doit attendre qu'elle lui tende la sienne ; alors il prend la main légèrement, mais avec fermeté cependant, dans sa main droite dégantée et il la secoue un moment. Une pression intentionnelle dans ce cas est une insulte.

Q. — Peut-on saluer une dame à une fenêtre ?

R. — On peut saluer une dame assise à sa fenêtre quand on passe dans la rue, mais on ne doit jamais saluer de sa fenêtre une dame qui passe dans la rue.

Q. — Quand doit-on lever son chapeau ?

R. — Si deux hommes se rencontrent, il n'est pas obligatoire ici de lever son chapeau, un simple signe de tête est suffisant. Mais si une dame est avec l'un ou l'autre de ces messieurs, ils doivent tous deux lever leur chapeau pour saluer.

Q. — Que faut-il éviter pour le salut ?

R. — Il faut éviter de faire le clown, de donner un coup de poing dans la dos de la personne qu'on dépasse ou qu'on rencontre, de lui enfoncer les côtes, de lui écraser les épaules, etc. Il est également de fort mauvais goût de pousser des exclamations vulgaires comme "Hallo ! mon vieux" et autres salutations acrobatiques.

Q. — Comment salue-t-on à cheval ?

R. — A cheval une dame salue en inclinant le buste légèrement. Un monsieur saisit ses rênes et sa cravache dans la main gauche, soulève légèrement son chapeau de la main droite avec une légère inclination du buste. On ne doit jamais rejoindre une dame à cheval, à moins qu'elle soit escortée seulement d'un groom et sans lui avoir demandé au préalable la permission de l'accompagner.

Q. — La dame doit-elle saluer la première ?

R. — En règle générale une femme est absolument maîtresse de reconnaître ou de ne pas reconnaître les

messieurs qu'elle rencontre. S'il lui plaît de les reconnaître elle salue et tant qu'elle n'a pas salué, un homme bien élevé ne doit pas la saluer. Elle est seule juge en cette matière. Si elle le reconnaît elle le salue, il lève son chapeau de la main la plus éloignée d'elle et rend le salut en s'inclinant légèrement. On ne doit pas insister et ne pas chercher à se faire apercevoir même si l'on croit que la dame ne vous a pas reconnu accidentellement.

Q. — Doit-on se découvrir pour parler à une dame ?

R. — Certainement. Si un homme s'arrête dans la rue pour parler à une dame, il doit tenir son chapeau à la main pendant toute la conversation à moins d'être prié de se couvrir. Entre hommes, cette politesse, ici, n'est pas de rigueur, sauf dans les cas d'un personnage de haute distinction.

Q. — Quand un monsieur peut-il marcher aux côtés d'une dame qu'il a rencontrée ?

R. — Si la dame avec qui vous causez reprend sa marche sans arrêter sa conversation, vous êtes libre de l'accompagner dans sa promenade jusqu'à ce qu'elle s'arrête de nouveau et vous congédie.

Q. — Peut-on rejoindre une dame dans la rue, si on désire lui parler ?

R. — Jamais, on ne doit rejoindre une dame en la dépassant ou en arrivant à sa hauteur, par derrière elle. Si l'on veut absolument la saluer ou être vu d'elle, on doit s'y prendre de façon à la rencontrer face à face. Pour cela on prend un chemin détourné ou un autre trottoir et à distance convenable, on reprend sa marche en sens inverse pour la rencontrer bien en face.

Q. — Que doit-on faire si l'on est arrêté par une dame ?

R. — Si une dame s'arrête en rencontrant un monsieur, celui-ci doit s'arrêter également, si pressé qu'il puisse être. S'il ne le peut réellement pas pour quelques instants, il doit cependant s'arrêter suffisamment pour expliquer le cas et pour faire des excuses d'être obligé de repartir si précipitamment.

Q. — Que doit-on faire si l'on est salué par un étranger, à la façon de son pays ?

R. — Si un étranger vous salue à la façon de son pays ; ne restez pas en arrière et ne riez pas, même si ce mode de démonstration vous paraît étrange. Efforcez-vous au contraire de le mettre à son aise en n'ayant l'air de trouver rien d'étrange à son salut à la façon nationale.

Q. — Que doit-on faire si l'on est salué par quelqu'un qu'on ne connaît pas ou qu'on ne reconnaît pas ?

R. — Un homme bien élevé doit toujours répondre à un salut qui lui est adressé dans la rue, même s'il ne reconnaît pas la personne qui le salue. Ce peut être une personne à qui il a été présenté mais dont il a oublié la physionomie et s'il y a erreur de la part de la personne qui salue, une réponse courtoise à sa politesse, diminuera considérablement l'embarras que peut lui causer sa méprise.

Q. — Que doit-on faire si un étranger vous salue par erreur ?

R. — Un petit salut, sans le moindre sourire, est la seule marque de politesse qu'exige ce compliment qui se trompe d'adresse. Si vous soupçonnez que l'erreur est intentionnelle, votre salut doit être d'autant plus réservé. Quant à méconnaître volontairement la politesse et ne pas répondre, c'est une vulgarité dont on ne doit pas se rendre coupable.

Q. — Que doit-on faire si quelqu'un vous donne une poignée de main que vous ne souhaitez pas ?

R. — C'est une insulte grossière de répondre à une cordiale poignée de main et à un salut chaleureux par un salut froid et en tendant mollement une partie de la main. Même si vous ne goûtez pas la familiarité, vous devez y répondre par une démonstration quelconque de cordialité.

Q. — Comment doit être le salut entre personnes de condition inégale ?

R. — Un mot, en passant ; des saluts adressés aux per-

sonnages de marque ; un salut amical à une personne d'une situation supérieure semblent vouloir s'afficher. Il faut donc être strictement respectueux ; c'est faire preuve de bonne éducation, que de ne pas faire étalage de la faveur que vous témoigne une personnalité en vue. Par exemple, en retrouvant dans une situation élevée un ami d'enfance, le tutoiement tout d'abord serait une intimité trop vite reconnue ; que le supérieur s'en souvienne, c'est son affaire, mais l'inférieur doit l'oublier respectueusement.

Q. — Comment le salut doit-il se donner entre hommes ?

R. — Les jeunes gens se saluent quelquefois entre eux d'un geste, en levant la main, les doigts en l'air, et en l'agitant deux ou trois fois, ou d'un signe de canne, ou en touchant légèrement le bord du chapeau, sans l'enlever ; ces manières, extrêmement familières, sont excusables entre très jeunes gens.

Un jeune homme rencontrant un ami accompagné de sa mère ou de sa sœur, ou un homme d'âge mûr, doit s'incliner, tout en soulevant son chapeau.

Chaque fois qu'un homme s'approche d'une femme, et lui parle, il doit, garder son chapeau à la main ; d'un simple mouvement il l'invite à se couvrir, et, si c'est un homme âgé, à qui le froid ou la chaleur sont désagréables, il se couvre sans résistance, mais peut cependant demeurer découvert si l'entretien ne se prolonge pas longtemps.

Il est d'habitude de ne pas saluer le soir, parce qu'on ne se voit pas bien ; cela évite bien des erreurs et des impoliteses ; cependant, beaucoup de gens ne le savent pas, et l'on doit, lorsqu'on est salué le soir, accepter le salut et y répondre.

Lorsqu'un homme rencontre un autre homme c'est le plus jeune qui salue le premier, à moins que le monsieur plus âgé ne soit très inférieur au premier comme position.

Si c'est un couple qui rencontre une jeune femme, le monsieur et la femme qui sont ensemble saluent les premiers.

Lorsque des dames se rencontrent, on observe, pour le salut, la même règle que pour la rencontre de deux messieurs.

Q. — Qui doit saluer le premier, l'homme ou la femme ?

R. — C'est la femme qui a le privilège de saluer la première. Elle peut avoir des raisons pour ne pas continuer les relations et un homme ne doit jamais prendre l'initiative.

Q. — Quelle est l'étiquette du salut pour les jeunes filles ?

R. — Les jeunes filles doivent s'abstenir de toute autre démonstration qu'un salut de politesse aux personnes qu'elles rencontrent dans la rue. Elles s'inclinent légèrement. Un simple signe de tête est de très mauvais ton.

Q. — Que fait une dame pour clore une conversation dans la rue ?

R. — Quand une dame désire clore une conversation dans la rue, elle doit s'incliner légèrement, et le monsieur doit immédiatement prendre congé.

Q. — Que doivent faire un monsieur et une dame qui se rencontrent dans un passage étroit ?

R. — Si un monsieur et une dame se rencontrent dans un passage étroit, le monsieur doit s'arrêter pour laisser passer la dame. A son passage, il lève son chapeau et s'incline légèrement.

La dame dans ce cas doit répondre à la politesse par un léger salut.

Q. — Comment une femme ou une jeune fille doivent-elles saluer ?

R. — Le salut se donne de différentes manières ; et les mille nuances qu'on observe permettent de faire comprendre exactement à la personne qu'on salue la distance à laquelle elle doit se tenir.

Tout en restant correct, le salut peut être hautain, froid, amical, affectueux, bienveillant, etc. . .

Bien souvent on voit des jeunes filles, qu'un salut embarrasse, le donner gauchement : elles laissent tomber en avant leur tête, d'un coup brusque, comme par la détente d'un ressort, et sans même regarder la personne qui doit rendre le salut ; puis, redressent la tête en rougissant et hâtant le pas ; ce n'est pourtant pas une grave affaire. ce salut échangé, elles ne doivent pas y voir autre chose qu'un acte de politesse. Attacher à cette manifestation

naturelle une importance quelconque serait pour elles un véritable manque de simplicité.

On doit toujours regarder la personne qu'on salue, rapidement et d'une manière assez vague quand on la connaît peu, ou si l'on désire éloigner toute familiarité ; plus franchement, directement et avec un visage souriant, si l'on est avec elle dans des termes amicaux.

Que la femme ne se figure pas faire preuve d'une honnêteté inattaquable par une timidité excessive, un trouble sans motif ; qu'elle garde, au contraire, un maintien naturel et tranquille. La franchise et la cordialité n'excluent pas une réserve sans affectation. En ne croyant pas être l'objet de tous les regards, de l'attention universelle, elle évitera une attitude compassée qui ne lui convient pas.

Q. — Comment doit-on saluer une personne dont on ne veut pas cultiver la connaissance ?

R. — Une femme fera toujours bien de choisir ses relations avec circonspection ; de cette façon, elle évitera de rencontrer, chez ses amies, des personnes qu'elle ne tient pas à connaître.

Cependant, si ce cas se produit et qu'une femme soit saluée par une personne dont elle ne veut pas cultiver la connaissance, elle ne s'abstiendra pas de répondre ; mais son salut pourra être glacial et suffira à engager discrètement à une sage réserve. Il faut des cas exceptionnellement graves pour qu'on puisse se permettre de ne pas répondre à un salut.

Q. — Quelle tenue doit-on tenir dans une église ?

R. — En entrant dans une église, un homme bien élevé doit se découvrir. Les voyageurs négligent quelquefois cette politesse quand ils visitent à l'étranger des églises qui ne sont pas de leur religion. Il n'y a pas d'indice plus évident d'impolitesse et de manque d'éducation.

Q. — Une femme salue-t-elle un prêtre la première ?

R. — Non, on attend que le prêtre salue le premier.

Q. — Doit-on répéter le salut dans un endroit public ?

R. — Les personnes qui se promènent dans un lieu restreint, et que les allées et venues successives amènent à se rencontrer continuellement, ne se saluent qu'une seule fois ; elles font en sorte en passant ensuite les unes auprès des autres, de porter leur regard d'un côté, sans affectation, pour éviter d'être forcées à de nouveaux échanges de politesse, qui deviendraient déplacés et ridicules, même obséquieux.

Q. — Quelle est l'origine du coup de chapeau ?

R. — L'habitude française du coup de chapeau n'est pas très ancienne. Sous les Valois on n'enlevait pas sa coiffure, et sous Louis XIV, et même plus tard, on restait couvert dans un salon.

Louis XIV saluait toutes les femmes, même les femmes de chambre qu'il rencontrait. Avec les hommes, il réglait lui-même l'étiquette d'un mot :

— Le chapeau, messieurs !

C'est ainsi qu'aux chapitres de l'ordre du Saint-Esprit, après la prière et les premières formules, il prononçait ces mots et tous les cordons bleus se couvraient.

Il dinait couvert. On le voit aussi avec son chapeau dans la tapisserie des Gobelins qui le représente recevant les excuses du légat. Il est vrai que le légat, représentant le Pape, avait obtenu de rester couvert et assis comme le Roi.

Cependant, la politesse raffinée de la cour de Versailles imposa vite de grandes formules de respect. Avec le salut du tricorne chez les hommes, apparut la révérence chez les femmes, révérence déjà ancienne mais perfectionnée qui demandait de longues études et qui permettait de saluer tout un cercle en donnant à chacune, d'un léger mouvement de tête, le degré de respect qui lui convenait. On se pâmait devant une belle révérence.

La révérence se fait de nouveau aujourd'hui, dans les pays où il subsiste une Cour, mais elle est infiniment moins compliquée. Encore est-elle ignorée de plusieurs.

Les hommes se courbaient en saluant. Ils ne se courbent plus que dans un salon et, plus ou moins, selon la personne, toujours plus légèrement qu'autrefois.

C'est la loi naturelle du changement de mœurs et de conditions sociales qui veut cela, et vraiment personne ne peut s'en plaindre.

Q. — Quelle est l'origine de la poignée de main ?

R. — La poignée de main est plus récente en France que le salut du chapeau. Elle provient des Anglais, et s'implanta en France un peu avant la Révolution, et surtout en 1814 et 1815.

Cette marque d'amitié, qui est en elle-même tout aussi factice que l'idée de se découvrir, contre laquelle protestent quelques médecins, est en réalité le geste du baisement de main arrêté par l'amitié.

Encore aujourd'hui, en Espagne, on termine une lettre à une femme par ces lettres : Q.S.P.B., ce qui veut dire : "qui vous baise les pieds". Et à un homme : Q.S.M.B. "qui vous baise les mains".

Les formules de politesse et de respect sont allées en augmentant de la Renaissance à la Révolution. Elles vont en diminuant depuis lors, pour le plus grand bonheur de ceux qui, ne les connaissant pas très bien, et sont, pour cette raison, partisans de ce qu'on appelle la "bonne franquette".

La poignée de main est intéressante à étudier, comme le salut. Les uns saluent, d'un geste automatique, d'autres d'un geste plus large encore. Quelques-uns saluent si rapidement qu'ils se frappent la tête en se recouvrant : ce sont les gens nerveux et pressés. D'autres saluent avec raideur, et d'autres avec obséquiosité.

Quant à la poignée de main, elle est encore plus significative : franche, loyale, prenante, secouante, trop forte, ou faible, humide, fuyante, d'un doigt donné à regret, elle indique le caractère et souvent la pensée.

Signe d'amitié, dit-on : mais nous la donnons à tout le monde, avec une facilité déplorable, comme notre salut. A moins de scandale avéré, nous saluons tous les coquins qui nous saluent, et nous leur donnons la main, s'ils nous tendent la leur.

Veulerie peut-être. Mais nous n'avons pas le temps de faire le procès de chacun et, en définitive, l'usage de l'eau est devenu beaucoup plus fréquent qu'autrefois. C'est une façon de laver ses péchés de complaisance.

Q. — Comment doit-on serrer la main ?

R. — En échangeant la poignée de main, on doit bien se garder d'arracher du poignet la main de son ami ou de la

serrer dans un étau, ou de la secouer comme un battant de cloche, ni de claquer la main qui vous est tendue. Que les deux paumes des mains se saisissent avec fermeté, mais sans effort, qu'elles restent unies un instant, puis se séparent. Surtout n'insistez pas : retenir serrée la main d'un ami, c'est théâtral et de mauvais goût.

Q. — Quel est le signe de la bienvenue ?

R. — Les hommes reconnaissent la présentation qui leur est faite en tendant la main, en signe de bienvenue, la main tout entière, parce qu'il est absolument insultant d'offrir le bout des doigts comme le font certains snobs, et il est aussi mal de tendre la main gauche, à moins que deux personnes ne soient présentées en même temps, ou que la main droite ne soit occupée. Dans ce cas on doit s'excuser d'offrir la main gauche. La main droite est la main de l'épée, tendre la main droite à un ami passe pour un emblème de paix et de loyauté.

Q. — Quelle est notre coutume à l'égard des embrassades et des accolades ?

R. — Dans ce pays-ci, les hommes ne se livrent jamais à des accolades publiques, encore moins échangent des embrassades ; même pour les femmes, cette coutume est entièrement tombée en désuétude. Dans beaucoup de pays européens on s'embrasse encore même entr'hommes et l'accolade est de mise même pour les salutations de cérémonie.

En Amérique, au Canada, l'échange des baisers sonores et ostensibles est laissé aux effusions de jeunes filles et de pensionnaires.

Q. — Un homme doit-il se découvrir dans un ascenseur, s'il y a des dames ?

R. — On ne se découvre pas dans un ascenseur placé dans un endroit public tels que bureaux, gare de chemin de fer, etc.

On se découvre dans un ascenseur qui fonctionne dans un endroit semi-public, comme un hôtel, un théâtre, etc.

Q. — Doit-on saluer une personne qu'on rencontre le soir ?

R. — Aussitôt la nuit tombée, on n'est censé distinguer personne et par suite, on n'est pas tenu de saluer. Cependant dans des rues très éclairées, à l'approche d'un théâtre, d'une salle de concert, sous la lueur brillante des feux électriques, on ne peut pas se prévaloir de cette convention sociale et l'on est tenu de reconnaître ses amis, à moins que par leur attitude, ils ne dénotent le désir de ne pas être reconnus.

Q. — Un homme peut-il saluer le cigare à la bouche ?

R. — Certainement non ; on doit retirer son cigare de la bouche pour saluer. Il est bon de prendre cette précaution quelque distance avant d'arriver à la personne qu'on doit saluer sinon on s'expose à se montrer grotesque, surtout si la main gauche tient une canne : on ne sait, avec la seule main libre, si c'est son cigare ou son chapeau qu'on enlèvera le premier et comme il est impossible de les enlever en même temps et difficile de les tenir dans la même main, l'incertitude et l'attitude qui en résultent sont très comiques.

Q. — Qui doit tendre la main le premier, l'homme ou la femme ?

R. — En règle générale, c'est la femme, la " Reine " qui, par son attitude, détermine, autorise celle de son interlocuteur.

Comme exception, nous dirons que l'homme " supérieur " de cette femme par le rang, l'âge, la position, peut et doit prendre l'initiative parce qu'alors il représente le " Roi " en face de sa sujette.

Il n'y a pas à rire de cette comparaison. Elle a pour origine les mœurs des cours ; mais elle a le mérite d'être claire, facile à retenir, puisqu'elle réduit à deux règles fort simples toute une grammaire protocolaire, qui deviendrait aussi compliquée que la syntaxe des participes si l'on ne savait pas simplifier.

En la suivant, on sera " certain " et " certaine " de ne jamais être incorrect.

Q. — Si un jeune homme rencontre des jeunes filles avec leur mère, doit-il parler à celle-ci d'abord ?

R. — Certainement, une simple formule de politesse

suffit, mais c'est à la mère que sont dus les premiers égards.

Q. — Que doit-on faire lorsque le compagnon avec lequel on se promène salue une personne que l'on ne connaît pas ?

R. — On doit saluer également, mais sans regarder la personne ou du moins sans rien faire pour attirer son attention.

Q. — Quand un homme doit-il saluer une dame qu'il ne connaît pas ?

R. — Un homme bien élevé doit toujours saluer une dame qu'il rencontre dans un escalier même s'il ne la connaît pas. Si la rencontre a lieu au pied de l'escalier, il doit la saluer mais passer en avant d'elle. Si c'est au haut de l'escalier, il doit saluer et attendre pour la laisser passer afin qu'elle le précède dans la descente de l'escalier. Ce qui est le contraire du mode préconisé entre personnes qui se connaissent et montent ou descendent un escalier ensemble.



SAVOIR-VIVRE —

Q. — Le savoir-vivre rend-il des arrêts sans appel ?

R. — Le véritable savoir-vivre est souple... Il consiste dans l'art de se tirer des positions imprévues, par le bon sens, le tact, la prudence, mis au service des bonnes intentions.

Q. — Les manuels d'étiquette doivent-ils être pris au pied de la lettre ?

R. — Tout le monde devrait avoir lu un ou deux livres des "Usages". Bien que ceux-ci varient un peu, influencés par les changements qui se produisent de dix en dix ans à peu près, dans les mœurs, ils restent invariables dans le fond, car toujours l'élégance des manières se rattache à l'élégance de l'âme. Pensez bien et vous agirez bien. Il est possible que vous manquiez à une petite "convention" de pays, de milieu, puisque chaque agglomération d'individus a ses manières de voir ; mais vous n'offenserez jamais personne si vous avez appris à exprimer vos in-

tentions avec délicatesse. La vraie "bonne éducation" est basée sur le sentiment. A cause de cela, on a tort d'être trop susceptible lorsque quelqu'un manque aux convenances par pure ignorance des façons mondaines, alors qu'on sent parfaitement que ce quelqu'un a le désir de bien faire.

SERVICE —

Q. — Quelles sont les cartes-menus à employer suivant les circonstances ?

R. — S'il y a dans la famille un artiste, il peut donner libre cours à sa fantaisie. Les jeunes filles s'amuse à préparer des cartes-menus qui sont des chefs-d'œuvres : dessins à la plume, aquarelles ou sépias. Le carte-menu est devenue une si jolie chose que beaucoup de personnes en font collection.

Les cartes-menus qu'on achète ne sont pas moins marquées au coin de l'art ou de l'originalité ; elles sont parfois emblématiques, allégoriques, charmantes ; ce sont des cartes bristol toujours blanches, mais parées d'un bouquet minuscule attaché par un ruban : on pratique deux trous à l'angle gauche de la carte, on y passe les bouts du ruban et on noue celui-ci sur les tiges des fleurs-appliquées, et ainsi maintenues sur le coin de la carte. Dans tous les cas, les dessins ou les fleurs ne font qu'encadrer, et souvent d'un seul côté, la liste des plats écrite à l'encre bleue. Une élégante calligraphie est requise. La date du jour n'est jamais omise.

Le dos de la carte-menu reçoit le nom de l'invité écrite à l'encre noire. C'est ce côté qui est visible, lorsque les convives arrivent, la carte-menu étant disposée sur la serviette de façon que le recto touche le linge.

Q. — Quelles sont les recommandations générales pour le couvert ?

R. — La bonne tenue de la table et la belle ordonnance d'un couvert sont un des orgueils d'une maîtresse de maison. Est-il rien qui dispose mieux des convives que la vue d'une nappe étincelante de blancheur sur laquelle se détache l'éclat des cristaux et des porcelaines ? Une ménagère attentive apportera donc tous ses soins pour

que sa table offre toujours un aspect élégant, aussi bien pour les jours de réception que dans l'ordinaire de la vie de famille.

Le linge de table sollicitera d'abord son attention. Si l'on nous demande notre avis, nous conseillerons de s'en tenir uniquement au linge blanc. Il est vrai que certains services de couleurs sont particulièrement séduisants et qu'on fabrique des toiles russes où le bleu, le jaune et le rouge se mêlent avec beaucoup d'agrément. Mais, si peu salissantes que soient ces combinaisons, on ne peut éviter que les taches de café ou de fruit ne les abiment et rendent leur blanchissage extrêmement difficile.

Le linge blanc se choisira uni ou damassé. La toile de fil, d'une grande finesse et d'une parfaite égalité de grain, est encore ce qu'il y a de plus recherché, d'autant plus que sa simplicité fait ressortir le luxe des napperons ou des chemins de table qu'on jette dessus. Mais les très belles toiles coûtent très cher et l'on trouve, à meilleur compte des services damassés qui "habillent" fort bien une table.

Le napperon et le chemin de table sont toujours en faveur. Le napperon se place sur les tables carrées, le chemin de table sur les tables rectangulaires, étroites et longues. Cette dernière forme de table est aujourd'hui très courante. En rapprochant les vis-à-vis, elle facilite la conversation, et ses dimensions sont, en outre, plus conformes à celles des salles à manger modernes.

Il est de bon ton maintenant pour un lunch de supprimer la nappe : on dresse le couvert directement sur le bois de la table, qui doit être soigneusement frotté et verni ; toutefois, on place, sous chaque assiette et au milieu, un napperon brodé ou garni de dentelle ; c'est une mode qui a peut-être des prétentions à l'économie mais qui ne les réalise guère.

Les services de porcelaine se font très simples : pas de fleurs, ni d'arabesques multicolores, le goût du jour les condamne ; simplement un filet bleu de Sèvres, vert Empire ou amarante couraçaise sur le bord doré ; parfois, une mince guirlande de laurier ou un feston trianon décorent le tour, ménageant le creux de l'assiette et mettant en valeur la blancheur de la porcelaine.

Les verres, de même que les assiettes affectent la plus grande simplicité. Les beaux services se font parfois

absolument unis, sans gravure et sans facettes taillées. Ils valent surtout par la merveilleuse finesse du cristal qu'un souffle semblerait devoir briser, mais qui résistent à cause de l'excellence de leur composition et de leur cuisson ; les formes en sont aussi très étudiées et copiées parfois sur de beaux modèles anciens.

Mais, quelle que soit la valeur des services dont on peut disposer, une maîtresse de maison exigera pour eux une propreté exagérée. Rien n'est plus répugnant qu'un couvert sentant l'eau de vaisselle ou le torchon mal lessivé ; aussi devra-t-on veiller à ce que toute la vaisselle soit après chaque repas, rincée, en dehors d'un premier nettoyage, à l'eau claire et chaude.

De même, elle bannira impitoyablement toute pièce ébréchée et écornée ; il va mieux avoir un service à bon marché et d'un modèle pur, dont on peut renouveler aisément les parties estropiées, qu'un service luxueux et en mauvais état.

Enfin l'argenterie sera toujours brillante, polie et soigneusement frottée chaque jour à la peau de chamois ; tous ces soins sont peut-être un peu minutieux, mais la récompense d'un joli couvert accueillant et gai fera vite oublier à la maîtresse de maison satisfaite, les quelques peines qu'elle aura prises.

Q. — Comment doit-on mettre le couvert pour un dîner sans cérémonie ?

R. — Placer la serviette sur l'assiette, le petit pain dans les plis de la serviette ; à droite, le couteau à dessert, le couteau de table, la cuillère à potage, et la fourchette à huîtres ; à gauche, la petite et la grande fourchette ; la cuillère à dessert peut être placée à angle droit entre les extrémités du couteau et de la fourchette les plus rapprochés de l'assiette. S'il faut des fourchettes ou des cuillères supplémentaires, on les apporte suivant les besoins du service. Avant de servir les glaces, la bonne place devant chaque convive, une assiette à dessert sur laquelle est placée, une assiette à crème à la glace, un couteau et une fourchette à fruits. La crème à la glace se sert dans des assiettes de verre. Quand celle-ci est enlevée, il reste l'assiette à dessert pour les fruits et les noix.

Q. — Pourquoi dans un dîner, la maîtresse de maison

doit-elle être servie la première et commencer la première à manger et le maître de maison doit-il être servi de vin le premier ?

R. — Le maître de maison est servie et commence à manger la première parce que c'est la façon d'indiquer aux invités de quels couverts d'argenterie se servir pour tel ou tel plat. Le maître de maison est servi de vin le premier parce que l'on considère que le dessus de la bouteille n'est pas la meilleure part à offrir. Une autre raison que l'on donne, c'est que le dessus du champagne qui est resté trop longtemps à la glace est capable de monter à la tête de celui qui le boit. L'alcool est réfractaire à la congélation et si le champagne est trop frappé, il monte à la surface et celui qui a le premier verre est certain d'avoir le liquide brut. Un maître de maison qui se connaît en vin s'aperçoit immédiatement de cet état et fait enlever son verre qu'il fait remplacer par un autre. Voilà pourquoi on sert toujours le premier verre de vin au maître de la maison.

Q. — Un monsieur doit-il se laisser servir avant que toutes les dames de la maison soient servies ?

R. — Certainement non : un monsieur doit attendre pour être servi que toutes les dames de la maison le soient. Mais ceci ne s'applique pas au cas où les plats sont passés par un domestique ou au cas où les personnes présentes se passent le plat pour se servir elles-mêmes. Ce serait créer une confusion que de repousser le domestique ou le plat et il vaut mieux alors se servir quand le plat est présenté.

Q. — Que doit faire une maîtresse de maison qui reçoit des jeunes gens à luncher ou à dîner ?

R. — Quand une maîtresse de maison reçoit des jeunes gens à luncher ou à dîner, elle se sert avant eux. Si à sa table sont assises d'autres femmes, fût-ce ses parentes proches, celles-ci se servent aussi avant les jeunes invités. Le plat doit toujours être présenté aux femmes d'abord.

C'est le domestique qui offre ce plat, et ce serviteur peut être le même qui enlève les assiettes et veille aux besoins des convives. Souvent, le plus souvent, c'est une bonne qui fait ce service.

Q. — Doit-on ou ne doit-on pas se servir d'un couteau

pour manger du poisson ou de la salade de homard ? Comment doit-on manger de la salade ? Comment doit-on manger du fromage quand il est servi avec de la tarte ? A quel moment du diner doit-on servir le champagne ? Si l'on sert plus d'un vin, dans quel ordre les vins doivent-ils être servis ? Comment et quand les liqueurs doivent-elles être servies et peut-on les servir au lunch aussi bien qu'au diner ?

R. — On se sert maintenant de petits couteaux d'argent spéciaux pour le poisson et pour la salade. La salade doit se manger avec une fourchette, mais on peut parfaitement employer un couteau si les feuilles sont trop grandes ou si elle est trop dure. Le fromage servi avec le gâteau doit être mangé avec une fourchette. Les opinions sont partagées sur le moment où l'on doit servir le champagne ; chez beaucoup de personnes, où l'on ne sert que du champagne pour le diner, on commence à le servir aussitôt le potage. L'habitude est de servir d'abord le sherry, puis le vin blanc et ensuite le champagne. Les liqueurs se servent après le café et peuvent se servir aussi bien après le lunch, qu'après le diner.

Q. — Les hors-d'œuvre doivent-ils figurer dans un diner de cérémonie ?

R. — Ceci n'est pas une question de savoir vivre, mais bien simplement de mode. Ainsi, une personne qui fait servir des hors-d'œuvre à un diner de cérémonie, contrevient à l'élégance capricieuse de la mode, mais pas du tout aux convenances.

Cependant, on pourrait donner de bonnes raisons qui militent en faveur de la suppression de ces plats supplémentaires : les appétits étant modérés à notre époque et les estomacs peu robustes, il a fallu diminuer la limite des mets aux repas du soir. On a donc éliminé ceux qui ont une moindre valeur gastronomique, soit les hors-d'œuvre. Mais les gens qui tiennent à conserver les habitudes anciennes, peuvent sans inquiétude, offrir à leurs convives, ces petites choses qui sont comme les prémisses du festin. Les invités n'ont qu'à les refuser quand on les leur présente, s'ils veulent se réserver pour les autres services.

Par exemple les hors-d'œuvre prennent leur revanche

au lunch, où ils apparaissent nombreux et variés, mais réunis sur un même plateau, que les domestiques font circuler autour de la table. Le plateau est garni d'une jolie nappe brodée. Les récipients qui contiennent les hors d'œuvre peuvent avoir toute l'originalité possible : les petits poissons, sardines, anchois, sont rangés dans une coquille marine ou fluviale, (porcelaine ou faïence artistique), les radis dans une feuille, aussi les olives. Pour le beurre, on se sert d'un joli baquet en cristal.

Il y a encore de charmantes assiettes à sardines : le centre de cette assiette représente le fonds de la boîte que l'on sait, les bords, vert d'eau, sont ornés en relief de petits poissons se jouant dans les ondes et les roseaux.

Ceci est pour les hors-d'œuvre froids, bien entendu.

Q. — Peut-on omettre le potage pour un petit diner ?

R. — Ce serait une erreur, même pour le petit diner le plus simple. C'est le plat le moins embarrassant et il est très utile. Il émousse l'appétit des invités et les met de bonne humeur pour affronter le poisson ou le rôti. La soupe peut être préparée d'avance et elle n'en est que meilleure. Il vaut mieux, pour conserver ce plat, économiser du temps sur les entrées et les plats sucrés.

Q. — La soupière paraît-elle sur la table dans un diner de cérémonie ?

R. — Non, cependant on dit qu'elle revient à la mode et que bientôt elle refera sur la table sa réapparition.

Q. — Dans un repas de cérémonie, faut-il que chaque convive ait une salière ?

R. — Non, mais il doit y avoir une salière par deux convives au moins. Ne pas oublier de les accompagner de petites cuillères à sel pour enlever aux convives toute velléité d'y plonger le bout de leurs couteaux.

Q. — Comment dispose-t-on encore des salières à table ?

R. — Les salières se mettent aussi bien aux deux bouts de la table qu'entre chaque convive.

Q. — Où place-t-on la cuillère à soupe ?

R. — Elle se place à droite, à côté des couteaux.

Q. — Comment doit-on placer les couteaux en mettant le couvert?

R. — Le tranchant du couteau doit être placé du côté opposé à l'assiette.

Q. — Doit-on plier les serviettes en formes de fantaisie?

R. — Non, la mode est de donner un pli seulement à la serviette et de placer le petit pain dedans. La mode la plus récente est, de mettre le petit pain dans une petite assiette placée à la gauche des convives.

Q. — Doit-on placer les cuillères sur la table, dans un porte-cuillères?

R. — Les porte-cuillères sont passés de mode; les cuillères doivent être placées à table à côté de chaque invité au lieu d'être mises ensemble dans un bol. En tout cas, si on les sert dans un bol, elles doivent être placées le manche en l'air.

Q. — Comment doit-on découper?

R. — On ne se lève pas pour découper. Le maître de maison qui découpe doit avoir une chaise plus haute que les autres personnes. Un petit coussin suffira. Pour découper convenablement il n'y a pas besoin de développement de force athlétique. Il faut avoir de bons outils et bien connaître les os et les jointures. De cette façon, c'est chose aisée de découper un rôti ou un poulet. Restez calme et découpez lentement au début, plus tard vous pourrez découper vite et promptement sans interrompre la conversation.

Q. — Dans quel ordre les convives doivent-ils être servis?

R. — Ce qu'il faut apprendre avant tout aux domestiques qui servent à table, c'est que la première dame qui doit être servie est celle qui figure à la droite du maître de la maison; la seconde celle qui est à gauche, ainsi de suite et alternativement, selon l'ordre des places. Le

même ordre est à observer pour les convives masculins, en commençant par celui qui est assis à la droite de la maîtresse de maison.

Q. — Comment sert-on les légumes?

R. — Les plats à légumes ne sont pas déposés sur la table. La servante les passe et chacun se sert. Puis ils sont rapportés à l'office et conservés au chaud, dans le cas où il faudrait les passer de nouveau.

Q. — Que doit-on faire si l'on n'a pas de servante?

R. — Si l'on n'a pas de servante, il est naturellement plus commode et parfaitement convenable de servir soi-même les légumes posés sur la table ou de les faire servir par des membres de la famille. C'est une grave erreur d'essayer de faire des cérémonies si l'on n'a pas le personnel nécessaire. Un service sans cérémonie peut être rendu très agréable, si la maîtresse de maison est de bonne humeur, sans embarras, ni nervosité. La moindre raideur peut avoir un effet déplorable chez les invités. Elle peut parfaitement demander à l'un des amis assis à sa table de l'aider si ceux-ci ne se sont pas déjà offerts. Une maîtresse de maison ne doit jamais se montrer gênée vis-à-vis aucun de ses invités, quel que soit son âge et sa position. La préséance lui appartient, sans conteste et, c'est à chacun à la suivre. Le gracieux exercice de cette suprématie donne un charme et un intérêt exquis à la femme d'expérience. Chaque maîtresse de maison doit exercer cet art discrètement sur ceux qu'elle reçoit.

Q. — De quel côté les plats doivent-ils être servis?

R. — S'il n'y a qu'une servante elle présentera d'une main le plat à la gauche du convive, et offrira la saucière de l'autre main; s'il y a deux servantes, il va sans dire qu'elles se partagent la besogne, l'une tenant le plat et l'autre la saucière. De même pour les entremets, l'une passerait la crème et l'autre les gâteaux qui l'accompagnent.

Q. — Comment la servante doit-elle enlever les assiettes?

R. — La servante ne doit pas empiler les assiettes pour desservir. Elle doit les prendre les unes après les autres et sans bruit.

Q. — Comment une domestique doit-elle présenter le plat au convives?

R. — Quand les assiettes ont été enlevées et remplacées une à une, la domestique va chercher le plat, qu'elle doit passer en mettant la main dessous et en le présentant à la gauche de chaque personne.

Q. — Quand enlève-t-on les épices?

R. — Le sel, le poivre, les bouteilles à sauce doivent être enlevés quand on sert les plats sucrés.

Q. — De quel côté les vins doivent-ils être servis?

R. — Les vins sont offerts à droite: la servante les nomme à voix contenue mais distincte; elle cesse de verser dès que l'on dit: "assez!" et s'abstient lorsqu'on répond "merci" quand elle nomme le vin.

Q. — Comment doit-on verser et boire à table?

R. — Pour verser du vin, de la bière, etc., on ne tient pas la bouteille par le col, on prend le corps de la bouteille dans la main, assez haut pour que l'index puisse s'allonger sur le col. Le mouvement est alors parfait: aisé et gracieux. On ne risque pas de répandre le liquide hors du verre, de causer un accident quelconque. Cette attention à bien faire est une politesse, puisqu'elle a pour objet d'épargner un ennui quelconque à celui à qui l'on offre à boire. C'est sans doute pour cette raison que saisir la bouteille par le fond est réputé grossièreté et équivaudrait à une injure.

Il faut enseigner aux domestiques à tenir la bouteille comme nous l'indiquons, et encore à en relever le goulot d'un mouvement preste dès que le verre est rempli, afin de ne pas laisser tomber de gouttes de vin sur la nappe, ce qui arrive lorsque l'on ramène la bouteille à soi, en la gardant penchée.

N'oublions pas de dire que le verre ne doit jamais être rempli jusqu'aux bords. On laisse entre ces bords et le

liquide versé un espace mesurant deux travers de doigt, ou, si l'on préfère une explication plus nette, on ne remplit le verre qu'aux deux tiers environ de sa hauteur.

Mais, par contre, à table, — je veux dire au dîner, au déjeuner, — le verre du convive ne sera jamais laissé vide. C'est à lui à remercier, s'il veut qu'on cesse de lui verser du vin ou tout autre liquide : bière, eau gazeuse, etc.

Si l'amphitryon débouche lui-même la bouteille et sert son vin, il verse les premières gouttes dans son verre. Ces premières gouttes entraînent avec elles tout ce qui pourrait subsister de poussières, de particules, de cire et de bouchon autour du goulot, et, ainsi, les invités n'ont pas le désagrément d'apercevoir ces petits détritits au fond de leur verre.

Quand le vin est versé par une domestique, elle a soin d'essuyer le goulot de la bouteille avant de servir.

Les gens bien élevés ne boivent jamais d'un trait le contenu de leur verre. Ils peuvent reposer leur verre sur la table diminué des deux tiers mais non entièrement vide.

Le verre doit être levé d'un mouvement calme et un peu lent, les doigts serrant avec grâce le pied de ce verre qu'il ne faut pas saisir à pleine main.

Pour finir, ajoutons qu'on n'invite pas elliptiquement : à prendre un verre ; mais bien : à prendre un verre de vin, de bière, de liqueur, etc.

Q. — Dans quel ordre doit-on servir les vins pour un dîner à la française ?

R. — Pour un repas cérémonieux, voici l'ordre dans lequel les vins devront être servis :

Le marsala ou le madère avec les hors-d'œuvre chauds, immédiatement après le potage. Le vin blanc sec accompagne le poisson. Le vin de Mâcon, les entrées. Le vin de Bourgogne, ou le vin de Bordeaux, va avec le rôti. Les vins du Rhin, de Chypre ou crus supérieurs, se servent avec le foie gras ou plats de ce genre précédant l'entrémets. Le champagne vient ensuite et se boit pendant tout le dessert. Les vins sucrés d'Espagne : Malaga, Xérès. Porto, que l'on sert quelquefois au dessert, conviennent mieux pour les lunches et les "five o'clock".

Les vins rouges ordinaires sont mis en carafe. L'eau minérale doit être laissée en bouteilles ; on ne la place qu'une fois le repas commencé, afin de ne pas déparer le coup d'œil de la table.

Q. — Comment sert-on le champagne ?

R. — Dans des coupes à cet usage. Il n'est pas de bon goût de faire partir bruyamment les bouchons des bouteilles de champagne ou de le laisser mousser immodérément dans les verres.

Q. — Comment doit-on desservir après chaque plat ?

R. — Après chaque plat, tout ce qui avait été servi avec ce plat doit être desservi avant qu'on n'en apporte un autre.

Q. — Le café doit-il se prendre à la salle à manger ou au salon ?

R. — Pour un dîner absolument sans cérémonie, le café peut se servir à la salle à manger, mais il vaut beaucoup mieux le servir au salon. Pourquoi renoncer à cette vieille coutume, elle ne cause pas plus d'embarras. C'est généralement un soulagement de se lever de table après le dessert. Si les messieurs préfèrent rester à table, pourquoi les dames n'auraient-elles pas le privilège d'une petite causerie confidentielle au salon en dégustant leur café ? Quand bien même les hommes n'auraient pas l'intention de boire ni de fumer, n'est-il pas plus agréable de siroter son café confortablement au salon ? Un autre avantage qui n'est pas à dédaigner pour les maitresses de maison, c'est que les domestiques peuvent desservir plus promptement la table et ranger la salle à manger. Pour toutes ces raisons, il est infiniment préférable de servir le café au salon.

Q. — Quelle doit être la tenue des domestiques pendant le service ?

R. — Jamais un domestique ne doit se permettre d'adresser la parole à un convive ni de lancer une parole dans la conversation ; il doit tout entendre sans manifester aucun sentiment, et si quelque saillie provoquait l'hilarité, il doit rester sérieux et tout à son service.

Rien n'est plus incorrect qu'un service bruyant, que l'agitation de certains domestiques qui se permettent de parler à haute voix, de se disputer à la cantonade; les invités perçoivent des éclats de voix et même certaines formules inconvenantes arrivent jusqu'à eux, classant la maison et les maîtres du logis de façon fâcheuse. L'incorrection des serviteurs retombe fatalement sur les maîtres. On se demande ce qui peut autoriser l'attitude irrespectueuse des gens de service: arriéré de gages, inconsideration pour un motif quelconque, manque d'autorité, toutes les suppositions sont permises, car il est inadmissible que l'on tolère de tels manquements, de gaité de cœur.

Il faut donc, lorsqu'on veut recevoir, donner un salaire suffisant pour avoir des gens habiles dans leur métier. Les assiettes, les verres ne doivent point faire de cliquetis rappelant les restaurants de troisième ordre, les couteaux, les couverts ne doivent point glisser à terre maladroitement, et encore moins sur les toilettes des convives. Il ne faut pas qu'un maladroit déverse un flot de sauce sur une jolie robe ou coule dans le dos une fusée de champagne hâtivement débouché. On ne doit pas faire sauter les bouchons, c'est d'un très mauvais goût. On ne présente jamais du pain, un couteau, une fourchette, un verre, etc., sans poser l'objet sur une assiette ou un plateau, le pain, dans une corbeille.



SERVITEURS —

Q. — Comment une jeune fille doit-elle se tenir à l'égard des domestiques?

R. — Elle se montrera toujours très polie, on ne peut exiger que les inférieurs nous témoignent des égards si on les traite avec hauteur; et puis, une jeune personne ne doit pas oublier que ses parents seuls ont le droit de commander dans la maison; si on lui laisse la latitude de donner des ordres, elle le fera avec douceur et laissera à sa mère le soin de réprimander une servante qui aura commis une infraction au service.

Q. — Comment doit-on traiter les domestiques étrangers?

R. — Les serviteurs d'autrui, ne recevant de nous aucun paiement, peuvent en conclure que nous n'avons sur eux aucun droit. Ce serait donc un manque de tact de notre part que de donner à ceux que nous connaissons à peine le nom tout bref qui, ne pouvant marquer la familiarité, implique l'autorité. On dira donc à la femme de chambre ou à la bonne l'une de ses connaissances : "bonjour, mademoiselle Catherine, ou Madame Olympe," et non Catherine et Olympe.

Ces dernières appellations ne sont permises que lorsqu'on jouit d'une très grande intimité dans la maison; et encore doit-il y avoir alors dans l'inflexion de la voix quelque chose d'aimable qui fasse bien comprendre à la servante ainsi dénommée que l'on ne s'arroge sur elle aucune autorité.

Q. — Une jeune fille ayant perdu sa mère et dirigeant la maison de son père doit-elle dire en parlant de lui aux domestiques : "Monsieur" ou "Mon père"?

R. — "Monsieur" est plus correct, "mon père" est plus affectueux. Si les domestiques sont convenables et bien stylés, "Mon père" ne soulèvera aucune familiarité de mauvais aloi et les serviteurs ne seront pas tentés de dire entre eux "le père"; s'ils sont rustiques et grossiers "Monsieur" leur en imposera.

Q. — En quels termes les serviteurs doivent-ils s'adresser aux personnes de la maison?

R. — Les domestiques devraient toujours parler aux maîtres à la troisième personne. Mais, comme c'est une chose presque impossible à obtenir ici, à cause de la coupable indulgence ou négligence des maîtresses de maison, c'est aussi bien d'y renoncer. Ils doivent cependant dire "monsieur" et "madame," sans y rien ajouter.

La fille unique ou aînée est appelée par les domestiques : "mademoiselle." Pour les plus jeunes filles, on ajoute le prénom. De même, pour les garçons, on fait toujours suivre du prénom le mot *Monsieur*. Alors même que le fils aîné aurait déjà un certain âge et que son père n'exis-

terait plus, il ne sera pas appelé Monsieur tout court, ne pouvant être considéré comme le maître de la maison tant qu'il vit avec sa mère.

Les choses changent si le fils, à son tour, reçoit sa mère chez lui : alors il est Monsieur, mais la mère continue à être Madame. Une femme peut donc être à la fois maître et maîtresse de maison ; un homme n'a qu'une qualité dès qu'une femme de sa famille dirige son intérieur.

Ce titre de Madame désignant spécialement la maîtresse de maison, on y ajoute pour les autres femmes de la famille leur nom ou leur prénom.

Le titre familial se donne également au père vivant chez ses enfants.

Un mari parlant de sa femme aux domestiques la désigne par le mot Madame ; une femme dit : Monsieur, de son mari. Ils disent Mademoiselle, Mademoiselle Jeanne ou Monsieur Pierre, selon qu'il s'agit de tel ou tel enfant. Mais ceux-ci parlant de leurs parents aux domestiques disent simplement "mon père" ou "ma mère," sans qu'il soit fait d'exception à cette règle.

On empêchera toute familiarité des domestiques envers les enfants ; et, si l'on doit ajouter leur prénom au mot "Monsieur" ou "Mademoiselle" lorsqu'on parle d'eux, ce serait une familiarité de la part du domestique d'en faire autant, lorsqu'il s'adresse à eux-mêmes, serait-il depuis longtemps dans la maison.

Cette marque de respect du serviteur envers le maître, si petit qu'il soit, n'empêche nullement les enfants d'avoir à leur tour certaine déférence pour les domestiques déjà anciens et dont les parents n'ont qu'à se louer.

Q. — Quelle est la règle pour les cadeaux aux domestiques ?

R. — En règle générale, pour un séjour prolongé dans une maison, les hommes devraient donner des pourboires, mais, aux domestiques mâles seulement, et les femmes, aux domestiques femmes. La règle peut être injuste, mais on doit s'y tenir pour ne pas mettre dans l'embarras ceux qui pourraient venir après vous et qui n'auraient pas le moyen de faire plus que la règle. Jamais une femme n'est tenue de rien donner à un domestique homme. Cependant si un homme fait visite dans une maison où le service est fait exclusivement par des femmes, il peut leur faire un présent en partant.

Q. — Que doit-on penser des personnes qui interrogent les enfants ou les serviteurs sur les affaires de famille des personnes de leur connaissance ?

R. — C'est une indiscretion et une inconvenance indonnamables qui d'ailleurs ont presque toujours leur source ; car il est rare que la source des renseignements ainsi obtenue ne soit pas vite connue à la grande satisfaction de ceux qui les ont obtenus d'une façon si peu loyale.



SOIREEES —

Q. — Doit-on, dans une soirée, presser d'adieu une personne qui a déjà refusé ?

R. — Non. On doit charitablement penser que cette personne avait d'excellentes raisons pour refuser une première fois et qu'il est parfaitement inutile pour vous et embarrassant pour elle d'insister. Si au contraire, elle n'a refusé que par facons, que pour se faire prier davantage, il ne serait pas dommage qu'elle eût une bonne leçon.

Q. — Sert-on des rafraichissements dans la soirée qui suit un diner ?

R. — Oui, surtout lorsqu'on a quelques personnes qui n'assistaient pas au diner. Mais les rafraichissements doivent être très légers.



SOUPER —

Q. — De quoi peut se composer un menu convenable pour un petit souper de onze heures du soir après une partie de cartes à six personnes ?

R. — Un welsh — rarebit avec sandwiches et bière, constitue un excellent souper après une partie de cartes. On peut y ajouter, à son gré des gâteaux et des fruits. Un souper plus compliqué consisterait en : bouillon, huitres ou homards en salade, sandwiches, glaces et gâteaux.



SORTIES —

Q. — Si une jeune fille fait une promenade courte, mais coûteuse, avec un jeune homme auquel elle n'est pas fiancée, doit-elle lui laisser payer toute la dépense?

R. — Si la jeune fille est une amie du monsieur et a accepté l'invitation de la promenade ou du voyage, elle ne doit pas payer la dépense ; que celle-ci soit grosse ou petite, cela ne fait rien à la chose. Elle peut parfaitement refuser l'invitation, si elle ne veut pas encourir d'obligation.

XVII

TABLE — TELEPHONE — TENUE — THES — THEATRE — TOILETTE — TRAMWAY.

TABLE —

Q. — Quelles précautions faut-il prendre pour répartir ses invitations?

R. — Il y en a plusieurs : 1° Inviter autant que possible un nombre égal de convives des deux sexes ; 2° En cas d'inégalité, il vaut mieux avoir plus d'hommes que de dames ; 3° Associer les caractères et ne pas placer l'un à côté de l'autre des gens qui ne sympathisent pas ; 4° Ne pas réunir le même jour deux individus brouillés, sous le prétexte de les réconcilier, ces petites scènes doivent avoir lieu dans l'intimité ; 5° Ne pas exposer un ecclésiastique à écouter des professions de foi d'athées et de matérialistes.

Q. — En conduisant une dame à table, quel bras lui offre-t-on?

R. — La coutume française est d'offrir le bras droit et

la dame est assise à table à votre droite ; ici, on offre le bras gauche, cependant la place d'honneur est toujours à droite.

Q. — Comment doit-on disposer la table?

R. — Pour faire honneur à ses invités il ne faut rien négliger. Des fleurs au parfum délicat décoreront la table. Les serviettes seront toutes pliées de la même façon. Une carte sur laquelle sera inscrit le nom de l'invité reposera sur la serviette. Ces cartes seront enjolivées de petits dessins.

Q. — Comment se fait le service de table dans un grand dîner?

R. — Les domestiques doivent avoir les mains gantées de coton blanc et glisser silencieusement en évitant de porter des souliers bruyants ou craquants.

Le serviteur doit se renseigner pour savoir l'importance des convives. Il se règle là-dessus pour les servir à leur rang.

La première place servie est celle occupée par la dame honorée ; on sert en second celle de gauche, puis on reprend la droite. Mais on fera bien d'alterner, afin de donner aux deux femmes le même rang qu'elles ont probablement, mais qu'il est impossible de leur réserver, puisqu'il faut absolument que l'une soit sacrifiée. On sert d'abord toutes les dames, puis les hommes, dans le même ordre de priorité. Les jeunes filles sont servies avant les hommes et même avant la maîtresse de maison. Dans un dîner d'hommes, on sert toujours en premier la maîtresse de maison.

Un personnage ecclésiastique sera toujours servi avant tous les convives, à moins que, par courtoisie, il ne refuse cet hommage ; un vieillard sera servi avant la maîtresse de maison ; s'il refusait de se servir, on accèderait à ce désir.

Q. — Présente-t-on les plats à table avant de découper?

R. — Les plats ne se présentent plus aux convives. On décupe dans une pièce voisine ou sur le dressoir, à moins que la cuisinière, pour éviter le refroidissement,

et surtout mieux outillée, n'envoie le plat tout dressé et découpé.

Q. — Comment fait-on une observation à une domestique à table, quand il y a des invités ?

R. — On ne doit pas faire d'observations sur le service à la domestique chargée de ce soin ; lorsque la maîtresse de maison constate quelque négligence, elle fait un signe d'appel et la domestique respectueusement vient recevoir l'observation qui lui est faite tout bas, elle s'incline et va obéir à l'injonction.

Q. — Comment demande-t-on à table quelque chose à une domestique ?

R. — A-t-on quelque chose à demander à la domestique on le fait en l'appelant "Mademoiselle," mais on ne doit pas la remercier ; elle est là pour cet office.

Q. — Comment doit-on refuser d'un plat ?

R. — Il est de très mauvais goût de critiquer ou de refuser un plat dont d'autres personnes se sont servies ou vont se servir. On peut refuser en disant simplement au serveur : "Non, merci." Il serait très impoli de faire une remarque de ce genre : "Je n'en mange jamais," ou "cela ne me va pas," "je ne puis le digérer," etc.

Q. — Peut-on accepter à table de plusieurs choses à la fois ?

R. — Il est de mauvais goût d'encombrer l'assiette de quelqu'un. Un maître ou une maîtresse de maison ne doivent jamais insister pour faire accepter à un invité deux choses à la fois, comme du gâteau et des pâtisseries. L'invité peut répondre : "Non, pas maintenant, merci," ou refuser du second plat. Tout vaut mieux que d'avoir devant soi une assiette pleine jusqu'aux bords.

Q. — Qui a droit à la place du maître à table ?

R. — A table, la place du maître ou de la maîtresse de maison ne doit jamais être cédée à qui que ce soit, sous aucun prétexte. Si c'est un veuf ou une veuve, ou un

célibataire qui reçoit, il doit occuper le milieu de la table : il place en face de lui la personne d'un sexe différent du sien à laquelle il veut faire les honneurs ; ou choisit ordinairement la plus respectable par l'âge.

Q. — Qui doit remplacer le maître de la maison, quand une veuve reçoit ?

R. — Elle prend un de ses invités, parent ou ami âgé, comme vis-à-vis ; il doit alors offrir le bras à la dame la plus haute de qualité, qui sera placée à sa droite

Q. — Y a-t-il un bout de la table plus noble que l'autre ?

R. — On marque encore un degré entre les deux bouts de la table : l'un est le haut bout, c'est le côté opposé à la porte d'entrée principale, et l'autre, le bas. Les jeunes gens des deux sexes se trouvent forcément relégués à ces deux extrémités et, de préférence à la dernière, s'il reste des personnes âgées à placer à l'autre.

Q. — Que doit-on faire si l'on arrive en retard pour un dîner auquel on est invité ?

R. — Une maîtresse de maison accorde toujours le quart d'heure de grâce à ses invités, tout le monde doit connaître cet usage et s'y soumettre. Un incident quelconque peut retarder l'arrivée d'un convive sans qu'il y ait de sa part faute d'exactitude. C'est pour cette raison qu'on attend un peu pour permettre à tous de se présenter avant qu'on soit assis à table. Mais, au delà d'un quart d'heure, la maîtresse de maison devant penser au bien-être du plus grand nombre, donnera le signal pour passer à la salle à manger.

Il est fort impoli d'arriver après l'heure fixée, à moins, bien entendu qu'on n'ait été mis en retard par un accident ou par quelque cause imprévue qu'on n'a pas pu conjurer. On s'excuse alors de son mieux et on commence le dîner là où se trouvent les autres convives, sans souffrir qu'on rapporte les plats enlevés.

On doit se présenter dix minutes, au moins, avant l'heure indiquée, afin que les maîtres de la maison aient le temps de faire les présentations nécessaires, d'assortir les voisins de table, etc.

Q. — Comment se règle la préséance entre les dames?

R. — Les femmes ont le même rang que leur mari, mais leur préséance officielle disparaît assez souvent devant le degré de parenté ou d'intimité qu'elles ont avec les maîtres du logis. Si les droits étaient égaux entre deux d'entre elles, on donnerait la première place honorifique à l'une, et la place équivalente au mari de l'autre.

Les sœurs se placent par rang d'âge; mais si une cadette est mariée l'aînée lui cède le pas.

Q. — Comment doit-on agir pour la conduite des invités, s'il y a un prêtre invité au dîner?

R. — Si le maître a semblé prendre la préséance sur sa femme pour conduire les invités au dîner, ce n'est pas à lui que cette déférence s'adresse, mais à la personne qu'il avait au bras et qui, ainsi que les autres dames de la réunion, doivent prendre le pas sur elle, aussi bien à table que lorsqu'on s'y rend.

S'il y avait un prêtre dans la réunion, cet ordre serait transgressé. Le prêtre est revêtu d'un caractère sacré qui lui donne la préséance sur les dames. La maîtresse de maison le prierait donc de passer dans la salle à manger le premier; elle marcherait à ses côtés sans lui donner le bras bien entendu, et elle s'effacerait aux portes pour le laisser passer. Il occuperait la première place à table à sa droite.

Q. — Comment doit-on se tenir à table?

R. — A un dîner où il y a des invités, les messieurs doivent toujours aider les dames à s'asseoir avant de prendre leur place, et en famille c'est toujours un acte de courtoisie qu'on doit s'imposer à l'égard de sa mère au moins.

Le corps doit être à six pouces environ de la table, et on ne doit jamais s'appuyer sur le dossier de sa chaise en mangeant. La serviette est posée sur les genoux, à demi déployée. Les dames retirent leurs gants et les laissent sur les genoux avec la serviette. Elles doivent parler d'abord à celui qui les a accompagnées et aussitôt que l'occasion se présente dire quelques mots à leur autre voisin. Cette conversation s'engage sans présentation.

Q. — Quels sont les devoirs, à table, d'un homme de bonne compagnie?

R. — A table, un homme, jeune ou vieux, doit soigner sa voisine et surtout celle qu'il a été chargé de conduire à sa place, il veillera à ce que rien ne lui manque des choses nécessaires, et fera en sorte de l'amuser par sa conversation. Il pourra très bien, même avec une jeune et naïve fillette, parler de tout autre chose que de la pluie ou de la chaleur, mais il ne laissera jamais échapper un mot étourdi ou malséant.

Q. — Doit-on ou ne doit-on pas laisser quelque chose sur son assiette?

R. — Un convive aimable doit faire en sorte de ne laisser sur son assiette que les parties imangeables du plat offert: les os des viandes, la pelure des fruits, etc. On n'a qu'à se servir légèrement, pour pouvoir manger entièrement la part qu'on s'est servie. (Car on se sert, soit qu'un domestique passe les plats, soit que l'amphitryon les fasse circuler). Quelques personnes ont contracté cette habitude de laisser dans leur assiette un morceau de viande, un peu de légumes, de gâteau, etc., dans l'idée qu'elles paraîtront ainsi dégagées de toute gourmandise. Mais on peut conclure que le mets n'est pas de leur goût, et cela désole les maîtresses de maison. Mieux vaut prendre peu de chose et manger toute cette petite portion.

Q. — Doit-on manger de tout à un diner?

R. — Si l'estomac le permet, on doit manger un peu de tout pour n'avoir pas l'air de critiquer le repas et d'indiquer qu'il est trop copieux.

Q. — Comment doit-on refuser d'un plat?

R. — On doit dire simplement "merci" au serveur et détourner la tête.

On indique qu'on a fini d'un plat en déposant côte à côte dans l'assiette son couteau et sa fourchette.

Q. — Comment doit-on passer une assiette?

R. — Quand on passe une assiette on doit veiller que le couteau et la fourchette y soient toujours placés côte à côte.

Q. — Quelle est l'origine de la fourchette?

R. — Avez-vous déjà remarqué lorsque vous dînez dans un restaurant combien certaines personnes manient gracieusement leur fourchette, et combien d'autres ont l'air emprunté et maladroit ? C'est assez étrange, car, en somme, la fourchette, comme ustensile de table, est en usage depuis longtemps déjà. Pourtant, nous n'avons pas tous conquis l'art de nous en servir. Quelques-uns la prennent à poing fermé, comme si c'était une pioche ; d'autres poussent les doigts jusqu'aux dents de la fourchette, comme si le manche était trop long pour eux. Il y a encore des gens auxquels il paraît impossible de porter la nourriture à la bouche avec la main gauche. Après avoir coupé leur viande, ils transportent leur fourchette de la main gauche à la main droite : ce qui est un mode de faire pour le moins déplacé.

Maintenant, cette maladresse a peut-être une cause. Trois cents ans d'usage n'ont sans doute pas encore fait disparaître l'ancienne coutume de se servir de ses doigts que la mode de la fourchette est venue déranger.

Cependant, nous pourrions facilement acquérir un peu de grâce dans l'usage de la fourchette, si nous voulions seulement regarder autour de nous pour constater combien de gens mangent mal : " Mon Dieu, qui donc nous accordera la faveur de nous voir nous-mêmes, comme nous voyons les autres " ?

La première fois que l'histoire fasse mention de l'emploi d'une fourchette, est à la table de Jean le Bon, duc de Bourgogne, qui n'en possédait que deux, l'une en or, l'autre en argent. A cette époque les pains étaient faits de forme cylindrique. Ils étaient coupés en tranches qu'on empilait à côté de l'amphitryon. Celui-ci découpait la viande avec un couteau pointu, tenant la pièce de viande avec une fourchette d'or ou d'argent qu'il plantait solidement dans le morceau pour le tenir ferme, pendant qu'il découpait.

Après avoir découpé la viande en tranches, il la prenait sur la pointe du couteau et la piquait sur une tranche de pain qui était alors passée à l'invité. Cette ancienne façon de servir la viande est encore usitée dans quelques pays reculés d'Europe. Avant l'usage de cette brochette, le manche d'un gigot ou d'une épaule de mouton était toujours entouré d'une décoration de papier blanc frisé pour

protéger la main de celui qui servait et qui tenait ce manche pour découper.

Quand l'usage de la fourchette se généralisa, une personne invitée à dîner envoyait toujours avant le repas, par son serviteur, son couteau, sa cuillère et sa fourchette, et s'il n'avait pas de serviteur à sa disposition, il les apportait lui-même, comme un ouvrier apporte ses outils. D'ailleurs ceci se pratique encore dans certains pays où ces trois ustensiles sont réunis dans une gaine que chacun porte toujours sur soi pour aller manger.

L'usage de la fourchette fut d'abord considéré en Angleterre comme un raffinement efféminé. Dans une pièce de Beaumont et Fletcher, on parle avec un mépris non dissimulé de "ces voyageurs qui promènent partout leur fourchette," et Ben Johnson s'est mis lui-même du côté des rieurs.

Q. — Quelle est la dernière mode pour prendre la fourchette, doit-on la prendre de la main droite ou de la main gauche?

R. — Autrefois, la coutume aux États-Unis était de prendre la fourchette de la main droite pour la porter à sa bouche, mais récemment, la mode anglaise a prévalu et on préfère se servir de la main gauche pour éviter de passer la fourchette de la main droite à la main gauche, après avoir coupé sa viande.

Q. — Comment doit-on placer sa serviette ?

R. — Un homme doit placer sa serviette sur ses genoux ; jamais ne l'enfoncer dans l'embrasure de son gilet ni entre deux boutons, et surtout ne jamais la nouer autour de son cou.

Q. — Comment doit-on manger les œufs à la coque ?

R. — Il vaut mieux donner des coquetiers que des verres pour manger les œufs à la coque. Dans ce cas, on brise d'un coup sec de la fourchette le sommet de l'œuf que l'on achève de détacher de la coquille, en faisant le tour de la brisure avec l'une des dents de la fourchette. On mange l'œuf dans la coquille avec des mouillettes de pain beurré ou avec la petite cuillère. On brise ensuite la coquille dans son assiette.

Q. — Comment sert-on et mange-t-on les huitres?

R. — Les huitres sont placées sur la table dans des assiettes avant que le diner soit annoncé. Elles sont posées sur de la glace pilée autour d'une tranche de citron. Les huitres se mangent avec la fourchette seulement ; on ne doit pas les couper. La fourchette à huitres est le premier ustensile auprès de l'assiette. On passe les condiments, comme sel et poivre.

Q. — Le bouillon que l'on sert en tasse doit-il être bu ou pris avec la petite cuillère placée dans la soucoupe?

R. — On commence à prendre le bouillon avec la petite cuillère, puis on le boit avec la tasse. Mais il n'y a pas de règle absolue pour cela.

Q. — Comment se sert et se mange la soupe?

R. — Dans les grands diners on ne sert généralement pas de soupe épaisse. La cuillère à soupe est placée à côté du couteau. On mange la soupe sur le côté et non sur la pointe de la cuillère. Le geste de la main pour diriger la cuillère doit tendre vers soi et non s'en écarter. La soupe doit être mangée par petites cuillerées. On doit s'essuyer les lèvres ou la moustache après chaque cuillerée, surtout si c'est de la soupe épaisse. On évite ainsi que la soupe ne dégoutte. Après cette opération on doit veiller de ne pas poser le côté gras de la serviette sur ses genoux, mais de le replier en dedans.

Q. — Quand sert-on le melon?

R. — Le melon peut être mangé au dessert, avec du sucre. Sa place classique est après le potage.

Q. — Comment sert-on et mange-t-on le poisson?

R. — On mange le poisson avec une fourchette à poisson en argent. Il est absolument défendu de courir autour de son assiette avec un morceau de pain pour réunir les morceaux épars. Les couteaux à poisson en argent ne sont plus en usage.

Q. — Comment sert-on et mange-t-on les concombres?

R. — On sert les concombres avec le poisson sur la même assiette. Les petites assiettes pour concombres, légumes ou salades sont passées de mode.

Q. — Comment mange-t-on le céleri servi en branche ?

R. — On peut déposer le céleri sur l'assiette, on coupe les feuilles et on croque en portant à la bouche avec les doigts.

Q. — Comment sert-on et mange-t-on le céleri, les olives, les amandes salées ?

R. — Le céleri, les olives et les amandes salées sont placés sur la table dans de petites assiettes. Quelquefois les invités sont priés de se servir eux-mêmes, mais dans les diners de cérémonie on passe ces friandises après le poisson. On mange le céleri avec ses doigts en le trempant dans un peu de sel placé sur le rebord de l'assiette.

Q. — Comment doit-on manger le blé d'inde ?

R. — Le blé d'inde en épi est un met favori dans les repas sans cérémonie. Dans une société polie, on doit enlever les graines avec sa fourchette ou avec son couteau et sa fourchette, mais jamais on ne doit les manger en tenant l'épi à la main. On tient une extrémité avec sa serviette et on laboure avec la fourchette le sillon où sont les graines qui sortent assez facilement. Quand le blé d'inde est servi de cette façon, on le donne toujours sur une serviette blanche.

Q. — Comment doit-on manger la volaille ?

R. — On doit avoir soin de ne pas toucher avec ses doigts les os des cuisses ou de l'aile. On doit enlever la chair aussi près que possible. Il vaut d'ailleurs mieux couper l'aile à la jointure.

Q. — Comment sert-on et mange-t-on les asperges ?

R. — Les asperges, en dehors du cercle intime de la famille se mangent avec une fourchette. On coupe la pointe avec les dents de la fourchette. On ne mange pas le blanc ou queue. En famille on peut manger l'asperge

avec ses doigts. L'asperge se sert après le rôti et constitue un service. Il est prudent d'éviter de boire du champagne en mangeant des asperges.

Q. — Comment doit-on se servir de sauce à table ?

R. — Il y a des gens qui se moquent beaucoup de certaines prescriptions de savoir-vivre. "C'est idiot", les entend-on dire. Un exemple : On trouvait absurde cette interdiction de prendre beaucoup de sauce avec la viande et les légumes. "Et si j'aime la sauce, moi" ? s'écriait-on.

On prit beaucoup de sauce, on y jeta de petits morceaux de pain ; d'un mouvement maladroit ou mal assuré de la fourchette on envoya la sauce en éclaboussement sur son propre gilet et sur la belle robe de sa voisine de droite.

Nous ne savons si la leçon servit, si l'on comprit enfin que toutes ces règles n'ont qu'un but : nous empêcher de commettre des sottises contre les autres et contre nous-mêmes.

Il est certain qu'avec une très petite quantité de sauce on n'eût pu atteindre que les bords de son assiette, ce qu'on devra toujours éviter, en prenant garde au maniement de sa fourchette.

Q. — Peut-on couper la croûte d'un pâté qu'on a dans son assiette avec son couteau ?

R. — On coupe le morceau de pâté qu'on a dans son assiette avec sa fourchette et non avec son couteau. Autant que possible, on se sert d'une fourchette pour tous les mets qui ne sont pas liquides.

Q. — Comment mange-t-on les olives ?

R. — On prend les olives dans le plat qui les contient avec la fourchette ou la cuillère que l'on y a mise, on les dépose sur son assiette, mais on les prend ensuite avec ses doigts pour les porter à sa bouche.

Q. — Comment sert-on le beurre ?

R. — On ne sert du beurre qu'au déjeuner et au lunch. On le passe en coquilles sur un plat d'argent. Les petites assiettes à beurre qui étaient d'origine américaine ont disparu et sont remplacées par des assiettes à pain et

à beurre en porcelaine, un peu plus grandes que des soucoupes ordinaires.

On ne sert jamais de beurre à un diner.

Q. — Comment mange-t-on les radis ?

R. — On sert les radis au lunch. On les met sur son assiette à pain et beurre et on les mange avec un peu de sel.

Q. — Comment mange-t-on et sert-on les fruits ?

R. — Au dessert on place devant chaque convive : un rince-bouche en verre et un petit dessous d'assiette sur une assiette à dessert avec un couteau en argent et une fourchette placés de chaque côté. On enlève le rince-bouche et le petit dessous et on les met en face de son assiette, un peu à droite. Les fruits sont toujours coupés et pelés avec un couteau en argent.

Q. — Comment se mangent les fruits ?

R. — Tous les fruits se pèlent et se mangent au moyen du couteau et de la fourchette à dessert, celle-ci piquant le fruit tenue de la main gauche pour que la droite puisse enlever la pelure avec la lame d'argent, et découper ensuite le quartier épluché comme un morceau de viande.

Dans les maisons où ces petits ustensiles manquent, on est bien obligé de toucher le fruit ; mais on ne l'épluche jamais en spirale. S'il s'agit d'une poire ou d'une pomme, on la tranche d'abord par quartier et l'on fait en sorte de réserver vers la queue un peu de pelure pour préserver les doigts du contact de la partie juteuse. Si c'était une pêche, après l'avoir ouverte, on se servirait pour la manger de sa cuillère à dessert.

Q. — Comment mange-t-on une orange dans un diner de cérémonie ?

R. — La mode actuelle veut que l'on mange une orange avec un couteau et une fourchette. On pique la fourchette dans l'orange, puis on coupe et enlève l'écorce avec le couteau. On coupe ensuite les quartiers d'orange et on les mange en petites bouchées.

Q. — Comment doit-on manger les raisins ?

R. — Beaucoup de personnes ne peuvent pas manger les raisins sans en enlever les grains ; dans ce cas on peut parfaitement les déposer sur son assiette, après avoir avalé la chair. Les grains de raisin et les petits noyaux sont recueillis discrètement avec les doigts sur les lèvres et déposés dans son assiette, mais on ne porte pas à sa bouche les gros noyaux.

Q. — Comment mange-t-on la pâtisserie ?

R. — Elle se mange avec une fourchette.

Q. — Doit-on dire des crèmes à la glace ?

R. — On dit ici crème à la glace ; en France, on dit tout simplement "une glace", "des glaces".

Q. — Comment et quand doit-on manger des bonbons à table ?

R. — On prend les bonbons avec ses doigts et on les passe quand les rince-bouche vont être servis.

Q. — Peut-on porter une santé à un diner d'amis ?

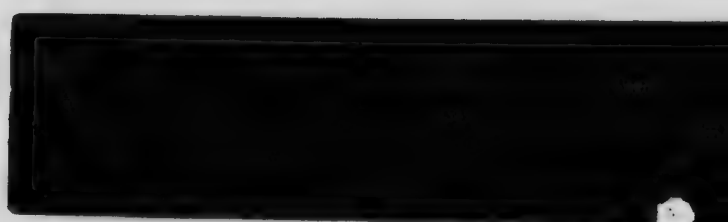
R. — Oui, mais on ne trinque pas. C'est-à-dire qu'on ne se lève plus pour choquer son verre avec un autre convive. Tout au plus touche-t-on très délicatement celui de son voisin et encore cela ne se fait qu'en très petit comité.

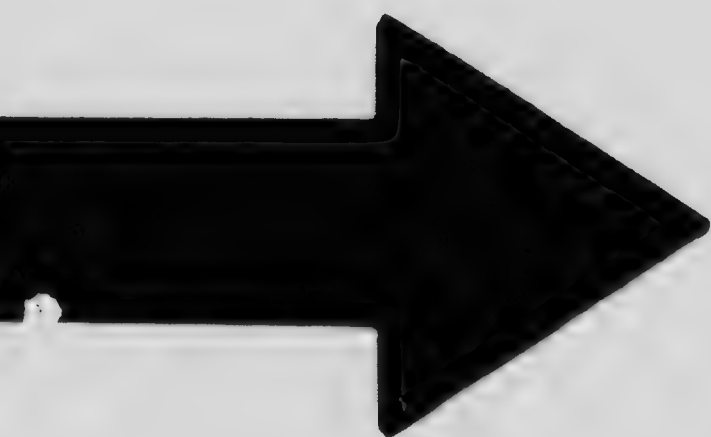
Q. — La bière s'offre-t-elle dans la bouteille ?

R. — Ordinairement la bière se sert dans la bouteille, afin qu'elle soit mousseuse. Il est plus élégant de ne pas montrer la bouteille, en l'enveloppant d'une serviette blanche. On peut encore la décanter dans un pot spécial ; si cela a plus de genre, c'est peut-être moins bon. L'un ou l'autre se font.

Q. — Que doit-on faire de sa serviette après le diner et au moment de se lever de table ?

R. — Au moment de se lever de table, le convive dépose sa serviette sur la table, à côté de son assiette, négligemment et sans essayer de la replier. On ne doit replier





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1.0



1.1



1.25

4.5

5.0

5.6

6.3

7.1

8.0

9.0

10

11.2



2.8



3.2



3.6



4.0



2.5



2.2



2.0



1.8



1.4



1.6



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

sa serviette que si l'on est un commensal attiré de la maison ou si l'on y fait un séjour prolongé.

Q. — Quand doit-on se lever de table ?

R. — A un coup d'œil circulaire de la maîtresse de maison, les dames se lèvent laissant glisser leur serviette à terre ou la plaçant à côté d'elles sans la plier. Les hommes se tiennent debout pendant que les dames sortent et celui qui est le plus près de la porte soulève la portière pour les laisser passer.

Ou bien tout le monde passe au salon et les messieurs s'excusent pour aller fumer un cigare. On sert généralement le café au salon. En France et en Amérique, on sirote quelquefois le café à la cuillère, mais en Angleterre, c'est considéré de mauvais ton.

Q. — Quels défauts faut-il éviter à l'égard de ses voisins ?

R. — On ne doit jamais parler la bouche pleine ni mâcher en se servant ou en servant les autres. Le calme est l'indice de la bonne tenue et il faut éviter toute nervosité qui se traduit en jouant avec les objets sur la table en tirant la nappe avec sa cuillère, en faisant des boulettes de mie de pain, etc.

Q. — Quelles sont les grandes fautes à éviter à table ?

R. — De plonger la tête pour rejoindre son verre, sa tasse ou sa cuillère ; de porter son manger à la bouche avec un couteau, ce qui peut inspirer aux voisins d'horribles craintes que vous ne vous entailliez la mâchoire.

Q. — Quels sont les principaux défauts de tenue à éviter ?

R. — Ils sont innombrables. En voici quelques-uns :
Boire dans une tasse où il y a une cuillère.
Se servir d'un cure-dent sans se cacher.
Faire du bruit en se suçant les dents.
Montrer ce que l'on désire du doigt ou du couteau.
Placer le couteau et sa fourchette de chaque côté de l'assiette, le manche reposant sur la table.
Mastiquer bruyamment.

Prendre de grosses bouchées.

Tenir sa fourchette avec sa main gauche et la charger avec son couteau.

Gratter son assiette pour enlever la dernière miette.

Remuer bruyamment son sucre dans sa tasse.

Q. — Quelles sont encore les choses qu'il ne faut pas faire à table ?

R. — 1° Pencher son assiette pour recueillir la dernière goutte du potage.

2° Aspirer le potage avec bruit.

3° Frapper fort la cuillère contre l'assiette.

4° Porter son couteau à sa bouche.

5° Essuyer son couteau sur son pain.

6° Couper son pain avec un couteau ; on doit le rompre, en petits morceaux au fur et à mesure des besoins.

7° Essuyer son assiette avec une bouchée de pain.

8° Sucrer les os ou les prendre avec ses doigts. On doit détacher la viande qui tient aux os avec son couteau et laisser ce qu'on ne peut enlever.

9° Vider son verre ou ses verres en quittant la table ; on doit, au contraire laisser du liquide dans tous les verres.

10° Mettre le coin de sa serviette entre le cou et le col de sa chemise ; la serviette est posée à moitié dépliée sur les genoux.

11° Mordre à même un fruit.

12° Cracher les noyaux dans son assiette.

13° Boire avant que la bouche ne soit vide.

14° Ecrasez les légumes pour en faire une purée.

15° Se servir de cure-dents à table.

16° Plier sa serviette à la fin du repas, si l'on est en visite ou à l'hôtel.



TELEPHONE —

Q. — Quand deux personnes parlent au téléphone, quelle est celle qui doit prendre congé la première ?

R. — C'est celle qui a appelé. Dans le cas où un monsieur téléphonerait à une dame, celle-ci peut très bien interrompre la première la communication. Le fait est cependant assez rare.

TENUE —

Q. — En quoi consiste l'élégance morale ?

R. — Il serait difficile d'énumérer tout ce qui constitue l'élégance morale.

Un homme qui n'accomplit pas ses devoirs envers les siens manque complètement de cette élégance morale qu'il est si essentiel d'acquérir pour être estimé et aimé.

A l'égard de sa femme, un mari doit tenir les promesses, les serments qu'il a faits. Cette fidélité est de l'honneur, au même titre et plus encore que l'exactitude du négociant aux échéances souscrites.

Un homme qui s'éloigne de son foyer, qui dépense illicitement l'argent qu'il doit rapporter dans sa famille, qui fait souffrir sa femme par une indifférence imméritée, qui méconnaît son rôle de père au point de négliger l'éducation de ses enfants en vivant loin d'eux le plus souvent et le plus longtemps possible, cet homme n'est pas honnête : il ignore donc l'élégance morale.

Pour la femme, en ces circonstances, l'élégance morale consiste à subir son mauvais sort avec toute la dignité possible. Si elle a des enfants, elle se sacrifiera, elle continuera à vivre auprès du mari sans foi.

Les rapports entre eux peuvent être très froids, ils doivent rester corrects pour l'amour des petits êtres qui les entourent. C'est déjà assez malheureux pour ces enfants de deviner — car ils le devinent — qu'il n'y a pas d'affection entre leur père et leur mère.

Toutefois, la jeune femme a le droit, presque le devoir envers elle-même, de se renfermer dans un silence fier. Si ses représentations tendres et ses premières larmes n'ont fait qu'endurcir son mari dans ses torts, qu'elle se taise maintenant, qu'elle ne s'abaisse plus aux récriminations, aux supplications. Qu'elle garde religieusement ses serments. Quant à son cœur passionné, qu'elle le répande tout entier sur ses enfants qui vont devenir toute sa vie.

Q. — En quoi consiste la distinction ?

R. — La distinction naît des qualités les plus charmantes de l'être intime, intérieur. Elle ne s'aperçoit pas de loin comme le chic. Tel homme, qui passe dans la rue, attire

tous les regards, il est chic. Pour juger de la distinction des gens, il est nécessaire de les voir de près, chez eux.

Pas de distinction sans une véritable noblesse de cœur et une certaine douceur de caractère. Aussi y a-t-il des gens distingués dans toutes les classes de la société. L'aménité des manières, la grâce et la finesse de l'esprit, le goût sûr, le tact parfait, la dignité sans raideur, voilà les signes auxquels on reconnaît les personnes douées de distinction. Une intelligence transcendante ne leur est nullement indispensable. Les grands savants, les artistes, les poètes se plairont auprès d'une femme distinguée, alors même qu'elle sera inférieure au point de vue intellectuel.

On peut être distingué sans être absolument chic ; c'est-à-dire en manquant de beauté physique, de richesse, etc. Mais il se rencontre fort bien qu'on soit, à la fois chic et distingué. Et alors, on est le filleul des fées, car on a des chances pour réussir en toutes occasions dans la vie, parce qu'on est sympathique à tous : à ceux qui prisent l'apparence et à ceux qui recherchent la grâce morale. Mais, enfin, si on ne possédait que la distinction, on serait déjà très bien partagé, on serait même classé par les bons esprits parmi les personnes chic. Il faut donc vouloir acquérir cette délicieuse façon d'être, quand elle n'est pas innée.

La distinction est un charme puissant, elle sert beaucoup ceux que la nature en a gratifiés. Fouillez vos souvenirs, voyez si vous n'avez pas été toujours prévenue en faveur de ceux qui étaient dotés de ce très précieux don ?

Etre "comme il faut", ainsi qu'on disait vers le milieu du siècle dernier, c'est accomplir tous ces devoirs de politesse et autres, se conduire d'une façon irréprochable, au moins en apparence ; ne pas faire parler de soi, redouter plutôt le chic. On peut être bien, très comme il faut, et manquer de distinction, même ignorer certaines grâces. Mais c'est déjà quelque chose d'être déclaré "un homme comme il faut". C'est faire dire de soi qu'on est exempt de grossièreté et d'une foule de vilains défauts.

Tâchons toujours d'être distingués ; en même temps, nous aurons sûrement "l'air comme il faut". Et nous pourrions, par surcroît, à force de goût, atteindre au chic extérieur, à un chic allégé de quelques-uns des traits que nous avons tracés, en en donnant la définition vulgaire.

Q. — En quoi consiste la courtoisie ?

R. — Parmi les qualités qui nous font réussir dans le monde, il n'en est pas de plus négligée par les jeunes gens modernes, que la plus importante de toutes : cette courtoisie, qui est un sentiment de bienveillance et d'amour pour notre semblable, et qui s'exprime par les manières obligeantes.

La politesse a été définie : la bonté dans les petites circonstances. Un vrai gentilhomme a le respect des droits, des sentiments d'autrui, même dans les toutes petites et les plus ordinaires occasions.

Dans le monde, il est calme ; il n'accapare ni la première place, ni l'attention. Jamais il ne paraît croire que sa position sociale, ses dons naturels ou sa fortune l'élèvent au-dessus des autres. Il ne se courbe pas non plus devant ceux qui affectent ces prétentions, fussent-elles réelles. Il ne tient pas du tout à paraître ce qu'il n'est pas, mais cherche à être un brave homme.

Il n'est pas absolument silencieux, mais il est encore moins bavard. Il agit surtout plus qu'il ne parle. Ce qui le distingue encore davantage, c'est l'attention qu'il apporte à ne pas causer de peine aux autres et à leur être agréable autant qu'il le peut ; et il profite des cas les plus insignifiants pour faire plaisir ou épargner un ennui.

Un tel gentilhomme est si franc, si cordial, qu'on est tout de suite à l'aise avec lui, que le destin lui ait assigné un rang élevé ou une humble condition.

C'est un courageux. Tous les hommes courtois sont braves. Rares sont les gentilshommes ; mais très aimés et considérés ceux qu'on rencontre. Tous les jeunes gens devraient avoir l'ambition d'obtenir ce titre, le meilleur brevet social.

Q. — Que faut-il penser des "snobs" ?

R. — En ce qui concerne les bonnes manières, les snobs ont un idéal tout particulier. L'un d'eux disait, un jour, que du matin au soir, il faut tenir la tête haute, composer son visage, n'y laisser lire aucune de ses impressions. Ne jamais rire, jamais pleurer, jamais applaudir, jamais plaisanter, de peur de se faire des ennemis ou de se rendre ridicule. Jamais répéter aux gens un éloge entendu sur leur compte, et soi-même, jamais ne leur faire de compliments. Ils ne veulent pas davantage qu'on blâme ou s'indigne ; en toutes circonstances, on doit rester calme, indifférent.

Ils accordent qu'on ait une bonne nature, mais il faut craindre de mériter l'épithète de "bon garçon" ou de "bonne fille", laquelle désigne, en général, des êtres vulgaires.

Enfin, il est recommandé de ne rien laisser soupçonner de son vrai caractère, non par esprit de dissimulation, mais parce que l'expansion, l'excès de confiance entament toujours la distinction. Passer dans la vie inconnu, incompréhensible, tel un sphinx, voilà le ton suprême.

Nous ne disons pas qu'il n'y ait pas parmi toutes ces prescriptions quelques indications dues au bon sens, mais elles ont besoin d'être mitigées et beaucoup d'elles doivent être réfutées.

Assurément, il est bon de veiller sur son maintien, de ne pas courber la tête, de redresser son corps. Mais on n'ira pas jusqu'à la raideur et l'on pourra même s'accorder quelque détente. Il peut être imprudent ou impoli de laisser lire toutes ses impressions sur son visage. Il y a des étonnements qu'on doit cacher par courtoisie et des impatiences, par charité.

Mais pourquoi dissimulerait-on les impressions agréables, qui peuvent mettre à l'aise, rendre heureux ceux qui nous entourent ?

Une gaieté bruyante manque certainement d'élégance ; rire largement à tout propos, hors de propos, n'indique pas qu'on sache envisager les côtés sérieux de l'existence, dénote parfois qu'on est porté à la moquerie. Il est impossible de rire de tout, à celui qui a dépassé l'enfance ; mais il est permis aux plus graves, de se dérider quelquefois, avec mesure et convenance.

C'est absurde de pleurer sur soi-même hors de la solitude et, peut-être aussi dans la solitude. En ces circonstances, ce qu'il y a de mieux à faire d'une larme, c'est de la boire, a dit quelqu'un. Dans les autres cas, pourquoi ne pas laisser voir son émotion, pourvu qu'on la contienne ?

La plaisanterie, si elle n'est pas méchante, ne nous fera pas d'ennemis, si elle est spirituelle ne nous rendra pas ridicules. Mais il ne faut pas en abuser, fût-elle fine, fût-elle innocente.

Nous ne disons pas qu'on doive faire "la bonne femme", "le brave homme" ; mais beaucoup de gens élégants sont bienveillants et montrent de la sympathie pour leurs semblables.

On doit répéter aux gens les éloges qu'on a entendu faire d'eux. C'est de la probité. A peu près comme si on leur rapportait un objet leur appartenant, trouvé sur la voie publique. Pourquoi, également, retiendrait-on un compliment sincère qui vient aux lèvres ? Pourquoi n'applaudirait-on pas au bien, au beau ?

Quant à blâmer, on est parfois obligé, par moralité, de convenir qu'une chose est odieuse, injuste. Il n'y a qu'à mettre de la douceur dans la condamnation qu'on prononce. Certaine indifférence peut encourager le mal.

Enfin, l'expansion contenue dans les limites raisonnables, la confiance sans excès imprudent, n'ont rien qui soit inesthétique. Trop fermé, on impose à autrui le supplice d'une énigme à deviner.

Q. — Quelle différence y a-t-il entre la politesse et la galanterie ?

R. — Un homme peut être poli sans être galant et galant sans être poli ; il y a là une nuance qu'il faut saisir et tâcher de concilier le tout. L'homme doit à la femme l'hommage de son respect qui se manifeste par une politesse qui ne sera jamais trop exagérée. On a, il est vrai, un peu démolì tout cela à notre époque ; on ne croit pas devoir témoigner à la femme toutes les subtilités de la politesse, et c'est un tort. Aussi voit-on des hommes, des jeunes gens aborder une femme dans la rue en conservant leur chapeau sur la tête, ou en le soulevant à peine. C'est une allure de très mauvaise éducation ; on doit se découvrir profondément et attendre que la femme vous invite à vous couvrir, ce qu'elle fera si elle-même est bien élevée.

On peut lorsqu'on est seul ou avec un homme, conserver son chapeau sur la tête dans un magasin, mais on doit saluer en entrant et en sortant. Si c'est une femme qui vous sert, on doit lui parler avec politesse et la saluer. Mais lorsqu'on accompagne une femme dans un magasin on ne reste pas couvert à moins d'une invitation à le faire de sa part.

On garde son chapeau dans un café, chez le pâtissier alors que l'on reste debout avec une femme ; dans les couloirs d'un théâtre, durant les entractes, mais jamais dans une loge ou lorsque le rideau est levé. On ne doit pas rester découvert dans une synagogue alors qu'à

l'église, au temple protestant on se découvre. On n'entre pas dans une maison avec un chapeau sur la tête, fut-ce chez soi, à moins d'être garçon ; on ne conserve pas son chapeau en présence de sa femme ; c'est évidemment le symbole de l'autorité conjugale, mais c'est aussi le signe que l'on est fort mal élevé.

Si l'on conduit une femme au restaurant on ouvre la porte, on entre et l'on s'efface pour laisser passer la femme en se découvrant ; puis on remet son chapeau, on suit la femme et dès que l'on a choisi sa table on quitte son chapeau. La situation est parfaitement nette pour le public ; il sait que la personne que vous accompagnez est sous votre sauvegarde.

Lorsqu'un homme met une femme en voiture il l'aide à monter en la soutenant sous le bras, il a quitté son chapeau qu'il tient de l'autre main, puis il transmet l'ordre au cocher et ne remet son chapeau que lorsque la voiture est partie.

Ceci est pour la politesse et la correction. En ce qui concerne la galanterie, il y a beaucoup de cas où elle doit s'exercer civilement et, de plus nombreux encore, où l'on fera bien de s'en abstenir.

La galanterie permise et même conseillée est le baiser-main, dernier vestige d'une époque disparue qui revient en honneur. On prend respectueusement la main d'une femme, on s'incline, on effleure d'un baiser respectueux et rapide la main qui ne doit pas être retenue trop longtemps. C'est un hommage et rien de plus, sinon cela devient inconvenant. Cette pratique ne doit pas se renouveler excepté au départ et encore est-il mieux de saluer simplement. Les vieillards peuvent être plus privilégiés, l'âge a ses prérogatives mais il faut éviter toute allure de galanterie.

Un homme âgé peut embrasser sur le front une fillette jusqu'à sa première communion, c'est une caresse paternelle ; après il fera mieux de s'abstenir.

Certaines galanteries doivent être exclues de la bonne société ; le véritable homme du monde, évoluant dans un milieu respectable, saura se conformer aux traditions de bienséance et ne jamais se laisser aller à certaines libertés dépassant les limites autorisées.

Q. — En quoi consiste la beauté de la voix ?

R. — Le charme de la voix consiste essentiellement dans la beauté du timbre. Il faut craindre ces accents voilés que lui infligent les refroidissements réitérés auxquels on s'expose. Un excès de chant ou de parole la surmène : en parlant ou en chantant, on peut la faire sortir de son diapason, en la forçant dans le haut ou dans le bas, et on lui cause souvent ainsi un tort irréparable... On peut prendre tous ces soins sans se donner beaucoup de peine, sans affecter non plus, comme on voit faire à quelques personnes de parler sur un ton qui n'est pas leur ton naturel. Il n'y a qu'à maintenir les cordes vocales dans leur état cristallin, velouté ou métallique (voix argentine, voix d'or). Ce n'est pas de l'affectation de s'observer pour bien prononcer, pour détruire les sons nasillards ou gutturaux, pour diminuer le volume de la voix, pour lui donner une certaine élasticité. Une femme ne pourrait être absolument gracieuse avec une voix brève et rude.

On dit que le régime carné est désastreux pour la voix, il la tue. Les personnes qui ne mangent presque jamais de viande conservent une voix charmante et modulée jusqu'au jour où elles changent de régime.

Le poisson est aussi très défavorable à la voix. Mais l'alcool lui est encore plus funeste. Les chanteurs, ceux qui tiennent à la pureté de leur organe, devraient renoncer à toutes boissons fermentées.

La fatigue physique, les longues marches sont nuisibles à l'organe.

Il y a parmi les jeunes toute une école qui se gâte à plaisir la voix. On parle d'un ton bref, on martèle les mots, on se garde de toute inflexion, c'est un débit saccadé tout à fait agaçant, on se croirait déshonorée si l'on avait une voix moelleuse, on fait tout pour la perdre, si on en est douée. Affectation sotte, mode absurde.

Q. — Quelles sont les règles générales de tenue ?

R. — Une femme bien élevée ne doit jamais se tenir les bras croisés ni pendants. C'est un indice de mauvaise éducation de faire danser ses mains ou ses pieds, de jouer avec sa chaîne de montre, de lancer ses gants et de les rattraper ; de sucer la tête d'une canne ou la poignée de son parapluie ; de tripoter son col ou sa cravate.

Le meilleur signe d'une bonne tenue est d'être tranquille, sans affectation ni sans raideur. Se balancer les

pieds, les faire résonner d'une façon monotone, jouer du tambour sur les vitres ou sur une table sont des signes de mauvaise éducation.

Q. — Dans quelle mesure est-il permis d'insister dans ses attentions ou politesses ?

R. — Tout a une limite et quand l'amabilité dépasse celles que lui assigne la bienveillance réelle, elle devient insupportable.

L'amabilité doit être inspirée par le désir d'obliger ceux à qui elle s'adresse, et non pas celui de se rendre nécessaire ou indispensable ; elle doit être de la politesse souriante, elle ne doit jamais devenir de l'obséquiosité, ni de l'insistance.

Ne vous est-il pas arrivé, n'ayant qu'un appétit médiocre, de dîner chez des gens bien intentionnés, certes, mais soucieux de vous voir apprécier les frais qu'ils ont faits en votre honneur ? Un plat passe, vous vous servez avec mesure, vous déclarez que "c'est absolument délicieux". Aussitôt double insistance de vos hôtes. "Ne vous gênez donc pas, reprenez-en, oui : oui : cette cuillerée seulement" : Avant que vous ayez pu vous dérober, une portion terriblement abondante s'est abattue dans votre assiette, et vous voilà obligée de faire des efforts surhumains pour vaincre les répugnances de votre estomac et pour lui faire accepter la profusion d'un mets qui, d'exquis qu'il vous semblait tout à l'heure, vous paraît odieux maintenant.

Excès d'amabilité : insistance importune et que condamne le tact véritable bienveillant et discret.

Encore cette insistance n'est-elle pas comme celle qui intervient parfois dans la recherche des relations, particulièrement à la campagne, aux bords de mer et en villégiature. Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de rencontrer alors de ces personnes trop polies. Ce n'est pas que leurs intentions soient mauvaises, ce ne sont guère, le plus souvent, que des gens qui s'ennuient : il leur faut une société, des distractions. Avisent-ils quelqu'un qui puisse les distraire, ils en font le siège : avances aimables, gâteries aux enfants, offre d'une partie en voiture, au théâtre, etc. Refuse-t-on, par désir de garder son indépendance, sa tranquillité ? ils insistent. Refuse-t-on encore ? Ils redoublent de prévenances, d'ingéniosité, en

sorte qu'il faut, pour décourager leur affabilité accablante, opposer une froideur qui risque, par comparaison, de paraître impolie.

Alors ces gens trop aimables doivent parfois trouver que leur bonne grâce est bien mal payée de retour. Qu'ils ne s'en étonnent pas trop. Si le sage nous conseille de redouter nos amis, peut-être ajoute-t-il qu'il faut que nous redoutions nos vertus. Soyons sociables avec mesure et rappelons-nous que la véritable amabilité est celle qui n'importune pas notre prochain.

Q. — Quelle est l'étiquette à suivre en chemin de fer à l'égard de ses amis et des étrangers ?

R. — "Du tramway au chemin de fer, dit un homme d'esprit, il n'y a que l'épaisseur du rail et c'est là surtout qu'on a mille occasions de montrer qu'on est bien élevé, peut-être parce qu'il y a vingt chances contre une de rencontrer des gens mal élevés". Et il ajoute, comme leçon pratique :

"Le coin est la place d'honneur et la plus commode : offrez-la toujours à une dame ou à une personne âgée et infirme. Certes, on n'est pas obligé de faire des politesses à tous : si l'on est en famille, il est inutile de céder une bonne place à des étrangères. Mais, comme entre voyageurs on se doit des petites concessions mutuelles, il faut s'efforcer de s'incommoder le moins possible les uns les autres.

"N'oubliez pas que les banquettes sont faites pour s'asseoir et non pour s'y coucher ou y étendre ses pieds. Défiez-vous de ces poses à l'américaine qu'adopte la mode. Elles sont une preuve d'une grande liberté d'allure. Les jeunes gens surtout ne doivent pas se les permettre.

"Soyez toujours poli avec vos compagnons de voyage, mais ne vous liez pas trop vite avec eux. Si l'on vous parle, répondez. Il est facile de ne pas soutenir une conversation tout en restant poli. Si la personne vous plaît et que sa conversation vous intéresse, le plaisir que vous éprouverez sera déjà une grande politesse".

Q. — Une demoiselle d'âge déjà sérieux rencontre, à l'étranger, une dame un peu plus âgée qu'elle, qu'elle a fort peu connue, et dont elle craint de n'être pas reconnue. Doit-elle on non l'aborder dans la rue ?

R. — Tout dépend du cas. Si elle a des chances de la retrouver ailleurs, mieux vaut, simplement, en la saluant, préparer une autre rencontre. Si elle croit, au contraire, ne pas laisser échapper une occasion unique, il n'y a aucun mal à se conduire franchement. Les raisons d'agir justifient les actes.

Si la dame abordée par la demoiselle reconnaît cette dernière et l'invite à la venir voir, sans parler des parents de la jeune fille. Celle-ci doit dire adroitement qu'elle est en famille. En ce cas, son interlocutrice lui répondra : "Je serai charmée de connaître aussi madame votre mère (ou cette personne naturellement)".

Mais il y a des cas où une demoiselle, intentionnellement, ne mêle pas ses parents à sa vie. Elle est seule juge. Si elle accepte l'invitation pour elle seule, elle n'a pas besoin de demander le retour de la visite, à moins qu'elle ait une vie assez "particulière" (quoique chez ses parents) pour recevoir.

Tout est affaire de circonstances, de tact. Les raisons qu'on a de se conduire excusent tout, si elles sont justes. De plus la discrétion, la mesure dans tous les rapports, permettent toujours d'avancer ou de reculer selon la tournure que prennent les choses, et sans aucune offense pour personne.

Q. — En quoi consistent les gestes ? Quels sont ceux qu'il faut éviter ?

R. — Parmi les gestes, il en est d'instinctifs, d'autres consacrés par les habitudes ; ils constituent une manifestation de la politesse. Ces derniers diffèrent un peu ou beaucoup chez les divers peuples de la terre.

Le geste instinctif est celui qui accompagne naturellement l'expression parlée de la pensée.

Il est impossible, tandis que l'on s'exprime, que le corps le visage restent immobiles et inexpressifs, mais toute personne bien élevée et soucieuse de n'être point ridicule ou inconvenante s'interdira tout geste excessif, ou même répété, toute attitude exagérée, toute mimique qui toujours prête à la moquerie des auditeurs.

Il est nécessaire de veiller attentivement sur ses enfants, afin qu'ils ne prennent pas l'habitude de gesticuler ; et l'on doit s'examiner sévèrement soi-même, questionner ses proches à son égard et accepter avec patience leurs observations à ce sujet.

Imiter les bruits, mimer les personnes dont on parle, grimacer, cligner de l'œil, faire la moue, rire à gorge déployée, pousser de bruyantes exclamations, hausser les épaules, tout cela est du dernier mauvais goût, comme de frapper sur le bras, sur l'épaule, ou de s'accrocher au bouton de l'habit de la personne avec qui l'on cause. Lever les bras au ciel, taper du pied, se renverser sur son siège, cogner du poing ou du doigt sur une table, se gonfler les joues, se courber parce que l'on parle d'un vieillard, ou d'un bossu, piaffer en racontant les hauts faits—ou les méfaits d'un cheval,—siffler comme le train ; et mille autres mimiques exubérantes sont du domaine exclusif des gens dépourvus de savoir-vivre, et l'on doit sévèrement s'interdire ces manières.

Du reste, celui qui s'exprimera correctement, sans passion, sans chaleur exagérée, qui ne se laissera aller ni à la colère, ni à la joie, ni à des chagrins immodérés, aura des gestes convenables. C'est l'insubordination du langage et de la pensée qui excitent à la gesticulation excessive.

Q. — Peut-on en société faire un signe pour appeler l'attention d'une personne à qui l'on veut parler ?

R. — Il est inconvenant de chercher à appeler l'attention de quelqu'un au moyen de signes, signaux, en simulant une petite toux, en poussant le coude ou le pied. Tout indice d'intimité, toute privauté, tout air de mystère est de mauvais ton.

Q. — Est-il encore de mode de baiser la main ?

R. — La mode de baiser la main, mode chevaleresque française, est, avons-nous dit, en train de réapparaître pour remplacer la poignée de mains ou "shake hand".

Cette mode, toute galante et gracieuse, date de plusieurs siècles. Elle a toujours été en grand honneur à la Cour de France, où elle symbolisait le respect. Comprehant tout ce que cette action avait de charme, les artistes ont fait perpétuer cette mode sur la scène française. En effet, quoi de plus joli, de plus gracieux et de plus respectueux aussi, que de voir un homme baiser la petite main blanche d'une jolie femme.

Les Parisiennes, dit-on, ont décidé à l'unanimité et

encore plus les Parisiens, d'abandonner le "shake-hand" trop froid pour raviver l'antique mode. Bravo ! petites Parisiennes, c'est gentil ! ça ! et nous allons essayer de suivre votre exemple — ce sont les hommes surtout qui le disent.

Q. — Que faut-il éviter en entrant dans une pièce ?

R. — On doit éviter de claquer la porte et de frapper du pied.

Q. — Qu'appelle-t-on des tics, quels sont les principaux ?

R. — Les tics sont des mouvements automatiques involontaires, indices de dégénérescence et insupportables pour les voisins de ceux qui en sont atteints. Voici les principaux :

Nous trouvons d'abord le "Mistakrostrepsomane", qui a une manie dont il est pris au moment de la puberté, alors qu'un léger duvet s'estompe sur sa lèvre supérieure. Il tire inconsciemment les poils naissants de sa future moustache avec les ongles.

Le "Madomane" qui a la manie de s'épiler, qui le tient comme une teigne nerveuse, et que les objurgations les mieux senties ne parviennent pas à combattre.

Le "Strepsorabdomane", qui a la manie de faire le moulinet avec une canne ou un parapluie. C'est la terreur des myopes et des gens pressés.

Les enfants en naissants sont "Stomadactylomanes" c'est-à-dire se mettent les doigts dans la bouche.

Le "Kratopodomane" a l'habitude de se croiser les jambes et de tirer ses chaussures en parlant. Les gens atteints de cette manie sont capables d'attention soutenue, ils s'absorbent même dans la contemplation de leur interlocuteur.

L'"Oxynophage" est celui qui ronge ses ongles.

L'"Otodactylomane" c'est celui qui contracte l'habitude de se mettre un doigt dans l'oreille en l'agitant nerveusement.

Le "Synophryomane" est bien celui qui est atteint de la plus assommante des manies : imaginez-vous un monsieur qui, sans raison, alors que vous l'entretenez de choses absolument banales, éprouve le besoin de froncer le sourcil, de creuser sur son front d'énormes sillons comme s'il apprenait des choses stupéfiantes.

Le "Sphingomane" est un être incompréhensible. Saisit-il un journal ? il l'empoigne, le froisse, le déchire.

Le "Sphingomane" trépigne sans raison, fait claquer les portes, abat son poing fermé sur tous les meubles qui sont à sa portée ; brise sa plume s'il écrit, et se livre à une mimique désordonnée, qui provoquera l'hilarité de ceux qui l'observent.

Nous bornerons à ces cas la liste des petites manies qui nous semblent si désagréables chez nos voisins et dont les noms seuls devraient nous inspirer une horreur salutaire.

Q. — Comment s'y prendre pour se rendre populaire en société ?

R. — On n'éprouve aucune difficulté à se rendre populaire si l'on veut tout simplement se donner la peine de porter son attention sur la personne qui se trouve la plus rapprochée de soi. Il est de bon goût de ne pas s'occuper des autres femmes quand on parle à l'une d'entre elles. Des yeux qui se promènent autour de la chambre comme pour chercher quelqu'un d'autre, un manque d'attention aux efforts de votre compagne du moment pour entretenir la conversation sont des indices de tenue. Apprenez à montrer de la sincérité et à porter de l'intérêt ; si vous n'avez pas ces qualités naturellement. Une femme reçoit toujours une impression favorable si la personne qui lui est présentée paraît prendre de l'intérêt à sa conversation dans une soirée ou dans un bal. La popularité ne s'acquiert pas seulement en se rendant aimable envers les femmes les plus jolies et les plus élégantes. Une jeune fille timide, peu remarquée, même d'un visage ordinaire est plus disposée à chanter les loyanges de l'homme qui a été aimable à son égard, qui a eu pour elle des attentions, que l'enfant gâtée qui croit que tous les honneurs et les hommages lui sont dus.

Q. — Est-on tenu à certaine précaution d'alimentation avant d'aller en société ?

R. — Certainement, la propreté stricte de la bouche ne suffit pas. Il faut éviter les aliments qui donnent à l'haleine par exemple un fumet spécial, comme : l'ail, les oignons, le fromage.

Inutile de dire qu'on doit s'abstenir de boisson forte avant d'aller en société.

Q. — Un tout jeune homme est-il tenu d'avoir l'habit de soirée pour se rendre à une réunion ?

R. — Il y a beaucoup de jeunes gens qui ne portent pas l'habit complet de soirée avant leur vingt-et-unième année. Rien ne les y oblige ; leur développement physique n'est pas encore atteint et ce serait une erreur d'encourir cette dépense considérable pour un vêtement qu'on ne pourrait porter que peu de temps.

Q. — Un air absorbé est-il de bon ton en société ?

R. — C'est une faute d'étiquette. Si réellement on est trop absorbé pour s'intéresser à ce qui se passe autour de soi, le mieux qu'on a à faire, c'est de rester à la maison.

Q. — Que doit-on faire si l'on est dans une réunion d'inconnus ?

R. — Si vous rencontrez chez un ami, où vous faites visite, tout un cercle de personnes qui vous sont étrangères, n'oubliez pas que, comme amis mutuels du maître et de la maîtresse de maison, vous êtes tenus, tant que vous vous trouvez sous leur toit de vous considérer comme des connaissances, et il n'y a rien, pas même la timidité ni le goût de la solitude, qui excuse de se retirer dans un coin ou de se coller à un ami isolé, même dans un cercle de ce genre.

Q. — Comment doit se tenir un homme qui est ennuyé de la compagnie où il se trouve ?

R. — La seule tenue qu'un homme ait le droit d'observer à l'égard d'une femme jeune ou vieille qu'il rencontre dans la société consiste dans une politesse irréprochable.

Traiter une femme cavalièrement, ou en protecteur, discuter avec elle — sauf en plaisanterie — ou ce qui est pire, la blesser, l'offenser est une marque de mauvaise éducation. Un homme bien élevé, s'il est ennuyé par une femme ou s'il a quelque sujet de se plaindre d'elle, n'a pas d'autre ressource que de l'éviter absolument, comme une femme n'a pas d'autres armes contre l'impolitesse ou l'inconvenance que le silence ou la fuite.

Q. — Si un homme escorte deux dames pour entrer dans un salon, que doit-il faire ?

R. — Si l'une des deux dames est mariée, il n'y a pas de choix, c'est à celle-là qu'il doit offrir le bras.

Il peut faire le geste d'offrir son bras à l'autre dame, mais celle-ci ne doit pas accepter et remercie simplement en disant : " Je vous remercie, je vais vous suivre " et elle marche à côté du couple.

Q. — Une femme peut-elle aller voir son mari à son bureau ?

R. — A moins de nécessité pressante, ce n'est pas la coutume et il n'est pas convenable qu'une femme fréquente les bureaux de son mari en ville. Un homme occupé n'aime pas les visites et, dans une certaine mesure, une femme perd de son prestige à être vue trop souvent dans le quartier des affaires. Les femmes d'hommes de profession ou de grands négociants pénètrent rarement, si même elles y vont jamais, dans le bureau particulier de leur mari. Leur présence est considérée comme un empiètement, absolument au même titre que le serait l'apparition soudaine de leur mari à une réunion du Conseil des Femmes ou à un Cours de cuisine. L'idée qu'une femme a le droit de connaître les membres du personnel de son mari est une idée entièrement erronée. Le plus léger soupçon d'espionnage ou d'intervention de sa part ne servirait qu'à rendre mari et femme ridicules aux yeux des employés. Si les femmes qui commettent cette erreur pouvaient entendre les commentaires que provoque leur conduite, dans la rue et dans les bureaux, elles comprendraient que ce qu'elles ont de mieux à faire, c'est de rester chez elle.

Q. — Un jeune homme de trente ans se retrouve après une absence de huit ou dix années en relation avec une jeune femme de son âge qui a été, durant toute son enfance la compagne de ses jeux, et ensuite la tendre camarade de sa jeunesse. Les nécessités de la vie ont séparé les deux amis vers leur vingtième année. L'un est resté célibataire, l'autre est maintenant mariée et mère de famille...

"Quelle doit être leur attitude réciproque ? Pourront-

ils continuer entre eux la douce familiarité du tutoiement d'autrefois ? Devront-ils y substituer le "vous" cérémonieux ? ou même s'en tenir au glacial "cher monsieur, chère madame" ? En un mot, quelle formule adopter pour observer les convenances, sans toutefois faire litière de l'amitié d'antan ?

R. — Même si le jeune homme ne s'était pas absenté, il doit, par bienséance cesser de tutoyer son ancienne petite camarade à l'époque où elle est devenue jeune fille (à la première robe longue), à moins que le consentement des deux familles ne continue à autoriser cette privauté.

A plus forte raison, retrouvant, après une absence de plusieurs années, la jeune fille mariée ne peut-il continuer ou reprendre le tutoiement permis seulement entre enfants et entre parents et incompatible avec le respect que tout homme bien élevé doit à une femme mariée.

Autre considération, non négligeable :

Sans être jaloux, et l'on est toujours jaloux de ce que l'on aime, le mari ne verrait pas avec plaisir un célibataire de trente ans, un étranger, tutoyer sa femme... Il y a déjà bien assez des cousins...

Q. — Que doit-on penser du tutoiement entre enfants ?

R. — Le tutoiement entre enfants devrait être pros crit des couvents, collèges et pensionnats parce qu'il favorise le ton vulgaire et s'oppose aux formes délicates du langage que la jeunesse a tant de mal à adopter. Il y a encore un autre inconvénient : c'est que lorsque deux camarades d'études se retrouvent après de longues années dans des positions sociales différentes, ils éprouvent de l'embarras à se traiter comme ils faisaient sur les bancs de l'école et s'ils ne se tutoient pas alors, l'un deux, celui qui est inférieur à l'autre en éprouvera de l'humiliation. Cette humiliation serait au comble, si les circonstances de la vie font de l'un de ces camarades l'employé de l'autre.

Q. — Quelle attitude doit-on prendre à l'égard du professeur d'un de ses enfants qu'on invite en cette qualité ?

R. — Dans quelque position qu'on se trouve, on peut sans arrière-pensée inviter quelquefois un professeur à dîner. Comme on n'a pu choisir que des gens recommandables pour leur confier la direction de ce qu'on a de plus

cher, il ne peut y avoir d'inconvénient à les fréquenter. Parfois, même on invite le professeur à passer quelques jours à la campagne.

Mais, dans l'un ou l'autre cas, on sera discret envers cet hôte, comme envers tous, ne prenant pas prétexte de la politesse qu'on lui a faite pour l'obliger à payer de sa personne, s'il possède quelque talent personnel. Par exemple on ne demandera ni chant, ni musique à un professeur dans cet art. Si lui-même a quelque éducation, il saura bien proposer son concours, sans qu'on le sollicite, en voyant qu'il peut être agréable.

Q. — Comment les professeurs et institutrices doivent-ils appeler leurs élèves ?

R. — Les professeurs, les institutrices, les répétiteurs donnent tout simplement le prénom à l'enfant qui reçoit leurs leçons. Il n'y a d'exception que dans le cas où le professeur aurait affaire à une jeune fille de seize à dix-huit ans, sans avoir, lui-même, la cinquantaine.

Q. — Les hommes doivent-ils se lever quand une dame entre dans un salon ou pénètre dans un groupe déjà formé ?

R. — Certainement, les hommes doivent se lever.

Q. — Dans un tramway un monsieur doit-il s'asseoir à droite ou à gauche de la dame qu'il accompagne ?

R. — Toujours à droite.

Q. — De quel côté doit se tenir un homme qui se promène avec une dame dans la rue ?

R. — L'homme qui se présente avec une dame en public devient son protecteur attitré et doit agir comme tel. Par suite, sa place en général est du côté de la rue. S'il y a une foule, un rassemblement du côté intérieur, ou si le passage est boueux ou difficile, ou s'il y a une bâtisse en construction, ou quelqu'un de ces inconvénients qu'on rencontre fréquemment en ville, l'homme peut prendre le côté où il se trouvera mieux à même de protéger sa compagne. Le soir, un homme donne le bras à la dame qu'il accompagne. Dans le jour l'étiquette ne permet cela que

si le trottoir est inégal, s'il y a des escaliers à monter, un rassemblement à traverser. Dans ce cas, on doit offrir son bras, ainsi : " Je crois qu'il vaudrait mieux que vous preniez mon bras " .

Q. — Un homme doit-il se promener entre deux dames ?

R. — Il est de très mauvais goût pour un homme de se promener sandwiché entre deux dames.

Q. — Peut-on s'arrêter sur le trottoir pour causer un instant ?

R. — Quand une femme se promène seule et rencontre une personne de sa connaissance, un monsieur, elle peut causer avec lui quelques instants ou, si cela lui plaît, l'inviter à l'accompagner quelques pas. Elle ne doit pas barrer le trottoir et si la personne avec laquelle elle cause ne fait aucun mouvement pour se déranger, elle doit lui conseiller de se mettre un peu de côté pour ne pas gêner la circulation.

Q. — Existe-t-il des règles pour la marche que doit observer une femme comme il faut ?

R. — La marche, ne doit être ni lourde ni sautillante, ni traînante, mais posée et gracieuse, même si l'on doit aller vite. Un pas égal et mesuré est le meilleur et le moins fatigant, c'est aussi le plus convenable. On ne doit courir en marchant, la femme surtout, que dans des circonstances exceptionnelles.

De même une femme ne laissera pas ses bras pendre le long de son corps, toutefois l'un peut servir à se retreindre et prend alors la position nécessaire à ce détail ; mais l'autre se repliera à la hauteur de la ceinture ; c'est d'ailleurs le mouvement exigé pour porter soit le manchon, soit l'ombrelle, soit les petits paquets ou objets dont elle est généralement munie.

Le corps sera droit aussi pendant la marche, c'est-à-dire qu'on tendra le jarret et qu'on redressera le buste et la tête. Celle-ci ne fera pas l'office d'une girouette, tournant à droite et à gauche, avec des airs inquisiteurs à l'égard des passants ou des habitations ouvertes. Il est assurément permis de porter les yeux sur ce qui se présente devant soi (quoiqu'il existe des choses dont on détourne

la vue par considération pour sa propre personne) ; mais on gardera toujours une certaine discrétion, sans chercher à voir au-delà.

De plus, le regard doit être franc, se porter à quelques pas en avant et non rester tourné en l'air ou obstinément baissé, ce qui, dans l'un ou l'autre cas, vous expose à heurter les passants.

Q. — Une femme peut-elle sans être déplacée faire des efforts pour rehausser sa beauté ?

R. — L'art de rehausser la beauté féminine par les moyens physiologiques constitue une branche importante de l'hygiène, un complément trop négligé parfois chez les femmes.

Plaire représente, pour la femme, une manière de sacerdoce ; le charme est sa loi et la parure son armure. Mais les traits ne sont jamais fixes ; ils ne se ressemblent pas tous les jours. Les femmes, dit Mme Roland, sont aussi mobiles en leur physique que l'air qu'elles respirent. Malheureusement, dans l'hygiène de la beauté, on attache toujours trop d'importance aux agréments et jamais assez à l'attitude. La femme a le grand tort d'oublier que le geste fixé, c'est la pose, de même que le sourire figé, c'est la grimace.

La mauvaise humeur est l'ennemie de la beauté. Elle durcit les traits, ankylose le regard, pince l'expression buccale et raidit l'ensemble de l'attitude. La coiffure possède sur l'expression une incontestable influence ; une figure enjouée devient sérieuse sous des bandeaux, une figure jeune vieillit et se chiffonne sous d'excessives frisures. L'art décoratif de la parure doit s'efforcer d'être en harmonie avec celle qui la revêt ; faire partie intégrante de la femme ; lui être, en quelque sorte, assimilé comme parfum, ou comme une partie physiologique de son attitude corporelle, tout est là.

Q. — Que doit faire une dame qui, se voyant vieillir plus précocement que son mari, ressent une tristesse créée de l'altération de sa beauté qui pourra peut-être nuire à l'attachement du ménage ?

R. — Qu'elle se soigne, qu'elle évite surtout le chagrin de son état qui la vieillirait encore plus vite en lui donnant

l'air morose. Toutes les femmes qui n'ont plus vingt-cinq ans ont des petites déchéances à dissimuler. Elles les dissimulent, voilà tout.

Q. — Pourrait-on tracer un portrait de la femme parfaite ?

R. — Le voici à peu près :

" C'est celle qui, étant habillée avec goût, ne craint pas de donner l'adresse de sa couturière.

" Celle qui devine les qualités d'une personne timide et l'admet dans ses relations, alors que tout le monde déclare que cette femme ou cet homme est " assommant ".

" Celle qui ne dit jamais des gens des choses désobligeantes, et si elle a une mauvaise opinion de quelqu'un, se borne à répondre — lorsqu'on la force dans ses retranchements : — " Il ou elle ne me plaît pas ", sans donner d'autres et superflues explications.

" Celle qui, lorsqu'elle vous offre l'hospitalité, sait vous convaincre qu'elle est heureuse de vous recevoir et qu'elle vous considère comme un hôte distingué et aimé.

" Celle dont les cheveux ne se détachent pas et les vêtements ne se déchirent jamais, en des lieux où il est difficile de réparer le dommage.

" Celle qui sait qu'on a le droit de porter de grands chapeaux à la rue, mais qu'au théâtre les coiffures modérées devraient seules être admises.

" Celle qui agit loyalement à l'égard de ses amis, ignore ses ennemis, et aime son mari et ses enfants ".

Q. — Le sourire est-il la seule expression du charme et de la douceur ?

R. — Il est fatigant de sourire sans cesse. On peut être aimable sans garder, du matin au soir, le sourire sur les lèvres, ce sourire stéréotypé, qui indique, parfois, la vulgarité ou la nullité de la nature. Il suffit que le visage soit serein, animé d'une expression de douceur et de bienveillance. Certaines pensées qui nous viennent à l'esprit répandent sur nos traits une teinte de gravité, les tendent un peu. Dans ces moments, si l'on se forçait au sourire, on ne parviendrait qu'à faire une grimace. La politesse n'exige pas qu'on aille jusque-là. Ce qu'elle proscriit, c'est l'air dur, renfrogné, qu'on se laisserait

aller à prendre, parfois, sous l'étreinte de la douleur physique ou morale. Les autres n'y peuvent, mais cependant, souvent, cet air morose ou désagréable les attristerait, les encolérerait ou les déconcerterait, selon leur caractère.

S'il est absurde et difficile de toujours sourire, il est un autre excès dans lequel il ne faut pas tomber. Quelques personnes, qui prétendent à la qualification de gens chics, croient devoir se faire un visage sérieux, réprimer la vivacité de leur regard, porter haut la tête, et travailler à ne pas conserver l'air bon garçon : "On ne doit pas plus laisser apercevoir qu'on est un brave homme qu'on ne met sécher ses habits à la fenêtre".

Nous voulons bien, nous disions tout à l'heure, qu'on ne rie pas, même qu'on ne sourie pas à tout propos. Mais il ne faut jamais empêcher ses traits de se détendre, sa bouche de sourire sous une impression joyeuse, gaie, heureuse qu'il n'y a pas à cacher. Le regard n'a pas à s'éteindre non plus, c'est voiler l'intelligence ; l'œil n'est jamais aussi beau que lorsqu'il brille sous l'influence d'un noble sentiment du cœur ou de l'âme.

La stature est plus élégante, si on ne courbe pas la tête, si on la tient bien droite, permettant toutefois au cou de fléchir à l'occasion. Mais la "porter haut" indique assez la présomption, l'orgueil, la sottise.

La bonhomie, la bienveillance, n'ont rien de trivial, ne donnent nullement un aspect commun ; il n'y a donc pas à dissimuler ces qualités, quand on les possède, sous un masque d'indifférence et de froideur.

Q. — Comment doit-on rire ?

R. — Les personnes qui rient en A — ah ! ah ! ah ! sont ordinairement loyales, honnêtes, mais souvent inconstantes.

Celles qui rient en E — eh ! eh ! eh ! sont d'un caractère mélancolique.

Celles qui rient en I — hi ! hi ! hi ! sont obligeantes, simples, un peu timorées peut-être.

Celles qui rient en O — oh ! oh ! oh ! ont de la hardiesse, du courage, de la fierté.

Celles qui rient en U — uh ! uh ! uh ! sont des misanthropes.

Et celles qui ne rient pas du tout — sont des ennuyantes.

Et voilà !

Q. — Un monsieur qui accompagne une dame dans la rue peut-il fumer ?

R. — Mille fois non.

Q. — Que doit-on penser des personnes qui s'exposent de chez elles aux regards du public ?

R. — C'est un manque de tenue d'appeler les regards des personnes qui passent et de s'exposer à l'inspection du premier venu. Les jeunes personnes mal élevées y trouvent beaucoup de plaisir et d'excitation à bon marché ; mais une femme de tact et de goût déteste une publicité de ce genre et préfère prendre l'air plus à l'écart.

Q. — Peut-on saluer dans l'église une personne qu'on connaît ?

R. — On peut à rigueur dans l'église saluer une connaissance, mais cela doit se faire discrètement.

Q. — Une femme peut-elle envoyer sa photographie à un homme marié de ses amis ?

R. — Ce n'est pas de bon ton. Pourquoi ne pas adresser cette photographie à la femme de cet ami ?

Q. — Quelle réserve doit-on tenir à l'égard d'une personne qui lit ou qui écrit ?

R. — On ne doit jamais regarder par dessus l'épaule d'une personne qui lit ou qui écrit, ni en aucune façon chercher à savoir ce qu'elle lit ou écrit à moins qu'elle ne nous y invite ; ni, d'une façon quelconque, chercher des yeux des renseignements au milieu des papiers étalés sur un bureau pendant qu'une personne vous parle. Retenons toujours ce principe que si "La Dame Blanche nous regarde" suivant l'air célèbre, les affaires des autres ne nous regardent pas.

Q. — Peut-on ouvrir une lettre en présence d'autres personnes ?

R. — Non, une lettre reçue en présence d'autres personnes ne doit être ouverte que quand on est seule. Cependant on peut être priée d'en prendre connaissance si

on le désire. Dans ce cas, on remercie et on se retire à l'écart pour lire sa lettre. Ou bien entre intimes, on demande la permission et on lit sa lettre. Mais il faut, dans tous les cas, une excuse, soit demandée, soit offerte pour lire une lettre en société.

Q. — Quelle doit être la tenue d'une jeune fille dans ses rapports avec ses amies ?

R. — Si elle est plus privilégiée qu'elles physiquement, elle fera preuve de bonté et de charité en l'oubliant ; elle ne cherchera pas non plus briller à leurs dépens, elle s'abstiendra de faire ressortir ses avantages à leurs yeux ; mais, tous ces petits détails seront omis par elle si elle est sèche, égoïste et personnelle ; il y a de ces délicatesses qui ne s'apprennent pas et que le cœur dicte seul.

Q. — Quelle doit être la tenue d'une jeune fille en public ?

R. — Une jeune fille bien élevée ne se retourne pas dans la rue, sous aucun prétexte, pour regarder quelqu'un qui vient de passer près d'elle. Elle ne braque jamais son lorgnon sur une personne qui lui est inconnue, ni même sa lorgnette au théâtre, et se dispense de regarder trop fixement qui que ce soit, et dans n'importe quel endroit ; ce qui lui donnerait un air effronté.

Q. — Que doit faire une jeune fille invitée à faire montre de ses talents dans une réunion ?

R. — Si une jeune fille est priée de chanter ou de jouer du piano dans une réunion, elle ne se fera pas solliciter à plusieurs reprises pour finir par céder ensuite. Elle s'exécutera simplement et de bonne grâce, à moins qu'elle ne soit pas sûre de sa voix ou du morceau demandé ; elle accuserait alors humblement et aimablement son incapacité, de façon à faire cesser toute instance ; car on ne doit jamais se produire avec l'arrière-pensée que l'on peut blesser et importuner des oreilles musiciennes.

Q. — Une jeune fille qui descend ou monte un escalier avec sa mère doit-elle la suivre ou la précéder ?

R. — La suivre en montant, la précéder en descendant.

Q. — Une jeune fille doit-elle tendre la main la première à une personne qu'elle rencontre dans la rue ou en entrant dans un salon ?

R. — Elle ne peut tendre la main la première qu'à une amie de son âge, elle doit attendre qu'une personne âgée commence ; quant à un jeune homme il ne doit se permettre la poignée de main que s'il y a intimité et camaraderie avec une jeune personne.

Q. — Quelle tenue une jeune fille doit-elle observer en cas de mécontentement ?

R. — Une femme bien élevée ne doit jamais élever la voix plus qu'il ne faut pour se faire remarquer en public. Sa seule alternative, si elle est ennuyée par quelqu'un, est de se renfermer dans un silence digne ou de se retirer. Faire preuve de colère ou d'excitation, ou faire du tapage est un indice de mauvaise éducation.

Q. — Quelle est la tenue la plus correcte à observer dans la rue pour une jeune fille ?

R. — Elle bannira de sa toilette tout ce qui attire le regard ; elle marchera sans se retourner.

Q. — Si une jeune fille s'adonne aux sports, quelle sera son attitude vis-à-vis de ses camarades de jeux ?

R. — La bicyclette, le tennis, le croquet, le golf exigent le concours des deux sexes. Une jeune fille bien élevée sait se renfermer dans une sage réserve qui n'exclut pas une aimable familiarité.

Elle s'appliquera à fuir les allures masculines, le ton cavalier, le geste libre, qui sont insupportables chez une femme ; certaines jeunes filles ne savent pas assez combien la grâce féminine a d'attraits et ce qu'elles perdent à s'en dépouiller.

Q. — Comment un jeune homme peut-il s'assurer qu'il ne déplaît pas à une jeune fille ?

R. — Le gentilhomme parfait est, par définition, celui qui n'oblige jamais, en rien, une femme à prendre l'initiative. Quelquefois, par modestie ou timidité, une jeune fille bien élevée hésite à accorder aucune marque de faveur

à un homme à moins qu'il n'ait montré qu'il lui porte un intérêt particulier. La façon de voir si une jeune fille s'intéresse à vous ou se plaît dans votre société, c'est de bien montrer que vous désirez qu'elle vous accorde ses faveurs. Si elle ne répond pas à votre désir ainsi démontré, vous aurez toujours l'avantage de savoir à quoi vous en tenir.

Q. — Quelle est la marque distinctive du parfait gentilhomme ?

R. — Le véritable gentilhomme va, armé seulement de la conscience du droit et du bien ; il subjugue ses appétits, raffine ses goûts et ses habitudes, dompte ses défauts et estime les autres autant et plus que lui-même. Personne n'est plus attentif que lui à remplir les petites obligations de la vie. Avec son désir de rendre heureux, sa crainte de blesser, il n'oublie rien, n'omet rien. Il est plein de respect et de douceur pour les femmes. Pour leur parler, il assouplit sa forte voix ; pour ne pas les effaroucher, il modère la brusquerie des façons masculines ; dans la discussion avec une femme, comme dans la conversation, il introduit toute sorte de termes mesurés et une courtoisie inaltérable. Il se laisse attaquer, taquiner sans montrer d'impatience ; il ne répond jamais grossièrement à la parole inconsidérée, maladroite ou vive qui peut échapper à la femme. C'est dans ce commerce avec elle, avec ses ménagements pour sa faiblesse, qu'il acquiert ses dons les meilleurs et les plus charmants. Il parle d'elle-même, hors de sa présence, avec un respect infini ; il ne la compromet jamais et, au besoin, la défend de sa parole et de son bras.

Ce respect de la femme est, en effet, pour l'homme, le critérium du savoir-vivre. Celui qui le comprend saura conserver toujours cette retenue et cette indulgence qui empêchent ses lèvres de proférer devant elle une parole inconvenante ou une réponse grossière, même s'il en recevait une insulte, car, ce qu'on ne peut pas quelquefois accorder à la femme pour elle-même, est toujours dû à son sexe ; et c'est ce qu'il ne faut pas oublier.

Q. — Quelles doivent être pour un homme bien élevé les règles de vigilance ?

R. — En particulier, il doit surveiller ses pensées ; en

famille, surveiller son caractère ; en société, surveiller sa langue.

Q. — Quelle réserve doit-on garder à l'égard des parfums ?

R. — Hommes et femmes doivent à cet égard se montrer très circonspects ; on prétend que l'on peut définir le caractère d'une femme d'après son parfum favori ; ce qui revient à dire qu'en cela comme en toute autre chose la modération révèle une organisation saine et sage. Le bon goût, et même la politesse conseilleront toujours de n'employer que des odeurs discrètes ; telles que l'iris avec son arôme de violette ou les roses séchées qui donnent aux vêtements qu'elles approchent un parfum si délicat.

Nous voyons d'ici certaines gens se récrier sur le mot de politesse que nous venons de leur servir à propos de parfums. Il est cependant fort exact ; car c'est manquer à sa loi que de gêner et d'incommoder ses voisins ; et c'est presque toujours ce qui arrive lorsqu'on répand autour de soi une odeur trop capiteuse, quelquefois même un mélange encore plus insupportable.

Il existe des gens, de santé pourtant robuste, qu'un parfum un peu violent fait tomber en défaillance. Il nous semble que cet exemple, qui certes n'est pas étrange, doit suffire à la proscription de ces derniers, sans que nous ayons besoin d'ajouter qu'on ne les rencontrera jamais sur une femme parfaitement distinguée. Ils sont généralement le privilège de celles qu'on ne veut pas nommer.

Q. — Quand on suit la mode anglaise de laisser son chapeau et sa canne dans l'antichambre, que fait-on de son pardessus et de ses caoutchoucs ?

R. — On laisse sa canne et son chapeau dans le vestibule, ainsi que son pardessus, s'il est en fourrure ou en étoffe très épaisse. Quand on fait visite à l'heure du thé, on retire également ses caoutchoucs ou ses "overshoes" dans le vestibule si l'on connaît bien la maîtresse de maison. Un visiteur qui n'est pas dans des relations d'intimité doit attendre que la maîtresse de maison lui dise de retirer son manteau.

Q. — Quand peut-on porter la cravate noire et l'habit ?

R. — On peut porter une cravate noire avec l'habit, au thé, à une petite fête improvisée et à un petit diner.

La cravate blanche est de rigueur à un grand diner et à un bal.

Q. — Y a-t-il des cérémonies pour lesquelles on peut venir à l'église en robe décolletée ?

R. — Jamais, aucune, sous aucun prétexte.

Q. — Quelle est la tenue pour sauterie d'après-midi ?

R. — Pour toute "sauterie" dans la journée, quel qu'en soit le motif, il faut la robe montante et même le chapeau.

Q. — L'ombrelle fait-elle partie d'une toilette de cérémonie, grande toilette ?

R. — Non. Cependant on peut prendre une ombrelle, même pour faire des visites de cérémonie.

Q. — Comment doit-on tenir une canne ou un parapluie ?

R. — Ils doivent être tenus par la poignée ou un peu au-dessous de la poignée et, toujours, la pointe en bas.

Q. — Peut-on à une soirée porter une médaille de diplômée ?

R. — Les médailles que l'on reçoit dans les couvents ou les grandes écoles ne se portent pas dans le monde. Ce sont des bijoux de pensionnaires. Cependant, cette proscription ne s'étend pas aux agrafes universitaires, appelées "class pins" qui se portent discrètement et constituent des talismans de reconnaissance, dont la signification n'est remarquée que des initiés et qui n'attirent pas l'attention.

Q. — Une plus jeune sœur peut-elle parfois prendre la préséance sur son aînée ?

R. — Lorsque deux sœurs assistent à la même fête, c'est toujours l'aînée qui doit passer la première. Si, dans une circonstance spéciale on désire mettre en avant la plus jeune, il vaut mieux que l'aînée reste à la maison plutôt que d'être reléguée au second plan. C'est seule-

ment dans certains milieux qu'on laisse les plus jeunes enfants prendre le pas sur les aînées. Jamais on n'entend parler de cela dans la bonne société. L'ancienneté est un titre qu'il n'est pas convenable d'ignorer. Contrevenir à ces règles dénote de mauvaises façons et fait le plus grand tort au coupable.

Q. — Deux frères doivent-ils toujours être invités ensemble ?

R. — Il doit être bien entendu que deux frères doivent toujours être considérés comme deux personnalités absolument distinctes, indépendantes l'une de l'autre, quant aux relations, aux amis, aux invitations. Dans beaucoup de cas, et ailleurs, ils préfèrent faire partie de groupes différents. Le frère aîné naturellement ne se gêne pas pour demander à ses amis intimes une invitation pour son plus jeune frère pour un bal ou pour une réception. Mais il ne doit pas en demander pour un dîner ou pour une partie de cartes. Dans tous les cas, il ne doit jamais en demander pour une maison dont la maîtresse a déjà fait la connaissance de son frère. Les membres d'une famille ne doivent jamais s'imposer les uns les autres en société.

Q. — Mari et femme doivent-ils se donner le bras sur la rue ?

R. — La mode, le chic, n'est plus de se donner le bras, entre époux, dans la rue. Mais il n'est aucunement interdit de le faire. Et le soir, ou bien dans les quartiers déserts, le mari doit même cette protection à sa femme.

Q. — Une personne souffrante ne peut-elle pas, en société, prendre une attitude plus facile qu'une autre ?

R. — En aucune façon, toute tenue nonchalante ou relâchée est proscrite. Si une personne est trop malade pour se tenir droite assise ou pour garder une attitude correcte, elle n'a qu'à rester chez elle jusqu'à ce qu'elle soit en meilleure santé. Rien n'oblige à aller dans le monde si l'on n'est pas bien ; quand on y va, on doit se tenir comme l'exigent les règles admises.

Q. — Quels égards doit-on aux malades et aux invalides chez eux ?

R. — Un malade, un vieillard, une dame doivent toujours avoir le meilleur siège de la pièce ; on doit leur permettre de choisir la lumière et la température qui leur conviennent, aucune personne ne peut trouver à redire à ce que ce privilège leur soit largement accordé.

Q. — Comment peut-on tousser en société ?

R. — Il est des malades atteints de toux chronique qui en prennent philosophiquement leur parti en toussant en sourdine, ce qui est fort louable. D'autres, au contraire, et, tout en maugréant du matin au soir, semblent trouver un âpre plaisir à tousser avec violence et avec fracas : ce faisant, ils ne sont pas seulement peu aimables pour leurs proches et leurs amis, mais encore très imprudents pour eux-mêmes.

Cette petite satisfaction d'un plaisir maladif leur coûte souvent plus cher qu'ils ne le pensent.

La raison en est bien simple : ils enflamment et déchirent tout simplement leurs poumons. Ces organes, en effet, sont formés d'un tissu spongieux et délicat qui parfois s'obstrue et s'irrite par l'accumulation de mucosités, et on tousse pour essayer de s'en débarrasser. Or il est évident que si on arrache violemment ces substances encombrantes, on endommage le délicat tissu pulmonaire.

Il faut donc s'accoutumer, s'entraîner à tousser aussi doucement que possible. Cela est beaucoup moins difficile que l'on ne pourrait croire tout d'abord. On y réussit très bien avec un peu de persévérance. C'est un moyen excellent pour prolonger son existence souvent de bien des années.

Q. — Quelle est la prescription la plus sérieuse à l'égard des rendez-vous ?

R. — Un gentilhomme ne manque jamais à un engagement, ni à un rendez-vous de plaisir ni d'affaires, ni avec un monsieur ni avec une dame. Si l'on n'a pas bonne mémoire on doit porter un carnet et inscrire tous ses rendez-vous, en ayant bien soin de n'en pas donner plusieurs pour le même jour, à la même heure. Manquer à une rencontre avec une dame est une offense grave propre à créer un ressentiment bien justifiable.

Q. — Comment peut-on rompre une connaissance sans attrait ?

R. — La politesse la plus stricte doit présider à la rencontre : un jour simplement courtois, sans cordialité, un air préoccupé et qui s'arrête à peine sur la personne sont tout ce qu'autorise la bonne éducation et la courtoisie indispensable même envers une personne désagréable. La stricte courtoisie élève quelquefois des barrières beaucoup plus difficiles à franchir que l'impolitesse même.

Q. — Que doit-on faire en cas de différend ?

R. — La pierre de touche de la bonne éducation se trouve sûrement dans l'attitude que prennent deux personnes du même cercle ou de cercles différents en cas de différend sérieux. Il existe un art délicat de se quereller gracieusement sans sacrifier sa dignité ni franchir les bornes du bon goût. Perdre son calme est une faute capitale. On doit pouvoir exposer son avis et sa cause sans chaleur ni colère, avec calme et clarté. S'il faut écrire une lettre, les termes doivent en être posés soigneusement et poliment. On doit éviter les allusions personnelles et tout ce qui n'a pas trait au sujet en dispute. Autant que possible, se faire conseiller par un homme d'affaires. L'étiquette rigide des lettres d'affaires à laquelle on est accoutumée est souvent le meilleur guide pour des lettres particulières de cette nature. Une femme est plus exposée qu'un homme à se laisser entraîner par la colère dans ces circonstances.

Q. — Doit-on toujours accepter des excuses ?

R. — Un gentilhomme ne refuse jamais d'accepter des excuses. Si grande qu'ait été l'insulte, si profond que soit le ressentiment, on ne repousse jamais une excuse. Cela n'a pas pour effet de faire renaitre l'amitié, mais cela doit empêcher la querelle.

Q. — Peut-on en passant regarder par une porte entrouverte ou par une fenêtre basse ?

R. — Si la porte d'une chambre ou d'un bureau particulier est ouverte, les personnes qui passent ne doivent

pas y regarder. Une personne bien élevée ne regarde jamais par les fenêtres des maisons assez basses pour permettre de voir de la rue à l'intérieur.

Q. — Comment doit-on s'y prendre pour régler l'addition dans un restaurant où l'on a des invités ?

R. — Quand on a invité quelqu'un, surtout des dames à un dîner ou souper impromptu il faut quelquefois payer sur-le-champ. Dans ce cas on doit sortir un gros billet et jamais une poignée de menue monnaie. On ne doit jamais refaire l'addition ni disputer les articles. Si on a un compte dans l'établissement, on signe le chèque ; sinon on donne le pourboire au garçon et on va payer à la caisse pendant que les dames mettent leurs manteaux.

Q. — Une personne veuve, de bonne éducation, vit à la campagne, très isolée, mais dans une situation qui l'oblige à une certaine tenue, à un peu de toilette, non pas campagnarde, mais bourgeoise. Elle a de très faibles ressources. Comment doit-elle procéder pour faire le mieux possible avec économie ?

R. — D'abord, elle doit fixer un budget de toilette. Tant qu'on ne s'accorde pas un "chiffre", on se laisse entraîner, ou bien, au contraire, on lésine trop.

Ensuite : acheter toujours des choses de très bonne qualité.

Puis, s'intéresser à son habillement ; ne pas le considérer comme chose négligeable ; puisque la fonction exige une mise convenable, cultiver son goût.

Porter toujours des choses très simples, avec le moins de garnitures possible. La garniture n'est jolie qu'à condition d'être très fraîche, très nouvelle.

Se coiffer gentiment ne coûte pas un sou. C'est affaire de regarder les personnes bien coiffées, de les imiter, de leur demander au besoin un petit conseil, une leçon qu'une femme ne refuse jamais, à moins qu'elle ne soit envieuse et malveillante.

La personne en question ne renouvellera pas sa garde-robe, mais la réformera peu à peu, à mesure que s'useront les effets qu'elle possède. Elle la ramènera de la sorte à une composition bien comprise et pratique dont voici les bases :

En général, vêtements de demi-saison, en petit nombre, de façon à user sans avoir besoin de faire "arranger".

Adoption de couleurs neutres : noir, gris, brun, pour la robe et le manteau.

S'en tenir au genre "costume" jupe et jaquette tailleur, avec chemisette à volonté.

Le costume, dans son neuf, sert pour s'habiller. Il permet un corsage clair, en soie, en petit velours, selon la saison.

Quand il est défraîchi, on le finit avec des blouses de flanelle ou de coton, très modestes, bien attachées à la taille avec une ceinture solide. L'encolure fermée par un nœud ou une broche, selon sa forme.

On sort parfaitement en taille quand la saison le permet.

L'hiver naturellement il faut se conformer au climat. Une grande pèlerine, en l'absence de fourrures, est encore le plus confortable des vêtements.

Le chapeau de paille, l'été, de feutre, l'hiver, orné de ruban de soie ou de velours et d'une plume solide.

Tout cela, bien soigné, bien entretenu, se reporte d'une année sur l'autre. Il ne faut pas croire qu'on soit obligée de renouveler toute sa toilette aux changements de saison, il faut faire marcher les choses tant qu'elles durent et ne laisser au rebut que les objets d'extrême été et d'extrême hiver. En doublant, en dédoublant, en ajoutant ou en enlevant des vêtements de dessous, on s'accommode à toutes les températures des époques moyennes.

Passer quelques-unes des longues soirées d'hiver à étudier un peu cet "art de s'habiller", si précieux pour la femme, n'est pas futile, mais sage. Et, vraiment, c'est presque toujours quand on a de fort modestes ressources que l'on se met le mieux, parce qu'on se donne la peine nécessaire dans ce but.

Q. — Quand doit-on renoncer à la société ?

R. — Si vous avez subi des infortunes, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de quitter la société avant qu'elle ne vous quitte.



THES —

Q. — Comment doit-on choisir les jeunes filles destinées à servir le thé dans une réception de cérémonie ?

R. — Servir le thé dans une réception de l'après-midi est une occasion exceptionnelle pour une jeune fille de faire preuve de grâce, de tact et d'attention. Beaucoup, cependant, échouent par suite d'ignorance, de maladresse, de timidité et quelquefois aussi de prétention et d'arrogance. Comme une grande partie du succès de la réception doit dépendre de l'habileté et du charme des serveuses, on conçoit que la maîtresse de maison ne peut pas apporter trop de soin à leur choix. En règle générale, les jeunes filles qui sortent déjà depuis une ou deux saisons sont beaucoup plus aptes que les autres à remplir ces fonctions, elles sont plus posées et ont plus de tête. Une au moins des jeunes filles qui servent doit être parfaitement expérimentée. Si une maîtresse de maison laissait le soin de son thé à deux ou trois débutantes, celles-ci sont tellement occupées d'elles-mêmes et de leurs amis qu'elles pourraient laisser tout le reste de la société dans une regrettable négligence. Les jeunes filles qui servent doivent s'occuper spécialement des personnes qui sont seules et qui paraissent ne pas connaître les autres invités. Elles doivent s'approcher des invités d'un air amical et plein d'attentions, sans raideur et surtout en évitant tout air protecteur qui rappelle les demoiselles de magasin. Une jeune fille affectueuse, intelligente, réussit toujours, mais celles qui sont hautaines, affectées et qui jouent au snob sont invariablement désagréables quelque soient leur charme et leur beauté. Le moyen de plaire dans ces délicates fonctions est de paraître y prendre un intérêt réellement personnel, d'avoir l'air de recevoir pour son propre compte, de faire preuve d'égards pour les personnes craintives ou embarrassées. Une jeune fille qui n'a pas peur de se prodiguer, même dans une pièce chaude et encombrée est toujours plus attrayante que celles qui ont peur de se déranger ou de se fatiguer ou de chiffonner leur toilette, et qui ne sont ni intéressées ni intéressantes dans la réception.

Trois servantes ne sont pas de trop dans un petit thé. Dans un grand thé, ... vaut mieux avoir deux jeunes femmes mariées pour verser le thé et le café et cinq ou six jeunes filles pour servir.

Q. — A quelle heure doit-on se rendre pour un thé ?

R. — En ville l'invitation "Venez prendre thé"

signifie généralement le thé de cinq heures qui se sert dans le salon sans cérémonie ; cependant si la personne qui vous invite reçoit à l'ancienne mode, ou n'est pas à la mode, cela peut signifier le grand thé de six heures. En cas de doute le mieux à faire est de demander l'heure.

Q. — Une dame peut-elle demander à une autre dame de l'accompagner à la table des rafraichissements ?

R. — Une dame peut parfaitement demander à une autre dame, avec laquelle elle cause, de l'accompagner à la table des rafraichissements, même s'il y a là des messieurs ; il n'y a aucun motif d'éprouver de la timidité ou de la gêne à cet égard. Tous les invités ont le même droit et sont sur le même pied pour le moment. Si l'on ne s'attend pas à connaître beaucoup de personnes à la réunion, il vaut autant arriver tard et ne pas rester longtemps.

Q. — Doit-on enlever ses gants pour prendre le thé et que doit-on faire de sa tasse quand elle est vide ?

R. — On ne retire généralement pas ses gants. On pose sa tasse et sa soucoupe sur la première table qui se trouve à portée, si un des messieurs présents ou une des jeunes filles qui servent ne viennent pas vous en débarrasser.

Q. — Doit-on tenir une table à thé mise au salon ?

R. — C'est une erreur grave d'avoir en permanence des tasses à thé exposées en ordre de cérémonie sur une table, au salon. C'est absurde d'ailleurs, car personne ne voudrait sûrement tremper ses lèvres dans des tasses qui sont perpétuellement exposées à la poussière de l'appartement. Si elles ne sont pas destinées à servir réellement, à quoi sert-il de les mettre sur une table au salon. Dans une maison où l'on sert toutes les après-midi régulièrement le thé, c'est à quatre heures et demie qu'on dispose la table à thé. S'il n'y a que deux ou trois personnes, le thé est apporté par la servante sur un plateau à cinq heures généralement.

Une fois la collation terminée tout ce qui a servi au thé est desservi du salon. La table à thé est repliée et remise à sa place dans le salon, on y pose une jardinière, ou des

livres, mais on fait disparaître tout ce qui dénote son usage utilitaire.

Les Chinois et les Japonais prennent le thé dans de petites tasses, mais dans ce pays-ci on préfère des tasses de dimension plus sérieuse. Ce sont généralement des tasses demi sphériques. Pour bien servir le thé, il faut que la maîtresse de la maison veille que le thé soit fraîchement infusé, qu'il soit chaud, que la crème soit fraîche, que les petites tartines ou les gâteaux beurrés sortent du four. Il ne faut pas offrir de gâteau, à moins qu'il ne soit particulièrement bon et frais. Beaucoup de gens préfèrent de petits biscuits ou des gaufrettes qui valent sûrement mieux que certains gâteaux d'apparence plus somptueuse.

Q. — Comment offre-t-on une tasse de thé ?

R. — C'est généralement la jeune fille de la maison, assistée d'une amie, qui fait le service du five o'clock. Il faut d'abord donner aux visiteurs le temps d'entrer, de saluer et dire quelques mots de bienvenue aux maîtres de céans. Au bout de quelques minutes, la maîtresse de maison propose une tasse de thé ; dès qu'elle est acceptée, la jeune fille préposée à cette besogne présente la soucoupe posée sur une petite serviette à thé pliée en quatre (cette serviette ne se déplie pas, on la laisse sous la soucoupe, elle offre en même temps le sucrier contenant la pince à sucre ; ceci fait, elle présente les gâteaux.

Les jeunes gens à qui l'on offre une tasse de thé doivent aller au devant de la personne chargée du service et non l'attendre à leur place. Quand une jeune fille est seule pour servir les visiteurs, le devoir des jeunes filles présentes est de l'aider ; à défaut de jeunes filles, un jeune homme fait preuve de bonne éducation en passant les gâteaux, ou bien en débarrassant les assistants de leur tasse vide.

Q. — Comment prend-on le thé, sans cérémonie ?

R. — Quand le plateau avec le thé est apporté, il doit être placé sur une table basse, débarrassée au préalable de tout ce qui l'encombre et posée auprès de la maîtresse de maison qui peut dire alors à ses invités : "Voulez-vous avancer vos chaises un peu". Les messieurs avancent

les chaises des dames et offrent les tasses, les gâteaux, les tartines dans l'ordre convenable.

Q. — Peut-on reprendre une seconde tasse de thé ?

R. — Dans l'intimité, cette licence est permise. Elle est déplacée quand le salon est plein de visiteurs. Il faut ménager la jeune fille chargée du service et ne pas l'accaparer au détriment des autres. On ne doit pas s'essuyer la bouche avec la serviette à thé, elle est exclusivement destinée à recevoir les quelques gouttes de liquide qui pourraient déborder de la tasse. On doit boire et grignoter les gâteaux de telle sorte et avec tant de soin qu'on n'ait pas besoin de s'essuyer les lèvres. En tout cas, il est toujours facile de passer furtivement sur sa bouche le fin carré de batiste qu'une femme élégante glisse dans la poche de sa jaquette, à sa ceinture ou entre deux boutons de son corsage, mais ce geste doit passer inaperçu.

Q. — Comment doit-on offrir une seconde tasse de thé à un invité ?

R. — On doit éviter par dessus tout une formule qui paraisse rappeler à la personne à qui l'on s'adresse qu'elle a déjà pris du thé, toute formule qui serait indiscrete, comme par exemple : Voulez-vous une autre tasse de thé", ou "Voulez-vous encore du thé" ? ou "Voulez-vous une deuxième tasse de thé" ? Dans chacun de ces cas, on rappelle à la personne qu'elle en a déjà pris, ce qui est indiscret. On doit offrir purement et simplement du thé sans allusion au fait que c'est la seconde ou la troisième tasse.

Q. — Quelle est l'étiquette en France pour les thés de l'après-midi ?

R. — L'usage d'offrir le thé est maintenant si répandu en France que l'on ne peut aller nulle part, même dans un coin fort reculé à la campagne, sans que, de quatre à cinq, on ne voit entrer au salon la femme de chambre porteuse du légendaire plateau.

Ceci est bien pour les imprévus. Mais, lorsqu'on a un jour, le thé, c'est-à-dire le service pour le thé, est dressé, en France, d'avance sur une table spéciale, placée dans un

coin du salon, ou à l'entrée du petit salon, lorsque l'appartement comporte deux pièces de réception.

La table est recouverte d'une nappe brodée et bordée de la même étoffe ; les tasses y sont alignées ayant, sous chacune d'elles, la petite serviette pour laquelle la fantaisie a libre cours, on y a aussi dressé le samovar (ou bouilloire russe) la théière, le pot au lait, la chocolatière, les gâteaux et le plateau aux vins de dessert qu'il est d'usage d'offrir aux personnes qui ne prennent ni chocolat, ni thé, car on prend autant de l'un que de l'autre.

Lorsqu'on donne une petite soirée ou matinée privée, le thé devient presque un lunch. On y ajoute de la bière, des sirops, de l'orangeade, des sandwiches, du vin de Bordeaux, des bonbons et des gâteaux variés. Mais pour les jours de réceptions ordinaires, on se contente presque toujours de la brioche, du plum-cake et des gâteaux secs.

C'est la maîtresse de la maison qui offre le thé. Mais si elle a une fille, ou une nièce, ou même une jeune amie près d'elle, elle laisse à la jeunesse le soin de faire ce service tout à fait simple, mais charmant, quand la personne qui sert est gracieuse et aimable.

Q. — Que doivent faire les messieurs aussitôt que la maîtresse de maison se dispose à servir le thé ?

R. — Aussitôt que la maîtresse de maison se dispose à servir le thé, les messieurs s'avancent, lui prennent les tasses des mains et les portent aux dames. Si la réunion n'est pas très nombreuse, la maîtresse de maison suggère généralement de rapprocher les chaises. Naturellement, les messieurs s'empressent d'approcher les chaises pour les dames. Lorsque la maîtresse de maison offre une tasse de thé à une des personnes assises et qu'elle a la tasse à la main, le monsieur qui se trouve le plus rapproché s'avance et prend la tasse pour la passer. Il ne faut pas oublier qu'il est assez difficile dans les commencements surtout de circuler parmi les groupes avec des tasses de thé à la main et au milieu des trains de robes, aussi doit-on agir avec la plus grande circonspection, surtout dans les débuts.

Q. — Comment se sert le sucre en morceaux ?

R. — Le sucre en morceaux se sert et se prend toujours avec une pince à sucre.

Q. — Peut-on prendre une sandwich dans ses doigts pour la manger ?

R. — Certainement, une sandwich ou un morceau de gâteau se portent à la bouche avec la main droite.

Q. — Comment doit-on boire dans une tasse ?

R. — On doit enlever la cuillère et boire en tenant la tasse au-dessus de la soucoupe.



THEATRE —

Q. — Comment organise-t-on une partie de théâtre ?

R. — Une partie de théâtre ne doit pas comprendre plus de huit à dix personnes. La vraie partie est la partie carrée ou de quatre personnes. Les invitations peuvent être écrites ou verbales. Dans la saison des fêtes, il vaut mieux écrire pour être sûr de l'acceptation. Prendre soin d'indiquer clairement la date de la soirée, la pièce et le théâtre.

Le rendez-vous doit être pris chez le chaperon. Pour une partie à quatre, on peut se rencontrer dans le vestibule du théâtre. En arrivant au théâtre l'amphytrion s'assure que tout le monde a des programmes, il remet les billets au placier et précède ses invités dans l'allée. Il indique l'ordre des sièges. Ce doit être d'abord un monsieur, puis la dame qui doit s'asseoir à côté de lui et tout le reste se place alternativement jusqu'à l'amphytrion qui prend le siège extrême au bord de l'allée si l'on a pris des fauteuils d'orchestre. Les messieurs ne doivent pas sortir pendant les entr'actes ; cependant s'il y a dans la salle des personnes de connaissance qui désirent venir saluer les dames, ils peuvent sortir afin de leur permettre de s'asseoir. Pour passer dans un rang de sièges, on doit toujours garder la face tournée vers la scène. L'amphytrion ne quitte jamais ses invités.

Après le théâtre il prend un peu d'avance pour retenir des voitures.

Les parties de théâtre sont invariablement suivies d'un souper, généralement au restaurant.

Le souper doit être commandé d'avance et tout doit être

payé d'avance en réglant le menu, tout ju qu'au pour boire du garçon. Il doit y avoir des fleurs que les dames pourront se partager et des boutonnières pour les messieurs.

Un souper de ce genre ne se donne jamais dans un salon particulier, mais dans la grande salle du restaurant. Les dames viennent pour voir et pour être vues.

Le chaperon s'assied à la droite de l'amphytrion, à moins que la partie ne se donne en l'honneur d'une dame en particulier qui prend la droite et le chaperon la gauche.

Les manteaux sont déposés au vestiaire et il n'y a pas d'ordre d'entrée dans la salle du restaurant, sauf que l'amphytrion prend la tête et entre le premier.

Après le souper les dames retournent chez le chaperon qui a charge de les faire reconduire. L'amphytrion seul les accompagne, les autres messieurs prennent congé au restaurant.

Quelquefois le chaperon s'arrange pour qu'il y ait une danse au retour et, dans ce cas, tout le monde revient ensemble chez elle.

Q. — Comment entre-t-on au théâtre ?

R. — En entrant au théâtre, les dames pénètrent les premières dans l'édifice, les messieurs les rejoignent, prennent la tête et remettent les billets au contrôleur, ils prennent aussi les programmes et remettent les coupons au placier. Celui-ci prend la tête, les dames suivent et les messieurs viennent ensuite. S'il n'y a pas de placier à l'entrée, alors c'est toujours un des messieurs qui précède les dames jusqu'à leur place.

Q. — Quelle est la règle de tenue au théâtre ?

R. — Être tout au théâtre quand le rideau est levé ; tout à la personne qu'on accompagne quand le rideau est baissé.

Q. — Une dame salue-t-elle ses amies au théâtre ?

R. — Une dame n'est pas tenue de reconnaître une amie à travers une salle de spectacle ou de concert, mais un monsieur peut reconnaître et saluer les dames qui sont de ses amies.

Q. — Deux jeunes femmes peuvent-elles aller le soir au théâtre sans être accompagnées ?

R. — Il est parfaitement convenable pour deux jeunes femmes d'aller seules au théâtre, même le soir, si elles n'ont personne pour les accompagner. Cependant il serait peut-être préférable pour elles de se faire conduire ou au moins rechercher à la porte du théâtre par une personne de nature à inspirer le respect. En tout cas, dans nos grandes villes deux femmes peuvent sortir le soir sans escorte et ne pas provoquer de commentaires pourvu qu'elles se tiennent avec dignité.

Q. — Quelles sont les règles de tenue pour une femme qui va au théâtre dans une loge ?

R. — Les femmes qui vont au théâtre ne doivent pas se faire de visites entre elles de loge à loge ou de place à place. Le bon goût exige qu'une femme reste à sa place pendant toute la durée de la représentation. Les hommes qui l'accompagnent vont lui chercher tout ce dont elle peut avoir besoin. Une femme ne doit sous aucun prétexte lorgner dans la salle. Si elle emmène une amie elle lui cède la meilleure place dans sa loge. Les hommes ne quittent pas, tous à la fois, la loge où ils sont avec des femmes. L'un d'eux reste toujours auprès d'elles. Les hommes ne saluent pas non plus de l'orchestre (ou d'une loge), les femmes qu'ils reconnaissent dans la salle. Ils vont leur offrir leurs hommages à la place où elles se trouvent.

Q. — Un jeune homme qui accompagne une jeune fille au théâtre peut-il la laisser là pour sortir dans un entr'acte ?

R. — Non, sous aucun prétexte.

Q. — Un jeune homme peut-il acheter au théâtre des bonbons pour la jeune fille qu'il accompagne ?

R. — Non, s'il veut être galant il doit acheter les bonbons avant de se rendre à la demeure de celle qu'il va accompagner, ou bien si la jeune fille se trouve au théâtre à côté d'amis, il peut s'excuser et sortir un instant pour aller chez le confiseur voisin acheter une boîte de bonbons. En principe on ne doit jamais rien payer, ni sortir d'argent en présence d'une femme qu'on accompagne.

TOILETTE —

Q. — En quoi consiste l'art de s'habiller ?

R. — C'est un devoir pour les femmes de soigner leur aspect. Nous ne parlons pas de rubans, de colifichets, de chevelures en édifices, ni de ceintures sanglées en tailles de guêpes ; ce n'est pas en cela que réside la véritable coquetterie. Ce qu'il faut obtenir, c'est une sorte d'harmonie de l'ensemble, une correction de toute la tenue qui prévient en notre faveur et qui ne choque l'œil par rien de déplaisant.

Pour une femme qui n'est pas mondaine, qui se contente, avec raison, de relations purement amicales, la dépense de toilette peut se réduire à bien peu de chose. Jamais peut-être le costume féminin n'a été plus pratique, ni plus économique que celui de nos jours. Une jupe et un boléro de drap, des chemisettes légères pour l'été, chaudes pour l'hiver, en voilà assez, à qui sait s'organiser, pour faire figure à peu près en toute circonstance.

Il s'agit seulement de faire valoir ces quelques parures de les faire "durer" aussi. Pour cela, deux précautions à prendre : Faire la guerre aux taches et la guerre aux mauvais plis.

Contre les premières, on usera des drogues qu'on aura toujours à sa portée : gazoline, ammoniaque, éther, alcool, et dont on trouve l'emploi dans tous les magazines féminins.

Contre les mauvais plis, quelques habitudes soigneuses suffiront d'abord. Les vêtements ne seront jamais jetés sans précaution sur une chaise ou sur un lit. On passera dans les emmanchures des jaquettes ou corsages un porte-manteau large et de bonne forme qui soutiendra les épaules. Aux ceintures des jupes, deux ganses seront cousues de chaque côté par lesquelles on suspendra la jupe, et non pas, comme on le pratique trop souvent, par la fente de fermeture. Si les vêtements se sont trouvés froissés dans la journée, on accroche le porte-manteau qui les soutient dans un courant d'air ou dans un endroit humide ; une corde, un piton fixés au plafond conviennent surtout parce qu'ils permettent d'isoler complètement les vêtements. Si les mauvais plis ne cèdent pas, on repass-

sera la toilette froissée à travers un linge légèrement humide.

Ce qui déforme et fatigue les vêtements, c'est de les remettre avant qu'ils ne soient revenus dans leurs bons plis ; les cassures, alors, s'ajoutent aux cassures, et c'est ainsi que l'on ne tarde pas à avoir un costume défraîchi, disgracieux, inélégant.

Tout ceci est d'ailleurs, applicable également aux habillements d'hommes : on sait l'importance du coup de fer pour la toilette masculine, et il n'est pas une bonne ménagère qui ne sache effacer la fâcheuse marque du genou, qui donne si promptement un air fatigué aux pantalons encore neufs.

La chaussure sera l'objet d'attentions spéciales ; premier point important : avoir toujours deux paires de chaussures, au moins, pour un usage identique, de manière à ne pas remettre la même paire deux jours de suite. Deux paires de chaussures, employées ainsi, alternativement, dureront beaucoup plus longtemps que deux paires usées successivement. Ceci, pour la même cause que celle que j'indique plus haut, souliers ou bottines ayant ainsi le temps de perdre leurs plis défectueux.

Dès qu'on quitte ses chaussures, il faut les mettre sur des formes ou embauchoirs qui les tendent et leur rendent leur bonne forme. Ces embauchoirs en bois peuvent être remplacés par des tiges d'acier munies d'un ressort à boudin qui maintiennent très solidement aussi la chaussure et qui lui permettent de mieux sécher, si elle se trouve mouillée.

Quand on ne peut pas faire de grosses dépenses chez le bottier ou le cordonnier, il faut faire le sacrifice des jolis talons Louis XV, qui se déforment vite, si l'on marche beaucoup. Mieux vaut être chaussée moins finement, mais toujours correctement, fraîchement.

Pour être bien habillée "en dessus", il faut être, d'abord, bien habillée "en dessous". Toute la lingerie sera aussi souple que possible. Le corset sera particulièrement soigné, et c'est une partie de la toilette à laquelle il faudra attribuer une somme raisonnable. Il sera de tissu résistant et de coupe irréprochable ; pas besoin de rubans de dentelles, de falbalas : un coutil ou une batiste unis et solides suffiront pourvu que le corset soit habilement taillé. Les jarretelles, dont l'usage au-

jourd'hui est général, sont des auxiliaires précieux dans l'art de s'habiller : deux devant, deux sur le côté maintiendront le corset en bonne place ; leur emploi est indispensable. Le corset sera délacé chaque soir et serré chaque matin, et non remis sans précaution tel qu'on l'avait quitté.

Par-dessus le corset, le moins de vêtements possibles : pas de superposition de jupons petits et grands. On est beaucoup aujourd'hui aux combinaisons : jupons-pantalons, cache-corset-jupons, maillots de jersey l'hiver.

Le jupon de costume sera l'objet d'attentions particulières : très ample du bas, il sera ajusté sur les hanches aussi exactement qu'une jupe ; pas de fronces, pas de coulisses avec des cordons encombrants, mais des pinces moulant la taille, un groupe de plis derrière, une fermeture soignée. Pour les femmes minces et un peu creuses du dos, on ajoute à l'intérieur du jupon, sous le groupe arrière des plis, une série de volants froncés en taffetas ou en tissu de crin.

Voilà pour le dessous.

Pour le dessus, deux choses à soigner : la ceinture et l'encolure. Rien de plus laid qu'une jupe qui tombe en arrière : on la fixera donc toujours avec l'aide d'agrafes posées à la ceinture et venant s'attacher dans le dos du corsage ; on la baissera le plus possible devant, de manière à donner une jolie ligne à la taille.

Le col aujourd'hui est souvent rapporté. Les corsages sont terminés par un simple poignet sur lequel on fixe une encolure que l'on peut renouveler à volonté. Pour ces encolures, l'usage de la toile raide, si peu seyante, est tout à fait abandonnée. On la remplace par des baleines de plume qui soutiennent le col, tout en lui permettant de "ganter le cou". Les encolures en dentelle, posée à clair, sont en faveur. Quand on les désire plus épaisses, on les double d'une mousseline de soie ou d'un taffetas et l'on soutient la dent par un ruban posé à plat en dessous, mais tout cela doit demeurer mince et flexible, de manière à bien dégager l'ovale du visage.

Le chapeau, enfin, sera sérieusement assujéti par trois et même quatre épingles, et les mèches de cheveux sévèrement retenues par une broche de nuque ou même, s'il le faut, un filet invisible et quand tous ces petits détails auront été observés, l'on pourra, avec la robe la plus

simple, paraître cinquante fois plus élégante que beaucoup de grandes dames richement habillées, mais mal fagotées.

Q. — En matière de toilette que doit-on proscrire et que doit-on permettre pour la jeune fille ?

R. — La recommandation suivante s'adresse beaucoup plus aux mamans qu'aux jeunes filles. Beaucoup de mères se plaisent à parer leur enfant comme un jouet destiné à attirer les regards et non comme un être pensant à qui il faut inculquer de bonne heure le goût dans la mise, la sobriété dans les ajustements, l'élégante simplicité dans les parures les plus riches. On évitera tout ce qui est criard et voyant : les chapeaux démesurés, les couleurs éclatantes, les excentricités de la mode, la profusion des bijoux ; le charme de la jeunesse, la grâce modeste doivent être les principales séductions d'une jeune fille.

Q. — Une jeune fille doit-elle porter une voilette ?

R. — Il est préférable qu'une jeune fille ne porte pas de voilette. L'air doit lui arriver au visage sans obstacle. De plus ce tulle devant les yeux n'est pas bon pour la vue. Cependant il n'est pas défendu d'adopter la voilette si on la croit nécessaire à la bonne tenue de la coiffure. Le vent est une excuse. Choisir en ce cas les dispositions très simples. Pas de dentelles, ni de grands ramages.

Q. — Une jeune fille peut-elle porter des toilettes plus riches que celles de sa mère ?

R. — C'est une grave erreur pour une jeune fille de s'habiller avec plus de recherche que sa mère. Cela dénote immédiatement un défaut d'éducation. Dans les bonnes familles la mère est la maîtresse et la reine sans conteste de la maison, si jolies et si intelligentes que soient ses filles. Ses toilettes sont aussi belles que le permettent les ressources de son mari. Ses filles doivent porter des étoffes plus simples, avec moins de bijoux, de dentelles ou de fourrures. C'est seulement dans les basses classes que cet ordre de choses est renversé, au grand détriment de la jeune fille, bien que la mère soit aussi à blâmer de cet oubli de sa dignité de femme, d'épouse et de mère.

Q. — Que doit-on penser du maquillage ?

R. — Le maquillage est aussi nuisible à la beauté qu'à la santé. Nous savons que nous prêcherons en vain, malheureusement, pour celles qui croient ainsi "réparer des ans l'irréparable outrage". Mais quant aux jeunes filles à qui la nature a donné le plus grand de tous les charmes : la candeur de la jeunesse et la grâce virginale, quel mauvais génie peut donc les pousser à se vieillir ainsi mal adroitement : pour ne pas dire à s'enlaidir, ce qui pourtant est exact.

Qu'on soit donc bien persuadée qu'on trouble l'harmonie d'un visage dès qu'on cherche à y allonger les yeux, à y accentuer les sourcils, à y rougir les lèvres, que sais-je ! De plus, on laisse entrevoir ainsi des sentiments capables de faire douter même d'une bonne éducation, car cet essai de tromperie, au fond, ne trompe personne.

Q. — Peut-on se teindre les cheveux, en quelles circonstances ?

R. — Quand on a pour soi cette incomparable beauté qui s'appelle la jeunesse, c'est plus qu'un péché, c'est un crime contre le goût de recourir à des artifices.

Quand l'âge vient et que l'on peut trouver dans les procédés un moyen de prolonger la jeunesse, il faut se dire que leur usage demande un apprentissage, une certaine adresse, de la pratique... Tout cela ne s'acquiert que sous la direction de fournisseurs habiles.

Si un accident survient par exemple à une jeune fille qui aurait imprudemment employé une teinture mauvaise, il est inutile de dire que l'on n'ose plus sortir ou se montrer, le mieux est de rire avec ses amies de ce qui vous est arrivé. On avoue sa sottise et l'on se tient tranquille sans risquer des essais qui pourraient empirer encore les choses. Les cheveux repoussent. A mesure que les racines reparaissent de la couleur naturelle, on épointe la longueur.

Si pour des raisons quelconques, on veut absolument cacher ce dommage, on doit recourir à une teinture instantanée bien appliquée par un spécialiste très sûr. On n'obtiendra pas sa nuance primitive, parce que les surcharges de produits chimiques empêchent le dernier mis de donner le résultat voulu. Mais on arrive au moins à une teinte honorable qui ne frapperait pas les regards.

Il y a encore la ressource d'une "transformation", d'une coiffure par les postiches, mais cela coûte très cher et tient très chaud.

Q. — Comment une jeune fille doit-elle se coiffer ?

R. — Il n'y a plus de différence très sensible entre la coiffure d'une jeune femme et celle d'une jeune fille. Le chignon haut ou bas n'a aucune importance. C'est affaire de physionomie. Conserver les plis naturels si gracieux des chevelures "jeunes", éviter d'y porter le fer ou les ciseaux, voilà ce que nous conseillerons. Aucune frisure ou ondulation pratiquée artificiellement ne vaut l'irrégularité charmante et capricieuse que les ans viennent tôt détruire.

La coquetterie bien entendue veut qu'on ne se vieillisse pas par des "recherches" prématurées. L'art de prolonger le temps où l'on est agréable à voir, consiste à ne rien pratiquer trop tôt des ressources dont on jouira plus tard pour réparer, autant que réparable il soit, le dommage des années.

Il est donc évident qu'une enfant parée de l'inestimable avantage de l'adolescence n'a rien à gagner de vouloir paraître une "petite femme". Trop "bichonnée" elle ressemble à une poupée et perd une partie de son charme. En revanche, lorsqu'elle connaîtra la fatigue du visage, elle sera contente de trouver, dans certaines recherches d'arrangement, un adoucissement des traits, une élégance de soins qui fait qu'on dit d'elle : "Ne la jugez-vous pas mieux qu'il y a quelques années ?... Elle ne vieillit pas..."

Q. — Existe-t-il des règles pour l'emploi du mouchoir ?

R. — Voici comment il y a trois cents ans nos aïeux établissaient déjà le rôle du mouchoir de poche : "Quand tu te mouches ne sonne trompette de nez et après... remets ton mouchoir dans ta poche, sans regarder... rien. Ne porte ton mouchoir ni à la main, ni à la bouche, ni pendu à la ceinture, ni dessous la robe. Mets-le en lieu qu'on ne le voie et d'où tu le puisses tirer quand tu en auras à faire. Garde-toi de le présenter aux autres, bien que tu ne t'en fusses quasi point servi".

Q. — Une jeune fille doit-elle porter en ville des talons hauts ou des talons Louis XV ?

R. — Il vaut mieux : pas. — Ce talon n'est point fait pour la marche... et la jeunesse doit marcher beaucoup. De plus, pendant que le corps est en voie de développement, la position anormale du pied, sa pente exagérée, ne sont pas sans inconvénients au point de vue hygiénique. On a donc raison d'interdire aux jeunes filles ce talon, sinon en quelque circonstance exceptionnelle, pour une chaussure très habillée et en tout cas, il doit être le moins haut possible.

Pour se grandir, mieux vaut mettre dans la chaussure même une petite talonnette invisible et porter le talon extérieur modéré. Il n'est pas possible d'indiquer une limite à la hauteur permise ; cette petite tricherie doit rester discrète et raisonnable.

Q. — A quel bras doit-on porter un bracelet ?

R. — Un bracelet se porte généralement au bras gauche, mais ce n'est pas une faute d'en porter un au bras droit.

Q. — Que doit-on penser du face à main, comment doit-on s'en servir ?

R. — Le face à main est pour la femme un bijou, un joujou, une contenance, une raison d'être jolie et séduisante.

Il sert de prétexte à mille attitudes irrésistibles, et s'emploie à mille usages, à part celui d'aider la vue, que les femmes ont, dans la plupart des cas, fort bonne.

Est-ce la première fois qu'un objet est détourné de sa destination par la coquetterie ? Celle-ci n'est-elle pas une succession ininterrompue de ces petits mensonges innocents et inconscients, monnaie courante de la vie mondaine.

Mais, dans des cas nombreux, pourtant, le face à main est d'une utilité plus tangible, plus directe, plus immédiate. Pour la myope, ou la presbyte — combien sont l'un et l'autre ! — par quoi le remplacerait-on ? Par les lunettes ou le binocle disgracieux et qui vieillissent toujours les jolis minois ? Fi donc.

A l'aide du précieux objet, telle qui magasine, par une après-midi de soleil, examine les étoffes qu'elle veut acheter, se rend compte de la finesse et de la ténuité de

leur texture, ce qu'avec ses yeux trop doux ou trop malins pour être forts, elle ne pourrait pas toujours voir. Au théâtre, en se jouant, elle suit la scène intéressante, tandis que le miroitement du verre cache aux indiscrets les impressions diverses qui se reflètent dans ses yeux à elle. Cette autre-là, qui se sert de son face à main pour dévisager et toiser tout le monde, messieurs et dames, se fera sévèrement juger, c'est certain, car le face à main, outre ses innombrables qualités, possède le don de vous faire reconnaître, si celle qui le porte est bien ou mal élevée. Il est de suprême inconvenance de fixer quelqu'un avec persistance dans un endroit public. Combien l'oublie ou l'ignorent ? Ce pauvre René Maizeroy, dans un article paru dans une revue parisienne, donnait un jour une définition fort spirituelle des divers genres de face à main — que, pour sa part, il écrit au féminin :

“ Il en est, disait-il, de sévères, de vieilles, de très simples qui pendent à un cordonnet de soie ou à une chaîne d'or, qui s'apparient aux mains tremblantes et ridées des aïeules, aux mitaines de dentelle, aux bandeaux de neige, aux yeux de bonté, de douceur, de mélancolie, de ciel pâle, où la lumière décroît et s'éteint peu à peu. Il en est de fines, de coquettes, de fragiles, qui, entre les doigts désœuvrés et bagués d'une jolie femme, semblent à la fois un jouet d'éphémère caprice et un accessoire de comédie, qui, mieux encore que l'éventail, accompagnent, accentuent, soulignent la grâce subtile, l'impertinence voulue, le mensonge de certains gestes, de certaines attitudes, de certains squires ”.

Bref, le face à main, est, surtout pendant l'hiver, une sorte de miroir de l'état d'âme de la femme.

Q. — Quels sont les commandements à suivre par la femme qui veut maigrir ?

R. — Chaque matin, à l'aube, tu te lèveras ;
Puis avec de l'eau froide bien fort te doucheras ;
En juillet, à la mer, bains froids rechercheras ;
Chaque jour, longuement à pied promèneras ;
Aussi bien, chaque soir, bicyclette feras ;
En sortant des repas, jamais ne dormiras ;
A table, les bons mets, tu les mépriseras ;
D'un peu de vin rouge, tu te contenteras ;
Graisse, beurre et pain, jamais ne mangeras ;
Et comme un charme, cent ans ainsi te porteras.

Q. — Un homme peut-il porter un gilet blanc avec un tuxedo ?

R. — La mode exige qu'avec le tuxedo le gilet soit noir.



TRAMWAY —

Q. — Que doit faire une femme à qui un homme offre sa place dans un tramway ?

Q. — Quoiqu'on puisse dire, les hommes offrent beaucoup plus spontanément qu'on ne le croit leurs sièges aux femmes dans les tramways.

On doit remercier de cette faveur par un merci cordial et distinct.

Mais jamais une femme ne doit solliciter ni du regard, ni du geste, qu'on lui cède sa place.

Q. — Une homme doit-il payer le tramway, s'il s'y trouve avec une dame de sa connaissance ?

R. — Si une jeune femme entre dans un tramway où se trouve un homme de sa connaissance qui, peut-être, se déplace pour s'asseoir à côté d'elle, il ne doit pas offrir de donner pour elle un billet et elle ne doit pas accepter. Il n'est pas à présumer qu'elle soit montée en tramway sans billet et c'est seulement en cas de difficulté qu'il doit intervenir. Si le monsieur accompagne la dame, il est bien naturel qu'il mette pour elle un billet. Si leur rencontre est purement accidentelle, si ce ne sont pas de vieux amis, elle doit vite ouvrir sa bourse et payer. Cependant, s'il la devance, il est inutile de faire de longues discussions, il n'y a qu'à accepter et à remercier. Surtout éviter les protestations bruyantes.

**VISITES — VILLEGIATURES — VOITURES —
VOYAGES.****VISITES —**

Q. — Dans quelles circonstances doit-on faire des visites ?

R. — En dehors des visites obligatoires, comme celles du Premier de l'An, de digestion, de remerciements pour un service rendu, il en existe une foule d'autres. On va faire visite à la campagne à des voisins qui se sont montrés obligeants ; à ceux qui ont fait prendre de vos nouvelles, quand vous étiez malade ; aux personnes dont vous sollicitez la charité pour une œuvre de bienfaisance ; à une jeune femme après la naissance de son bébé ; aux dames qui se sont présentées chez vous à votre jour et à qui vous devez la même politesse ; aux amis que vous allez quitter, en partant en villégiature ; aux personnes de votre connaissance qui viennent d'obtenir une distinction honorifique, etc.

Q. — Quel jour fait-on les visites de politesse et en quelle tenue ?

R. — Les jeunes gens font généralement le dimanche après-midi leurs visites de politesse ; c'est, dans les grandes villes, comme Montréal, la coutume admise à cause de l'impossibilité où sont les messieurs de faire leurs visites dans la semaine, en raison de leurs occupations.

La redingote est naturellement très portée le dimanche pour les occasions de cérémonie ; cependant, l'absence de redingote ne doit pas empêcher un jeune homme d'accepter des invitations à une réception ou à un thé. Les vêtements de nuance foncée, même les vestons noirs, sont très acceptables, à condition que le linge et la chaussure soient irréprochables. Ce sont des détails auxquels on ne peut pas attacher trop d'importance.

Q. — Quelles obligations impose le choix d'un jour de visite ?

R. — On n'a pas le droit de ne pas recevoir dès qu'on a

indiqué à ses connaissances le jour où elles pourront vous trouver. Une chose grave, telle que mariage, deuil de famille, peut seule vous en dispenser ; mais, en ces circonstances même les amis ont dû être prévenus.

Pour tout empêchement en dehors de ces cas de force majeure, la politesse demande qu'on envoie une carte avec un mot d'avertissement aux personnes que l'on croit susceptibles de se déranger ce jour-là. Si l'événement a été trop imprévu pour en permettre l'avis, il serait du devoir de la personne qui a manqué à son poste d'aller faire promptement elle-même une visite, aux visiteuses qui se seraient déplacées inutilement, pour leur en témoigner ses regrets.

Q. — Peut-on sans indiscrétion prendre le même jour de réception que les dames de son voisinage ?

R. — Certainement. C'est une attention délicate pour les dames qui viennent vous rendre visite. On leur permet ainsi de faire en une seule fois toutes les visites dans un quartier, et le plus tôt cette entente deviendra générale, le mieux ce sera pour toutes les personnes répandues dans la société.

Q. — Peut-on faire visite à une personne en dehors de son jour ?

R. — Toutes les fois qu'une dame a adopté un jour de réception, c'est une faute d'étiquette d'aller lui faire visite un autre jour, à moins d'avoir pour excuse un court séjour dans la ville qui ne permet pas de choisir un autre moment.

Q. — Quand fait-on des visites de cérémonie ?

R. — Entre amis intimes, ou même entre connaissances de vieille date, appartenant au même monde, la coutume des visites de cérémonie disparaît graduellement. Quelques femmes de la société suppriment même leur jour de réception. Une grande réception ou plusieurs petits thés suffisent pour réunir, une fois au moins par saison, tous les amis auxquels on désire faire une politesse. Le téléphone qui permet de communiquer si facilement est certainement l'auteur de la disparition des visites de l'après-midi. Naturellement, on doit toujours

les visites officielles aux étrangers, aux fiancés, aux vieilles filles, aux malades ou aux amis qui tiennent mor-dieus à la vieille mode. Il y a aussi des occasions où la visite officielle est de rigueur, comme pour condoléances, félicitations, remerciements ou demandes de politesses reçues ou à recevoir.

Q. — Que doit-on faire en arrivant dans une ville avant de rendre visite à une personne que l'on vous a recom-mandé d'aller voir ?

R. — En arrivant dans la ville où demeure la personne en question, la première chose à faire est de lui écrire un petit mot, citant le nom de celui ou de celle qui vous a recommandé d'aller lui rendre visite. Il serait peut-être imprudent de courir une chance, sans annoncer votre pré-sence ; tandis que, de cette façon, vous vous assurez une réception cordiale. En général, les personnes qui résident dans une ville n'aiment pas trop les visites d'étrangers impromptues. Maintenant, il est rare que les amis, même les plus intimes, se fassent des visites sans téléphoner au préalable. On prépare chaque jour le plan de sa journée et les dérangements au programme sont aussi désa-gréables que possible. En écrivant un mot, on fait preuve de considération et on acquiert des droits à la-réciproque.

Q. — Comment doit-on s'y prendre pour s'informer si une personne, qui vous a invité à lui rendre visite et que vous n'avez pas encore visitée pour une raison quelconque, est disposée à vous recevoir et pour l'informer de votre présence et de votre intention de lui rendre visite ?

R. — Le meilleur moyen est de lui envoyer une lettre à peu près dans ces termes :

Madame,

Pourrais-je avoir l'honneur de vous rencontrer chez vous, mardi prochain. J'aurais vivement désiré pouvoir vous présenter plus tôt mes hommages mais des affaires absolument pressantes m'en ont empêché et j'espère que vous voudrez bien m'accorder le plaisir de vous offrir mes respects.

Veuillez agréer, madame, mes salutations les plus dis-tinguées.

Q. — Quand peut se faire une première visite ?

R. — Une première visite se fait le dimanche entre quatre et cinq heures. Le thé est généralement servi au salon à cinq heures. Dans le cas d'une première visite, on ne doit pas attendre le thé, à moins d'être invité. On invite généralement toutes les personnes qui se trouvent au salon après quatre heures et demie. On peut rester jusqu'à six heures.

Q. — Que doit-on faire, quand on est incertaine si l'on doit faire la première une visite à une personne haut placée ?

R. — C'est le vieux principe "Dans le doute, abstiens-toi" qui doit toujours régler votre conduite, lorsque vous ne savez pas s'il est nécessaire de faire, la première, cette visite. Cette règle s'applique surtout dans le cas où il s'agit d'une personne d'une position sociale ou monétaire plus élevée que la vôtre. C'est de sa part que doivent venir les avances. Une femme du monde, dans les villes en particulier, a déjà une liste de visites si longue qu'elle éprouve peu d'envie généralement de l'allonger encore. D'ailleurs tout le monde sait, par sa propre expérience, combien on éprouve peu de plaisir lorsqu'une personne étrangère ou de peu d'importance vient vous importuner de sa visite. D'un autre côté, s'il s'agit de faire preuve d'amabilité envers une nouvelle arrivée ou une voisine, ou enfin quelqu'un qui appréciera l'attention, il n'y a pas lieu d'hésiter.

Q. — Comment se présenter à une première visite ?

R. — En faisant votre première visite n'envoyez pas votre carte par la domestique qui ouvre la porte. Quand la maîtresse de maison vient vous saluer, présentez-vous en prononçant son nom d'abord, sur le ton interrogatif et déclinez ensuite le vôtre. Il est quelquefois difficile de lire une carte dans la pénombre d'un salon ou de trouver à point ses lunettes ou son pince-nez, par suite, la présentation personnelle est préférable. Dans tous les cas, si vous remettez votre carte à la servante qui vient vous ouvrir, observez bien si celle-ci, pauvrement stylée, ne la laisse pas dans le plateau ; si elle va la porter à la maîtresse de maison, attendez quelques instants dans le hall pour lui donner le temps de lire votre nom.

Q. — Deux dames ont échangé deux visites, mais ne se sont pas rencontrées, quelle attitude doivent-elles tenir vis-à-vis l'une de l'autre quand elles se rencontrent ?

R. — Après l'échange de cartes, elles doivent se saluer dans la rue ou se saluer quand elles se rencontrent sur un terrain commun, comme de vieilles connaissances.

Q. — Comment doit-on s'y prendre pour bien rester en règle au point de vue des visites avec ses amies ?

R. — Si vous avez beaucoup de visites à faire, il est bon de commencer immédiatement au début de la saison, et d'y consacrer une semaine ou deux. C'est une grande simplification dans les relations sociales de faire toutes ses visites de bonne heure. Souvent on hésite avant d'inviter des personnes qui n'ont pas fait leur visite de politesse, même si la sincérité de leur amitié n'est pas douteuse. Etre rayée des listes d'invitation dans une maison hospitalière et agréable est une chose déplaisante ; mais beaucoup de maîtresses de maison se demandent souvent à quoi bon être aimables à l'égard de connaissances qui ne se donnent pas la peine de faire une visite de temps en temps et de prendre des nouvelles de la famille, etc.

Q. — Comment un homme du monde doit-il laisser ses cartes au retour d'une absence prolongée ?

R. — Si vous voulez faire savoir votre retour à vos amis, vous devez laisser dans chaque maison où vous avez été reçu deux cartes : une pour la maîtresse et une pour le maître de la maison. Si vous avez des loisirs vous pouvez déposer ces cartes vous-même ou sinon les faire déposer par votre femme ou une personne de la famille. Ces cartes ne doivent pas être cornées. Cependant, étant donné la facilité et l'empressement avec lesquels les journaux annoncent les déplacements, il sera beaucoup plus facile et tout aussi convenable de faire simplement annoncer dans les échos mondains que vous êtes de retour et de porter ainsi la chose à la connaissance de vos amis.

Q. — Comment doit-on se préparer à recevoir si on a un jour de visites ?

R. — La dame, en toilette fraîche sans être écrasante,

se tient à la disposition de ses visiteurs. Assurément, lorsque son salon est vide, elle n'est pas obligée de l'occuper seule pour attendre son monde ; mais elle doit paraître aussi promptement que possible ; et si une cause majeure la retenait au moment de l'arrivée d'un visiteur, elle devrait envoyer immédiatement à sa place un membre de sa famille pour excuser ce retard.

Les sièges ont été arrangés à l'avance avec une certaine symétrie qui exclut toute raideur ; généralement les fauteuils, canapés, causeuses, sont rangés en cercle autour de la cheminée, mais on a soin qu'ils n'affectent pas ces lignes régulières qui semblent dire : "Prenez garde, vous allez peut-être détruire l'harmonie de cette pièce que vous êtes les premiers à occuper". Une légère inclination des fauteuils vers la cheminée, tendant à donner l'illusion que quelqu'un vient de les quitter, des poufs, des coussins, des tabourets jetés ça et là dans un désordre voulu, qui n'est qu'un simulacre, font perdre à la pièce de réception cette froideur cérémonieuse, pour offrir à l'œil l'aspect engageant de vieilles connaissances qui ne demandent qu'à vous accueillir.

Un fauteuil se place de chaque côté de la cheminée, la maîtresse de maison occupe l'un d'eux : celui qui tourne le dos aux fenêtres. Cette place étant la moins avantageuse, elle se la réserve afin de mettre en relief la beauté ou la toilette de ses visiteuses devant lesquelles il lui faut s'effacer. Si une personne introduite en son absence avait, par discrétion, choisi ce côté défectueux, la maîtresse de maison s'empresserait de lui en offrir un autre, et en aucun cas, la visiteuse ne ferait de ces résistances qui confinent au débat.

Q. — Comment doit-on s'habiller pour faire des visites ?

R. — La toilette de visite consiste en une jolie robe de drap, soie, ou velours avec manteau séparé ; mais une femme qui n'a qu'un costume tailleur élégant peut parfaitement le porter avec une blouse assortie ou même de couleur différente. Le chapeau doit être habillé. Les fourrures ajoutent toujours à l'élégance du costume et des gants blancs ou de couleur claire sont obligatoires.

En cas de mauvais temps, le manteau imperméable, le parapluie et les caoutchoucs peuvent être laissés dans le vestibule. Autrement, on garde son manteau, mais on entr'ouvre sa fourrure comme précaution contre le froid.

Les hommes portent la redingote, pantalon à rayures et gilet de fantaisie, chapeau haut de forme et gants clairs.

Les gens très stricts gardent à la main, dans le salon, pour une première visite leur chapeau et leur canne, et conservent leurs gants.

D'autres moins rigoristes déposent leur canne et leur chapeau dans le vestibule, et enlèvent le gant de la main droite.

L'habit de soirée avec gilet blanc ou le tuxedo et pantalon noir se portent pour les visites du soir.

Q. — Quelle est l'heure des visites ?

R. — De quatre heures à six heures.

Q. — Quelle est la formule correcte pour demander à la porte d'une maison si la maîtresse de maison est visible ?

R. — On doit dire tout simplement : "Madame reçoit-elle" ?

A moins d'être très intime, on ne doit pas demander : "Madame est-elle chez elle" ?

Q. — Quelle peut être la durée d'une visite ordinaire ?

R. — Quinze minutes.

Q. — Doit-on se lever quand une personne entre dans un salon où l'on se trouve en visite ?

R. — Quand une dame entre dans un salon et que la maîtresse de maison se lève pour la recevoir, tous les hommes qui se trouvent dans cette pièce doivent se lever également.

Q. — Dans une visite, s'il entre une personne que vous connaissez, pouvez-vous lui offrir votre chaise ?

R. — Non, la chaise que vous occupez vous a été désignée par la maîtresse de maison et vous ne pouvez pas convenablement l'offrir à autre personne. D'ailleurs c'est le privilège de la maîtresse de maison de décider où placer ses invités et ce serait de votre part une impertinence de lui usurper ce droit.

Q. — Quelle tenue doit-on observer si l'on rencontre en visite des personnes avec lesquelles on est en froid ?

R. — Il peut arriver que l'on rencontre dans un salon des personnes qui vous déplaisent ou contre lesquelles on a quelques griefs ; il serait de la dernière inconvenance de profiter de ce qu'on est ainsi sur un terrain neutre pour leur faire sentir sa mauvaise humeur. En raison de cette neutralité même, que la maîtresse de maison est tenue d'observer entre tous ses hôtes sans distinction, ce serait la mettre mal à l'aise que de l'obliger à prendre parti pour tel ou tel ; disons mieux, cette contrainte serait envers elle un manque de respect, une sorte de grossièreté.

Q. — La maîtresse de maison peut-elle quitter la pièce où elle reçoit ?

R. — Jamais sous aucun prétexte.

Q. — Une personne amie, en visite intime, demande un verre d'eau, doit-on le lui donner sur un plateau ?

R. — Non, les domestiques seuls présentent les objets sur un plateau. On doit tendre simplement, de la main le verre d'eau ou l'objet demandé.

Q. — Quelles sont les petites nuances de politesse à observer quand on est en visite ?

R. — Un jeune homme, une jeune fille ne doivent jamais accepter un fauteuil, à moins qu'il n'y ait pas d'autre siège et que la maîtresse de maison insiste. Dans ce cas, il est impoli de persister dans son refus.

Un jeune homme arrivé précédemment doit offrir son siège à une dame qui entre, excepté si ce siège est à l'écart ou bien si c'est un simple tabouret.

Un jeune homme qui entre dans un salon ne doit pas tendre la main le premier à la maîtresse de maison, il doit attendre qu'elle lui fasse la politesse.

Un jeune homme ne doit jamais commencer par tendre la main à une femme.

Quand deux hommes se rencontrent dans un salon et qu'ils ne sont pas liés intimement, c'est le plus âgé qui tend la main le premier.

Q. — Quand et comment doit-on s'informer de la santé des personnes qu'on visite ou qu'on rencontre ?

R. — Une jeune femme qui fait ses visites de nocces n'a pas à s'informer de la santé des parents et des amis auxquels son mari la présente. Il se charge de ce soin et, d'ailleurs, c'est une question qu'on ne pose guère aux gens à la première entrevue. Les oncles, les cousines, les amies qui reçoivent une jeune mariée pourront lui demander des nouvelles de sa santé pour rompre la glace, et alors elle remerciera. Mais on lui dira plutôt qu'on est enchanté de faire connaissance avec elle, ou on lui souhaitera la bienvenue, dès les premières phrases.

Dans les visites ultérieures qu'elle leur fera, la jeune femme, la première, s'informerait de la santé de ceux qui la reçoivent. S'il s'agit de personnes âgées ou auxquelles elle doit du respect, elle dira : " Votre santé est-elle bonne ? "

On remercie toujours les gens qui s'informent de votre santé. On leur témoigne le même intérêt pour la leur. Si on a affaire à un jeune prêtre, on répond comme à bien d'autres : " Je vais bien, je vous remercie. Et vous, monsieur l'abbé, comment vous portez-vous ? "

C'est toujours, entre homme et femme, l'homme qui prend le premier des nouvelles de la santé de la femme qu'il rencontre, fût-il dans une situation sociale supérieure. Ces politesses personnelles échangées, la femme peut parfaitement demander à cet homme si sa femme, sa sœur, sa fille ou sa mère se portent bien.

La personne qui vient faire une visite s'informe de la santé de celle qui la reçoit. Mais avec un empressement tout filial, la maîtresse de maison peut aller au-devant de cette question, lorsque c'est une amie ou une parente âgée qui entre chez elle.

On n'attend pas d'une fiancée que, le matin de son mariage, elle demande des nouvelles de leur santé à tous ceux qui viennent leur faire cortège. On comprend qu'elle n'ait ni assez de présence d'esprit ni assez de loisir pour remplir ce devoir, embrassée qu'elle est, saluée, occupée à recevoir les félicitations et les vœux. Son trouble fort comp. insensible excuse toutes les omissions.

Q. — Quelle est la meilleure méthode à suivre pour de nouveaux arrivés pour se créer des relations dans le centre où ils résident ?

R. — L'habitude de rendre visite aux nouveaux arrivés n'est pas généralement suivie dans les grandes villes. On peut se créer un cercle d'amis au moyen de présentations individuelles, mais ce procédé peut être un peu lent, surtout dans le cas de personnes mariées, à moins qu'elles n'aiment beaucoup le plaisir et ne soient aptes à élargir ainsi le cercle de leurs relations. Il serait assez étrange pour un homme de demander à ses associés si leurs femmes ont l'intention de faire visite à la sienne, à moins qu'il ne règne entre associés une grande intimité.

Si l'on est entièrement étrangère à la localité, le mieux est de se faire recevoir dans quelque club ou d'entrer dans une association philanthropique ou autre qui créent souvent d'excellentes relations. Il va s'en dire qu'un couple gai et aimable est toujours reçu avec empressement dans tous les milieux.

Q. — Peut-on faire des visites le dimanche ?

R. — Certainement, et c'est ici l'habitude de faire des visites de cérémonie le dimanche, parce que dans la semaine il est hors de question pour beaucoup de personnes de tenter de remplir des obligations sociales. Quand vous avez été invité d'une façon générale à "venir pour le thé, quand vous voudrez le dimanche", vous pouvez vous présenter l'après-midi, à cinq heures. Laissez votre pardessus dans l'antichambre où à la place que vous indiquera la servante. Vous pouvez rester jusqu'à six heures ou même plus tard si la réunion est animée et que la maîtresse de maison ne paraît pas fatiguée.

Q. — En faisant des visites peut-on emmener sa nièce, si celle-ci n'est pas connue de la personne que l'on va visiter ?

R. — Si c'est une première visite et que votre nièce veut aussi faire visite, elle peut fort bien vous accompagner et laisser sa carte. Si c'est pour rendre une visite et que la nièce, qui ne demeure pas avec sa tante, n'ait pas reçu de visite de la personne que l'on va voir, il ne serait pas à propos de l'emmener. Si cette dame voulait faire la connaissance de votre nièce, elle lui aurait fait visite. Mais si c'est une tante âgée qui veut avoir une compagne pour faire ses visites, elle peut fort bien emmener sa nièce qui ne dépose alors pas de carte.

Q. — Peut-on faire visite accompagné d'un ami ?

R. — On ne doit jamais aller faire visite chez une dame avec un ami, à moins que cet ami ne soit une connaissance de la maison ou à moins d'avoir obtenu de la dame la permission de le présenter.

Q. — Un homme peut-il faire des visites à une dame le jour où elle reçoit ; où, n'y a-t-il que les dames qui soient admises ce jour-là ?

R. — Certainement un homme peut aller faire visite à une dame ses jours de réception. Il est même regrettable qu'ils ne fassent pas plus souvent usage de cette latitude. En France les visites des messieurs ce jour-là sont de règle ordinaire.

Q. — Doit-on attendre qu'une personne vous invite à aller la voir avant de lui rendre visite ?

R. — Entre femmes, les visites doivent toujours se faire sans être sollicitées.

Q. — Une jeune fille peut-elle inviter un jeune homme à venir lui faire visite, et dans quels termes ?

R. — La jeune fille peut dire : " Ma mère sera sans doute heureuse de faire votre connaissance ". Ou encore : " Nous recevons tel jour, tous les dimanches ", etc., etc., enfin, il y a mille manières d'inviter sans presser personne, mille façons d'être polie sans être importune.

Q. — Un jeune homme peut-il demander à une jeune fille la permission de lui faire visite ?

R. — Vous pouvez juger par l'attitude même de la personne à votre égard s'il est à propos de lui demander la permission de lui faire visite. Si elle semble cordiale, vous ne devez pas hésiter, en la quittant, à lui dire que vous aimeriez beaucoup la revoir. Quelquefois, par réserve ou timidité, une jeune fille préfère ne pas demander à un monsieur de lui faire visite quand bien même elle le désirerait. D'un autre côté, des jeunes gens peuvent être, aussi, présentés à des jeunes filles qu'ils sont enchantés de visiter, mais qui ne sont pas tout aussi contentes de les

voir. Il serait évidemment très désagréable de demander à faire visite et de recevoir une réponse évasive ou forcée. La majorité des jeunes filles qui demeurent chez elles invitent très facilement les nouvelles connaissances qui leur plaisent à les visiter. La seule exception est dans le cas de gens convenables à d'autres points de vue mais prétentieux et vains. Une jeune fille préfère généralement se passer de leur connaissance.

Q. — Si l'on va rendre visite à une jeune fille, est-il à propos de laisser une carte pour sa mère ?

R. — Certainement ; on doit aussi s'informer si la mère de la jeune fille est à la maison et laisser au gré de celle-ci de prendre part à la visite si elle le désire.

Q. — Que doit faire un homme en entrant dans un salon ?

R. — Il doit tenir dans sa main gauche sa canne, son chapeau, ses gants et doit garder la main droite libre pour les poignées de main.

Q. Doit-on laisser son chapeau dans l'antichambre quand on fait une visite ?

R. — Bien que ce soit au Canada l'habitude invariable de laisser son chapeau dans l'antichambre même quand on ne vient qu'en visite, il n'y a rien de plus contraire à toutes les règles du savoir-vivre. Un homme qui vient faire une visite doit entrer dans le salon, son chapeau à la main et ne l'abandonne pas une minute pendant le cours de sa visite, à moins qu'ayant à examiner quelque chose, il ne soit obligé de le déposer à côté de lui, mais il le reprend quand il n'a plus les mains embarrassées. Il a soin de tenir son chapeau de telle façon qu'on n'en voit pas la coiffe, mais bien le dessus de la calotte. La plus élégante façon, c'est d'en appuyer les bords sur le genou gauche et de l'y maintenir de la main gauche aussi.

Il est de très mauvais goût pour les personnes qui reçoivent d'insister avec l'acharnement du désespoir pour enlever le chapeau des mains d'un monsieur bien éduqué qui persiste à le tenir à sa main, comme toutes les règles de l'étiquette l'exigent.

Q. — Veuillez résumer la règle de la canne et du chapeau en visite.

R. — Pour une visite officielle un monsieur garde son chapeau à la main. On peut laisser dans le vestibule sa canne ou son parapluie, jamais son chapeau ni ses gants. Si la visite se fait le soir, on garde à la main son chapeau et ses gants jusqu'à ce que le maître ou la maîtresse de maison vous invitent à vous en débarrasser et à passer la soirée. L'étiquette stricte exige que l'on ne fasse pas cette proposition ou si elle est faite qu'elle ne soit pas acceptée, dans le cas d'une première visite.

Quand on fait le soir une visite sans cérémonie on laisse son chapeau, sa canne, ses gants, son pardessus dans le hall.

Q. — Garde-t-on son ombrelle à la main dans une visite ?

R. — Certainement.

Q. — Si une visite se prolonge, doit-on offrir des rafraichissements ?

R. — Si la visite se prolonge au delà d'une heure, par exemple, on peut offrir des rafraichissements, mais sans demander la permission au visiteur.

Q. — Doit-on rendre visite après une réception ?

R. — Non, pour les réceptions de l'après-midi la présence de l'invité est considérée comme une visite que la maîtresse de maison rendra quand il lui plaira. Les réceptions du soir exigent, seules, une visite de digestion.

Q. — Dans quel délai rend-on une première visite ?

R. — Une première visite d'un étranger doit être rendue dans les huit jours.

Q. — Une jeune mariée doit-elle faire visite la première aux personnes qui lui ont envoyé des cadeaux de noccs ?

R. — Non, elle doit attendre leur visite.

Q. — Quand doit-on aller faire visite à des nouveaux mariés ?

R. — Dès qu'ils ont porté à la connaissance du public leur retour de leur voyage de nocés ou qu'ils ont fait leur apparition à l'église, au concert, ou dans un endroit public.

Q. — Est-il de bon goût pour le marié de recevoir des visites de nocés avec la mariée ?

R. — Certainement. Quand le marié ne reçoit pas avec sa femme, c'est parce que ses occupations le retiennent à son bureau.

Q. — Une jeune mariée doit-elle rendre toutes les visites qui lui ont été faites, même celles des personnes qu'elle n'a pas l'intention de continuer à recevoir ?

R. — Une jeune mariée doit rendre toutes ses visites de nocés ou envoyer au moins des cartes à toutes les personnes qui sont venues la voir. Libre à elle, ensuite, de ne pas rendre les secondes visites qui lui sont faites.

Q. — Les amis et parents du marié qui ont été invités aux nocés doivent-ils continuer à faire visite chez les parents où ils ont été reçus ?

R. — Tout cela dépend des sentiments que l'on éprouve réciproquement. C'est là seulement ce qui peut déterminer si les amis du marié doivent continuer à faire visite chez les parents de la mariée où ils ont été invités à l'occasion de la noce. La politesse exige simplement de laisser des cartes dans la semaine qui suit la cérémonie. Cela clôt l'incident en ce qui regarde l'étiquette ; néanmoins, si la rencontre paraît avoir été cordiale de part et d'autre, la mère de la mariée peut rendre cette visite un peu plus tard et exprimer le désir de revoir ses nouveaux amis, ce qui sera la base de relations plus intimes si on le désire des deux côtés.

Q. — Un jeune marié doit-il rendre les visites de nocés avec sa femme ?

R. — On ne doit pas s'attendre que le jeune marié rende les premières visites avec sa jeune femme, mais il peut le faire, si celle-ci est trop timide pour se présenter seule. Tous leurs amis seront enchantés de les voir ensemble. S'il s'agit de rendre visite à des amis du marié

que sa femme ne connaît pas, il est certainement plus agréable pour elle qu'il l'accompagne.

Q. — Comment doit s'habiller une personne qui va faire une visite de condoléance ?

R. — Simplement et sans recherche de coquetterie. Il est cruel et maladroit d'étaler devant une pauvre affligée des falbalas et des fanfreluches. Les enfants n'accompagnent pas leurs parents dans des visites de ce genre.

Q. — Quelle attitude doit-on tenir dans une visite de condoléance ?

R. — Dans une visite de condoléance, l'attitude sympathique et une affectueuse poignée de mains doivent indiquer que l'on n'ignore pas le chagrin de son ami, mais on ne doit pas être le premier à en parler — à moins d'être dans des termes d'intimité.

Q. — Si une conversation se prolonge, est-on obligé d'en attendre la fin pour se retirer ?

R. — Certainement. Les bonnes manières l'exigent ainsi. On doit attendre une pause, un arrêt, puis se retirer aussi subrepticement que possible.

Q. — Comment doit-on se retirer après une visite terminée ?

R. — On serre la main de la personne qui reçoit et on salue les personnes présentes. On se retire de côté, de façon à ne pas avoir l'air de tourner le dos à la compagnie et on salue en atteignant la porte, de façon à sortir en saluant.

Q. — Quelles banalités doit-on éviter en se retirant ?

R. — Il est d'un goût déplorable de précéder son départ d'un coup d'œil donné à sa montre en disant "Maintenant il faut que je m'en aille" ou bien en faisant cette remarque idiote que la maîtresse de maison est peut-être fatiguée de votre présence. Il faut se lever quand on est prêt à partir, exprimer son plaisir d'avoir trouvé ses amis chez eux et l'espoir de se revoir prochainement.

Q. — Quand doit-on rendre les visites faites durant une maladie ?

R. — Les visites faites au cours d'une maladie, soit personnellement, soit par cartes, doivent être rendues aussitôt que l'on peut sortir.

Q. — Quand une femme doit-elle laisser la carte de son mari ?

R. — A la première visite de la saison et en allant rendre visite après une invitation où il était inclus, qu'elle ait été acceptée ou non.

Q. — Quand et comment doit-on corner une carte ?

R. — On ne corne pas la carte qu'on insère dans une enveloppe et qu'on envoie par la poste ou par un domestique. La carte doit être cornée dans le seul cas où, n'ayant pas trouvé les maîtres de la maison au logis, on veut les instruire par ce signe, qu'on est venu en personne. Quelle que soit la circonstance qui détermine la visite, il est tout à fait indifférent de corner à droite ou à gauche. La corne a été imaginée pour dire à celui auquel la carte est destinée : "Je suis venu jusqu'à votre porte". Nous ajouterons qu'au Canada beaucoup de personnes se dispensent de cette formalité qui n'est guère observée que par celles qui ont voyagé sur le continent où l'usage de corner les cartes est général et obligatoire.

Q. — Comment peut-on s'excuser de n'avoir pas rendu une visite obligatoire ?

R. — C'est vraiment un cas de négligence de ne pas faire de visite, ni de déposer de carte dans une maison où l'on a été reçu et où est survenu un grand deuil. Il n'est pas bien facile de s'excuser d'un tel manquement à la simple politesse ; mais il vaut certainement mieux profiter de la première occasion pour s'excuser plutôt que d'être coupable d'ingratitude en ne tenant absolument pas compte de l'événement ou en se tenant indéfiniment à l'écart. Il suffit de dire : "Je crains bien d'avoir beaucoup tardé à vous rendre visite après le triste événement, mais les circonstances m'ont empêché de le faire dans le temps et depuis, j'ai hésité à venir vous déranger", ou quelque chose de ce genre.

Q. — Que doit-on faire si un visiteur arrive en dehors des heures admises ou convenues ?

R. — On ne doit jamais faire attendre des visites une fois qu'on les a laissé entrer. Si des visites viennent avant l'heure fix  e par l'étiquette il vaut mieux les recevoir en coilette du matin que de les faire attendre pour passer une robe plus de cérémonie. S'il y a faute de la part de quelqu'un, c'est de la part des personnes qui viennent à une heure incongrue.

Q. — Les visites du jour de l'an persistent-elles à être obligatoires ?

R. — La majorité des maitresses de maison dans les grandes villes ne reçoivent généralement plus au jour de l'an. Cependant il est très convenable de faire une visite et de laisser des cartes dans les maisons où l'on visite. Cette attention sera certainement appréciée, même si l'on n'est pas reçu.

Q. — Peut-on rendre une visite de jour de l'an à une personne non mari  e vivant dans une maison de pension ?

R. — Il est parfaitement convenable de rendre visite à une personne non mari  e vivant dans une maison de pension. Il se peut qu'elle n'ait pas d'appartement pour recevoir des messieurs, mais l'attention et le fait de lui laisser une carte lui seront certainement agréables. Ces attentions comptent pour beaucoup dans les instants d'une personne expos  e à passer bien isol  e ces jours de réjouissance.

Q. — Quelle précaution doit-on prendre si l'on rend visite à une personne dans un hôtel ou une maison de pension ?

R. — Si l'on rend visite à des amis dans une maison de pension ou un hôtel, il faut toujours avoir soin d'écrire leur nom sur la carte que l'on remet pour être sûre qu'elle est bien d  livr  e à la personne à qui elle est destin  e.

Q. — En faisant visite à un couple, mari et femme, descendus dans un hôtel ou dans une maison de pension, doit-on envoyer deux cartes ou seulement une ?

R. — Il vaut mieux en envoyer deux, une pour madame et une pour monsieur.

Q. — Quelle réserve doit-on exercer à l'égard des visites ?

R. — Un célibataire, ne reçoit pas de visites de femmes, il ne doit pas s'attendre en retour des siennes à la visite d'un jeune ménage ou d'une femme veuve. Il peut cependant exister des exceptions à cette règle lorsqu'une parente, ou une amie âgée, un jeune ménage vient prendre de ses nouvelles lors d'une maladie. Le mari, dans ce cas, accompagne toujours sa femme.

Q. — Quand et comment doit-on faire des visites aux malades ?

R. — Quand une personne que l'on fréquente tient le lit, c'est la moindre des politesses de faire demander de ses nouvelles ; le plus souvent on en va prendre soi-même ; mais on ne pénètre auprès du malade que sur son désir ou celui de sa famille ; encore cette visite doit-elle être courte, à moins qu'on ne puisse être utile. On s'abstient de tout bruit, parlant peu et bas de façon à ne pas fatiguer ; et l'on fait en sorte aussi de ne rien dire qui puisse éveiller une inquiétude chez le malade ou chez ceux qui le soignent.

Q. — Peut-on accepter des invitations quand on est en visite chez des amis ?

R. — Ni la maîtresse de maison ni son invitée ne doivent accepter d'invitation dans lesquelles elles ne sont pas toutes deux comprises.

Q. — Une dame reçue chez une amie peut-elle s'offrir pour remplir certains devoirs de maison ?

R. — Certainement une dame reçue peut parfaitement offrir d'aider la maîtresse de maison pour le service ou la couture. Mais si on refuse, elle ne doit pas insister.

Q. — Peut-on lire une lettre qui vous est remise en présence de la maîtresse de maison où l'on est reçu ?

R. — Les lettres qui sont remises en présence du maître ou de la maîtresse de maison ou quand les autres invités sont présents ne doivent pas être ouvertes avant que celui qui les reçoit ait demandé la permission de les lire.

Q. — Si une parente fait visite tandis que l'on a des visiteurs, doit-on, en la présentant, mentionner le lien de parenté ?

R. — Cela est parfaitement à propos, à moins qu'il ne s'agisse d'une réception officielle où il ne se fait pas de présentations.

Q. — Comment doit-on recevoir un évêque qui honore une maison de sa visite au cours d'une tournée pastorale ?

R. — Si l'on se trouve en dehors des communications par voie ferrée, c'est ordinairement dans sa voiture de voyage qu'arrive l'évêque accompagné de son grand vicaire. Dans ce cas, l'heure de sa venue est à peu près indiquée ou des vigies apostées sur la route signalent l'équipage épiscopal. En conséquence toute la maison se porte au devant du grand dignitaire de l'Eglise.

Le maître de la maison va au devant du prélat et lui fait son compliment de bienvenue à peu près comme ceci : " Je vous remercie, monseigneur, de l'honneur que vous me faites de descendre en ma maison ".

La dame du logis et ses enfants viennent ensuite lui présenter leurs hommages ; l'évêque leur tend la main, ceux-ci doivent savoir qu'ils ont à s'incliner sur cette main, — et non à la serrer, — pour baiser l'anneau pastoral.

Si l'on a d'autres invités, au salon, ils sont nommés au prélat, celui-ci ne leur est pas présenté. Les gens venus " pour le rencontrer " savent quel est l'hôte attendu. Et puis, on ne présente ni les princes du sang, ni les princes de l'Eglise.

Le dîner est annoncé en ces termes : " Monseigneur est servi ". L'évêque passe le premier dans la salle à manger. Il s'assied à la place du maître de la maison, la maîtresse de la maison, en face de lui.

Q. — Est-il permis d'offrir un rafraîchissement ou une liqueur à un ecclésiastique qui vous fait visite ?

R. — Si l'entrevue est un peu cérémonieuse et de courte durée, il vaut mieux ne rien offrir, surtout quand on pense que le visiteur n'a besoin de rien.

Si au contraire il est venu de loin, par un temps très chaud ou très froid, si l'on suppose qu'il peut être incommodé par l'excès de température, la fatigue, le temps écoulé depuis un repas déjà lointain, on fait apporter ce qu'on juge devoir lui être agréable. On l'a fait préparer, si l'on attendait la visite. Offrir est bien, trop insister est indiscret. Si l'on ne peut se faire servir, ou qu'on soit obligé de servir soi-même, il y a encore une nuance dans la façon de proposer : "Vous prendrez bien quelque chose" ne vaut pas "Vous me permettrez bien, monsieur l'abbé, de vous offrir un peu de ceci..." ou : "Vous ne refuserez pas de goûter à notre (cidre, vin, lait etc.) Ces façons d'agir sont applicables à tous les cas où l'on reçoit un "supérieur", qu'il soit prêtre ou laïc.

Q. — Doit-on reconduire à sa voiture une dame qui est en visite ?

R. — Si un visiteur voit qu'une dame seule se lève pour sortir, il peut parfaitement lui offrir de la conduire à sa voiture, même s'il lui est étranger, mais il doit revenir pour prendre congé lui-même pour son propre compte de la maîtresse de maison.

Q. — Doit-on faire visite après avoir accompagné une dame ?

R. — Lorsqu'une dame a accepté les services d'un monsieur pour l'accompagner quelque part, celui-ci doit faire ensuite une visite pour s'informer de la santé de la personne qui s'est confiée à ses soins et cette visite ne doit pas être remise plus tard que le lendemain du jour où il a escorté cette dame.

Q. — Peut-on examiner les cartes de visites que l'on voit dans un salon dans une corbeille ou sur une table ?

R. — C'est une grosse inconvenance. Il est vrai que ces

cartes sont ainsi exposées à la vue ; mais, une personne comme il faut ne doit pas y prêter attention et encore moins les manipuler et les examiner.

Q. — Est-il convenable pour des jeunes filles de se faire accompagner de leurs chiens pour faire des visites ?

R. — Il n'y a qu'à réfléchir un instant pour comprendre qu'il est contraire aux lois les plus élémentaires du savoir-vivre d'introduire avec soi de tels visiteurs dans les maisons où l'on se présente.

Les animaux ne peuvent essuyer leurs pattes sur les paillassons, comme nous essuyons nos pieds, et ils laissent sur les parquets des traces désagréables. Ils dégagent une odeur qui, serait-elle légère, affecte les odorats délicats. N'ayant conscience ni de la beauté des étoffes ni de la valeur des meubles, ils s'installent parfois sur des sièges de prix, ils grattent des tapis précieux. En général, les chiens détestent les chats et ils courent sus à ceux du logis où on les fait entrer indûment. Enfin beaucoup de personnes ont peur des chiens, à cause de la terrible maladie qu'ils ont parfois contractée sans qu'on le sache, et qu'ils peuvent communiquer à un autre animal et à l'homme même.

En somme, il est de la dernière inconvenance d'emmener ces bêtes chez les autres.

Q. — Doit-on accompagner un visiteur jusqu'au hall et lui remettre son chapeau ?

R. — Jamais, jamais. Vous prenez congé de lui dans le salon et vous le laissez se débrouiller avec son chapeau et son paletot

Q. — Dans quel cas doit-on continuer ou cesser ses visites ?

R. — Lorsque les premières visites ont été échangées, c'est leur degré d'intérêt ou d'intimité qui indiquent si elles doivent être suivies d'autres visites. Les connaissances ordinaires sont censées se faire une visite seulement par année. De telles relations officielles ne procurent pas grand plaisir et les femmes qui ont une longue liste de visites effacent constamment des noms pour s'éviter

simplement l'ennui de sacrifier des après-midi entières à des visites sans intérêt ni importance. On ne doit pas se froisser si l'on ne répond pas à une deuxième visite, c'est simplement l'indication qu'on ne désire pas rester en relations.

Même dans le meilleur monde, des femmes conviennent tacitement de cesser de se faire visite si on s'aperçoit que les caractères ne s'entendent pas. On ne peut vraiment pas se fâcher parce que telle ou telle personne n'éprouve pas de caprice pour vous. Pourquoi aurions-nous la prétention de plaire à tous ceux qui nous voient ? Aimons-nous tous ceux qui nous sont présentés ? Au premier soupçon d'indifférence, une femme intelligente et de tact s'empresse d'abandonner sans regret une connaissance nouvelle, en se rendant compte qu'il n'y a de ce côté aucune base d'entente et d'estime mutuelles.

Q. — Une maîtresse d'école nouvellement installée doit-elle une visite au curé et aux commissaires de son école ?

R. — On ne doit pas de visite au curé à moins d'être informée que c'est son plaisir de vous recevoir et, quant aux commissaires de son école, on ne les visite que si on connaît leur famille.

Q. — Peut-on aller chercher chez des voisins une personne qu'on n'a pas trouvée chez elle ?

R. — Ne vous mêlez jamais, à moins de cas tout à fait grave, d'aller relancer dans une maison, fût-elle voisine, une personne que vous n'auriez pas trouvée chez elle. Alors même que l'on connaîtrait cette tierce partie, il y aurait indiscrétion à agir de la sorte, attendu qu'on ne peut jamais savoir de quelle importance est la communication que ces personnes peuvent avoir à se faire et que l'on interrompt ainsi.

Q. — Que doit-on faire si l'on est obligé de passer devant une personne ?

R. — On ne doit jamais passer devant une personne. Si on est absolument obligé de le faire, on doit immédiatement lui en demander pardon.

Q. — Peut-on consulter sa montre en société ?

R. — C'est un manque de tenue de regarder l'heure à sa montre quand on est en société. Regarder l'heure et, s'en aller aussitôt, est une grossière impertinence. On peut aussi désorganiser toute une excellente soirée, si animée qu'elle soit. Les gens se disent : Il doit être tard ; Un tel a regardé sa montre et est parti aussitôt.

Q. — Peut-on faire visite pendant les heures d'affaires ?

R. — Certainement non : c'est un acte de mauvaise éducation de venir déranger un homme d'affaires pendant les heures réservées aux affaires.

Q. — Que doit-on faire si un contretemps survient au cours d'une visite ?

R. — La première chose à faire est de se retirer. La maîtresse de maison peut conserver son plus charmant sourire, tandis que, dans le couloir, une voix lui crie que Charlee vient de dégringoler l'escalier et que Marie a mis le feu aux rideaux de sa chambre, mais on doit être convaincu qu'elle vous saura gré de vous éclipser, même si vous n'étiez là que depuis quelques minutes.

Q. — Doit-on emmener des enfants pour faire des visites ?

R. — Au Canada il est de bon ton de ne pas emmener d'enfant pour faire des visites. En France on emmène souvent une de ses fillettes avec soi.



VILLEGIATURE —

Q. — Que doit-on faire si on reçoit une invitation à la campagne ?

R. — On doit répondre à une invitation de ce genre dans les vingt-quatre heures. Accepter avec cordialité ou regretter avec sincérité.

Si l'on est invité pour une certaine date, il faut se garder de refuser en disant qu'on serait charmé d'accepter "à tel autre moment".

Q. — Une personne est invitée à la campagne, chez une amie, et elle se demande si une grosse malle serait d'un mauvais effet sur l'esprit de son hôtesse ?

R. — Cela dépend du temps qu'elle doit passer chez elle. Il est évident que si on ne doit rester que deux ou trois jours, une grosse malle serait de trop. Mais si l'on est invitée pour une huitaine ou une quinzaine, on a raison de se munir de beaucoup de choses.

Q. — Doit-on prévenir ses hôtes de l'heure ou du jour de son arrivée ?

R. — Certainement, à moins qu'il n'y ait une entente préalable et qu'on arrive sans le leur dire. Quelquefois, c'est ce qui se pratique, quand on veut éviter à ses hôtes les ennuis ou les frais d'un grand déplacement.

Q. — Comment doit-on recevoir à la campagne ?

R. — On ne reçoit pas à la campagne comme à la ville. A la ville, on met volontiers "les petits plats dans les grands". Cette manière de faire entraînerait pour des séjours d'une certaine durée de gros frais que des bourses moyennes ne sauraient supporter. Laissons donc le luxe, plus coûteux encore à la campagne qu'à la ville, aux millionnaires.

Une extrême propreté remplacera, dans les appartements, l'élégance qu'on ne peut pas toujours y mettre. Avant l'arrivée de ses hôtes, la maîtresse de maison veillera à ce que les chambres qu'elle leur destine soient très soigneusement balayées et époussetées, à ce que les lits soient excellents, — un bon sommeil n'est-il pas le complément indispensable d'une cure d'air ? — à ce que le cabinet de toilette soit abondamment pourvu d'eau et muni d'une garniture commode et de proportions raisonnables : les cuvettes minuscules ne sont plus de notre temps et tout le monde aujourd'hui aime les ablutions abondantes recommandées par les hygiénistes.

Les menus seront composés de mets solides et simples : les œufs, le laitage, les volailles, les fruits et les légumes qu'on trouve toujours autour de soi en formeront naturellement la base. Inutile de rechercher les plats compliqués : des rôtis à point et des ragoûts doucement

mijotés leur seront préférés. Il faut s'inquiéter, toutefois des régimes que peuvent avoir à suivre les personnes que l'on reçoit et s'efforcer alors de leur procurer les boissons et les aliments qui leur conviennent. Ceci fait, ne pas insister pendant les repas pour qu'on reprenne telle ou telle chose. Quand on a gagné soi-même un bel appétit campagnard, on s'étonne de voir ses hôtes grignoter du bout des dents : il ne faut pas croire que c'est par dédain de ce qui leur est servi, mais comprendre seulement que l'air vif n'a pas encore réveillé leur estomac paresseux.

Enfin, l'on respectera avec soin la liberté de ses invités. Généralement l'emploi de la matinée est laissé aux préférences et aux caprices de chacun ; les promenades en bande se font plutôt entre le lunch et le souper. Mais tout cela est affaire de circonstances et de goûts. Il faut en réalité avoir des prévenances pour tous et n'importuner personne. Il faut laisser se lever de bonne heure ceux qui ont des habitudes matinales et tard ceux qui aiment dormir longtemps. Ceux qui aiment la tranquillité devront pouvoir rester tranquilles. Ceux qui préfèrent le mouvement devront pouvoir aller et venir. Donner à chacun l'illusion d'un chez soi allégé de tout le trac des préoccupations domestiques, tel est, au fond, le dernier mot de l'hospitalité bienveillante qu'une maîtresse de maison habile doit savoir donner à la campagne.

Q. — Quelle précaution doit-on prendre à l'arrivée, et au départ ?

R. — Il faut avoir soin d'arriver bien exactement par le bateau ou par le train qu'on a choisi ou qu'on vous a conseillé. On ne doit pas arriver avec des bagages exagérés. On doit avoir soin de laisser sa chambre dans le plus grand ordre et de ne pas abîmer les meubles délicats qui peuvent la garnir. En partant, le matin, on ouvre les fenêtres pour donner de l'air à la chambre, on pend les serviettes, on découvre le lit pour l'aérer. Si l'on trouve des fleurs dans la chambre, en arrivant, c'est une attention délicate qu'on doit reconnaître en s'efforçant de les conserver fraîches le plus longtemps possible.

Q. — Qui doit indiquer les appartements aux personnes invitées à passer quelques jours à la campagne ?

R. — La maîtresse de maison, ou ses filles indiquent aux dames les chambres qu'elles devront occuper ; une servante est là pour prendre leurs manteaux ou leurs bagages et doit se mettre à leur disposition personnelle pour quelques moments chaque jour, si le service le permet.

Les messieurs sont conduits à leur chambre par le maître ou la maîtresse de maison ou une domestique.

Q. — Comment fait-on connaître les habitudes de la maison aux invités ?

R. — La famille et les invités se retrouvent avant les repas dans la salle de réunion, ce que les Anglais appellent le "Living Room" et tout le monde entre ensemble à la salle à manger.

La maîtresse de maison a toute initiative, c'est elle qui donne le signal de se reposer le soir. Les femmes se retirent avec elle et les hommes peuvent rester un peu avec le maître de la maison. Avant de se reposer on indique l'heure du déjeuner et si cela se peut, on offre aux invités le choix de se faire servir leur déjeuner dans leur chambre.

Q. — Quelles précautions doit-on prendre pour le plaisir des invités ?

R. — Il faut d'abord bien veiller à ne pas sortir de ses habitudes de vie pour vivre plus grandement quand il y a des invités.

Cela se voit immédiatement et fait un effet pitoyable. La maîtresse de maison ne doit pas avoir l'air embarrassée ; le maître de maison doit être aimable, tout le monde doit se trouver à l'aise et dans une atmosphère d'amusements présents et à venir :

On doit tous les jours laisser à ses invités quelques heures où ils soient bien à eux et libres de faire ce que bon leur plaît, jusqu'à ce que quelque divertissement leur soit offert.

Des livres, des photographies, de la musique, des magazines, — le tout bien récent — doivent être à leur disposition.

Q. — Que doit-on faire pour épargner du tracàs à ses hôtes ?

R. — Ne pas demander de service spécial, si on peut l'éviter ; si l'on a besoin d'un service personnel, récompenser le serviteur auquel on le demande. Se conformer autant que possible aux habitudes de la maison ; se montrer satisfait des arrangements préparés ; être toujours prêt à offrir ses talents, à payer de sa personne dans les amusements que prépare la maîtresse de maison, ne pas monopoliser les journaux et les revues ; si on les monte dans sa chambre, ne pas oublier de les redescendre pour que les autres invités en aient aussi la jouissance.

Q. — Comment doivent se passer les matinées ?

R. — En général une maîtresse de maison doit s'arranger pour que les dames se trouvent ensemble et les messieurs ensemble le matin. On se retrouve tout le monde au lunch et cela crée une diversion.

Q. — Que faut-il faire pour se montrer aimable ?

R. — L'invité le plus populaire est celui qui s'amuse le mieux. Avoir l'air heureux et de bonne humeur, répondre à tous les efforts faits pour vous amuser et aider la maîtresse de maison à amuser les autres, c'est le vrai moyen de reconnaître l'hospitalité que vous recevez.

Q. — Qu'est-ce qui constitue un visiteur ennuyeux et désagréable ?

R. — Aucun invité n'est aussi ennuyeux que celui qui semble n'avoir pas de ressources personnelles qui paraît toujours s'ennuyer quand on ne s'occupe pas de lui.

Toutes les femmes doivent avoir un ouvrage de fantaisie, un livre favori qui les occupe, elles peuvent faire quelquefois une sieste dans leur chambre, écrire des lettres. Un homme doit aller faire des promenades seul, avoir quelque goût personnel, cela repose les maîtres de maison.

Si on confie des chevaux aux invités, ils doivent en avoir un soin excessif.

Le dimanche, on ne doit se livrer à rien qui puisse offusquer les autres personnes présentes dans leur façon de respecter ce jour-là.

Q. — Comment doit se comporter un invité avec les nouveaux arrivants ?

R. — Il seroit maladroît, sous prétexte qu'on est depuis un certain temps dans la maison, de se donner de l'importance avec les nouveaux venus et de prétendre aider les maîtres dans leurs devoirs d'hospitalité. Il y a des prérogatives dont on ne peut s'emparer et qu'il faut laisser à qui de droit. En dehors de chez soi, surtout, la discrétion est la principale qualité à mettre en pratique.

Q. — Que doit-on faire au départ des invités ?

R. — Ce n'est plus considéré comme un manque de courtoisie de ne pas insister pour faire rester des invités après le temps fixé pour leur séjour.

Si ce sont des hommes qui partent par un train de bonne heure, le maître de maison n'est pas tenu de prendre le déjeuner avec eux, mais il doit se trouver là à temps pour leur dire adieu et leur souhaiter bon voyage, s'il ne les accompagne pas à la gare.

Une femme doit être l'objet de toutes les attentions possibles à son départ. Si le voyage est long, on doit lui préparer un petit lunch à emporter. La maîtresse de maison doit être là pour lui dire adieu. Tout doit être fait pour lui faire sentir que sa présence a été agréable et que son départ est regretté.

Q. — Comment doit-on préparer son départ ?

R. — On doit, en préparant son départ, choisir l'heure où l'on donnera le moins d'embarras à ses hôtes ; on doit faire des adieux aux maîtres de la maison et à toutes les personnes qui se trouvent là. Si l'on doit partir de bonne heure, on prie les maîtres de maison de ne pas se déranger le matin et on leur dit adieu la veille du départ.

Q. — Dans une maison où l'on visite, est-il d'usage de laisser des pourboires aux domestiques ?

R. — Il devrait être d'usage et il est d'un bon cœur aussi de rémunérer les domestiques qui ont eu à s'occuper plus particulièrement de vous, quand vous visitez dans une maison d'amis.

Q. — Comment peut-on reconnaître l'hospitalité qu'on a reçue ?

R. — Une dame peut toujours, en reconnaissance d'une hospitalité gracieusement offerte, aider la maîtresse de maison dans divers petits travaux d'intérieur ; elle peut également broder un ouvrage qu'elle laissera au départ : chemin de table, serviettes à thé, objet de toilette, etc. ; mais cette attention ne suffit pas. Rentrée chez elle, la personne qui a été reçue devra écrire à ses hôtes une lettre fort aimable pour exprimer sa gratitude et ses remerciements.

Q. — Que doit-on faire une fois rentré chez soi ?

R. — Aussitôt rentré chez soi, on doit écrire une lettre à la maîtresse de maison pour la remercier encore et envoyer ses amitiés à toute la famille.

Ne pas oublier aussi que l'étiquette, et le cœur défendent, après avoir accepté l'hospitalité d'une personne, de critiquer sa réception et surtout de révéler quoi que ce soit, dont on se soit aperçu et qui puisse être préjudiciable à ses hôtes.

Q. — Un jeune homme peut-il aller loger chez la mère de sa fiancée dans une visite à la campagne où elle demeure ?

R. — Non. Mais ceci n'est point propos d'étiquette, c'est plutôt une question de convenance.

VOITURE —

Q. — Comment doit-on monter dans une voiture ?

R. — En tournant le dos à la place qu'on devra occuper.

Q. — Quelle est la règle de rigueur pour un monsieur qui fait monter une dame en voiture et qu'en doit-on penser ?

R. — Lorsqu'un homme doit aller en voiture avec une femme, strictement parlant, il l'aide à passer la première et elle se met à droite sans hésiter. Lui, fait le tour par

l'autre côté. C'est la règle mondaine. Mais franchement, elle peut rejoindre le baise-main, la tête découverte sous les intempéries, et tant d'autres choses exagérément respectueuses, très à leur place dans les milieux de traditions, assez déplacés dans le monde actif, travailleur, plus franc, plus cordial, — peut-être pas tout à fait aussi "distingué", mais non moins "comme il faut".

Q. — Où s'assoit un homme qui est en voiture avec des dames ?

R. — Dans une victoria ou dans toute voiture à quatre places, un homme, s'il y a deux dames avec lui doit toujours s'asseoir le dos tourné aux chevaux. S'il n'y a qu'une dame seulement, il s'assied à côté d'elle. Il descend de voiture le premier pour aider les dames à descendre. Il doit monter le dernier en voiture.

Q. — Où doit-on s'asseoir dans une voiture ?

R. — Dans une voiture où le cocher est sur un siège extérieur, le siège réservé aux dames est celui qui fait face aux chevaux et la place d'honneur est le siège de droite. Si une dame et un monsieur seuls montent ensemble dans une voiture, le monsieur doit prendre le siège en face de la dame à moins qu'elle ne l'invite à s'asseoir à côté d'elle.

Q. — Par qui sont donnés les ordres au cocher ?

R. — C'est toujours le monsieur qui transmet au cocher les ordres de la dame qu'il accompagne.

Q. — Comment fait-on si une dame désire descendre de voiture et si l'on doit rester ?

R. — Si la dame veut descendre de voiture et que le monsieur doit rester dans la voiture pour attendre son retour, il doit descendre d'abord pour l'aider à mettre pied à terre et redescendre encore quand elle remonte en voiture, même s'il a repris son siège dans la voiture dans l'intervalle.

Q. — Quand doit-on monter en voiture sur l'invitation d'un ami ?

R. — Si un ami vous offre un siège dans sa voiture, vous lui faites signe de s'asseoir le premier, mais s'il insiste pour vous laisser passer, vous saluez et vous montez le premier.

Q. — Quelle est la première politesse à faire à un ami qu'on promène dans sa voiture ?

R. — C'est une politesse pour le propriétaire d'une voiture qui conduit de lui offrir les rênes, mais cette offre ne peut jamais être acceptée. Si l'on fait une longue promenade et que le cheval est dur de bouche un compagnon peut seulement soulager celui qui conduit et alors, il est poli et honorable d'offrir de conduire quelques instants ; mais il est contraire à l'étiquette de faire cette offre en toute autre circonstance.

Q. — Comment descend-on de voiture ?

R. — En quittant la voiture, le monsieur passe le premier, même s'il faut qu'il dérange les dames pour passer et il doit ensuite les aider à descendre en veillant qu'elles ne gâtent pas leur toilette. S'il y a un valet de pied il doit lui laisser rabattre le marche-pied et tenir la porte ouverte, mais il ne doit sous aucun prétexte, pendant qu'il se tient là, lui laisser aider les dames à descendre.

Q. — Une dame faisant partie d'une association charitable est en relations assez affectueuses avec la présidente de cette association. Cette dernière a une voiture. Ces deux dames sortent souvent ensemble. Elles sont même allées porter des secours après une catastrophe, au nom de la société. Or, toutes les deux sont embarrassées pour la question de la "place" dans l'équipage, comme on l'est souvent pour le placement des convives à table, comment régler la question ?

R. — Ici, pas l'ombre d'hésitation n'est permise. Ces dames montent en voiture dans deux circonstances différentes : en amies, pour aller à leurs petites affaires ; ou officiellement, quand elles vont, au nom d'un groupe, s'acquitter d'une mission charitable.

Lorsqu'elles sortent en amies, elles font ce qui leur plaît, ce qui leur est commode. En général, la proprié-

taire de la voiture tient la droite ; mais, certaines, par courtoisie, l'offrent à leur invitée. Celle-ci ne doit pas refuser, protester... La meilleure forme du respect est l'obéissance immédiate au désir du supérieur ou de l'égal. Il est admis aujourd'hui que, entre soi, on n'attache nulle importance à la droite ou à la gauche. La maîtresse de la voiture fait monter d'abord son invitée qui s'assied, "comme cela se trouve". Il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elle monte elle-même la première, si elle a une raison de le faire pourvu qu'elle le dise gentiment "Je monte avant vous, parce que..." (mettons : il me sera plus facile de descendre tout à l'heure).

Mais, dans la tournée de bienfaisance, la règle officielle reprend ses droits. Il n'y a pas plus d'amies ; il y a une présidente et une sociétaire. La présidente aura la droite, rigoureusement.

Alors, pour éviter les "cérémonies", les malaises gênants, la voiture est généralement placée de manière que la présidente se trouve toujours à droite tout en ayant fait passer sa compagne avant elle. Dans un cas plus cérémonieux encore, la présidente monterait la première sans offenser aucunement son amie, car elle n'est plus Mme X..., une "personne"... elle est une "fonction" vivante.



VOYAGES —

Q. — Quelle conduite doit-on tenir à l'égard des compagnons ou compagnes de voyage ?

R. — Les dames se parlent souvent, sans présentation à bord d'un bateau. Un homme bien élevé ne doit cependant pas parler à une dame qu'il ne connaît pas, à moins d'un cas d'urgence ; et, même dans ce cas, il ne doit s'adresser à elle que de la façon la plus déférente et la plus réservée. Une femme qui voyage seule est plus apte à faire des connaissances qu'une personne accompagnée ou faisant partie d'un groupe, parce que les autres personnes qui sont seules, également, sont plus disposées à lui apporter une chaise, à porter sa couverture de voyage, à l'aider à marcher sur le pont s'il est glissant, qu'elles ne le seraient si elles avaient des compagnes ou compagnons. D'ailleurs pour un étranger un groupe de

famille est plus redoutable qu'une femme isolée. Cependant celle-ci doit être bien circonspecte à l'égard des connaissances faites en voyage.

Des voyageurs d'aspect très recommandable peuvent être les plus dangereux compagnons. Quelquefois, au bout du voyage on est exposé aux plus décevantes découvertes à l'égard des passagers qui, pendant le voyage, ont joui de la plus grande popularité.

La chose la plus sage pour une jeune fille, en voyage, est de se lier d'abord avec les femmes mariées qui voyagent avec leur mari ou avec leur famille. Ceci lui donne immédiatement un pied qui lui permet de jouir d'une plus grande liberté que si elle était visiblement seule et sans autres relations que les messieurs dont elle a pu faire la connaissance.

Q. — Comment doit-on traiter les connaissances de voyage ?

R. — Une connaissance de rencontre faite à bord d'un bateau ou d'un train n'entraîne aucune obligation sociale, mais si des personnes qui se sont rencontrées dans ces conditions désirent cultiver ces relations, elles peuvent échanger des cartes et même, l'une peut inviter l'autre chez elle, dans l'attente naturellement que la politesse lui sera rendue, si elle visite la ville où demeure sa nouvelle amie. Cependant, il ne faut pas trop compter sur l'hospitalité de personnes dont on ne connaît ni la famille, ni la position sociale. Il peut y avoir de leur part beaucoup de bonnes raisons pour éviter d'encourir cette responsabilité et l'on ne doit pas y voir un manque de bonne intention. La maladie, des ressources modestes, des embarras domestiques peuvent souvent empêcher les personnes les mieux disposées du monde d'ouvrir leur maison à des visiteurs accidentels.

Q. — Comment doit-on s'habiller le soir à bord des steamers ?

R. — Les habitudes varient suivant les différentes lignes. Les passagers de cabines de premières classe se mettent en tenue complète de soirée, si le temps est beau et si la mer est calme. Mais cette tenue n'est pas rigueur et il y a toujours un certain nombre de messieurs et de dames en toi-

lette de l'après-midi. Cependant il est de bon ton de se prémunir d'au moins une toilette de soie ou de dentelles avec traîne et décolletage. L'inévitable concert prend quelquefois les proportions d'une grande fête ou danse sur le pont. Quand le temps est incertain et qu'on désire passer la soirée sur le pont, une blouse blanche ou de soie légère peut se porter sur une jupe de promenade.

Q. — Quels sont les devoirs d'un monsieur qui accepte d'escorter une dame en voyage ?

R. — Si l'on accepte cette charge, il faut être prêt à en porter toutes les responsabilités. Si la dame doit rencontrer son escorte à un quai ou à une gare, il faut être là un peu avant l'heure pour prendre les billets, enregistrer les bagages et trouver une bonne place. Un monsieur ne doit jamais laisser la dame qu'il accompagne attendre dans un bureau de billets ni sur un quai pendant qu'il prend ses billets ou veille aux bagages ; mais, après lui avoir trouvé une bonne place au salon ou dans la cabine des dames, il doit s'occuper de ses devoirs. En arrivant à une station, il doit l'installer dans une voiture avant de s'occuper des bagages.

Q. — Quelle attention doit-on avoir pour une dame avec qui l'on voyage ou une personne de connaissance que l'on rencontre sur le train ?

R. — En voyageant avec une dame on doit toujours porter ses petits bagages et l'aider à monter dans le train et à en descendre.

Q. — Un mari ou un frère en voyage peuvent-ils accompagner leur femme ou sœur dans un salon réservé aux dames ?

R. — Une dame ne doit jamais permettre à un monsieur qui l'accompagne de pénétrer avec elle dans un salon réservé exclusivement à l'usage des dames. Il peut être son mari, son frère, son fils, ou son père, mais il n'a pas ce degré de parenté avec les autres personnes présente.

Q. — Que doit-on faire pour prévenir ses amis si l'on est de passage dans une ville pour quelque temps seulement ?

R. — Un visiteur qui se trouve dans une ville pour quelques jours seulement doit se mettre à même d'en prévenir les amis qu'il désirerait voir. Un petit mot est le meilleur moyen d'annoncer la chose, car cela donne à la personne qui le reçoit le temps de décider avant de répondre de quelle façon elle pourrait le plus agréablement rencontrer ou inviter son ami. A moins d'une grande intimité qui permette de téléphoner, il est préférable de se priver de ce mode de communication qui est gênant, si la personne n'est pas libre de fixer un rendez-vous ou d'inviter ce jour-là ou les jours suivants.

XIX

YACHTING.

YACHTING —

Q. — Comment reçoit-on des invités à bord d'un yacht ?

R. — Les hommes de l'équipage doivent aller prendre les invités au quai dans des embarcations et les amener au yacht qui est à l'ancre. On doit se tenir, soi-même à la coupée pour les recevoir. La même attention doit leur être donnée au départ.

FIN.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
AVANT-PROPOS..	5
Adieux..	9
Amitiés..	10
Amusements..	11
Appellations	11
Argent..	14
Artistes	14
Bals..	15
Baptêmes..	24
Bijoux..	27
Bicyclette..	27
Cadeaux..	28
Caractères..	34
Cartes à jouer..	35
Cartes de visite..	36
Chaperons..	42
Condoléances..	45
Correspondance..	45
Conversation..	54
Costumes..	79
Cris..	89

	PAGES
Danse..	90
Débuts..	91
Deuils..	91
Diners..	96
 Education..	99
Eglise..	100
Emprunts..	101
Enfants..	102
Equitation..	103
Euchre..	103
Escaliers..	104
Etrangers..	104
Etudiante..	105
Excuses	105
 Faire-part..	106
Famille..	106
Fiançailles..	107
Fleurs	117
Fumeurs	117
Funérailles..	120
 Gants..	124
Garçons et demoiselles d'honneur..	128
Golf..	128
Gouvernante..	128
 Hospitalité..	129
Hôtels..	130
 Invitations..	132

TABLE DES MATIÈRES

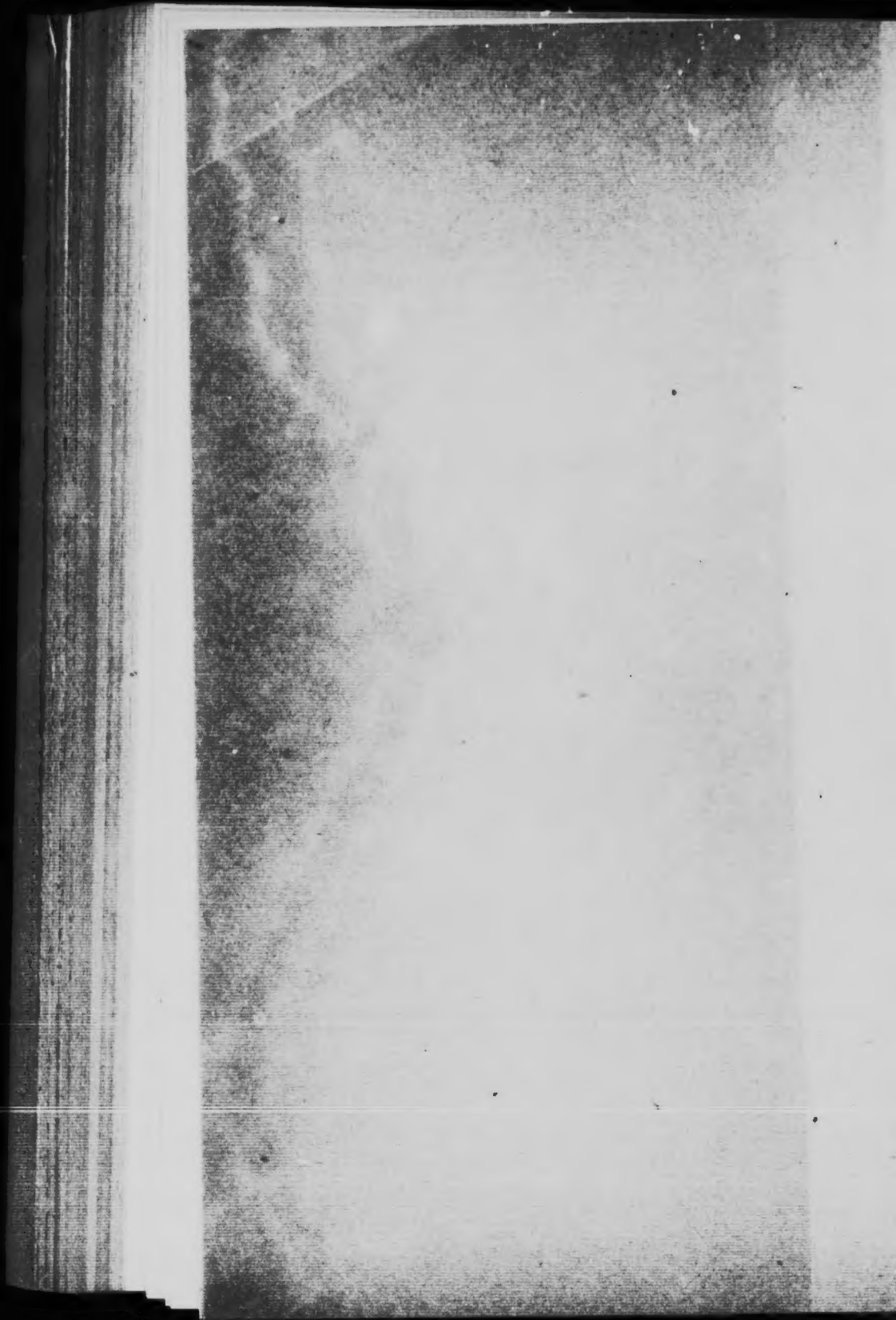
363

PAGES		PAGES
90	Jeux..	143
91	Jour de l'An..	143
91	Langages..	146
96	Légende du gui..	158
99	Lettres..	159
100	Lettres de recommandation..	162
101	Lieux d'amusements	168
102	Livres..	168
103	Lunch..	169
103	Magasins..	170
104	Maison..	171
104	Maladie..	172
105	Mariages	173
105	Ménage..	183
106	Musique	184
106	Naissances	184
107	Noces	184
117	Noël..	200
117	Noms	201
120	Parapluie..	203
124	Parents..	204
128	Parfums	207
128	Parties..	208
128	Pensions	209
129	Porte..	210
130	Première communion..	211
132	Préséance..	213
	Présentations..	214
	Promenade..	222

	PAGES
Réceptions..	224
Relations..	232
Rencontres..	233
Saluts	234
Savoir-vivre..	245
Service..	246
Serviteurs..	257
Soirées..	260
Souper..	260
Sorties..	261
Table..	261
Téléphone..	275
Tenue..	276
Thés..	307
Théâtre..	313
Toilette..	316
Tramway	322
Visites..	322
Villégiature	347
Voiture..	35
Voyages	35
Yachting	35



PAGES	
..	224
..	232
..	233
..	234
..	245
..	246
..	257
..	260
..	260
..	261
..	261
..	275
..	276
..	307
..	313
..	316
..	324
..	325
..	347
..	353
..	356
..	359





A LA MÊME LIBRAIRIE

Larousse. — Dictionnaire complet de la langue française, illustré de 1700 gravures et de 35 tableaux encyclopédiques, dont 2 en couleurs. Edition spéciale pour le Canada contenant un *Nouveau dictionnaire historique, géographique et mythologique*, dont 4000 articles sont consacrés à l'histoire, à la biographie et à la géographie canadiennes. 1 fort volume in-18, 1134 pages, cartonné... \$0 90

Guérin (Mgr) et G. Bovier-Lapierre. — Nouveau Dictionnaire universel illustré. 964 figures, 11 cartes dans le texte, 30 cartes et planches en couleurs, 44 tableaux encyclopédiques. Edition spéciale, avec supplément géographique, historique et biographique illustré pour le Canada. 1 vol. de 1031 pages, cartonné... 1 00

Delahaye (le professeur Victor). — Dictionnaire de prononciation moderne de la langue française. Beau volume in-18, cart. toile... 1 00

Le même ouvrage, augmenté d'un supplément géographique, avec partie canadienne. 1 vol. cartonné... 1 25

Hocquart. — Dictionnaire de la langue française suivant l'orthographe de l'Académie. Nouvelle édition revue, augmentée et rendue conforme à la dernière édition (1877) du *Dictionnaire de l'Académie*, par Jos. M. Valois; in-32, cartonné... 0 25

Rinfret. — Dictionnaire de nos fautes contre la langue française... 0 75

Nouveau Dictionnaire français-anglais et anglais-français (Nugent's Up-to-Date Dictionary). — Nouvelle édition revue, augmentée, et renfermant entre autres innovations un grand nombre d'américanismes de langue anglaise, avec la prononciation figurée, par Sylva Clapin. 1 beau vol. relié... 0 80

Nugent. — Nouveau dictionnaire anglais-français et français-anglais, rédigé d'après les meilleures autorités et contenant tous les mots généralement en usage dans les deux langues. Prix... 0 40

